UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01277084 8

# MÉMOIRES

DE

# CÉLESTE MOGADOR

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

# MÉMOIRES

DE

## CÉLESTE

# MOGADOR

TOME TROISIÈME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

La traduction et la reproduction sont réservées

1858

LIBRARY
AUG 27 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PN
2638
M46A3
1852
T. 3

# MÉMOIRES

DE

# CÉLESTE MOGADOR

---

## XXV

### VIVE LA RÉFORME!

Le lendemain en m'éveillant, j'allai voir Frisette; elle était heureuse de vivre, et ne voyait pas tout en noir comme Victorine.

Il y avait beaucoup de monde dans la rue; on chuchottait. Je m'approchai de plusieurs groupes et j'écoutai, sans comprendre un mot à tout ce qu'on disait. Je demandai à Frisette ce que cela voulait dire. Elle n'en savait rien.

— Veux-tu venir nous promener? lui dis-je, nous apprendrons peut-être quelque chose...

— Je le veux bien, allons!

Arrivées au boulevard, la foule était plus grande. Beaucoup de gens riaient; nous riions aussi. Nous ne pouvions entendre, au milieu du bruit, que ces mots : *La réforme!*

J'arrêtai un jeune homme et lui demandai ce que cela voulait dire. Il me répondit d'un air d'importance :

— Nous voulons la réforme.

— Ah! et qu'est-ce que c'est que la réforme?

Il me regarda, haussa les épaules, et partit sans me répondre.

— Est-ce que je lui ai dit quelque chose de désagréable? dis-je à Frisette qui riait.

— Dame, tu ne sais pas ce que c'est que la réforme!...

— Et toi, le sais-tu?

— Non!

Nous nous trouvions boulevard Bonne-Nouvelle, devant le café de France. Beaucoup de jeunes gens étaient aux croisées. Quelques-uns nous reconnurent et se mirent à crier : « Vive Mogador! vive Frisette! vive la réforme et les jolies femmes! »

Les curieux et les flâneurs se serrèrent autour

de nous. Nous eûmes toutes les peines du monde à échapper à la masse qui nous serrait. Je devins fort pâle. L'insulte glissait en sifflant ; l'air était chargé de menaces. J'eus le sentiment que quelque chose d'extraordinaire allait se passer. J'entrai dans la maison nº 5. Je connaissais Mme Emburgé à qui je demandai la permission d'attendre chez elle qu'il y eût moins de monde dehors. Elle nous ouvrit une fenêtre et nous vîmes défiler ce flot noir émaillé de bleu qu'on appelle le peuple. Il allait et grossissait comme un orage ! Cela me rappela Lyon. J'eus peur ! Cependant, comme tout le monde dîne, même ceux qui veulent faire la guerre, vers les six heures, les chemins devinrent plus libres.

— Sortez, me dit Mme Emburgé ; il y aura du bruit ce soir. Rentrez chez vous.

— Viens dîner avec moi, me dit Frisette ; que feras-tu, seule chez toi ?

J'acceptai. Il était dix heures quand je pris congé d'elle. Je suivis le faubourg Montmartre, les boulevards. Arrivée à la rue Lepelletier, j'entendis une détonation. La foule répondit par un long cri ! On courait du côté de la Bastille : je voulais avancer.

— Où allez-vous donc ? me dit un homme d'une quarantaine d'années.

— Mais, monsieur, je voudrais rentrer chez moi, place de la Madeleine.

— Alors, prenez un autre chemin. Vous ne pouvez passer par là; on vient de tirer devant le ministère des affaires étrangères.

Il disparut. J'avançais toujours, mais avec peine. Toutes les figures étaient empreintes d'une grande terreur; chacun se regardait avec défiance. Je pris la rue Basse-du-Rempart. Le vide s'y était fait; je la suivis, silencieuse. Je pensais à Robert! «Une révolution, me disais-je! une révolution qui ruine, qui force la noblesse à se cacher. Dans de pareilles circonstances, on a vu des gens du peuple rendre de grands services! Ah! si Robert pouvait avoir besoin de moi, de ma vie! »

Cette pensée ne fut qu'un éclair dans mon cœur. Je me rappelai, par le souvenir de Lyon, les malheurs qu'entraînent les révolutions, et j'eus regret de mon égoïsme.

J'étais au coin de la rue Caumartin. La pharmacie était changée en ambulance; de pauvres blessés y recevaient des secours!

A la vue du sang, mon cœur revint tout entier à la charité!

Je sentis des larmes dans mes yeux. Pleurer! c'est tout ce que peuvent les femmes! car elles ne comprennent rien, ne peuvent rien à ces gran-

des machines infernales qu'on appelle guerres, révolutions !

Rentrée chez moi, je me mis à écrire à Robert tout ce que j'avais vu, lui disant pour la première fois : « Ne venez pas. »

Je ne pouvais dormir ! toute la maison était sur pied.

A quatre heures du matin, on frappa à la porte cochère. Le concierge avait peur ; avant d'ouvrir, il demanda :

— Qui est là ?

J'écoutai à ma fenêtre.

— Ouvrez, ouvrez ! dis-je au concierge... Lui, lui, dans un pareil moment !... Oh ! Robert, pourquoi êtes-vous venu à Paris ? j'étais si contente de vous savoir en Berri !

— Je puis repartir, si je vous gêne !

— Me gêner !... ah ! c'est juste ! une bonne pensée ne m'est pas permise !... je pensais à votre sûreté avant le bonheur que j'avais de vous avoir près de moi... c'est invraisemblable, n'est-ce pas ?

— Non, ma chère enfant ; je ne savais pas ce qui se passait ! Je suis parti hier de Châteauroux. En arrivant à la gare, je n'ai pu trouver de voiture ; j'ai apporté ma valise sur mon épaule, et me voilà.

Le lendemain de son arrivée, il alla rejoindre la première légion de la garde nationale. Cela faillit me rendre folle d'inquiétude. Le poste de la Madeleine fut brûlé! On avait laissé dans ce poste de la poudre et des fusils chargés qui faisaient explosion à chaque instant.

Robert rentra à cinq heures, noir de poussière, épuisé de fatigue. Il avait aidé à défaire des barricades.

Un grand bruit se fit entendre sous mes fenêtres! j'allai voir.

Environ cent hommes, proprement mis, l'air assez raisonnable, étaient réunis et discutaient quelque grave question, sans doute soulevée par les événements.

Enfin le oui, oui, l'emporta; tous se dirigèrent à la station des voitures et mirent le feu à la petite loge de bois qui sert au gardien.

C'étaient les cochers du quartier qui s'amusaient, exactement comme à Lyon. Là-bas, c'était l'octroi.

Je demandai à Robert de partir, de m'emmener! Il me le promit, aussitôt qu'on pourrait circuler, car sa présence était nécessaire chez lui. Nous partîmes le lendemain. Je commençai à respirer à Étampes.

Je n'osais lui parler de ses projets de mariage.

Ce fut lui qui me dit qu'on l'avait refusé, qu'il était libre! Je fus tout-à-fait heureuse.

Robert, jeune, bien de sa personne, avec son nom et sa fortune, aurait dû réussir à tout. Il aurait dû réussir à trouver un beau mariage, ce que rencontrent tant d'imbéciles qui n'ont aucun de ses avantages. Mais Robert avait un défaut qui était dans sa vie un perpétuel obstacle. Il n'avait aucune stabilité dans l'esprit; tantôt il voulait, tantôt il ne voulait pas. J'avais cru à une grande force de caractère chez lui; je m'étais trompée: c'était de la violence. Il ne savait maîtriser ni une passion, ni un désir; il regrettait quelquefois le lendemain ce qu'il avait fait la veille. J'en souffrais souvent. Je voyais bien qu'il se livrait à lui-même un combat. Il m'aimait, et je devais être pour beaucoup dans ses irrésolutions. Je n'avais pu monter jusqu'à lui; il me reprochait d'être obligé de descendre jusqu'à moi. Et pourtant, par affection pour lui, je m'étais métamorphosée; je vivais près de lui avec la plus grande modestie de goût!... Je lui donnais des conseils qu'il n'écoutait jamais... parce qu'ils étaient bons.

Sa gêne était grande. Le château qu'il avait gardé en partage était délabré; une seule chambre annonçait une splendeur passée. Le tout était vieux de trois cents ans. Il fallut tout réparer,

château et domaines. Les fermiers, déjà endettés, ne payaient pas; les gens auxquels il était dû de l'argent devinrent exigeants. Je me souviens que Robert emprunta soixante mille francs à vingt pour cent sur première hypothèque. On était en révolution ; l'argent, tout en se vendant ce prix-là, était difficile à trouver. Robert avait bon cœur; les fermiers belges vinrent lui demander de retourner dans leur pays. Le Berri est malsain; il y a des fièvres dont on ne peut se défaire, le travail y est pénible, les cultivateurs sont lents parce qu'ils se nourrissent mal; ce n'est qu'à force de privations qu'ils peuvent arriver. Beaucoup vendent leur blé et mangent des pommes de terre ou des châtaignes. Les Belges n'avaient pu s'habituer à cette pauvreté. Ils avaient été amenés par le père de Robert, qui espérait tirer parti de ces immenses terrains appelés brandes.

Robert consentit à leur départ; il leur donna même de l'argent, car les pauvres gens étaient bien malheureux : l'un avait été grêlé, sa récolte était perdue ; un autre avait vu mourir trois des siens; d'autres étaient malades. Les plus beaux domaines restèrent vacants.

Robert voulut faire valoir lui-même; il n'y entendait pas grand'chose ou il ne fut pas heureux: mais cela lui coûta fort cher.

Châteauroux n'existe pas; c'est une espèce de faubourg que vous traversez en cherchant la ville. Les habitants sont rudes; beaucoup poussent cette rudesse jusqu'à la sauvagerie. Quand la nature inculte du paysan se révolte, il devient féroce. Il y avait eu dans les alentours des crimes épouvantables : plusieurs châteaux avaient été envahis ; l'intendant d'un de ces châteaux avait été coupé à coups de faulx; le château de Ville-Dieu avait été incendié en partie, tout l'intérieur; brisé il ne restait que les pierres. Le côté où nous habitions était calme, et d'ailleurs on aimait Robert. Je combattais mes inquiétudes pour lui; j'étais allée à Châteauroux dans une de ses voitures; j'entendis crier des masses d'enfants. Il y avait une voiture qui me précédait. Le cocher fit tourner ses chevaux et me dit :

— Nous ne pouvons pas passer; voyez, on assiége de pierres la voiture de madame de...

Mon sang se glaça; je rentrai, suppliant Robert de ne pas sortir, ou, s'il le faisait, d'effacer les armes de sa voiture.

Il me reçut fort mal, en me disant qu'on pouvait le tuer, si on le voulait, mais que bien certainement il n'effacerait pas ses armes, que ce serait une lâcheté.

Je passais les nuits sans dormir; j'avais peur que

mon séjour au château ne lui fît perdre la bien veillance qu'on avait pour lui dans le pays. Un jour, je vis dans le parc environ quarante hommes armés de fusils, de pistolets; ils se dirigeaient du côté du château. J'entendais leurs cris; je les voyais de ma fenêtre, s'agiter, brandir leurs armes.

Robert était au billard avec Martin. J'entrai en leur criant :

— Sauvez-vous! cachez-vous! ou vous êtes perdus.

— Qu'as-tu donc? me demanda Robert en me soutenant, car j'étais si pâle, je tremblais si fort, que j'allais tomber.

— Ce que j'ai? lui dis-je. J'ai qu'il n'y a pas un moment à perdre, ou vous êtes assassinés: il y a là des hommes armés qui crient; entendez-vous, maintenant? Sauve-toi, viens dans la cave; mais, pour l'amour de Dieu, ne les attends pas.

Et, persuadée qu'il me suivait, je me sauvai du côté de l'escalier qui conduisait aux caves. Il me semblait voir les canons des fusils, il me semblait entendre la détonation des armes à feu. Les fondations étaient énormes. Je marchais dans ces caveaux sombres, humides, mes jambes fléchissaient à chaque pas. Je me retournai, et je m'aperçus, avec un sentiment d'indicible terreur pour Robert, qu'il ne m'avait pas suivie. J'écoutai, je n'entendis

rien; j'étais sous le rayon de lumière d'un soupirail.

— Oui! oui! criaient des voix, celui-là! emportons celui-là! c'est le plus beau! prenez des pioches... alerte! alerte!

— Non! non! répondaient d'autres voix, il va mourir, il est trop grand.

— Trop grand! mourir! me bourdonnaient dans les oreilles.

— Que veulent-ils dire? Oh! trop grand! Seigneur, c'est Robert! Mourir! ils délibèrent sa mort! Mon Dieu! pourquoi ne m'a-t-il pas écoutée! oh! je veux le voir.

Et je marchai dans l'ombre, me traînant au long des murs.

Tout-à-coup des coups de feu se firent entendre; mon cœur cessa de battre; je me laissai glisser à terre.

Misérable chose que le courage d'une femme! je voulais avancer; à chaque détonation nouvelle, je me sentais faiblir; j'aurais voulu entrer dans la muraille. Enfin, tout ce que j'aimais au monde était en haut, je regagnai les escaliers. La fusillade continuait toujours mais semblait s'éloigner; j'arrivai au faîte en rampant.

— D'où viens-tu donc? me dit Robert, qui allumait tranquillement un cigare.

— D'où je viens ? mais je viens de la cave, où je m'étais cachée, et où je te pleurais bien inutilement à ce qu'il me semble, puisque tu ris. Que signifiait donc cette petite guerre qui m'a fait si peur?

— Écoute, tu vas le savoir.

En effet, je distinguai ces mots :

— Vive monsieur le comte ! vive la république ! vivent les arbres de la liberté !

Nous étions sur la terrasse ; un homme revint et dit à Robert, en lui ôtant son chapeau jusqu'à terre :

— Ça ne vous fait rien au moins, monsieur le comte, que nous plantions un arbre de la liberté? Si ça vous fâchait, je n'y tiens pas, c'est histoire de s'amuser et de boire un coup à votre santé.

— Non, ça ne me fâche pas, dit Robert, puisque je vous l'ai donné avec un quart de vin, et pourvu que vous ne le plantiez pas dans mon parc, ça m'est égal.

Je compris : ce qui était trop grand et qui allait mourir, c'était le peuplier. On se moqua beaucoup de moi, et ce fut un sujet d'hilarité pendant quelques jours.

Je recevais lettre sur lettre de ma domestique ; j'avais des dettes, des billets à payer ; si j'avais été homme et dans les affaires, j'aurais été le plus

exact des commerçants. La pensée d'une échéance en retard me mettait au supplice.

Robert, malgré sa grande fortune en terres, était plus pauvre que moi. Je ne pouvais et ne voulais rien lui demander.

Je lui annonçai qu'il fallait que j'allasse à Paris, mettre un peu d'ordre à mes affaires, payer mon loyer.

Il ouvrit son secrétaire, fouilla dans ses poches et me dit :

— Ma pauvre Céleste, je voudrais te donner ce dont tu as besoin, mais je ne le puis ; je n'ai rien. Je vais emprumter deux cents francs pour ton voyage.

# XXVI

## LA ROULETTE.

Arrivée à Paris, je fus fort embarrassée. Cependant j'avais bien quelques bijoux que Robert m'avait donnés ; mais m'en séparer me paraissait impossible. La république n'enrichissait personne ; mes amis et amies me ressemblaient.

Je me trouvai à dîner avec Lagie et Frisette.

— Venez jouer, me dirent-elles ; il y a maintenant beaucoup de maisons de jeu. Nous allons à la roulette tous les soirs ; il y en a plusieurs ; la mieux tenue est rue de l'Arcade.

— Mais, dis-je à Lagie, il doit y avoir du danger ; la police n'autorise pas les maisons de jeu.

— Non, mais il n'y a rien à craindre ; on ne reçoit pas tout le monde ; on prend des précautions. Venez, nous vous présenterons.

J'avais cent francs pour toute fortune et beaucoup d'ennui ; je me décidai, malgré ma peur de la police.

Arrivée rue de l'Arcade, notre voiture s'arrêta devant une grande et belle maison. Tout était si calme que je crus que Lagie se trompait ; je lui dis :

— Il n'est pas possible qu'il y ait un tripot ici.

— Venez, venez, me dit-elle en me tirant par ma robe ; mais ne parlez pas si haut.

Nous montâmes un escalier peint en rouge, éclairé à distance par des quinquets. Je m'arrêtai, essoufflée, en demandant si cet enfer était allé se loger au ciel.

— Le plus près possible, me dit Lagie.

Nous étions arrivées au cinquième. Elle sonna. Un timbre résonna trois fois. Un domestique vint ouvrir. Sa livrée était voyante. Cela pouvait éblouir quelques provinciaux, mais cela me fit rire ; c'était la charge de ces domestiques bien tenus que j'avais vus chez Robert.

De l'antichambre on entrait dans un salon. Nous fûmes reçues par une femme d'une tren-

taine d'années, qui avait dû être fort jolie, et qui l'aurait été encore, si sa figure pâle, maigre, n'avait été entourée d'une forêt de cheveux noirs frisés en longues boucles, qui lui donnaient l'air sauvage ; tantôt elle ressemblait au diable, tantôt à un revenant. Elle nous offrit des siéges près de la cheminée, et s'adressant à moi, elle me dit :

— Vous n'êtes pas encore venue ici, mademoiselle ; il me semble que je n'ai jamais eu le plaisir de vous voir.

— Non, madame, c'est la première fois.

— Ah ! êtes-vous heureuse à la rouge et noire ?

— Je ne sais pas, madame ; je gagne rarement aux cartes.

— J'espère que vous serez plus heureuse ici.

Elle se leva et fut causer avec d'autres personnes.

— Qui donc est cette femme qui me souhaite de gagner ?

— C'est la maîtresse de la maison ; elle en dit autant à tout le monde ; vous comprenez qu'elle n'en pense pas un mot. — Quand je dis que c'est la maîtresse de la maison, je veux dire que le loyer est à son nom ; l'homme qui tient la banque est une espèce de bête amphibie ; on ne sait pas d'où il vient, de quel pays il est. Il parle plusieurs langues, il a beaucoup d'argent. Comme il ne veut

pas être arrêté, il met la maison sous le nom de cette femme; si la police venait, c'est elle qu'on emmènerait.

« Il faut que l'appât de l'or soit bien puissant, me dis-je à moi-même, pour que cette femme se résigne à être prise, condamnée peut-être à un an de prison. » Je la regardai et je cherchai sur elle le goût du luxe, qui la poussait à sa perte; sa mise était simple, sa robe de soie noire avait été refaite plusieurs fois, tout en elle avait l'air malheureux; je ne comprenais pas. Chaque fois que le timbre sonnait, elle faisait un bond sur sa chaise: ses yeux se fixaient avec inquiétude sur la porte. Quand la personne était entrée, elle achevait la parole ou le sourire arrêté par la peur.

— Pourquoi ne commençons-nous pas? dit un grand jeune homme.

— Le banquier n'est pas arrivé, répondit la maîtresse de la maison, qui regardait l'heure; il ne peut tarder, onze heures vont sonner.

— *T'es pressé* de perdre ton argent, Brésival? dit une grosse fille à l'air commun, qu'on appelait la Pouron... Et elle se rapprocha familièrement du jeune homme.

Il avait l'air distingué; sa figure était jolie, mais fort pâle. Il la repoussa doucement; il paraissait attendre avec impatience.

Je fus près de Lagie, et lui demandai quel était ce monsieur, qu'on venait d'appeler Brésival.

— Ah ! vous le trouvez bien, n'est-ce pas? me dit Lagie en me regardant. Il ne s'occupe guère de femmes, il aime trop le jeu pour cela ; il est marié, il a des enfants qui sont gentils à croquer, il finira par jouer leur layette. Il passe toutes les nuits et perd toujours. Il se met dans des fureurs atroces après tout le monde ; il a des attaques de nerfs. Vous le verrez, s'il perd demain matin.

Quelques instants après, un monsieur parut. Son arrivée fut accueillie par un : Oh !... général.

— Enfin ! ce n'est pas malheureux ! nous allions partir ; vous êtes en retard.

— Oui, dit celui qui venait d'entrer avec une clef, je viens d'une soirée. Je vous annonce pour cette nuit de nouveaux pontes, et des bons.

— Tant mieux ! tant mieux !

Le nouveau venu pouvait avoir quarante ans ; il était en habit noir et en cravate blanche ; son teint était basané, ses cheveux bruns. Il avait un peu le type italien. Il parla à la maîtresse de la maison pour lui donner des ordres, lui faire des reproches. Il m'aperçut et me regarda assez longtemps, ce qui me gênait beaucoup.

Le domestique ouvrit une porte à deux battants, et je vis une grande salle bien éclairée, une table

longue, garnie d'un tapis vert, une roulette au milieu, des siéges autour. Tout le monde entra. Je restai près du feu dans la première pièce.

— Vous n'allez pas jouer? me dit la maîtresse de la maison, qui était restée sans doute pour recevoir.

— Non, lui dis-je; je n'ai aucune habitude du jeu, et je crains de ne pas être de force à défendre mon argent. Et puis, je ne suis pas très-rassurée. Est-ce que vous n'avez pas peur, vous?

— Oh! si, me dit-elle; mais je ne puis pas le laisser voir; pourtant, je cours un grand danger.

— Vous gagnez donc beaucoup d'argent?

— Moi! me dit-elle en riant tristement, on me donne à manger à regret.

— Vous aimez donc bien cet homme qui vient d'entrer, car c'est pour lui que vous tenez cette maison?

— Moi! l'aimer! dit-elle en se penchant vers moi; je le déteste, je le méprise, mais j'en ai peur.

On sonna, cela arrêta la conversation. J'aurais pourtant bien voulu en savoir plus long sur ces deux étranges personnages. On vint fumer dans le salon où j'étais; impossible de causer, je me levai pour aller au jeu. La maîtresse de la maison, qu'on venait d'appeler la Pépine, passa près de moi et me dit doucement :

— Vous ne savez pas jouer? Mettez sur la main de ce vieux monsieur décoré, qui est là-bas ; il a du bonheur au jeu.

Elle passa, et fut offrir des gâteaux et des rafraîchissements aux joueurs; elle s'arrêta à la personne dont elle m'avait parlé, et me regarda comme pour me dire : « Cest *lui.* »

Je tirai un louis de ma bourse et le mis sur la rouge près de son argent ; le banquier criait :

— Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux! rien ne va plus!

Il tournait une machine que tout le monde regardait avec beaucoup d'émotion. Moi, je regardais avec curiosité, je n'avais jamais vu cela.

— Perd la noire, gagne la rouge! criait le banquier qui, à l'aide de son petit rateau, ramassait l'argent très-vite et redisait : « Faites vos jeux, messieurs! Rouge ou noire! »

— Vous jouez donc? me dit Lagie, si haut que tout le monde me regarda.

— Oui, mais je ne jouerai pas longtemps, je n'ai que cinq louis.

— Et dix que vous venez de gagner, ça fait quinze, dit le monsieur décoré. Vous avez passé deux fois, et tenez, c'est encore rouge qui sort. Vous avez vingt louis : les laissez-vous?

J'avoue que j'avais joliment envie de les ôter ;

mais on m'appela poltronne, je les laissai. J'étais secouée par une forte émotion ; le jeu se faisait lentement ; j'avais bien envie de m'en aller. Enfin on cria :

— Rien ne va plus !

Je tournai la tête pour ne pas voir. Mes pauvres vingt louis s'engloutirent sous la noire. Je rencontrai les yeux de Pépine ; elle me fit un petit sourire et laissa retomber la portière de laine rouge.

Elle venait de m'apparaître comme une vision, comme le diable. En effet, que pouvait-on voir dans une pareille maison ? Était-il permis d'avoir une autre idée que celle de l'enfer ? Eh bien ! c'est affreux à dire, mais j'invoquai Satan pour qu'il me fît regagner mes quarante louis, et quand on cria : « Perd la noire, gagne la rouge ! » je fis un bond qui faillit renverser deux personnes. On commençait à me regarder comme une grande joueuse ; le banquier me fit un sourire qu'il voulait rendre charmant, quoique ce fût une grimace, car je faisais sonner son argent.

Je passai dans l'autre salon pour compter mon gain.

— Rentrez, me dit la Pépine à demi-voix, jouez toujours, mais risquez peu...

Je rentrai au jeu.

— Est-ce que vous faites charlemagne? me dit Lagie.

— Moi! mais non. Les émotions m'altèrent; je viens de boire un verre d'eau.

Je pris un siége et je m'assis à table, ce que je n'avais pas encore fait. Mlle Pouron me félicita sur ma veine, car je continuai à gagner. J'avais à peu près deux mille francs devant moi, en or, ce qui était fort rare à ce moment-là. On payait alors un louis dix sous de change. J'étais si contente que je n'avais pas sommeil: les bougies commençaient à s'éteindre; tout le monde était fatigué, défait; le rouge de certaines femmes était tombé; les hommes qui perdaient, et qui jusqu'alors n'avaient rien dit, espérant regagner, ne se contraignaient plus et laissaient voir leur mauvaise humeur. Je n'osais pas m'en aller, quoique j'en eusse grande envie. Les femmes, jalouses de ma veine, me poussaient à jouer gros jeu; je devais les faire mourir de rage ce soir-là, car je gagnai quatre mille francs. Un homme me faisait de la peine: je le voyais chercher dans sa poche, se poser la main sur le front, regarder tout le monde. Plus les joueurs sont malheureux, plus ils aiment le jeu; c'est une fièvre, un délire qui ressemble à de la folie.

Malgré mon peu de sympathie pour les gens qui

ne savent pas vaincre une passion, j'eus pitié de lui, car il paraissait souffrir atrocement. Je lui demandai s'il voulait quelques louis de mon argent, que cela le ferait peut-être gagner. Il m'arracha plutôt qu'il ne me prit ce que je lui offrais; il perdit en cinq minutes ce que je venais de lui donner

Il me regarda de nouveau; j'allais peut-être lui redonner de l'argent, quand la Pépine, qui portait du chocolat, me marcha sur le pied. Je ne regardai plus M. Brésival, qui continua à aimanter des yeux l'or que j'avais devant moi. Tant qu'il jouait et perdait, ce n'était rien; mais quand il n'avait plus de quoi jouer, il se mettait en fureur; c'est ce qui arriva : il frappa à grands coups de poing sur la table, qui ne rendit qu'un bruit sourd, car pour qu'on n'entendît pas le son de l'argent, le bois était couvert de couvertures. Il se jeta sur la roulette, qu'il voulait briser. Toutes les femmes l'entouraient; il cognait, c'est le mot, à tort et à travers, disant qu'on l'avait volé, qu'il voulait son argent. Je m'étais sauvée dans la première pièce, tenant mon argent que je n'avais nullement envie de rendre. D'abord, ce n'est pas à lui que je l'avais gagné.

La Pépine regardait la scène d'un air content. Je lui frappai sur l'épaule, en lui disant :

— Je vous remercie du conseil que vous m'avez donné; je m'en vais.

— Vous êtes contente? tant mieux! Attendez un peu, vous ne pouvez pas partir seule à cette heure; où demeurez-vous?

— Place de la Madeleine, 19. Venez me voir, vous me ferez plaisir.

Je me sauvai en donnant dix francs au domestique qui m'ouvrit, et je ne fus vraiment sûre que mes richesses étaient bien à moi que quand je fus loin de cette maison.

Rentrée chez moi, je comptai ma fortune. Jamais rien ne m'était arrivé si à propos. Je pensais à Robert, que je pourrais revoir sans lui être à charge, aux emplettes que j'allais faire pour retourner auprès de lui. Je m'endormis, après avoir dépensé cent mille francs en projets.

Le lendemain, je passai la journée à courir chez mes marchands, à qui je portai de l'argent. A cette époque, ce n'était pas chose commune; aussi fus-je reçue à bras ouverts. Ceux qui nous servent et qui s'enrichissent de nos faiblesses nous comblent de caresses, de compliments; au fond ils nous méprisent, nous détestent. C'est tout simple, nous les faisons vivre. J'avais pour eux l'affection qu'ils avaient pour moi; je les payais régulièrement, parce que l'idée de devoir m'est insuppor-

table ; je me servais d'eux quand j'avais besoin de crédit; je savais qu'ils me vendaient double, mais j'avais envie d'acheter, et je ne disais rien.

A cette époque, quoique très-rapprochée, on n'était pas comme à présent : les actrices et les femmes entretenues n'avaient de crédit que chez quelques marchands exceptionnels. Si j'étais allée à la Ville de Paris acheter une robe et que j'eusse dit : « Envoyez-moi cela, *Mademoiselle Céleste, écuyère*, » on aurait bien recommandé de ne pas laisser le paquet sans toucher l'argent.

Aujourd'hui, tous les grands magasins, comme la Ville de Paris, la Chaussée d'Antin, les Trois Quartiers, le Siége de Corinthe, envoient à domicile, et s'ils vous remettent vos emplettes en votre absence, ils les laissent et ne vous apportent les factures qu'au bout de six mois, tout en vous vendant le même prix qu'aux autres personnes.

C'est à qui aura notre pratique; tout le monde nous pousse à ces folles dépenses qui ruinent ceux qui nous entourent, et dont tant de gens se partagent les bénéfices sans en avoir la responsabilité.

On emploie toutes les tentations ; si je n'avais pas été arrêtée par un sentiment de probité, je devrais avoir aujourd'hui trois cent mille francs de dettes : les marchands de cachemires, de bijoux,

de voitures, de meubles me faisaient des offres de services illimitées.

Je résistais parce que je pensais à l'avenir; je me disais :

« Il faudra toujours payer; mais que de femmes n'ont pas ce courage, et, par entraînement, font du tort et finissent par faire perdre. »

J'allai donc de moi-même porter de l'argent à mes fournisseurs, en 1848 !

Je m'achetai quelques robes, du linge, et surtout un nécessaire de voyage garni en argent, dont j'avais grande envie.

Les amis de Robert en avaient : je voulais faire comme les gens comme il faut; je me donnais beaucoup de mal, mais je n'avais de commun avec eux que mon nécessaire.

Pourtant Robert m'aimait; s'il y avait des nuages dans son amour, ces nuages étaient amenés par le contraste de sa gêne réelle avec son apparente fortune. J'étais heureuse de cet amour.

Mes bénéfices au jeu me tournaient la tête; je ne pensais plus qu'à gagner encore, pour avoir beaucoup d'argent quand il reviendrait.

# XXVII

## LA PÉPINE.

Trois jours s'étaient écoulés depuis ma soirée de la rue de l'Arcade; je luttais sans cesse entre l'envie d'y aller et la raison qui me disait de ne plus y retourner. La peur d'être prise dans cette maison ou de perdre m'arrêtait; l'appât du gain m'attirait.

Je me détendais à huit heures du matin, au milieu de mes réflexions, quand Marie, ma domestique, entra, avec son grand nez, m'annoncer qu'une dame voulait me parler. On ne faisait pas encore antichambre chez moi, et je dis :

— Faites-la entrer.

— Tiens! m'écriai-je en voyant ma visiteuse.

— Je vous dérange? dit la Pépine en s'asseyant près de mon lit.

— Du tout, je pensais à vous, c'est-à-dire, je pensais à votre maison. J'ai gagné beaucoup, l'autre jour.

— Je le sais, dit la Pépine ; pourquoi n'êtes-vous pas revenue?

« Bon! pensai-je, elle vient me chercher pour que je reperde ce que j'ai gagné. Je vais la fixer sur ce qu'elle pourra ravoir de son argent. » Et je lui dis :

— Ma foi, je ne ferais pas mal d'y retourner; il me reste pour toute fortune cinq cents francs.

— C'est trop, n'apportez jamais cela chez moi ; il ne faut prendre que cent francs, et, si vous les perdez, ne plus jouer.

Je la regardai : je m'étais trompée; elle ne voulait pas aider le banquier à se rattrapper.

— Voulez vous déjeuner avec moi ?

— Oui, me dit-elle ; seulement ne recevez plus personne: il ne faut pas qu'on me voie chez vous. Cela doit vous sembler drôle de me voir, quoique vous m'ayez engagée à venir. Je passais devant votre porte, et puis, vous m'avez plu ; vous ne ressemblez pas à toutes ces femmes au milieu desquelles

je vis, et qui se plaisent à me faire de la peine.

Je crus comprendre qu'elle était jalouse, car j'avais vu que cet homme qui tenait la banque avait plusieurs maîtresses parmi les joueuses.

— Elles vous font de la peine? lui dis-je. Pourquoi le souffrez-vous?

— Parce que je ne puis faire autrement.

Et je vis à ses yeux noirs qui lançaient des éclairs, qu'il fallait en effet une grande force pour contenir cette colère.

J'avais une fort belle salle à manger, meublée en chêne sculpté, des croisées garnies en vitraux de couleur; cela ressemblait assez à un caveau.

Nous nous mîmes à table; j'avais peur de cette femme : non pas peur qu'elle me fît du mal; mais peur de sa personne. Je la regardai, et j'étais toujours sur la défensive. Pourtant, elle n'avait été qu'aimable pour moi, et je m'efforçai de lui montrer moins de défiance. Nous parlions de choses indifférentes.

— Comme je suis maigre! me dit-elle en me montrant son cou... Oh! c'est que la vie que je mène me tue! Passer toutes les nuits! trembler chaque fois qu'on sonne! De plus fortes que moi n'y tiendraient pas longtemps.

— Pourquoi faites vous ce métier-là, qui, en effet doit être très-fatigant?

— C'est que je n'ai pas le choix.

— Comment ! vous êtes forcée de vous rendre malade ?

— Oui.

— Par cet homme qui fait jouer ?

— Oui.

— Ah ça ! c'est donc le diable ?

— A peu près, me dit-elle ; pourtant, le diable ne vous tente que par le plaisir ; celui-là ne m'a tentée que par la souffrance.

— Que vous a-t-il donc fait ?

— Je l'ai connu en Italie, dans mon pays. Il vivait sous un faux nom, avec une femme encore belle, quoique d'un certain âge ; j'avais alors dix-huit ans, j'étais jolie. Il me faisait une cour assidue. Je vivais seule avec ma mère ; nous étions dans le commerce. Il ne quittait presque pas la maison je voyais souvent cette dame avec lui : il me disait ne pas l'aimer ; enfin, je me laissai monter la tête, j'en devins amoureuse. Cette femme me trouva chez lui et me dit :

— Malheureuse ! vous vous êtes perdue. Savez-vous quel est cet homme ? C'est un chevalier d'industrie ; il ne recule devant rien. J'étais veuve, jeune ; il s'est acharné à moi, non parce qu'il m'aimait, mais parce que j'étais riche. Il m'a ruinée, torturée. Aujourd'hui, je n'ai plus rien :

il faut qu'il se débarrasse de moi. Il doit y avoir une infamie derrière son prétendu amour pour vous; votre jeunesse ne lui suffit pas. Méfiez-vous: il vous vendra, si vous n'avez rien!

Les paroles de cette femme me firent mal.

— Adieu, me dit-elle, ce coup est le dernier; je me suis laissé aller sans défense, je m'en vais sans courage; je paye cher ma faiblesse. Que mon exemple vous serve de leçon; méfiez-vous!

Elle sortit lentement. Je la suivais machinalement; une voix intérieure me disait de lui obéir, de l'écouter; mon amant me barra le passage et me fit tant de protestations, de serments; il me persuada si bien qu'elle l'adorait encore, que la jalousie seule la faisait parler ainsi, que je le crus.

Ce fut bien pis, lorsque, quelques jours après, je retrouvai chez lui cette femme qui lui avait dit adieu devant moi.

— Tu vois, me disait-il, je ne puis m'en défaire.

Le soir, il me fit dire qu'il fallait absolument qu'il me parlât.

Quand ma mère fut couchée, je sortis.

— Écoute, me dit-il, nous ne pouvons plus vivre comme cela. Je n'ai pas d'argent; si j'en

avais, je t'emmènerais; si quelqu'un pouvait nous en prêter, nous partirions ensemble.

L'idée de le quitter me fit grand mal; je cherchais dans ma tête quel moyen il y aurait de le retenir.

— Ou bien, me dit-il, si j'avais de l'argent, j'en donnerais à cette femme, pour m'en débarrasser.

— Mon Dieu, lui dis-je, si j'en avais, je vous en prêterais; mais à la maison on ne garde pas d'argent. Ma mère envoie toutes les semaines les recettes à son homme d'affaires, car deux femmes seules ne peuvent conserver des valeurs chez elles. Quelquefois la vente est considérable.

— Oh! me dit-il, d'une manière qui aurait dû m'avertir de prendre garde... Oh! ta mère fait de grandes affaires, tu lui es très-utile, c'est toi qui fais marcher la maison, tu tiens les livres, tu as la signature?

— Oui.

— Que j'ai de chagrin de te quitter... Il m'embrassait et pleurait... Je ne puis avoir de nouvelles de mes parents que dans un mois... Vivre encore un mois avec cette femme est impossible! Si tu voulais... mais tu ne m'aimes pas assez... et puis ce qu'on t'a dit... tu n'as pas confiance en moi.

— Si, lui disais-je, si, j'ai confiance en vous.

— Eh bien! va chercher de l'argent au nom de ta mère; on te le donnera, je te le rendrai, tu le reporteras, on n'en saura rien.

Comme je ne répondais pas, il se jeta à mes pieds en me demandant pardon de l'idée qu'il venait d'avoir :

— C'est mon amour pour toi qui me rend fou. Tu m'en veux?... pardonne-moi... je partirai demain.

— Non, lui dis-je, je ne vous en veux pas, mais je n'oserai jamais. Si c'était une petite somme; mais il vous faut peut-être beaucoup.

— Oui, me dit-il en soupirant, au moins dix mille francs. Allons, je te quitte, ma Pépine chérie; viens me voir demain pour la dernière fois.

Je rentrai dans ma chambre toute triste; je ne pus dormir de la nuit. Ma mère m'appela de grand matin; elle était souffrante. Je fus voir mon amant à midi. Ses malles étaient faites. L'idée de le perdre me rendit folle, oui, folle, car je lui dis d'attendre jusqu'au lendemain.

Ma mère ne s'était pas levée. Encouragée par l'idée qu'elle ne se lèverait pas pendant quelques jours, qu'alors elle ne saurait pas ma démarche, poussée par mon mauvais génie, j'arrivai chez le

banquier de ma mère, disant qu'elle avait un achat important à faire, qu'il lui fallait dix mille francs. On était tellement habitué à me voir venir chercher, quelquefois apporter des sommes plus fortes que celle-là, qu'il n'y prit pas garde; seulement il me dit :

— Votre mère vous a-t-elle donné un reçu?

— Mais je vais vous en donner un, cela doit suffire.

— Au patron, c'est possible, me dit le caissier; mais il est absent, je dois me mettre en règle.

— Absent pour longtemps? lui demandai-je inquiète.

— Pour une huitaine de jours.

Je rentrai chez nous; ma mère était plus mal. J'allai chez mon amant lui conter ma défaite. Il recommença ses pleurs; mon chagrin augmenta. Je lui dis d'attendre jusqu'au lendemain, que j'allais tâcher de gagner ma mère.

— Garde-toi bien de le faire, me dit-il, nous serions perdus. Tu signes le même nom que ta mère: mets *veuve*, au lieu de *fille*... Je t'aurai rendu l'argent avant qu'elle soit guérie.

Le diable me tentait, pourtant je n'osais pas; enfin, après avoir combattu, je les lui promis pour le soir. Je montai à la chambre de ma pauvre

mère; je lui demandai sa signature pour acquitter une note que quelqu'un me réclamait en bas.

— Qui donc? me demanda-t-elle.

— Je lui dis un nom au hasard, et j'ajoutai : « Ne mets pas pour acquit, signe seulement ; s'il ne me donnait qu'un à-compte... »

Pauvre mère! sa confiance en moi était si grande, qu'elle signa sans me faire une réflexion. Je courus chez mon amant pour lui demander s'il n'y aurait pas moyen de faire autrement.

— Non, me dit-il, remplis ce papier : « Je vous prie de donner à ma fille, qui vous portera ce mandat, la somme de vingt mille francs... »

— Vingt mille francs! m'écriai-je en cessant d'écrire; mais on ne me donnera jamais cette somme.

— Eh bien! mets *douze*; mais il nous en faut douze.

J'écrivis.

— Maintenant, va et reviens.

J'étais de retour au bout d'une heure, avec mon argent, qu'il me prit plutôt que je ne le lui donnai.

— Arrangez tout, lui dis-je; je retourne chez moi, ma mère pourrait me demander. A demain!

Je trouvai à sa porte la femme que j'avais vue quelques jours auparavant.

Elle m'arrêta et me dit :

— Écoutez-moi, pauvre enfant! vous êtes jalouse de moi, c'est le moyen qu'il emploie pour vous égarer. Il vous dit que je l'aime, vous le croyez, parce que vous me trouvez à sa porte. Il vous trompe, vous vous trompez vous-même. Je veux qu'il me rende quelques bijoux qu'il a à moi, afin de les vendre pour payer mon voyage. Je suis arrêtée ici à l'hôtel où je demeure ; j'attends que ce misérable me fasse l'aumône avec ce qui m'appartient; je sais qu'il a de l'argent, mais ma présence lui servait à vous exalter. Méfiez-vous, mon enfant, méfiez-vous!

Je restai plusieurs jours sans dormir, d'inquiétude. Ma mère allait mieux ; il ne me parlait pas de me rendre mon argent, il prétendait toujours attendre des nouvelles de Paris. Ma mère me dit qu'elle descendrait le lendemain ; je perdis la tête. J'allai trouver mon amant, toute en pleurs, et je lui dis que je ne pouvais rentrer sans cet argent.

Il réfléchit, me regarda et me dit :

— Je vais t'emmener à Paris; nous reviendrons quand j'aurai ce qu'il me faut.

Je consentis à le suivre, et pourtant déjà il me semblait ne plus l'aimer.

Voilà dix ans que je traîne misérablement ma vie accrochée à la sienne ; il me fait faire tous les

métiers. Je me suis compromise pour le mettre à l'abri; il me prend des envies de le tuer... Je ne puis plus vivre comme cela.

— Pourquoi, lui dis-je, ne l'avez-vous pas quitté, dénoncé?

— Est-ce que je le pouvais? Quand je suis arrivée à Paris, je ne savais pas un mot de français; où vouliez-vous que j'allasse? Comment vivre dans cette grande ville! Le dénoncer? n'étais-je pas plus coupable que lui? Et puis, j'en avais peur: il me laissait des huit, dix jours sans s'occuper si j'avais de quoi manger; il me battait, il était d'une jalousie féroce. Jamais il n'a été aussi imprudent que maintenant; l'appât de l'argent l'étourdit. Cette maison lui rapporte beaucoup. Il s'occupe moins de moi, j'ai plus de liberté; si mon projet réussit, je n'y serai pas longtemps.

— Est-ce qu'il vole au jeu?

— Il en est bien capable. me dit-elle presque bas; pourtant, je n'en sais rien. Il est mystérieux; il a toutefois dans son entourage des gens qui gagnent souvent, et qui, le lendemain, s'enferment avec lui. Le vieux que je vous ai recommandé l'autre jour est un entraîneur : il amène souvent du monde; il gagne beaucoup. Si vous saviez comme je le déteste, cet homme qui m'a perdue et qui me rend la plus malheureuse, la plus hu-

milice des femmes ! Toutes les filles qu'il prend pour maîtresses m'insultent, me raillent. Je me vengerai d'elles en même temps que de lui.

— Pourquoi ne le quittez-vous pas ?

— Oh ! me dit-elle, c'est que je suis sans ressources ; mais dans quelque temps...

Elle se tut ; je vis qu'elle ne voulait pas me confier ses projets, je ne lui demandai rien.

Nous avions fini de déjeuner, nous passâmes dans ma chambre.

— Écoutez, me dit-elle, vous m'avez plu le premier jour où je vous ai vue. Je vous ai conté mes affaires ; vous voyez que j'ai confiance en vous. Voulez-vous me rendre un service ?

— De grand cœur, si je le puis.

— Vous le pourrez, me dit-elle.

— Parlez alors.

— En me sauvant de chez cet homme, je veux emporter mes effets ; voulez-vous me permettre de vous les envoyer petit à petit, car je ne connais personne que ses amis ; je vais me cacher d'eux. Vous ne direz rien, n'est-ce pas ?

Je le lui promis.

— Venez ce soir, me dit-elle ; surtout ne dites pas que vous m'avez vue ; ne me parlez pas beaucoup. Je vous dirai à la chance de qui il faut vous associer.

— Merci ! lui dis-je ; j'irai ce soir pour la dernière fois, je ne veux pas m'exposer; mais vous pouvez compter sur moi, quand même.

Quand elle fut partie, je pensai à tout ce qu'elle m'avait dit. Si je n'avais pas eu le désir d'avoir de l'argent pour retourner auprès de Robert, certes, je n'aurais pas remis les pieds dans cette maison qui me faisait grand'peur; l'amitié même de la maîtresse du logis ne me rassurait pas.

J'arrivai à minuit. Il y avait plus de monde que la première fois; le jeu était animé. Je regardai cet homme dont on m'avait raconté l'histoire ; sa figure portait bien son caractère. Il me dégoûta.

C'est une chose étrange que la facilité avec laquelle les vices s'affranchissent de tous les obstacles pour assouvir leurs passions.

L'argent était si rare, que le gouvernement venait d'accorder du temps pour payer et ouvrait des ateliers nationaux; les propriétaires diminuaient les loyers d'un tiers, la rente valait cinquante francs, le Mont-de-Piété ne prêtait plus au-dessus de cent francs, et le commerce était à l'agonie ! Eh bien ! il y avait sur cette table des montagnes d'or, d'argent et de billets; l'or valait cinquante francs le mille de change ; l'émigration le rendait tous les jours plus cher.

Où tout le monde s'était-il procuré cet argent, avec quelle peine et à quel prix chacun avait-il dû l'avoir? L'or changeait de place, ne laissant à celui qui le perdait qu'un son étouffé par le tapis doublé.

Il y avait là de vieilles beautés de Frascati, qui trouvaient que tout cela avait l'air misérable auprès de ce qu'elles avaient vu. L'une d'elles, qu'on appelait Blais, me disait, en me voyant contente de gagner mille francs :

— Comment, ma petite, vous vous réjouissez de si peu! mais j'ai eu cent mille francs devant moi dans une partie; j'avais voiture, des diamants superbes; je ne me rappelle pas avoir éprouvé tant de joie que vous pour ces quelques louis. Décidément les femmes dégénèrent!

Je compris que cela voulait dire que j'étais bête, et comme la leçon m'était donnée à haute voix, j'y répondis de même.

— Vous auriez bien dû garder quelque chose de vos splendeurs; j'espère qu'à votre âge, quoique j'en aie eu moins que vous, il m'en restera davantage. Vous devriez taire ces richesses qui vous ont si mal profité.

En effet, cette femme, après avoir été fort belle, après avoir été, comme elle me le disait, comblée, vivait dans une misère atroce; elle avait un

fils dans la marine. Ce pauvre enfant l'adorait; il lui envoyait le peu d'argent qu'il gagnait. C'était un chef-d'œuvre de bonté.

J'avais échangé deux regards avec la Pépine, qui me disait de jouer prudemment; j'avait gagné trois mille francs. J'avais envie de partir, je crois même que je m'y préparais, car j'avais mon argent dans ma poche, quand un coup de sonnette fit sauter tout le monde.

— Ce n'est pas le signal, dit le banquier, qui était d'une pâleur livide.

Un second coup plus fort se fit entendre.

— C'est la police! dirent ensemble tous les joueurs.

Je me sentis mourir. La Pépine était près de moi, pâle, tremblante.

— Ouvrez! dit le maître de la maison à un domestique, et en même temps il fit jouer un ressort. La table s'ouvrit dans le milieu; tout l'argent disparut dans un double fond.

Des éclats de rire nous tirèrent de notre stupeur; c'étaient des jeunes gens qui ne se rappelaient pas qu'il y avait un signal pour se faire ouvrir. Ils rirent de la peur qu'ils avaient faite à tout le monde; mais je ne pouvais me remettre, mes dents claquaient. Je passai dans l'autre pièce. La Pépine était seule.

— Comprenez-vous, me dit-elle, ce que j'endure ici ?

— Oui, lui dis-je, je m'en vais et n'y reviendrai jamais. Sortez-en le plus vite possible ; vous savez où je demeure ; adieu.

Je remerciai Dieu, le soir en me couchant, d'en avoir été quitte pour la peur.

## XXVIII

### DÉCEPTIONS.

Le lendemain, je suivais les boulevards, quand quelqu'un, qui marchait sur mes talons, me dit en me touchant le bras :

— Enfin, c'est vous, je vous retrouve.

Je fermai les yeux ; la voix m'était inconnue ; j'eus peur.

— Vous ne voulez donc pas me reconnaître?

J'ouvris les yeux et je vis... le naufragé du Havre, que je croyais avoir laissé pour toujours sur la grève.

— Ah ça! me dit-il, où vous cachez-vous donc? Je suis à Paris depuis un mois, je ne suis plus un

provincial ; je sais le vrai nom de l'apparition que j'ai trouvée dans la vie, entre deux orages. Vous ne m'avez pas trompé. Vous vous appelez bien Mogador. On m'a dit pis que pendre de vous, mais cela m'est égal. Je ne vous en aime que davantage. Nous avons un compte à régler ensemble. Savez-vous que vous m'avez planté là d'une façon brutale ? Pourtant, je ne vous en veux pas. Où demeurez-vous ?

Je me disais :

« Eh bien ! il est toujours le même ; il va droit au but. Est-ce qu'il s'imagine que je vais le recevoir? » Je ne voulus pas lui donner mon adresse, mais il ne me quitta pas. Comme il me fallut bien rentrer, il me suivit. Je lui dis à ma porte :

— A revoir.

— Comment, à revoir ! est-ce que vous croyez que je vous quitte comme ça ? merci ! Voilà un mois que je vous cherche, et, quand je vous trouve, vous ne m'offrez pas de me reposer cinq minutes chez vous ! Dans ma Provence, on est plus aimable que ça.

Je me mis à rire. Je montai l'escalier ; il me suivit. Arrivés chez moi, nous causâmes longtemps ; tout ce qu'il me fit de protestations d'amour est incroyable. Il était cinq heures, je dînais chez une amie ; je le priai de me laisser m'ha-

biller. Il partit, mais, à dix heures, le lendemain, il était chez moi. Je pensai avec effroi que, pour m'en débarrasser, il me faudrait quitter Paris. Je lui disais tous mes défauts, il les enchâssait comme des diamants dans ses rêves, les entourait de fleurs et ne voulait pas les voir. Pourtant, je l'amenai petit à petit à l'idée de n'être que mon ami; je lui disais chaque jour que j'en aimais un autre, que j'étais trop franche pour le tromper. Il se fit à cette pensée, et ne me parla plus de son amour. Il m'était dévoué comme on ne l'est pas, en général, aux femmes que l'on ne possède pas.

Un jour, j'étais triste, il me demanda pourquoi. Je lui montrai mon âme, et lui fis voir le point noir de ma vie. Il me quitta sans rien me dire; le lendemain, il revint triomphant.

— Vous croyez, Céleste, qu'il n'y a pas d'amitié possible d'homme à femme. Eh bien! j'ai trouvé le moyen de vous montrer que si. J'ai écrit hier au préfet pour lui demander votre radiation; vous serez libre. Vous me devrez votre liberté. Croyez-vous maintenant à mon affection?

Un éclair de joie me monta du cœur au visage, et puis, réfléchissant à tous les obstacles, je redevins pensive.

— Vous doutez de mon succès, me dit il, eh bien! vous verrez; j'aurai la réponse dans six

jours. Je ne viendrai vous voir que quand je l'aurai.

Je le remerciai du plus profond de mon cœur ; mais un pressentiment me disait qu'il n'arriverait à rien.

Je reçus une bonne lettre de Robert, qui me fit patienter, car les jours me paraissaient d'une longueur atroce. Je n'avais plus que deux jours à attendre, lorsqu'un commissionnaire m'apporta une malle et une petite cassette.

— Mlle Pépine vous prie de garder cela jusqu'à ce qu'elle vienne le chercher, me dit le commissionnaire.

Je n'osais refuser, j'avais promis. Pourtant, en ce moment où je devais me tenir sur mes gardes, voir cette femme, recevoir ses effets, me paraissait imprudent. Qu'y avait-il dans cette malle? Peut-être de quoi me compromettre. Je cherchai un moyen de me défaire de tout cela sans en trouver un de raisonnable. J'attendis donc au lendemain.

J'allais écrire, quand une voiture s'arrêta à ma porte. Je vis entrer la Pépine ; elle était tout en noir ; elle serrait son voile sur sa figure, comme quelqu'un qui se cache.

— Ah ! lui dis-je, en lui ouvrant, j'étais au mo-

ment de vous écrire. Je ne puis garder ces malles sans savoir ce qu'elles contiennent.

— C'est inutile, je viens les chercher, me dit-elle. Je quitte la France cette nuit, je les emporte; j'ai repris ce qu'il m'avait volé ; je pars pour mon pays. Demain son tripot sera fermé ; il sera arrêté, il ne pourra courir après moi. Je suis bien heureuse, allez ! Voilà dix ans que j'attends cette vengeance ; elle est complète. Adieu, ma chère amie, je vous remercie ; je ne vous reverrai peut-être jamais. Croyez-moi, n'allez plus dans les maisons de jeu; on ne peut jamais distinguer les fripons des honnêtes gens.

Elle m'embrassa, fit descendre ses malles par Marie. Je respirai plus librement quand j'entendis sa voiture s'éloigner.

Huit jours s'étaient passés sans que j'eusse des nouvelles de la demande qui avait été faite. Je reçus une longue lettre de mon naufragé ; je compris que la réponse avait été mauvaise, puisqu'il ne l'apportait pas lui-même ; je lus :

« Ma chère Céleste,

» Je suis trop peiné de ma défaite, pour aller vous la raconter moi-même. J'ai été appelé hier; mais, hélas !...

On m'a demandé ce que je vous étais ; j'ai dit que j'étais votre ami.

» — Avez-vous l'intention de la prendre avec vous, de l'emmener, ou de lui faire des rentes pour lui assurer une vie honnête ?

» J'avoue, ma pauvre amie, que je fus embarrassé ; car vous n'auriez pas voulu me suivre, et ma fortune étant indivise avec celle de mon père, je ne pouvais promettre de remplir l'autre alternative.

» Je sortis bien triste, ma chère Céleste ; croyez que si je l'avais pu, je n'aurais pas hésité, quelque sacrifice qu'il m'en eût coûté ; mais j'ai mon père à qui je n'oserais rien demander. Je pars désespéré. Pardonnez-moi le fol espoir que je vous ai donné ; plus tard, si je puis vous montrer combien je vous aime, vous verrez que j'étais sincère. »

Je me mis à rire, je me faisais pitié. Je m'étais leurrée de cette folle illusion ; j'en avais fait ma vie pendant toute une semaine. Pourquoi tant d'illusion ? Qu'avais-je fait pour lui ? qu'était-il pour moi ? Il avait écrit une demande ; la belle affaire ! on n'avait pas même besoin de la dicter : un écrivain vous en compose une pour un franc. — Il m'aime, tant mieux ! cela me fait plaisir ; je voudrais qu'il souffrît ; je le déteste pour les sou-

venirs qu'il a remués en moi et mon espérance perdue. La justice personnelle n'est pas le côté dominant chez les êtres bien élevés et moins encore chez les pauvres ignorants qui ont tout à envier. Les déceptions qu'ils éprouvent leur semblent injustes, et ils ressentent une véritable souffrance de leurs chimères, parce qu'ils ne savent pas raisonner. Les femmes d'un naturel nerveux s'irritent d'être traitées un jour en souveraines, le lendemain en esclaves. Elles se plaignent et accusent les hommes de faiblesse, d'injustice. Le cœur se gâte à contracter de honteuses amours. Les femmes deviennent envieuses, méchantes jusqu'à la haine, le jour où on les force à se mépriser elles-mêmes. En avançant dans la vie, j'ai pu me rendre compte de cela. Je voyais les choses telles qu'elles étaient, et je les disais comme je les voyais. Ma franchise n'était pas goûtée ; mais mon entourage féminin me déplaisait tellement, que j'aimais autant avoir des ennemies que des amies.

# XXIX

## L'INSURRECTION DE JUIN.

L'été arrivait ; il était triste, pour moi, du moins : quand on a du chagrin, le soleil vous semble pâle. Robert revint enfin à Paris ; tout me parut beau, gai, malgré les bruits sinistres qui se répandaient partout. Les alarmistes, qui parlent du mal un an avant que le mal n'existe et un an après que le mal n'est plus, avaient beau jeu. Les pavés semblaient se soulever pour laisser voir de grosses pièces de canon toutes prêtes à démasquer leurs batteries ; les esprits étaient la poudre ; les journaux, la mèche ; enfin, il devenait certain qu'on allait se battre encore : la guerre civile, ce monstre

qui me fait si peur, allait ouvrir sa gueule béante. Dieu seul savait que de sang et de victimes il faudrait pour le rassasier.

La gêne générale était à son comble; qu'allait-on devenir? Robert était très-inquiet; il ne pouvait pas payer ses droits de succession : il ne touchait aucun fermage. Il était venu pour tâcher d'arranger ses affaires. L'insurrection de juin éclata comme une bombe ; la terreur devint extrême. Une boutique de ma maison venait d'être changée en poste pour les soldats de la garde mobile; Robert avait rejoint la garde nationale. J'étais sur la porte cochère, avec d'autres locataires, ramassant les nouvelles. Notre quartier était calme; les rues étaient trop larges, on n'y avait pas fait de barricades. Nous entendions un roulement sourd.

Un piquet de la ligne amena des petits mobiles qui avaient été désarmés dans leur poste. Ils étaient écumants de rage, ils voulaient aller se battre; on eut toutes les peines du monde à les calmer, encore n'y parvint-on qu'en leur promettant de la besogne pour le lendemain. Ils écoutaient avec nous; ils nous racontaient ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils savaient. Dans un pareil moment, on fait vite connaissance; on leur donnait à boire et à manger. Je ne puis me souvenir d'eux sans un

serrement de cœur. Pauvres enfants! Ils étaient vingt, le plus âgé avait vingt et un ans. Ils jouaient au soldat; triste jeu, qui a coûté la vie à la moitié d'entre eux. Ils étaient radieux, quand on vint les prendre pour les mener au feu.

L'un d'eux revint le lendemain voir sa mère; il avait un crêpe au bras : son frère et dix de ses camarades avaient été tués; il repartait se battre.

Le Marais était assiégé; des maisons entières avaient été passées au fil de l'épée · on avait tiré par les fenêtres. Je sentis en moi frémir quelque chose d'étrange.

— Venez-vous de la rue Saint-Louis?

— Oui, mais je n'ai pu y rester, car c'est le centre le plus fort de l'insurrection de ce côté; les maisons sont criblées.

Je poussai un grand cri. Ma mère demeurait au Marais, rue Saint-Louis; ma tendresse pour elle revint avec mes craintes.

— Marie, dis-je à ma bonne, donnez-moi vite un châle, un chapeau; il faut que je voie ma mère de suite. Mon Dieu! s'il lui était arrivé quelque chose!... Ah! mes pressentiments me disent que j'arriverai trop tard. Vite, Marie! vite, Marie!

— Où voulez-vous donc aller? me dit le petit mobile, on ne passe nulle part; il y a des ordon-

nances d'affichées; l'artillerie est au bivouac sur les boulevards; pas un bourgeois ne doit sortir; vous ne feriez pas vingt pas.

— Je dirai que je veux voir ma mère, on me laissera passer.

— Je vous assure que non, à moins que vous n'ayez un laisser-passer du commissaire.

— Eh bien, j'irai en chercher un.

— Madame, je vous en prie, ne sortez pas, me disait Marie en larmes, vous allez vous faire tuer, ou bien emmenez-moi.

— Non pas, ma fille, restez; l'inquiétude est pire que la mort. Ma vie, la belle affaire! Est-ce que Robert n'expose pas la sienne? Où est-il? Quand j'aurai vu ma mère, j'irai le chercher.

Et je partis.

Le bureau du commissaire avait été transféré au ministère; on me barra vingt fois le passage jusque-là; mais je priai, j'insistai, j'arrivai à lui. Il me connaissait pour m'avoir vue à l'Hippodrome, où il avait été de service.

— Que me voulez-vous, mon enfant? me dit-il d'un air bienveillant, qui me rassura un peu.

— Monsieur, je viens vous prier de me donner un laisser-passer pour aller rue Saint-Louis, au Marais.

— Mais c'est impossible, on ne circule pas; et puis, on se bat par là, vous n'arriveriez pas.

— Oh! si, monsieur, j'arriverai, si vous me donnez un laisser-passer. Ma mère demeure par là; sa maison est une de celles sur lesquelles on a tiré ce matin; la bataille se resserre du côté du faubourg Saint-Antoine... J'arriverai... Je vous en supplie, donnez-moi un laisser-passer, je vous le rapporterai dans deux heures.

Les larmes me tombèrent des yeux, je ne pouvais plus les retenir. Il y avait dans son cabinet deux messieurs, qui portaient à la boutonnière des rubans brodés pareils.

— Elle est courageuse, dit l'un d'eux, donnez-le-lui. Elle est inquiète de sa mère, c'est bien naturel.

— Tenez, me dit le commissaire qui me tendait un papier, soyez prudente, prenez par les rues.

— Merci, mille fois merci! monsieur.

En bas, je trouvai Marie, qui m'avait suivie.

— Allez-vous-en, lui dis-je, je ne veux pas vous exposer.

— Non, je ne veux pas m'en aller... je vous suivrai malgré vous.

Je n'avais pas le temps de discuter, je partis. A chaque instant, on voulait me faire rebrousser chemin; je montrais mon papier, on me regardait

étonné, mais on me laissait passer. Nous étions place de la Bourse ; des pelotons d'hommes, en bisets, en conduisaient d'autres, habillés comme eux : c'étaient des prisonniers ; ils étaient désarmés. Il n'y avait que cette différence entre eux.

J'arrivai à la rue de Vendôme, après mille détours. La rue était gardée par les petits mobiles. Ils étaient noirs de poudre ; la rue était encore chaude du feu qu'on avait fait.

— Ouvrez les persiennes et fermez les croisées ! criaient-ils en regardant en l'air, ou nous montons. Ils font des meurtrières avec leurs persiennes, et, cachés derrière, ils nous tirent comme des mouches.

La bataille les avait enivrés, car beaucoup d'entre eux me parurent chanceler ; ils faisaient manœuvrer leurs fusils chargés, d'une manière imprudente, dangereuse pour eux-mêmes.

Je passai près de deux mobiles qui n'étaient pas du même avis ou de la même opinion ; ils se querellaient.

— Tiens, vois-tu, il n'y a qu'un moyen de nous mettre d'accord, dit l'un : mets-toi à vingt-cinq pas devant moi ; nous tirerons chacun notre coup de fusil : c'est celui qui descendra l'autre qui aura raison.

Comme l'autre se disposait à marcher, mon

sang se glaça. Un coup de feu partit. Tous sautèrent sur leurs armes et se couchèrent en joue les uns les autres, ne sachant pas si l'attaque venait d'entre eux. C'était affreux à voir.

Je m'étais réfugiée dans l'angle d'une porte cochère; Marie se serrait près de moi.

Voyant que c'était une fausse alerte, ils désarmèrent leurs fusils. Un second coup partit dans notre direction. Je vis l'éclair du feu sortir du canon, j'entendis la balle siffler, et s'enfoncer dans le bois de la porte contre laquelle j'étais appuyée. Marie faillit s'évanouir, je la soutins en regardant en l'air, la balle avait été se loger à deux pieds au-dessus de notre tête.

— Allons, remettez-vous, et venez, Marie. Pourquoi m'avez-vous suivie, si vous êtes poltronne ?

— Oh! madame, je ne suis pas poltronne, mais j'ai eu peur.

Et elle tremblait de tous ses membres, ce qui m'aurait fait rire, si ç'eût été permis dans un pareil moment.

Le feu ne cessait pas ; on tirait le canon dans le faubourg Saint-Antoine.

Les carreaux que les balles de la veille et du matin avaient épargnés tombaient comme une pluie. On eût dit que le sol tremblait sous mes

pieds. Je voyais la maison où demeurait ma mère, cela ranima mon courage. Nous fûmes obligées d'escalader une grande barricade qui traversait la rue Saint-Louis, au bout de la rue des Filles-du-Calvaire. A peine étions-nous descendues qu'on tira sur des fuyards qui venaient de notre côté. Ils parvinrent à entrer dans une maison ; celle de ma mère était à moitié démolie ; le concierge avait été tué la veille. Sa femme était, avec trois petits enfants, autour de son lit.

— Où est ma mère ? lui dis-je, sans prendre garde à cette douleur que je troublais ; il ne lui est rien arrivé ?

— Qui est votre mère ? me demanda brusquement la femme qui pleurait ; elle ne me connaissait pas.

— Pardon, madame, je demande...

Je n'avais pas fini ma phrase que Vincent entra.

— Tiens ! me dit-il, c'est toi, Céleste. Ta mère est en haut... monte ; elle va bien. Dieu merci, il ne nous est rien arrivé, bien que ça ait chauffé par ici.

Sa vue et sa voix avaient réveillé ma haine pour lui, mon indifférence pour ma mère. Je passai devant lui pour redescendre.

— Tu ne montes pas ? me dit-il de nouveau.

— Non, je sais ce que je voulais savoir. Adieu.

Il m'appela. Je sortis sans répondre.

— Eh bien, madame ? me dit Marie, qui, me voyant les sourcils froncés, croyait à un malheur.

— Eh bien, ma pauvre Marie, elle vit pour tout le monde, excepté pour moi... Robert, si je savais où est Robert!...Venez, Marie, nous allons essayer de passer par les boulevards ; il doit y avoir moins de danger que par les rues.

Pourtant nous fûmes obligées de suivre jusqu'à la rue du Temple ; c'est là seulement qu'on nous laissa passer. Sur ce point, je vis beaucoup de personnes que je connaissais ; on s'étonnait de me voir, on m'aidait à passer. Les boutiques étaient fermées, sauf une ou deux, de loin en loin, qui servaient d'ambulances. Les côtés du boulevard servaient de lit de camp aux soldats. La chaussée était couverte de paille pour les chevaux, de pièces de canon, de munitions, de faisceaux d'armes ; rien n'y manquait. Quelques blessés, que les chirurgiens avaient pansés, étaient là, au milieu des groupes, écoutant ; ils ne pouvaient plus combattre, mais ils voulaient entendre. J'aurais cru que, dans un pareil moment, tout était triste, pâle d'émotion. Non, leur front était calme. Ce courage était sublime.

On se battait près d'eux, leur tour allait venir ;

ils avaient l'air heureux, sans morgue, comme sans faiblesse.

Je marchais, émerveillée de ce que je voyais. Quel magnifique aspect! comme cela grandissait l'âme!

Ah! pourquoi ne suis-je pas un homme! Que ce doit être beau de voir ces régiments en face de l'ennemi! J'avançais en gravant dans ma pensée tout ce que je voyais, et toute fière d'être du pays de ces braves gens!

— Mais non, je ne me trompe pas, dit, en me barrant le passage, un jeune homme qui portait l'uniforme de chirurgien, c'est Céleste! Que faites-vous donc, ma chère amie, au milieu de nous?

J'avais reconnu l'ami d'Adolphe; je lui serrai les mains, et l'embrassai sans qu'il me le demandât, heureuse que j'étais de pouvoir dire au moins à l'un, combien j'aimais et j'admirais les autres.

— Je viens de savoir des nouvelles de ma mère... Voyez-vous toujours Adolphe? comment va-t-il?

— Ah! vous ne l'avez pas vu, vous qui venez de par là? Il était là-haut, à la Bastille. On m'a dit ce matin qu'il y avait des médecins de blessés; que l'on croyait que l'un d'eux était lui.

Je devins pâle comme la mort. Je me sentis émue.

— Voyons, ne vous faites pas de mal comme

cela ; si j'avais su que cela vous fît tant d'effet, je ne vous l'aurais pas dit, et puis ce n'est pas certain. Puisque vous avez un laisser-passer, allez jusque chez lui ; il demeure rue de Bourgogne.

Je lui serrai la main sans répondre, et je partis aussi vite que me le permettait la foule. L'idée que cet homme était blessé, courait peut-être un danger de mort, me causa un grand chagrin.

Arrivée place de la Concorde, on refusa de me laisser traverser le pont. Il y avait un bivouac de cuirassiers ; au milieu, plusieurs hommes en habit noir portant à la boutonnière le même ruban que ceux que j'avais vus chez le commissaire. J'allai à eux, et, m'adressant au plus âgé, je lui dis :

— Monsieur, pouvez-vous me faire donner la permission de passer sur le pont ? je voudrais aller rue de Bourgogne.

— Certainement, madame, si vous voulez prendre mon bras, je vais vous conduire.

Je refusai, dans son intérêt. Qu'allait-on penser si l'on voyait un représentant du peuple donner le bras à Mogador ? Il insista, je résistai. Un autre se joignit à lui, et je fus, malgré moi, accompagnée des deux. Je les remerciai de mon mieux et leur souhaitai, en les quittant, tous les bonheurs possibles. Tout le long des quais, de

l'autre côté du pont, il y avait des gardes nationaux. Je passai au milieu du groupe, et j'entendis rire de si bon cœur, que je me retournai. C'était M. Charles de la Gui..., un ami de Robert.

— Oh ! elle est trop forte! me dit-il en riant tout haut; voilà un monsieur de ma compagnie qui disait, en vous voyant venir, que l'on devrait vous arrêter parce que vous devez porter des cartouches aux insurgés... Ça va bien ? Où donc allez-vous? Avez-vous besoin de moi ?... Ça fait plaisir de voir une figure de femme.

Mon histoire avec les deux représentants le fit rire comme un enfant.

Je le quittai.

— Dites bien des choses à Robert, si vous le voyez.

J'entendis ces paroles, mais je ne pus lui répondre, j'étais trop loin.

Arrivée rue de Bourgogne, je m'arrêtai à la porte comme quelqu'un qui a peur. Ce fut le concierge qui vint à moi.

— Qui demandez-vous, mademoiselle?

— Monsieur Adolphe, s'il vous plaît.

— C'est ici, mais il n'y est pas. Il a été blessé à la jambe ; il est chez sa mère.

— Savez-vous si sa blessure est grave ?

— Non, presque rien, heureusement.

Je laissai mon nom, et je partis, non rassurée, mais moins inquiète, et reportant toutes mes pensées à Robert.

Il m'attendait chez moi. Il poussa un cri de joie en me voyant. Son inquiétude me fit du bien. Il me regardait et semblait heureux de me revoir. Robert, c'était ma famille, à moi! Je n'avais que lui au monde, que m'importait le reste! Quand il était près de moi, je n'avais plus rien à demander au ciel. Il s'était défendu de cet amour; les convenances lui faisaient un devoir de me quitter ; la république donnait bien autre chose à penser à la société. Robert se sentit moins gêné, et se donna à son goût pour moi sans réserve. On chantait d'une façon fatigante ces deux chansons : *Mourir pour la patrie*, et *Les peuples sont pour nous des frères.* (A cette phrase, on se mettait le poing, à celle-ci on se mettait la main sur le cœur) *Et les tyrans des ennemis!* Je ne sais pas si Robert avait une opinion politique ; c'est probable, mais comme il avait infiniment d'esprit, il n'en parlait jamais, à moi surtout. Il disait que les femmes qui s'occupaient de cela devraient être fouettées. C'était mon avis, nous étions d'accord sur ce point : seulement, quand il venait un chanteur dans notre cour, il l'assommait de pièces de deux sous pour qu'il se sauvât. Je l'appelais mauvais frère, mau-

vais citoyen ; cela nous faisait rire. C'était bien innocent.

Robert attendait de l'argent pour repartir; je lui offris ce qui me restait de ce que j'avais gagné. Il refusa et attendit plusieurs jours. Paris était en deuil. Beaucoup de monde avait péri, la confiance était loin de reprendre.

Robert était allé chez son homme d'affaires; il rentra triste et me dit :

— Pas encore d'argent ! Il faudra pourtant que je parte ; j'ai besoin chez moi. Écoute, Céleste, je t'aime beaucoup, mais je ne suis pas assez riche pour te garder avec ces charges. Si tu veux, mon château est démeublé, emporte ton mobilier, tu n'auras pas de loyer à payer ; nous vivrons heureux chez moi ; je vais faire des réformes; si, un jour, nous nous séparons, et que je me marie, je te payerai ce que j'aurai à toi.

Ce jour fut un des plus beaux de ma vie.

Aller chez le propriétaire, lui dire que je déménageais et qu'il tâchât de louer mon appartement pour mon compte; aller à la poste aux chevaux, faire mes paquets, tout cela fut l'affaire de quelques heures.

Mon mobilier était considérable ; on ne pouvait tout emporter sans faire des frais énormes. Je demandai à Robert si je ne ferais pas bien de

louer un petit logement pour mettre le mobilier d'une des chambres à coucher, ce qui nous ferait un pied-à-terre à Paris, en cas de besoin. Il approuva cette idée. Je me mis en route et je trouvai le lendemain, rue de Londres, 42, un petit appartement de six cents francs, vacant. Il y avait une chambre à coucher, un salon sur le devant, une petite salle à manger, une cuisine sur le derrière. Je l'arrêtai le même jour. J'y fis porter le mobilier d'une chambre perse; je mis dans le salon les meubles en chêne de ma salle à manger.

Tout était prêt pour notre départ. Je forçai Robert à prendre cinq cents francs en or qui me restaient. Alors c'était presque une fortune. Il m'apporta le même jour un bijou qui valait plus de trois mille francs. Je lui en fis des reproches, il ne m'écouta pas; je dus paraître contente pour ne pas le contrarier. Pourtant je trouvais cette dépense folle et je la regrettais. C'était payer bien cher le droit d'accepter comme prêt mes pauvres cinq cents francs.

# XXX

## LA VIE DE CHATEAU.

Arrivée dans son château, je montai mon métier de tapisserie, et je commençai de grands ouvrages.

Mon séjour chez Robert n'avait plus un caractère aussi incertain. Je prévis qu'il se prolongerait, et, passant brusquement de la vie la plus agitée à l'existence la plus tranquille, j'avais besoin de me créer une occupation qui m'aidât à passer de longues heures dans cette solitude qui, pour être presque royale, n'était pas moins la solitude. Je m'habillais modestement; je ne voulais pas que les gens du pays pussent dire que j'étais

une fainéante et que je ruinais Robert par ma coquetterie. Ce n'était pas, du reste, une tâche pénible que je m'étais imposée. Le luxe m'ennuyait et j'ai toujours eu horreur de l'inaction. Aussi, tous les gens qui traversaient le parc pour aller d'une route à l'autre me voyaient-ils à la fenêtre de ma chambre, travaillant sans relâche. Les femmes qui ont fait de la tapisserie diront comme moi, que cela devient une rage qui vous ferait perdre le boire et le manger; à huit heures j'étais à l'ouvrage, jusqu'à la nuit. J'avais emmené Marie, qui faisait du fond; je ne sortais jamais; il venait de pauvres petits enfants me voir : alors je laissais de côté la tapisserie, et, avec des rideaux de perse, de toile ancienne, trouvés dans les armoires du château, nous improvisions un atelier de couturières; mes petites filles s'en allaient avec une bonne robe.

Petit à petit les gens de la maison se firent à moi. La fille du régisseur venait me voir. Elle avait vingt-trois ans; elle était ce que j'ai vu au monde de plus laid, mais très-bonne et indulgente comme la vertu. Je l'aimais beaucoup; je crois qu'elle me le rendait. Cette vie me paraissait être celle des élus. Chaque jour j'avais un peu plus de liberté. Je montais quelquefois à cheval. Si par moments j'étais triste, c'est que j'avais peur d'être

obligée d'abandonner une existence qui comblait mes vœux. Je rêvais au moyen de me l'assurer. Robert aimait les enfants : si j'en avais un, peut-être m'aimerait-il davantage.

Une petite fille venait me voir plus souvent que les autres; on l'appelait Solange; elle était jolie comme un ange. C'était ma préférée. Ses parents étaient bien pauvres ; ils avaient sept enfants tout jeunes.

Je donnais à ma petite Solange le plus que je pouvais. Un jour elle me dit :

— Pourquoi donc que tu ne viens pas me voir, demoiselle ? mes petits frères t'aimeraient bien ; grand'maman est aveugle, mais elle n'est pas sourde, va; quand je porte le sucre que tu me donnes, elle l'entend bien. Je te donnerai du lait de mes chèvres; c'est pas loin d'ici, le Ris. Quand viendras-tu ?

— Je ne sais pas, mais j'irai un de ces jours avec Célina, la fille du régisseur.

— Oui, bien, me dit la petite en sautant; ce jour-là je mettrai ma belle robe que tu m'as donnée et on peignera le chignon à grand'mère, parce qu'elle est toujours ébouriffée.

J'avais lu les livres de Mme Sand, et je me faisais une fête de visiter les paysages qu'elle avait décrits. J'allai voir la Mare-au-Diable. Quelle dé-

ception! Je trouvai une mare pleine de vase, ornée de beaucoup de canards. Je me désillusionnai sur le pays que j'avais cru enchanté. Tout le monde avait la fièvre. Chacun était grêle, maigre; les figures, même ordinaires, sont rares; l'esprit est lourd. On se croirait au fond de quelque contrée sauvage, tant la civilisation est en retard. Les paysans sont minables, leurs petites chaumières sentent la misère; quand on entre chez eux, cela fait mal à voir; ils vivent plus misérablement que des sauvages; nul soin d'eux-mêmes, nul souci de la santé et de la vie de leurs parents. Ainsi, un homme âgé de soixante seize ans, qui demeurait près de nous, était malade; on n'avait pas voulu demander le médecin, parce que cela coûtait de l'argent. Le jour même où je l'appris, le docteur vint nous voir: je le priai d'aller faire une visite à ce pauvre vieillard.

Il s'y rendit aussitôt, et après avoir regardé le moribond:

— Toujours de même, dit-il à la fille qui était là, vous m'envoyez chercher quand il n'y a plus de ressource.

Savez-vous ce qu'elle répondit?

— Oh! monsieur le *médechin*, c'est-y dommage que j'*avons* pas su ça *à ce* matin.

— Pourquoi? fit le docteur.

— Parce que j'*aurin* acheté des épingles pour ensevelir mon père.

— C'est pas la peine, dit le vieillard à sa fille, tu en trouveras sur la cheminée dans un petit pot.

On n'a pas d'idée d'une pareille sauvagerie. Ils se laissent mourir; eh bien! ils ont tous un champ, un pré, une locature; le plus malheureux a un peu de bien. Il ont abrégé leur vie pour l'amasser; ils se laissent mourir plutôt que d'y toucher.

Le peu d'argent que Robert me donnait servait à des aumônes; je ne pouvais voir cette misère sans un serrement de cœur; qui ne les voyait pas chez eux en était moins frappé. Ainsi, le dimanche, quand le *cornemuseu* passe, chacun sort; les filles ont une coiffe blanche, un tablier de soie; les gars, comme on les appelle, ont un bourgeron, quelquefois une veste bien propre, le grand chapeau de feutre noir à larges bords; ils s'accouplent et suivent la musique jusqu'à la place où l'on danse; puis les bourrées commencent; depuis midi jusqu'à six heures on n'arrête pas; à la fin, on ne voit plus qu'un nuage de poussière.

Le lendemain la place est marquée par un grand creux fait par les danseurs; les hommes, qui se privent de tout dans la semaine, boivent du vin le dimanche; le premier verre leur porte à la tête; ils ne s'arrêtent plus. Il est impossible de leur faire

comprendre qu'un peu tous les jours leur ferait du bien, leur donnerait de la force à l'ouvrage ; ils ne veulent pas et boivent, s'ils le peuvent, quatre litres le dimanche. On oublie la messe pour le cabaret ; le pasteur se plaignait beaucoup et venait faire ses doléances à Robert, qui n'en pouvait mais.

Je ne sais si l'on m'aimait dans le pays à cette époque, mais je suis certaine qu'on ne me haïssait pas et que mon installation au château ne faisait aucun tort à Robert. Je payais quelquefois la musette ; Robert permettait qu'on dansât dans le parc. C'était grande fête : on m'invitait, je dansais la bourrée ou la boulangère ; quoique j'eusse le jarret solide, ils me rendaient des points.

Le piqueur avait trois filles ; l'une d'elles s'appelait Justine, petite brune de treize ans. Elle avait tant fait, tant tourné autour de moi, que j'avais fini par l'avoir toujours à mes côtés. Elle était charmante, bonne, travailleuse ; je lui montrais à faire de la tapisserie. Je l'habillais, elle était raisonnable comme une femme, et, je crois, m'était très-attachée. Le soir on jouait au volant.

Le jardinier avait deux filles ; l'une d'elles venait souvent avec nous. Elle avait seize ans ; elle était aussi forte que moi et de ma taille. On trouvait qu'elle me ressemblait. On ne voyait

jamais sa sœur, parce qu'elle était épileptique ; on la gardait à vue, toujours quelqu'un restait près d'elle. On la disait d'une beauté rare. Un jour, j'entrai dans sa chambre, et quoique je fusse prévenue, je restai toute surprise du spectacle qui frappa mes regards. Je vis, près de la cheminée, assise dans un fauteuil, une délicieuse créature ; elle ne bougea pas ; je lui parlai, elle remua les lèvres, tourna les yeux d'un air inquiet et ne répondit rien. Sa sœur accourut du dehors.

— Oh ! pardon, madame, elle ne vous répondra rien, elle est idiote ; elle nous donne bien du mal, allez. Quand ses attaques la prennent, elle nous fait signe de la coucher ; on n'ose pas la quitter, on a toujours peur du feu avec elle. Dans notre pays, en Bourgogne, les médecins ont renoncé à la soigner ; le bon Dieu ferait mieux de la reprendre, car elle souffre bien par moments. Hier, nous avions fermé toutes les portes, nous avions peur que monsieur le comte ne l'entendît ; elle jetait les hauts cris. Heureusement qu'il y a loin d'ici au château. La voilà calme pour quelques jours. C'est qu'elle est si forte, quand elle se débat dans ses crises, que nous ne pouvons pas en venir à bout... elle se donne des coups... elle se meurtrit... enfin c'est pitié de la voir.

Je ne pouvais détacher mes yeux de cette figure ;

celle de qui on parlait ainsi était calme, immobile ; son regard suivait nos lèvres ; il était beau, languissant ; sa peau d'un blanc transparent, ses lèvres rouges, ses dents petites et blanches, ses traits d'une régularité irréprochable lui donnaient l'air d'une poupée de cire, d'un automate. Je lui dis quelques paroles : elle regarda sa sœur, comme si l'une avait la vie des deux. Je sortis les larmes aux yeux, me demandant comment Dieu avait créé quelque chose de si parfait, s'il ne voulait pas lui donner l'existence de l'âme et les clartés de la raison.

L'hiver commençait à venir. Robert était heureux à l'idée que bientôt il allait chasser à courre. A part quelques petites querelles d'amoureux, le temps passait vite. Pourtant j'étais souvent tourmentée de l'avenir. Je voyais bien passer des moments de tristesse dans la pensée de Robert, mais il ne me disait rien. Ses amis de Paris venaient le voir ; il se mettait en quatre pour les bien recevoir ; il y parvenait, mais cela lui coûtait cher, car sa générosité dépassait tout ce qu'on peut imaginer ; il ne savait rien faire avec mesure.

Un jour, Robert nous dit, pendant le dîner.

— Si vous voulez, demain matin, nous irons chasser un lièvre dans les brandes ; Céleste sera de la partie.

Tout le monde fut enchanté ; Montji surtout, qui est une de nos anciennes connaissances ; c'est le peintre qui avait fait le portrait de Lise et plus tard le mien. Robert l'avait connu par moi et lui avait dit à la révolution : « Les arts vont souffrir, voulez-vous venir chez moi à la campagne ? » Montji avait accepté et d'aussi bon cœur il accepta la partie de chasse, quoiqu'elle ne fût pas sans danger pour lui, car il ne maniait pas aussi bien le cheval que le pinceau.

A cinq heures, tout le monde était prêt ; les chevaux sellés piaffaient dans la cour. Montji, qui en venant au château ne s'était pas attendu à monter à cheval, n'avait rien apporté. Robert fut obligé de lui prêter bottes, veste et culottes. Le tout lui était une fois trop large ; sa casquette lui tombait sur les yeux. Il montait une petite jument appelée Henriette, qui, sans être méchante, était chatouilleuse. A peine se fut-elle mise à trotter, que Montji nous fit mourir de rire : quand il serrait les jambes, elle ruait ; quand il les écartait, il perdait l'assiette et s'accrochait à la crinière.

Il aurait bien voulu rester en arrière, mais Henriette n'était pas de son avis. Elle avait été montée par le piqueur, elle ne voulait pas quitter les chiens. Le pauvre Montji était toujours devant, bien malgré lui, faisant des sauts de deux pieds

de haut sur sa selle. Il était brave, mais j'avais grand'peur, car je le voyais à chaque instant perdre l'équilibre. Il ne savait pas ce que c'était que la bride ou le bridon. Je lui avais arrangé les deux dans les mains, et de peur de ne plus savoir les reprendre, il ne les avait pas encore lâchés.

Arrivés au bout de l'avenue qui avait une lieue, nous débouchâmes dans une étendue immense; c'était la brande, terrain inculte qui appartenait à Robert. Dans d'autres pays, on appelle cela lande. C'était une magnifique chasse. Cela paraissait uni comme une grande route, et en effet, à part quelques petits fossés ou bouchures, on suivait un lièvre ou un renard à vue. Le piqueur découpla vingt chiens qui se mirent à quêter ensemble, explorant chaque touffe de bruyère. La Tembel, chienne d'attaque, qui maraudait un peu, donna de la voix; tous se rallièrent à elle, et un grand lièvre lui bondit devant le nez et vint passer dans les jambes de nos chevaux.

L'imprévoyant Montji poussa un grand cri de joie; Henriette, voyant les chiens lancés, partit comme une flèche. Montji ne s'attendait pas à cela; sa casquette s'enfonça sur ses yeux. Il lâcha la bride pour la relever. Henriette profita de cette liberté; le pauvre Montji prit la crinière d'une main, la selle

derrière lui de l'autre, et, ainsi cramponné, s'abandonna à la fougueuse passion pour la chasse de mademoiselle Henriette. Je les suivais de près; il sautait les fossés, les bouchures, comme le vent. Heureusement pour lui, le lièvre se rasa, les chiens perdirent la voie, revinrent sur le contre-pied; Henriette s'arrêta. Il n'avait aucun mal, mais il avait été secoué comme un prunier. Robert et Martin rirent de bon cœur, moi aussi, parce que ma peur était passée. Montji était en train de s'arranger, quand les chiens, retrouvant la piste à l'improviste, s'élancèrent de nouveau. Henriette reprit sa course avec l'infortuné Montji à cheval sur son cou, près de ses oreilles. Quand il le put, il mit pied à terre, et la punition d'Henriette fut d'entendre la chasse sans la suivre. Elle avait toujours le nez et les oreilles tendus du côté des chiens; il était impossible de perdre la chasse en forêt avec elle, si on la laissait aller où elle voulait.

Après avoir bien rusé, les chiens avaient pris leur lièvre, raidi par la course. On rallia les chiens qui gambadaient de tous côtés, car il y avait énormément de gibier. Montji remonta Henriette, qui fut plus calme et fit sa retraite au pas. Nous rentrâmes à onze heures. Le déjeuner fut gai aux dépens de Montji, qui faisait la grimace pour s'asseoir.

Les chasses en forêt sont bien autre chose. Je

croyais savoir monter à cheval, je m'étais fait illusion. On chassait le sanglier dans la forêt de Châteauroux, à six lieues du château. Le piqueur, ses chiens et ses chevaux de relais partirent la veille pour coucher près du rendez-vous. Le piqueur se leva à trois heures, fit le bois avec son limier. De notre côté, il fallut se lever à quatre heures; ces jours-là, Robert faisait sa barbe, mettait sa culotte de velours blanc, la botte molle, le gilet chamois, la redingote bleu foncé à parements et collet de velours cramoisi, le ceinturon d'or, le couteau à poignée d'ivoire, la toque de velours noir, le cor de chasse, et le costume était complet. Il lui allait à merveille. La cravate blanche était de rigueur. Une fois en chasse, il s'occupait peu de moi; il était tout à saint Hubert. Les matinées étaient froides; nous partions soit en break, soit à cheval; à neuf heures précises, nous étions aux Trois-Fouinots, magnifique carrefour de la forêt, où l'on fixait le rendez-vous. Les arbres y sont gigantesques; c'est la futaie réservée par le gouvernement pour la marine. Sans la voir, on ne peut se faire une idée de cette magnificence de la nature.

C'est donc là qu'on se réunissait. Trois valets de chiens gardaient, à chaque coin des routes qui se traversent, chacun un relais de vingt chiens.

Quatre domestiques tenaient en main les chevaux de selle ; tous portaient la livrée de Robert, marquée aux armes de sa maison ; tous les gardes de la forêt étaient réunis autour du feu qu'ils nous avaient fait. On se chauffait en attendant le rapport.

Huit routes faisaient le tour du rond-point. Chacun regardait si l'on voyait le piqueur. Robert, comme dans la *Barbe-Bleue*, disait souvent : « Ne voyez-vous rien venir? » A une de ces demandes, un garde répondit : « Voilà Pinoteau ; » c'était le premier piqueur. Tous les chiens dressèrent l'oreille et prêtèrent attention, comme s'ils comprenaient ce qui allait se dire. Pinoteau arriva, tiré par son limier, qu'il tenait en laisse.

— Eh bien! dit Robert, as-tu une bonne brisée au rapport ?

Pinoteau secoua la tête d'un air triste :

— Monsieur le comte sait bien que je fais ce que je peux, et que quand je ne le contente pas, ce n'est pas ma faute. (Pinoteau faisait toujours des phrases.) Je n'ai rien de bon ; il a plu cette nuit ; les voies sont mouillées. J'ai trouvé une harde, mais mon chien l'a perdue. J'ai fait le pied d'un ragot ; il a tourné toute la nuit, il est parti au petit jour du côté du bois de Saint-Maur.

— Bien, dit Robert en fronçant les sourcils, si

La Feuille (c'était le nom du second piqueur) n'a pas été plus adroit que toi, je ne chasserai pas.

La Feuille arriva.

— Eh bien? dit Robert.

— Monsieur le comte, j'ai un solitaire de deux cent cinquante. Je l'ai trouvé à la bauge, derrière la maison du garde; mon chien donnait à me couper les mains, il filait sur Ardentes. J'ai fait le tour de son enceinte, je suis sûr qu'il n'est pas sorti.

Robert sauta à cheval.

— Alerte! dit-il; mettez les chiens à l'attaque! Attention à vos relais!

A ce moment, tous les chiens se mirent à hurler d'impatience. On leur distribuait des coups de fouet; la douleur leur arrachait quelques cris plaintifs; mais ils continuaient à japper de plus belle. Robert me salua en me faisant signe de le suivre. Je le suivis. Mais quelle rude récréation que celle-là! Piquer sous bois, enfoncer dans des ornières où mon cheval entrait jusqu'au poitrail, recevoir des branches dans la poitrine... Certainement, il y a un moment d'enivrement quand c'est bien lancé, que les chiens donnent de la voix: cette musique est superbe et vous entraîne; mais quand les chiens perdent ou qu'ils prennent le change, cela manque de charme.

Mon premier enthousiasme se refroidissait peu

à peu et je commençais à réfléchir que c'était un plaisir dangereux et que j'aurais pu me tuer. Robert était transporté ; il ne pensait à rien, pas même à moi qui étais derrière lui. Je dois même dire, que dans la crainte que je ne fusse tentée de lui parler et de lui donner des distractions, il me perdait volontairement. Enfin, le soir, on avait forcé le monstre ; mais il avait fait tête aux chiens : Il y en avait quatre de tués et six de blessés.

Nous rentrâmes brisés de fatigue. Je pleurai les chiens ; je pris la chasse et les sangliers en horreur parce que je voyais en eux des rivaux. Je vous ai dit que la jalousie n'était pas mon moindre défaut.

## XXXI

LE JARDIN D'HIVER. — RICHARD.

Ces grandes expéditions dans la forêt recommençaient trois fois par semaine. Pendant quelque temps je les suivis pour ne pas rester seule ; mais cela était décidément trop dur pour une femme et à cause de ma santé je fus forcée d'y renoncer. Ma vie redevint triste et je pressentis qu'une fois encore mon bonheur allait m'échapper. Robert ne m'aurait pas sacrifié une heure de son plaisir favori.

Je passais presque toutes mes journées et mes soirées seule, dans un grand salon où le vent soufflait par toutes les ouvertures. Plusieurs fois je dis à Robert :

— Mon ami, je m'ennuie; est-ce que vous ne pourriez pas rester plus souvent avec moi? Je n'aime pas la campagne, je suis habituée au bruit, au mouvement de Paris; pour vivre ici, il faut que je vous aime beaucoup. Je sais que vous ne pouvez pas vivre à Paris, parce que vous n'avez pas assez d'argent. Si le temps que vous passez ici vous servait à faire des économies, je prendrais patience, mais la chasse vous entraîne à des dépenses folles. Je n'ai plus l'air d'être pour quelque chose dans votre vie, et pourtant je vous jure que je vous fais un grand sacrifice en restant ici; car on ne fait pas son caractère, et l'isolement m'est antipathique.

— Pourquoi y restez-vous? Est-ce que je vous y retiens de force? J'aime la chasse, je prétends chasser tant qu'il me plaira; ceux à qui cela ne conviendrait pas sont libres. Quant à des observations, je n'en reçois de personne; si une parente m'en faisait, je ne la reverrais plus. Je sais parfaitement ce que je fais et où je vais. Si je je mange mon argent, je n'en demanderai à personne.

Je quittai le salon et rentrai dans ma chambre pour pleurer.

Jamais il ne m'avait parlé comme cela.

Si les joies étaient vives, avec mon caractère les

douleurs étaient grandes. Il m'avait dit tout cela devant dix personnes; il ne me restait plus qu'à partir le lendemain. Je préparai toutes mes affaires pour mon départ. J'avais le cœur déchiré. Je me cherchais un tort qui le justifiât, et n'en trouvais pas.

Il entra dans ma chambre et me dit tout étonné :

— Que faites-vous donc ?

— Vous le voyez bien. je fais mes malles, je partirai demain.

— Partir ! pourquoi cela ?

— Parce que, pour une réflexion qui était juste, vous m'avez mise à la porte. Eh bien ! nous sommes seuls, et je vous le répète : ce train de maison vous ruine. Vous ne pourrez pas le continuer sans vous adjoindre une autre fortune, il faudra vous marier ; alors vous me renverrez quand je me serai faite à cette vie ; vous m'aurez montré le ciel, pour me rejeter dans mon enfer. On monte facilement de la misère à la grandeur, mais pour descendre de la grandeur à la misère, on souffre ; quand on a du cœur, on se brise. Vous m'avez fait sentir durement, aujourd'hui, que j'étais chez vous ; cela n'est pas généreux. C'est une fatale idée que vous avez eue de m'amener ici. Vous vous êtes fait du tort, et à moi vous m'avez montré les

secrets et le bonheur d'une vie que je devais toujours ignorer; chaque chose me devenait chère ici. Folle, qui se permet de s'attacher à ce qui vous sert ou vous appartient! Sotte, qui se croirait digne de pitié, si, après avoir passé quelques années ici, on la chassait pour en recevoir une autre!... Mais regarde-toi donc, misérable, regarde donc ton passé, c'est ton ombre!... Vous avez raison, Robert; moi aussi j'ai raison : je n'aime pas la campagne; c'est une tombe où je mets ma gaieté. Quand je ne ris pas, je pense et quand je pense je pleure. Quel intérêt voulez-vous que je prenne à tout ce qui m'entoure? Qu'est-ce que cela me fait que les peupliers poussent et gagnent vingt sous par an? est-ce que c'est à moi? Mariez-vous; pendant que vous chasserez, cela amusera votre femme. Moi, j'aime les bals, le théâtre, je veux m'en aller; je pleure, ce n'est pas parce que je vous regrette, c'est... Ah! je ne sais pas pourquoi je pleure.

— Vous pleurez, parce que vous avez mal aux nerfs; je ne comprends pas un mot de tout ce que vous venez de me dire. Je ne vous ai rien fait de blessant; si je l'ai fait, je vous en demande pardon; mais il ne faut pas abuser de moi. Je vous aime, vous le savez trop bien. Souvent, je suis triste, j'ai un remords, et puisque vous m'avez

dit tout ce que vous aviez sur le cœur, j'en ferai autant. Je vous ai amenée ici, c'était rompre avec le monde. Je vous ai fait coucher dans la chambre de ma mère, vous, Céleste, qui tout-à-l'heure pâlissiez en regardant votre passé dans cette glace ! pardonnez-moi ce mot, mais c'était une profanation ; vous avez de bonnes qualités, mais vous êtes *vous !* Ma famille se révolte depuis qu'elle vous sait près de moi ; il ne se passe pas de jour que je ne reçoive des lettres qui me demandent votre éloignement. Je n'en ai pas le courage. Vous êtes ma faiblesse. Je pense à ce que je suis et à ce que je pourrais être si je ne vous avais pas connue ; si j'ai un regret, je l'oublie en vous embrassant. Ne me faites pas de peine, restez près de moi, ne vous faites pas de chagrin ; personne ne vous aimera plus que moi. Vous regrettez Paris : nous irons dans quelques jours ; j'ai moi-même des intérêts qui m'y appellent. Allons, défaites votre malle, laissez-vous aller à la vie, sans penser au lendemain.

Je fus quelques jours bien sombre, j'avais repris ma gêne d'autrefois. Marie, cette domestique que j'avais depuis longtemps, se faisait faire la cour par le valet de chambre de Robert ; il le sut et me pria de la renvoyer. Je le fis à regret. Ma vie devenait une contrainte volontaire ; je m'enfer-

mai et ne quittai plus mon métier. Je me reprochais ma présence là.

— Allons, me dit Robert, préparez-vous, nous allons passer un mois à Paris ; j'ai reçu des lettres d'affaires.

J'embrassai Justine ; j'allai voir ma pauvre idiote qui commençait à me connaître ; je fis mes adieux à chaque chose, car il me semblait que je ne reviendrais pas.

En route, Robert me dit qu'il ne pouvait demeurer chez moi, parce qu'il emmenait son cuisinier et son valet de chambre.

— Mais, jusqu'à ce que vous ayez trouvé ?...

— J'ai écrit, on m'a arrêté un appartement, cité d'Antin ; je vais y descendre.

Il m'avait caché tout cela ; il y avait donc une arrière-pensée dans ce voyage.

— Voyons, Robert, dites-moi la vérité ; vous ne savez pas mentir, vous êtes trop loyal. Pourquoi venez-vous à Paris ?

— Je viens à Paris pour vous y ramener, Céleste. Je ne veux pas vous quitter, mais je dois le laisser croire ; il faut que j'aille dans le monde, mes parents le désirent. Vous irez au bal de votre côté ; nous voyant ainsi l'un sans l'autre, on croira notre liaison rompue ; vous viendrez tous les soirs, en vous cachant. Il faut arranger toutes vos af-

faires chez vous, reprendre une domestique. Voilà de l'argent, je vous donnerai cent francs toutes les semaines.

Mon sang bouillonnait; c'était encore une rupture.

— Eh bien! je ferai ce que vous dites; il y a un bal au Jardin d'Hiver, samedi : j'irai.

J'avais demandé une femme de chambre qui sût faire les robes; une se présenta, je la regardai à peine.

— Savez-vous travailler, faire les robes? je vous préviens que j'ai beaucoup à faire; j'arrive de la campagne, je n'ai rien à me mettre, et je vais au bal samedi.

Elle n'était pas causeuse.

— Si madame veut m'essayer, elle verra si je lui conviens.

Une fois d'accord sur le prix, je l'arrêtai; et lui dis .

— Pouvez-vous commencer de suite?

— Oui, madame.

— Eh bien, faites-moi cette robe de crêpe noir à cinq volants découpés, et, sur chaque volant, trois petits rubans de satin.

Je commandai une couronne de chèvrefeuille d'or dans un feuillage vert ; cette toilette était originale, et avait quelque chose de triste qui s'harmonisait avec mon cœur.

Robert m'avait vue m'habiller; j'espérais qu'il serait jaloux, qu'il allait m'empêcher de sortir. Il n'en fit rien.

— Tenez, il manque une chose à votre toilette.

Et il me remit un écrin contenant une magnifique croix en diamant.

Je la pris sans joie, quoiquelle fût bien belle; ce devait être un cadeau d'adieu.

— Vous êtes charmante comme cela, vous allez faire tourner toutes les têtes; amusez-vous bien. Avez-vous trouvé beau le bouquet que je vous ai envoyé? Gardez-moi une petite place dans votre souvenir, au milieu de ce tourbillon qui va vous entraîner.

— Voulez-vous que je n'y aille pas?

— Si, allez-y: d'abord, je suis sûr que cela vous amusera; ensuite il le faut. Avez-vous fait prévenir votre amie? est-ce elle qui vient vous prendre?

— Non, je vais la chercher.

— Alors je vais vous conduire chez elle.

Arrivés à la porte de Victorine, il ne m'avait pas dit un mot. Décidément il ne m'aimait plus. C'était une rupture polie.

Il m'embrassa et partit en me disant:

— A demain.

Entrée chez Victorine, je me mis à pleurer.

— Ah! mon Dieu! me dit-elle, ces larmes, cette

robe noire... est-ce que nous allons à l'enterrement ? J'allais mettre une robe de velours grenat, je vais en mettre une grise, vous me passerez bien le demi-deuil.

— Ne riez pas, chère amie, je souffre beaucoup. Robert me quitte ; il se marie.

— Quand j'ai reçu votre lettre, hier, où vous me disiez qu'il fallait absolument aller avec vous au bal du Jardin d'Hiver, je me suis bien doutée qu'il y avait quelque chose comme cela. Il ne faut pas vous tourmenter, vous deviez vous y attendre ; vous n'espériez pas, sans doute, qu'il allait vous épouser ? Prenez-en un autre.

— Je ne pourrai jamais l'oublier. Si vous saviez comme je l'aime !

— C'est pour cela qu'il vous quitte.

— Non, ses affaires sont embarrassées.

— Tiens ! je le croyais si riche.

— Oui, il est riche ; mais il a des goûts dispendieux, il a des charges énormes : la chasse, cela lui coûte bien cher !

— Il est riche, et il ne vous garde pas ! c'est qu'il est plus ambitieux qu'amoureux. Choisissez quelque joli garçon dont les passions soient tournées à l'inverse, qui ait plus d'amour que d'ambition, et moquez-vous de Robert ; il sera jaloux, vous quittera tout-à-fait ou vous reviendra.

Nous entrions au Jardin d'Hiver. La salle était splendide de fleurs, de lumières et de diamants. On ne m'avait pas vue depuis longtemps ; c'est un gage de succès : on s'occupa beaucoup de moi. Je ne voulais pas danser ; pourtant, un jeune homme blond, grand, mince, à l'air distingué, m'invita avec tant d'insistance que j'acceptai. Les conseils de Victorine commençaient à fermenter dans mon âme. Je sentais, au travers de ma rage, renaître tous mes projets de coquetterie, que le bonheur avait presque effacés de mon souvenir. Mon danseur, qui, avec la vanité naturelle à son âge, attribuait mon indulgence à un tout autre motif, m'accabla d'assiduités toute la soirée. Je les souffris, dans l'espérance que le jeu continuerait à lui plaire, qu'il chercherait à me voir, que Robert s'en apercevrait et que la jalousie le ramènerait à mes pieds.

Seulement, le rival que je lui préparais avait-il assez d'avantages personnels pour remplir cette délicate mission ?

Je le regardai avec cette préoccupation, et le résultat de mon examen fut qu'il était très-joli garçon.

Seulement, ne voulant pas m'en rapporter à moi, je consultai Victorine.

— Comment le trouves-tu? crois-tu qu'il soit

assez bien pour rendre Robert jaloux? il est si parfait, lui!

Je ne puis m'empêcher de rire, en pensant au sérieux avec lequel Victorine procéda elle-même à son examen. Décidément, elle était digne de ma confiance.

— Certainement, me dit-elle, il est très-bien. Il faut que Robert le voie.

Mon danseur me demanda la permission de m'envoyer des fleurs, parce qu'il avait abîmé mon bouquet en dansant.

Je ne dis pas positivement non, ce qui, dans tous les mondes possibles, je crois, de la part d'une femme, veut dire oui.

L'adroite Victorine comprit ma réserve, et quelques instants après, elle trouva moyen dans la conversation d'apprendre mon adresse à mon amoureux, qui ne doutait déjà plus de son succès.

La patience de Victorine, du reste, était à bout.

— Quelle corvée je fais pour vous, ma chère! je m'ennuie ici à périr; je ne connais personne : je ne peux pas dire du mal de gens que je ne connais pas.

— Voulez-vous partir?

— Ah! oui, me dit-elle en se levant avec enthousiasme!

J'étais tellement absorbée par le souvenir de

Robert, que je ne pensais pas à ma belle croix qui avait pourtant attiré bien des regards envieux.

Au moment où nous prenions nos sorties de bal au vestiaire, beaucoup de personnes entraient.

— Ah ! dit Victorine, nous nous en allons au plus beau, regardez donc ces deux coiffures ; l'une ressemble à un potager, l'autre à une autruche.

— Tenez, regardez celles-là, en revanche, comme elles sont jolies !

Mmes Doche et Plumket entraient, coiffées de couronnes de paquerettes avec des toilettes charmantes. Ozy les suivait.

— Oui, elles sont bien mises, mais la couronne ne fait pas le nez.

— Oh ! Vous ne dites pas cela pour Mme Doche ; regardez-la donc.

— Oh ! je n'ai pas besoin de la regarder, voilà vingt-cinq ans que je la vois.

Rentrée chez moi, je repensai au Berri, où je venais d'être si heureuse d'abord, si triste plus tard. « Comme ce souvenir est préférable à ces faux plaisirs que je viens de voir, me disais-je en ôtant ma couronne ! » Et j'avais envie de pleurer. La fin de la nuit me parut longue ; je fus agitée. A midi, je reçus un magnifique bouquet de violettes de

Parme entouré de camélias blancs et une carte. C'était mon jeune homme de la veille qui demandait la permission de venir me faire une visite à quatre heures. J'hésitai ; puis me rappelant ce que Victorine m'avait dit, je répondis oui.

Robert arriva à deux heures; j'étais toute rouge, j'attendais l'effet de mon bouquet. Robert s'approcha de la table, lut la carte et me dit :

— Vous connaissez ce monsieur? C'est le fils d'un agent de change; il est gentil, mais on le dit bête, ce n'est pas votre affaire.

Une voiture s'arrêta à la porte. Il prit mon bouquet, ouvrit la fenêtre, et de l'air le plus naturel, le laissa tomber comme par accident juste sur la tête de la personne qui descendait de voiture et qui n'était autre que le jeune homme qui me l'avait envoyé. Il ne prit pas la peine de le ramasser, remonta en voiture et partit.

J'étais enchantée ; cela ne lui avait pas fait grand mal, et Robert venait de me laisser voir qu'il m'aimait toujours, puisqu'il était jaloux. Ce fut lui qui, le soir, alla au bal. Le coude appuyé sur la table, la figure sur ma main, je regardais ses préparatifs avec chagrin. Dans ce monde où il allait, il devait y avoir des personnes si séduisantes! jeunes, riches, belles, honnêtes! Mon souvenir ne devait pas passer le seuil de ces portes ;

on le laissait tomber sur le tapis où on essuie ses pieds en entrant.

Mon Robert était si beau, si élégant, qu'on devait le regarder beaucoup; il me prenait envie de déchirer tout ce qu'il allait mettre.

Je l'attendis. A chaque voiture qui passait, j'allais ouvrir la croisée. Quand il rentra, il me fit des reproches de veiller si tard.

La femme de chambre que j'avais prise était petite, brune; elle m'avait dit être mariée à un cocher. Un jour qu'elle m'essayait un corsage, comme je la trouvais grosse de taille, je lui dis :

— Est-ce que vous êtes enceinte, Caroline?

Elle devint rouge et me dit :

— Non, madame.

Je n'en parlai plus; elle travaillait comme un cheval, elle était économe; j'étais enchantée d'elle.

Dans toutes les allées et venues de Robert, il y avait un mystère; il écrivait beaucoup, recevait des lettres qu'il me cachait; en pareil cas, un soupçon est une torture; je me rendais et me trouvais la plus malheureuse des femmes. Je résolus de savoir ses secrets; je pris et cachai, pendant qu'il déjeunait, la clef de son secrétaire qu'il avait oubliée, ce jour-là, et quand je fus seule

chez lui, j'ouvris le meuble et en tirai sa correspondance avec avidité ; je trouvai des lettres d'une parente : toutes parlaient de moi dans des termes pénibles. Elles disaient :

« En avez-vous fini avec cette fille?.... J'espère que vous ne la voyez plus... Songez à votre avenir... Cette fois, au moins, ayez de la fermeté dans votre résolution ; c'est votre bonheur que nous voulons. Mlle B*** ne demande pas mieux que de vous épouser ; seulement, elle veut être bien sûre que vous n'avez plus de mauvaises liaisons ; je crois même que sa famille vous fait surveiller ; n'allez pas chez cette femme. »

Il avait cent lettres, toutes les mêmes.

Mon cœur se serra ; je savais bien qu'elles avaient raison, que l'amour de Robert céderait à ces attaques réitérées.

Je trouvai dans un tiroir une lettre de l'écriture de Robert : elle n'était pas achevée, sans doute mon arrivée l'avait interrompue ; elle était adressée, sans doute, à un des parents de Mlle B***, et devait répondre à un reproche qu'on lui avait fait à cause de moi ; elle commençait ainsi :

« Mon cher ami,

» En demandant la main de Mlle de B***, je sais à quoi je m'engage, et je suis trop honnête

homme pour ne pas remplir mes devoirs. Quant à Mogador, dont on s'occupe beaucoup trop, je la rencontre quelquefois; on a pu me voir lui parler dans la rue. La pauvre fille ne m'a pas fait de mal, et je ne sais pas pourquoi je passerais près d'elle sans la regarder.

» Vous savez, mon cher, ce que c'est que la vie de garçon, on s'invente des distractions; je me suis inventé celle-là; j'ai eu tort, mais que voulez-vous? on ne noie pas les filles avec lesquelles on a vécu. Dès que je serai marié, je partirai avec ma femme. Tâchez que Mlle de B*** prenne un parti, qu'elle ne me fasse pas attendre plus longtemps; pour un caractère comme le mien, de longues épreuves ne valent rien. Demain; j'espère avoir une réponse... »

La lettre s'arrêtait là. Mon cœur serré se dégonfla par les larmes; puis, la haine du monde s'en empara. Qu'avais-je fait à tous ces gens pour qu'ils s'occupassent de moi? Pourquoi s'acharnaient-ils à me prendre Robert? Lui, pourquoi ne les repoussait-il pas? Non, il me gardait jusqu'au dernier moment parce qu'il ne pouvait pas me noyer. Il me trompait et n'attendait qu'une réponse pour me quitter. Est-ce que j'attendrai cette humiliation? Est-ce que je n'aurai pas le

courage de souffrir? Allons, mon orgueil, réveille-toi!

Je replaçai les lettres, fermai le secrétaire et partis.

Arrivée chez moi, le concierge me donna ma clef.

— Où donc est Caroline? est-ce qu'elle est sortie?

— Oui, madame, mais elle ne rentrera pas; les douleurs l'ont prise, elle est allée faire ses couches à l'hôpital, dans le faubourg Saint-Honoré.

— Comment! elle était donc enceinte?

— Est-ce que madame ne l'avait pas vu?

— Non; il y a un mois que je lui en ai fait un jour la question, parce que je la trouvais énorme. Elle m'a dit être toujours comme cela, je n'y ai plus pris garde. Si elle me l'avait avoué je ne l'aurais pas laissé aller à l'hôpital. Savez-vous le nom de la salle?

— Oui, Sainte-Marie.

— Allez me chercher une voiture, je vais la voir.

En chemin, je pensais au parti que j'allais prendre. Écrire à Robert? Je ne pouvais lui dire que j'avais lu ses lettres; il valait mieux avoir une explication, y aller le soir comme si je ne savais

rien, et attendre qu'il me fît part de ses projets.

Je trouvai Caroline.

— Êtes-vous folle de vous sauver comme cela de chez moi? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit votre position, toute naturelle, puisque vous êtes mariée?

Comme elle rougissait, je repris :

— Et puis, quand bien même vous ne le seriez pas, j'ai trop besoin d'indulgence, pour n'en pas avoir pour les autres.

— Quel bonheur! Alors madame me reprendra quand je sortirai.

— Mais certainement, et si vous m'aviez fait part de votre position, vous ne seriez pas ici.

— Oh! que vous êtes bonne, madame; et si j'osais vous demander...

— Quoi donc? osez toujours.

— D'être la marraine de mon enfant?

— J'accepte de grand cœur. Quand pensez-vous accoucher?

— Le médecin a dit que j'avais encore quatre à cinq jours.

— Bien; j'aurai le temps d'acheter une petite layette.

Caroline m'embrassait les mains. Je partis, sinon heureuse du plaisir que je venais de faire à

cette pauvre femme, du moins un peu soulagée.

En sortant, j'allai chez Victorine :

— Ah ! dit-elle, on vient me voir, c'est qu'on a besoin de moi. Les amours ne vont donc pas mieux? Finissez-en donc une bonne fois.

— Oui, c'est mon intention ; demain tout sera fini. Je ne reverrai plus ce château que j'avais arrangé avec tant de soin, ma petite Justine, qui me tenait si fidèle compagnie ; on brûlera tous les ouvrages faits par moi ; il m'enverra l'argent de mes meubles ; il aura le droit de les offrir à une autre ; on ouvrira les fenêtres pour que le souffle impur que j'y aurai laissé s'envole. Mon Dieu ! mais tout cela est naturel ; pourquoi donc suis-je ainsi torturée?... Mon cœur est comme entortillé d'une couleuvre qui lui ôte le sang et lui met du venin. Personne ne me fait de mal, et je voudrais me venger. Je hais l'univers, je me hais moi-même. Vous aviez raison, on vieillit vite. J'ai fini de vivre, moralement ; mon cœur ne s'éveillera plus. Allons, il le faut ! Il y a bal demain au Jardin d'Hiver, vous y viendrez avec moi ?

Victorine prit son air le plus sérieux.

— Ma chère, tout ce que vous voudrez, mais pas cela ; les bals m'ennuient à mourir ; d'abord, ma petite fortune ne me permet pas de suivre le luxe

de toutes ces folles d'aujourd'hui. Vous-même, ma pauvre Céleste, qui venez de vivre deux ans en châtelaine, qu'avez-vous? Les bijoux et les dentelles ne tiennent pas chaud longtemps quand on est malade. Croyez-moi, dépensez moins en fanfreluches, allez moins au bal.

— Pensez-vous que j'aille à celui-là pour m'amuser? Non, il me faut de la distraction pour oublier Robert. Il faut qu'on parle de moi, qu'on m'aime, qu'on m'enrichisse. Venez encore demain, ce sera la dernière fois que je vous le demanderai, et puisque vous allez venir demeurer dans ma maison, je ne vous dérangerai plus.

— A cette condition, je le veux bien; j'irai même vous prendre; et tâchez que tout soit fini, que je ne vous voie plus pleurer: ça rend laide, et ce n'est pas gai du tout pour moi, quoique je ne sois pas sensible.

Le soir, je fus dîner chez Robert; comme à l'ordinaire, je fis tout mon possible pour qu'il me parlât de ses projets; il ne me dit rien; son valet de chambre préparait sa toilette.

— Vous sortez ce soir, Robert?

— Oui, je vais dans le monde.

La soirée se passa sans qu'une parole fût échangée entre nous. Quand sa voiture s'éloigna,

je me mis à écrire une longue lettre que je brûlai. Il valait mieux lui dire tout cela... Je n'avais jamais eu si peu de courage : ce que j'allais accomplir, c'était notre séparation. Cette idée me rendait folle et me semblait impossible. Il était trois heures du matin ; je me promenais à grands pas dans le salon ; ma tête brûlait. Ces quelques heures me parurent plus longues que ma vie entière. Je le voyais au bal, près de la personne qu'il devait épouser, lui sourire, lui dire : « Je vous aime ! » J'envoyai ma haine entre lui et elle, comme une furie vengeresse ; mon cœur était un brasier, dans lequel mon sang tombait goutte à goutte et s'y brûlait, en m'envoyant au cerveau une fumée noire qui troublait ma raison... Je voulais me tuer chez lui ; je me disais : « Est-ce que cela l'empêchera d'en aimer une autre ? Le lendemain il ne pensera plus à moi ; il ne m'aime plus ; il me ménage pour son amour-propre ; il ne veut pas qu'un autre m'ait tant qu'il sera là ; et puis, si ses projets manquent, s'il est refusé, on dira dans le monde : Il tenait peu à ce mariage, il n'a pas quitté sa maîtresse. Je suis son hochet... Prends garde, Robert, je te souhaite ce que je souffre ; je suis abandonnée de Dieu, je dois porter malheur. »

Une voiture s'arrêta ; c'était lui !

J'appuyai ma main sur mon cœur pour l'empêcher de battre ; il me faisait trop de mal.

Robert entra, il avait l'air gai ; sans doute il avait de bonnes nouvelles, il espérait. Sa gaîté me mit en fureur.

— Pourquoi n'es-tu pas couchée ? tu es pâle ; est-ce que tu es malade ?

— Oui, je suis malade ; j'ai la fièvre... mais ce que j'ai, je puis me soulager en vous le disant... Mademoiselle B*** a-t-elle enfin dit oui ? êtes-vous heureux ? est-elle jolie ? Comme vous devez l'aimer ?

Il devint pâle mais ne répondit rien.

— Dites-moi donc que vous l'aimez ! Pourquoi jouer cette grimaçante comédie avec moi ? Est-ce que j'en vaux la peine ? Vous m'avez prise, vous avez le droit de me quitter... Pourquoi vous gênez-vous ? Il faut que j'attende dans votre alcôve qu'une autre entre pour en sortir ; peut-être même après me continuerez-vous vos bonnes grâces ; mais je ne veux les restes de personne, je ne veux pas qu'on me vole une pensée. Vous me volez, depuis quelques jours, en partageant avec une autre votre amour ; vous avez le droit de me le reprendre, mais en me prévenant. Vous savez bien, je vous l'ai déjà prouvé, que je ne m'imposerai pas à vous,

que je ne ferai obstacle à rien. Pourquoi ne pas être franc? Doutiez-vous de mon courage? Est-ce pour me ménager? l'idée n'est pas heureuse. Les coups à la tête guérissent vite. Voyons, parlez-moi donc.

— Je ne sais qui vous voyez et qui vous monte ainsi l'imagination, ma pauvre Céleste; vous n'êtes pas raisonnable. Vous connaissez ma position, ma fortune, ma famille; vous ne comprenez rien aux exigences du monde... Je cède aux désirs de mes parents, de qui le vœu le plus cher serait de me voir établi. Je ne vous avais pas parlé de ces nouveaux projets, parce qu'ils pouvaient manquer et que je reculais à l'idée de vous faire de la peine inutilement ; j'avais la présomption de croire que ce coup vous irait au cœur; si j'eusse pensé qu'il ne troublât que votre tête, je vous aurais tout dit le premier jour.

— Ah ! si on pouvait noyer les filles avec qui on a vécu, cela serait plus facile, on n'aurait pas d'explication à donner.

— Vous vous êtes permis de lire des lettres que vous ne deviez pas regarder... Vous oubliez trop qui vous êtes, Céleste; ne me faites pas regretter ce que j'ai fait pour vous. Votre cœur est bon, mais votre manque d'éducation vous fait faire et dire des choses inconvenantes. Une autre fois, sa-

chez que les lettres qui ne vous sont pas adressées sont sacrées, et que, fussent-elles à votre disposition, vous devez les respecter... J'ai vos meubles chez moi : si je me marie, je vous les payerai ; je vous donnerai vingt mille francs. Vous avez peur de l'avenir, ce sera un petit commencement de fortune... Nous ne nous verrons plus, mais je vous promets de garder un bon souvenir de vous.

La nuit s'était passée ; je mis mon manteau pour partir.

— Vous ne me donnez pas la main, Céleste ?

— Si.

La sienne était glacée... Comme moi, il avait tout le sang au cœur.

Parler si souvent de larmes est fatigant ; mais c'est qu'on en a beaucoup quand on souffre... Je pleurais encore à midi, quand on m'apporta une lettre et un paquet ; il contenait les quelques objets laissés par moi chez Robert... la lettre n'avait que deux lignes :

« Dès que je recevrai un peu d'argent, je vous en enverrai. De loin, comme de près, je veillerai sur vous.

» Robert. »

Le soir, quand Victorine vint me chercher, je n'étais pas prête. Ce fut elle qui m'entraîna au

bal après m'avoir habillée comme une machine. J'avais une robe de dentelle blanche, une coiffure de grenades ; ma toilette était belle, surtout éclatante.

— Allons, secouez vos chagrins, vous êtes ravissante; vrai, je vous croyais plus forte que cela.

— C'est que je n'ai pas la force du premier jour, moi : la blessure est profonde, mon amour s'en va, il me déchire en sortant.

Nous étions arrivées ; la fête était plus brillante encore que la première fois. Je dansai vis-à-vis de ma prétendue sœur... Quand je dis danser, je je veux dire se regarder debout, en face l'un de l'autre, car il y avait tant de monde qu'on ne pouvait bouger.

Victorine était de très-bonne humeur, elle riait beaucoup et disait :

— Je danse, voilà des années que cela ne m'est arrivé! Cette Céleste me fait sauter, avec son chagrin.

Sur les deux heures, la foule diminua un peu; le bal devint plus animé et plus joli. Je sentis que le sombre nuage de tristesse qui me pesait sur le cœur commençait à s'évaporer, et comme la danse a toujours eu pour moi un charme presque irrésistible, j'aspirais les joyeuses fanfares de l'orchestre

et, une fois en train, je ne manquai ni une valse, ni une polka, ni une mazurka. Il y avait beaucoup d'artistes. Hyacinthe faisait du bruit pour quatre; on se pressait autour de lui; il montrait gratis son grand nez et ses grandes mains; il dépensait son esprit à lui, qui vaut bien celui que les auteurs lui font débiter d'habitude; son directeur n'avait pas pensé à ces représentations-là, car il les aurait défendues dans son engagement. Tout le monde l'entourait, se poussait pour l'entendre; il était gai et s'amusait comme un enfant à suivre une femme d'une quarantaine d'années qui était seule et habillée d'une façon grotesque; il la poursuivait en l'appelant Elvire, et lui disait :

— Dansez avec moi, je vous aime, madame; ne soyez pas cruelle ou je vous poignarde avec mon nez.

Grassot, qui est toujours le même, était aussi fou et aussi amusant; il voltigeait autour des femmes, mais il s'arrêtait aux plus jolies, les prenait par le bras et les tutoyait sans les connaître.

On commençait un quadrille : je fus me placer à l'autre bout de la salle; nous avions fait une figure et nous attendions que notre tour revînt, quand j'entendis prononcer mon nom très-haut.

— Tenez, voilà Mogador! regardez comme elle est belle!

— Vous trouvez? dit une autre voix; je ne comprends pas qu'on trouve cette femme-là belle. C'est mon antipathie.

Je fis un petit mouvement pour voir celui qui m'arrangeait ainsi; c'était le plus joli garçon qu'il fût possible de voir.

— Enfin, disait celui qui avait parlé le premier, tu ne peux pas lui ôter ce qu'elle a. Elle te déplaît, cela ne l'empêche pas d'avoir de beaux bras, une jolie taille, d'être grande, bien faite, d'avoir de beaux cheveux, de jolis yeux et les dents blanches comme un jeune chien.

— C'est possible, reprit mon détracteur, je ne l'ai pas regardée.

— Tu es difficile.

Si au moins j'avais pu lui rendre la pareille, à ce bel indifférent! cela m'aurait fait plaisir de le trouver laid; mais, en conscience, il n'y avait pas moyen.

La seule chose qu'on pût dire de lui, c'est qu'il était trop beau pour un homme. Après tout, me disais-je, les gens sont libres; mais c'est égal, si peu coquette qu'on soit, on est vexé de savoir qu'il y a quelqu'un qui vous trouve affreuse sans avoir pris la peine de vous regarder; aussi, la contredanse finie, fis-je courir Victorine en tous sens.

Quand j'eus retrouvé mes jeunes gens, je repassai dix fois devant eux ; je faisais la roue comme un paon. J'aurais voulu que mon ennemi me regardât; mais je perdis ma peine, il ne fit pas attention à moi ; il semblait tout occupé d'une femme qui n'était pas jolie du tout.

J'en pris du dépit et j'allais m'éloigner, quand le plus petit, qui était son cousin, m'arrêta et me dit :

— Mademoiselle, vous dansez à ravir, et, si je n'étais pas si mauvais danseur, je vous engagerais.

— Eh bien, monsieur, invitez-moi, vous ne connaissez peut-être pas votre mérite; je vous accepte avec plaisir. Il m'offrit son bras, tout radieux.

J'espérais que son ami allait le suivre ; pas du tout. Pendant la contredanse, je lui dis :

— Vous aviez tort de ne pas oser m'inviter, je vous devais bien quelque chose pour la manière dont vous m'avez défendue. Ce monsieur, là-bas, ne m'aime guère ; il ne veut même pas m'accorder les cheveux.

— Oh ! vous avez entendu? C'est un maladroit! Il ne sait ce qu'il dit.

— Pourquoi donc cela ? Il a probablement raison de me trouver laide. Les goûts sont libres ;

mais il va contre moi jusqu'à la haine, jusqu'à l'antipathie !...

— Quelle folie, madame ! Puisqu'il est assez malheureux pour que ses folles paroles soient arrivées jusqu'à vos oreilles, je vais vous l'amener pieds et poings liés ; il faut qu'il vienne s'excuser.

Je voulus le retenir, mais il m'échappa.

A la pantomime qui se jouait de loin, je vis bien que l'autre se défendait ; mais le petit était têtu et me l'amena.

C'était un jeune homme : il ne paraissait pas avoir plus de vingt-deux à vingt-quatre ans. Il était grand, un peu fort, mais bien pris. Ses cheveux et ses favoris blonds encadraient sa figure ; il avait le teint d'un blanc mat ; ses moustaches fines laissaient voir sa bouche ; les lèvres étaient un peu fortes, bien faites, les dents blanches ; il souriait de côté, ce qui lui dessinait une fossette dans la joue et lui allait à ravir ; le nez fin, le front charmant, les yeux les plus doux du monde ; distingué, élégant ; des pieds et des mains de créole ; il avait de quoi tourner la tête à toutes les femmes ; on le regardait, on le suivait. Pauvre Richard !

Je le répète, il était trop beau pour un homme.

Il venait à moi,

Victorine, qui n'avait rien vu, rien entendu de toute cette petite scène, me poussa le bras et me dit :

— Voyez donc quel joli garçon !

— Oui, il vient nous parler ; c'est mon ennemi.

— Ah ! c'est dommage ! S'il avait voulu s'y prêter un peu, en voilà un qui aurait fait mourir votre Robert de jalousie.

Il était près de nous et paraissait fort embarrassé.

— Mon Dieu ! monsieur, est-ce que je vous déplais au point de vous ôter la parole ?

— Oh ! du tout, mademoiselle ; je vous prie de croire que si j'ai parlé de vous en ces termes, il y a une heure, c'est que je ne vous avais pas regardée ; il faut me pardonner, parce que je suis créole et très-indolent ; mais vous êtes charmante, et je vous fais, de bien bon cœur, amende honorable.

— Prenez garde, monsieur, vous vous asseyez sur ma robe ; c'est de la dentelle, et vous n'êtes pas léger.

— Oh ! pardon ! je suis un maladroit ; vous m'en voulez ?

— Du tout, monsieur. Je suis de votre avis... sur mon genre de beauté, bien entendu ; ainsi, ne

vous donnez pas de peine à chercher des compliments qui me plairaient moins que votre franchise; j'ai surpris votre opinion sur mon compte. Tout créole que vous êtes, vous ne l'auriez pas dite, si vous aviez pensé que j'écoutais.

— Je veux vous convaincre que mon repentir égale mon crime et que je suis de bien bonne foi dans ma rétractation. Vous avez pour moi, d'abord, une grande séduction. Rien ne me touche plus que le son de la voix, et j'aime votre son de voix... Comme vous avez de jolies mains! Mais j'étais fou de ne pas avoir vu tout cela... J'ai trop mal débuté avec vous pour jamais oser être bien ambitieux; mais je serais heureux de devenir votre ami.

— Non, monsieur, non; je perdrais plus encore dans votre esprit; le moral est pire que le physique... Adieu, je vais danser.

Il resta pensif.

Une demi-heure après, le petit monsieur, qui était son cousin, vint près de moi et me dit:

— Qu'avez-vous donc fait à Richard? Pardonnez-moi à mon tour ce que je vais vous dire, mais je crois que ce soir il perd la tête dans tous les sens : le voilà maintenant qui est fou de vous; il prétend que vous l'avez magnétisé, que vous lui avez jeté un sort, qu'il n'y a que

vous de belle au monde et qu'il veut absolument vous revoir.

— Ah ça! il me croit donc bien blessée de son opinion sur mon compte qu'il se donne tant de mal? Rassurez-le, je n'y pense plus; j'ai bien autre chose en tête.

Pendant ce temps, Richard causait avec Victorine; il était temps de partir. Il me demanda la permission de me reconduire. Je le remerciai et nous partîmes seules.

— Il est charmant, me dit Victorine, en le suivant des yeux. ... Il faut, ma chère, refaire les proverbes à votre usage; pour vous, les jours se suivent et se ressemblent : voilà deux bals, deux conquêtes..... A propos, ajouta-t-elle en riant, cette aventure commence comme l'autre. Attendons le dénoûment; seulement vous me laissez un rôle odieux et monotone. Je fais concurrence à l'almanach Bottin. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il m'a demandé votre adresse.

Un pressentiment me serra le cœur.

— Vous ne la lui avez pas donnée, j'espère.

— Si fait. Vous avez besoin de distraction, voilà une belle occasion, et, sur ma foi, une douce vengeance.

— Oui, vous avez raison; mais il ne viendra pas : il a fait tout cela par politesse.

— Il ne viendra pas! dit Victorine en sonnant le cocher qui dépassait sa porte; soyez bien sûre que vous le verrez demain à quatre heures. Bonsoir; si vous n'avez rien de mieux à faire, venez dîner demain avec moi.

Je rentrai chez moi à moitié endormie, et, en défaisant mes fleurs, je pensais à Robert.

Victorine avait raison: cette aventure commençait comme l'autre. Hélas! elle ne devait point avoir le même dénoûment, et je me disais:

— Si ce Richard allait m'aimer? Il est beau, aussi beau comme homme que Mlle B... peut être jolie comme femme! Si un jour nous sortions ensemble et si, étant à son bras, je pouvais rencontrer Robert, il verrait alors que je ne suis pas abandonnée; que si je l'aimais, ce n'était pas parce que j'avais besoin de lui. M. Richard n'est pas noble, je sais son nom, mais qu'importe! il est si élégant, si distingué; pourvu qu'il vienne!

Et je m'endormis.

Ce désir, qui n'était qu'une ombre, se réalisa pour notre malheur à tous les trois. Voilà pourtant comme un mot, prononcé avec irréflexion dans le désordre d'une fête, peut étendre son influence sur la vie tout entière.

# XXXII

LE CHOLÉRA. — MA FILLEULE.

Je me levai de bonne heure. J'allai voir Caroline à l'hospice; elle était dans les douleurs, et je reçus des mains du docteur une petite fille, si mignonne, si délicate, que je me dis :

— Elle ne pourra jamais vivre.

Ce fut la pensée du médecin, car il me demanda si j'allais la tenir sur les fonts de baptême.

— Oui, docteur.

— Eh bien! il faut la baptiser de suite.

— Mais je n'ai pas de parrain, et puis, je veux la faire baptiser à l'église du Roule; on pourra bien attendre jusqu'à demain matin.

La fille de salle me dit :

— Mais, madame, il y a ici une chapelle; un garçon sera parrain.

J'étais sur le point d'accepter, malgré ma répugnance. L'idée que cette enfant était née et qu'elle serait baptisée à l'hôpital me rendait triste; pourtant le temps pressait et j'allais dire oui! quand la petite fille se mit à crier et à remuer avec une vigueur dont je la croyais incapable. Il me semblait qu'elle me disait : « J'attendrai bien à demain. » Le père était là; il me demanda de tenir la petite avec un de ses amis qu'il amènerait.

— Je serai ici demain, à dix heures.

M. Richard tint parole; à quatre heures il était chez moi. Je le plaisantai beaucoup sur son changement subit. Je lui demandai s'il s'occupait de politique.

— Vous êtes méchante! Est-ce que vous m'en voulez toujours?

— Moi! je vous assure que je ne vous en veux pas.

— Eh bien! acceptez à dîner demain avec votre amie et mon cousin; c'est le seul moyen de me persuader que vous ne me gardez pas rancune.

— Vous êtes bien aimable; je ne vous garde

pas rancune, mais je refuse; j'ai trop à faire, je suis marraine.

— Vous serez libre à six heures, je viendrai vous prendre.

— Non, vous m'enverrez votre cousin; vous irez prendre Victorine.

— Oh ! vous voyez, vous n'êtes pas franche, vous gardez une arrière-pensée.

— Non, non, faites comme je dis, ou je n'y vais pas.

— Dès que c'est un ordre, j'obéirai. Adieu.

Le lendemain, à neuf heures, j'étais à l'hospice avec mon petit paquet. J'habillai ma filleule à qui tout était trop grand. Je fus obligée de faire des pinces à son petit bonnet. En entrant à l'église, mon cœur se serra. On célébrait un beau mariage; je pensai à Robert, et deux larmes tombèrent de mes yeux sur le front de la petite fille que je tenais dans mes bras. Je les essuyai. Cette première goutte d'eau tombée sur la tête de ce petit ange avant le baptême était impure. Je montrai la place au prêtre, qui l'essuya avec l'huile sainte.

Quand il me dit que mon devoir était de lui servir de mère si elle devenait orpheline, je le promis ; je lui donnai le nom de Solange en souvenir du Berri, le mien pour qu'elle se souvînt de moi. En sortant de l'église, je la serrai sur mon

cœur. J'avais envie de me sauver avec elle ; il me semblait qu'elle était à moi. Je pensai à sa mère qui l'attendait et je pris le chemin de l'hospice ; je la remis à regret dans son berceau. Il fallait s'occuper d'une nourrice ; je me chargeai de ce soin. Je ne revins la voir que le surlendemain.

Robert avait bien pris son parti ; il n'avait pas cherché à me voir. Je n'avais pas cherché à le rencontrer non plus, mais je souffrais.

Je trouvai Caroline pâle, les yeux hagards ; quand elle me vit, elle se dressa et me dit.

— Avez-vous une nourrice ?

— Oui, elle viendra demain.

— Oh ! madame, ce n'est pas demain qu'il faut qu'elle vienne, mais aujourd'hui. La mortalité est dans cette salle ; depuis que vous êtes venue, il est mort cinq femmes et quatre enfants. Voyez, en face, en voilà encore une qui sera morte aujourd'hui. J'ai peur ; je vous en supplie, emmenez mon enfant.

Je crus que la fièvre de lait lui montait au cerveau.

— Soyez tranquille, ne vous tourmentez pas, il n'y a pas de danger, demain n'est pas loin.

— Mais regardez donc en face, madame.

Et elle retomba en arrière. Je traversai la salle et, en effet, je vis quelque chose d'affreux : une

jeune femme, qui pouvait avoir vingt-deux ans, tenait dans ses bras un petit enfant nouveau-né. Elle cherchait à lui faire prendre le sein, qu'il refusait. Elle était blonde, la peau de sa poitrine était blanche, sa figure était violette ; elle souffrait apparemment beaucoup ; elle criait, se tordait. Je tournai la tête. J'arrêtai une fille de salle qui faisait son service et je lui demandai ce que cela voulait dire. Elle leva les yeux au ciel sans me répondre.

— Tenez, lui dis-je en lui glissant cinq francs dans la main, ayez bien soin de cette femme qui est là.

— Ah ! c'est vous qui êtes la marraine de sa fille ? emmenez-la de suite. Si vous pouviez emmener la mère ! mais il ne faut pas y compter.

Elle me quitta pour donner des soins à la malade.

— Vous avez vu ? me dit Caroline.

— Oui, mais c'est une maladie personnelle.

— Non, madame, non, c'est quelque chose d'extraordinaire : emmenez ma fille, puisque vous me l'avez promis. Aussitôt qu'on pourra me mettre dans une voiture, j'irai chez vous.

— Certainement, mais il ne faut pas vous tourmenter. J'emporte Solange ; la voiture des nourrices où je suis allée, rue de la Victoire, ne repart

que dans trois jours. Je la garderai chez moi. Vous êtes bien tranquille, n'est-ce pas? Je reviendrai demain vous voir.

Elle me remercia d'un signe, et j'emportai comme une plume cette pauvre petite créature, que bien certainement je sauvai de la mort. Je la donnai à la nourrice, la lui recommandant comme ma propre fille. C'était une femme de Guiscar, bien fraîche. Elle m'avait inspiré de la confiance, et j'étais tranquillisée sur le compte de la petite, qui était pleine de vie; elle n'était pas méchante, je ne l'avais pas entendue pleurer une fois.

J'avais, en attendant Caroline, pris une Allemande qui avait travaillé chez moi à la journée. C'était une ouvrière, mais elle faisait tout par complaisance. Nous étions au 19 mars 1849. Ce jour-là, l'hospice Beaujon était tout en émoi; on déménageait les salles; les femmes en couches, qui se trouvaient au rez-de-chaussée furent montées au second; tout était lavé et d'une propreté irréprochable. Partout, malgré ces précautions, la mort se promenait à pas de géant et faisait une terrible moisson. Depuis l'entrée de Caroline, dix-sept femmes et enfants avaient été enlevés presque subitement. La mortalité était de deux tiers plus forte pour les femmes en couches. La pauvre

Caroline, en me voyant, reprenait des couleurs ; elle était heureuse. Je lui disais :

— Notre fille va bien ; comment vous trouvez-vous ?

— Mieux ! Ici nous avons plus d'air ; voyez-vous, c'est toujours malsain ; allez, on a beau faire, je suis sûre qu'il y a la peste.

— N'allez pas vous mettre des idées comme cela en tête pour retarder votre guérison.

Et, pour la rassurer, je fis le tour de la salle en m'arrêtant à chaque lit. Ce que j'avais lu et ce qu'on m'avait dit sur le choléra ressemblait tellement à ce que je voyais, que je demandai l'interne de service et je le priai de me dire franchement ce qu'il savait.

— Eh bien, mademoiselle, si vous tenez à la vie de cette pauvre femme, emmenez-la, quoiqu'il n'y ait pas neuf jours. Nous cachons le plus possible cette affreuse nouvelle ; il n'y a plus d'illusion à se faire, c'est le choléra.

— Demain, son mari me l'amènera ; faites signer sa pancarte.

Cette nouvelle la fit sauter de joie, car elle avait bien peur, et c'est la moitié du mal. Le lendemain, un fiacre s'arrêtait à ma porte ; j'ouvris la fenêtre, je vis Caroline. Elle entra plutôt portée que conduite par son mari. Je reculai épouvantée

tant elle était changée. Ses yeux étaient enfoncés, ses joues creuses, ses lèvres noires; je la fis coucher dans mon lit et envoyai chercher mon médecin, celui de Robert... La petite partait le lendemain. Je la fis changer de chambre. Le docteur la regarda longtemps et me dit :

— Faites partir l'enfant sans qu'elle la voie ; il ne faut pas l'approcher de son lit.

On ne peut pas enlever un enfant à sa mère sans qu'elle l'embrasse.

Je cherchais ce que je pourrais faire.

— Adèle, dis-je à mon Allemande, allez me chercher du camphre en poudre.

J'en mis dans les langes de ma petite filleule, dans son bonnet, dans son fichu, et je la donnai à sa mère pour qu'elle lui fît ses adieux.

Elle la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine, et, collant ses lèvres sur sa figure, ne bougea plus.

Je tremblais, car son souffle fiévreux pouvait l'empoisonner en l'enveloppant. Je me penchai sur le lit et la lui retirai.

— Vous allez l'étouffer. C'est à moi aussi, et puis il faut qu'elle parte.

Elle me laissa faire sans résistance. L'enfant partie, je me sentis plus à mon aise.

J'allai coucher chez Victorine.

Mon médecin venait deux fois par jour; il me prit à part le troisième jour et me dit :

— Elle est perdue ; puisque son mari reste près d'elle, allez-vous-en chez votre amie, vous vous feriez mal.

— Oh ! mon cher docteur, ne vous occupez pas de moi; si je valais quelque chose, il y aurait du danger; mais je ne vaux rien, il n'y a rien à craindre ; et puis, s'il y avait une exception pour moi, ce serait un grand service que Dieu me rendrait. Et vous êtes sûr, docteur, qu'il n'y a plus de ressource? Elle a un enfant, appelez toute votre science; faites venir un de vos confrères, mais sauvez-la.

— J'ai fait tout ce que je pouvais faire, il n'y a plus d'espoir.

Je quittai cette pauvre femme, le soir à six heures, pour aller chez Victorine ; je rêvai toute la nuit de Caroline : elle allait mieux, elle venait me chercher. A sept heures je me levai.

— Qu'allez-vous faire chez vous? me dit Victorine, vous avez bien le temps.

— Non, il faut que je parte. Voilà deux heures que je m'entends appeler. C'est sans doute une suite naturelle de ma préoccupation, mais cela m'a réveillée.

En montant la rue d'Amsterdam, qui conduisait

chez moi, je rencontrai une petite actrice nommée Virginie Mercier, que j'avais connue aux Délassements et qui était au Vaudeville. Après lui avoir demandé de ses nouvelles, je lui dis :

— Oh ! vous me voyez bien triste ; je rentre chez moi toute tremblante, j'ai peur que la mort n'y soit !... Et je lui contai ma position.

— Voulez-vous que j'aille avec vous ?

— Vous me feriez bien plaisir.

Quand j'entrai chez moi, Caroline était raide, ses yeux étaient fermés. L'Allemande me fit signe qu'elle croyait tout fini ; mais que depuis deux heures la malade me demandait, en disant :

— Je veux voir madame, allez la chercher ! et elle criait très-fort.

Je m'approchai du lit et l'appelai. Son corps fit un mouvement, ses yeux s'ouvrirent à moitié et se tournèrent vers moi.

— A-t-elle demandé un confesseur ?

— Non, madame ; on lui en a proposé un, elle a pleuré.

— Je lui pris la main et lui dis :

— Caroline, m'entendez-vous ?

Elle fit un mouvement qui disait :

— Oui.

— Eh bien, mon enfant, vous me demandiez ; que me vouliez-vous ?

Elle fit remuer son menton, sans parler, et me montra sa main ; les doigts étaient morts. Il y avait grand feu à la cheminée ; je demandai des serviettes et les fis chauffer, aidée de Virginie, et lui en mis aux pieds, aux mains, sur le ventre et sur la poitrine. On les changeait toutes les secondes.

Elle fit un mouvement de bien-être, ses yeux ne me quittèrent pas ; elle se réchauffa peu à peu, la parole lui revint.

— Ma bonne maîtresse, je vous attendais.

— Eh bien ! je suis là, je ne vous quitterai plus ; mais je vais vous gronder. Pourquoi n'avez-vous pas voulu recevoir un prêtre ? Est-ce que cela vous fait peur ?

— Oui.

— Pourquoi ? leur parole console et chasse le mauvais esprit. J'en envoie chercher un, entendez-vous? nous prierons ensemble.

Son mari m'avait compris, il était allé à l'église. Elle regarda partout, me fit signe de me baisser, et me dit :

— Vous aurez soin de ma petite fille, n'est-ce pas ? *Elle n'aura que vous.*

— Oui, j'en aurai soin, et vous aussi. Vous irez mieux ce soir. Voilà votre mari.

Elle voulut me faire un signe, je ne compris pas.

Le prêtre lui parla ; elle murmura :

— Oui.

Virginie et moi nous nous mîmes à genoux au pied du lit.

Pendant la prière, elle se débattit, son corps roula presque à terre : nous la relevâmes ; elle voulut parler, les crampes lui tordaient les membres; elle fit une contorsion épouvantable, se détendit, et retomba la bouche et les yeux ouverts.

Je crus voir une vapeur passer ; elle venait de rendre l'âme !

Chacun fit sa prière ; Virginie partit. Le mari de Caroline sortit avec le prêtre ; je restai seule avec la morte. Je mis ma main droite sur son front encore tiède, la main gauche sur mon cœur, et je lui fis le serment d'élever sa fille, de veiller sur elle et d'en faire une honnête femme ; car je savais que son père ne pourrait rien. Il n'était pas le mari de Caroline, il était marié à une autre femme ; sans moi, la pauvre petite n'avait que les Enfants-Trouvés.

Le corps de la morte se décomposa si vite que personne ne voulut la garder. Celui qui se disait son mari, sans doute pour oublier son chagrin,

était allé au cabaret. Je la gardai moi-même. Je passai la nuit à lire dans la chambre voisine.

Quand on vint la chercher, je l'accompagnai à l'église, rue Caumartin; je la quittai à la sortie. Elle devait lire dans mon cœur et s'en aller tranquille, sûre que sa fille serait heureuse.

## XXXIII

### IRRÉSOLUTIONS.

J'avais donné congé de mon logement qui était trop loin ; j'avais loué, boulevard Poissonnière, 24, un joli appartement au second sur le devant.

Mon intention était de rentrer au théâtre.

Richard venait me voir quelquefois.

Mon déménagement fait, je m'informai de ce que faisait Robert. Il était parti en Vendée chez une parente.

Richard m'aimait-il vraiment? je lui avais fait subir bien des épreuves. J'avais besoin de croire à l'affection de quelqu'un ; ce fut sa force sur moi.

Il était extrêmement doux et constamment affectueux.

Une chose lui faisait de la peine ; c'était de m'entendre toujours parler de Robert ; mais soit par distraction, soit que j'y pensasse plus que jamais, je ne pouvais pas m'en empêcher.

Je ne savais pas au juste quelle était la position de Richard. Les uns lui donnaient une grande fortune, d'autres peu ; comme il avait beaucoup d'amour-propre, il laissait exagérer.

Il me restait pour tout mobilier une salle à manger en vieux chêne, et un magnifique lit, le reste ayant été emporté en Berri.

Richard m'envoya son tapissier avec ordre de me donner à son compte tout ce dont j'aurais besoin.

Paris est la ville aux merveilles! Deux jours après, mon appartement était meublé.

Pour toutes ses bontés, Richard recevait à peine un remercîment, un sourire. J'étais triste ; l'amour que j'avais pour Robert était maître de moi ; je me livrais un combat inutile. L'oubli que j'appelais de toutes mes forces me fuyait et me laissait mordre par le souvenir. Je cherchais en vain un motif de désillusion. Robert était un de ces hommes qui font tout bien, qui plaisent à tout le monde ; grand seigneur dans les plus petites

choses, bon, généreux, brave, un esprit vif, franc ; tout le monde l'aimait, et moi plus que tout le monde. La passion embellit tout ; pourtant ceux qui l'ont connu savent que je n'exagère pas.

Richard avait de grandes qualités, mais il ne ressemblait en rien à cette nature exubérante d'ardeur et d'imagination ; il était doux et bon. Peu de temps après mon installation, il vint me chercher un soir pour dîner. Nous étions sur la porte de l'allée quand je vis Robert ; il s'arrêta en face de nous, regarda Richard et me dit :

— Puis-je vous dire un mot ?

Sa vue inattendue m'avait bouleversée ; je tremblais, ne sachant que répondre.

— Eh bien, dit Robert, vous déciderez-vous ?

Je regardai Richard qui, sans le connaître, l'avait deviné ; il était pâle d'émotion et de colère. Je le priai des yeux en lui disant :

— Voulez-vous être assez aimable pour aller m'attendre à la Maison d'Or ? je vous rejoins dans cinq minutes.

— Bien sûr, au moins ! me dit Richard en regardant Robert qui semblait le défier. Et leurs regards se rencontrèrent avec un éclair de menace.

— Allez, lui dis-je en le poussant un peu, je vous le promets.

Il se retourna en s'éloignant. Robert, les bras

croisés, le suivait des yeux ; puis s'adressant à moi, il me dit :

— Je vous ai dérangée, ma chère, j'en suis fâché ; mais j'arrive à l'instant et n'étais pas au fait. Il est bien, ce monsieur ; vous n'avez pas perdu de temps ; j'avais à vous parler d'affaires ; vous êtes pressée, je m'en vais. J'aurais dû savoir que quand on a quitté une femme comme vous quelques heures, il faut écrire pour ne pas se rencontrer avec d'autres ; chez Mogador les instants sont comptés.

Je sentais le persiflage arriver ; je voulais l'arrêter.

— Le temps perdu, Robert, c'est celui que j'ai passé et que je passe à vous aimer, malgré moi, j'en conviens ; en échange de cela, j'espère que vous ne venez pas pour me dire des choses pénibles. Je ne vous ai rien fait ; vous m'avez prise et quittée. J'ai souffert et je souffre encore ; je ne vous ai pas adressé une plainte, un reproche. Le droit que vous aviez de me quitter, je l'avais de vous remplacer. Je n'ai pas de fortune, j'aurais mieux aimé mourir que de vous demander quelque chose.

— Charmant ! de sorte que c'est par affection pour moi que vous avez accepté les bienfaits d'un autre. Alors vous ne l'aimez pas, cet homme ?

La voix de Robert s'était radoucie, et sa figure était triste.

— Non, malheureusement!

— Eh bien! restez avec moi; n'allez pas à ce dîner: vous me devez bien cela; j'ai tout rompu; je ne puis me passer de vous; mais si vous sortez, je pars et ne vous reverrai jamais.

— Je vous aime toujours, Robert; ce que vous venez de me dire me rend bien heureuse; pourtant, au prix que vous y mettez, je ne puis accepter. Ne pas aller retrouver M. Richard serait une méchante grossièreté. J'ai été bien contente de le trouver; je n'ai reçu de lui que des marques d'attachement; je ne puis être ingrate: je vais y aller. Après le dîner, je rentrerai et je lui écrirai que je ne puis le voir, si vous me promettez de ne jamais me reprocher un tort qui est votre ouvrage.

J'avais dit mon dernier mot; Robert avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que j'avais raison.

— Allez, me dit-il, je vous attends.

J'arrivai à la Maison d'Or. Richard poussa un cri de joie en me voyant.

— Oh! que j'avais peur que vous ne vinssiez pas! Eh bien! comment votre entrevue avec M. Robert s'est-elle passée?

— Mais comme elle devait se passer, bien. Je

vais le revoir tout-à-l'heure, nous avons à parler d'affaires.

— Quoi ! dit Richard, vous allez le revoir après dîner?

— Oui, mon ami.

— Voyons, Céleste, ne me mentez pas; vous me sacrifiez, n'est ce pas ? Vous me quittez ? C'est mal ! Je ne veux ni vous faire de reproches, ni vous donner de conseils. Vous m'en avez assez appris sur son caractère pour que je vous prédise ceci : C'est qu'il vous rendra malheureuse et qu'il vous quittera avant un mois. Revenez à moi alors, à moi qui vous aime pour vous et non pour moi. Je ne puis lutter contre lui, vous l'aimez ; je dois me résigner, attendre.

Il me prit les mains, les embrassa, me disant :

— Partez, votre présence me fait mal; mais ne m'oubliez pas.

Je montai en voiture ; il s'éloigna vite. Je m'aperçus avec douleur qu'il avait dû se faire violence pour prendre ce parti.

Je venais de sacrifier beaucoup à Robert; il m'attendait et me reçut froidement. Il ne devait passer que quelques jours à Paris; son projet était de repartir dans la semaine ; il n'avait sans doute pas songé à m'emmener, les événements seuls venaient de le décider.

Il regardait chez moi chaque chose nouvelle avec un sourire de mépris, et me disait que tout cela était de mauvais goût.

Je défendais ce qu'on m'avait donné.

Robert en prit du dépit et il lui vint en tête une folie : il m'apporta une parure d'émeraudes et de diamants, digne de l'écrin d'une reine. Je regardai éblouie, ne voulant pas croire qu'un pareil trésor fût à moi. Quand je fus remise de mon étonnement, je lui fis des reproches.

— Je n'aurai jamais l'occasion de mettre de si belles choses, et puis cela doit être si cher! Vous avez eu tort, vous me faites de la peine.

Il me répondit poliment que cela ne me regardait pas.

Dois-je avouer que la première impression passée, je pris assez aisément mon parti de ce magnifique cadeau? Depuis, je me suis bien blasée sur les bonheurs de la coquetterie; mais je n'en étais pas encore arrivée à ce degré de stoïcisme; aussi, pour être complétement franche, je dois convenir que, me laissant aller à toute ma joie, je n'en dormis pas pendant deux nuits; je me réveillais en sursaut, croyant qu'on enfonçait ma porte.

Cette parure, qui se composait d'un bracelet, d'une broche, de boucles d'oreilles, de bagues, aurait pu valoir, chez un marchand conscien-

cieux, vingt mille francs; elle avait peut-être coûté à Robert le double chez son bijoutier du Palais-Royal. Cet homme avait pris l'habitude de vendre si cher à Robert, quand il n'avait pas de fortune, que, pour ne pas ouvrir les yeux de ce dernier, il continuait son métier avantageux. Sa figure me déplaisait et je ne voulais jamais avoir recours à lui pour la plus petite chose. Mes pressentiments ne m'ont jamais trompée : je le voyais apparaître dans ma vie comme un traître de mélodrame.

Robert paraissait charmé de mon enchantement, et il profita de cela pour me dire :

— Faites vos malles, je vous emmène.

Pardonnez-moi de vous conduire aussi souvent sur la route du Berri ; mais je suis obligée de suivre le fil de mon existence, et ce n'est pas la faute de mon récit, si cette existence s'est vingt fois embarrassée dans les mêmes broussailles. La légende de mes amours avec Robert a été une légende de voyages. Nous étions partis de points si différents, que nous devions faire beaucoup de chemin pour nous rejoindre.

J'étais en Berri depuis quinze jours à peine, que les mêmes scènes recommencèrent.

— Voyons, Robert, vous me rendez malheureuse, et vous n'êtes pas heureux ; vous me dites

souvent des choses pénibles sans motifs. Vous avez des regrets dont je suis la cause; voulez-vous que je m'en aille?

A cela il répondait souvent non, mais le lendemain la querelle recommençait. Il chassait plus que jamais ; ses affaires s'embrouillaient de plus en plus. Je voyais cela mieux que lui, qui paraissait être en pleine sécurité. Un jour, à son retour de la chasse, je me plaignis de ma solitude; il avait manqué son sanglier, ce fut moi qui payai la défaite.

— Ah ça! ma chère amie, vous êtes revenue de votre bonne volonté ; vous connaissez mon genre de vie ; si je vous ai fait quitter des gens plus amusants que moi, j'ai tâché de m'acquitter envers vous du sacrifice que vous me faisiez ; si vous trouvez que cela ne soit pas assez, faites un chiffre.

Le ton dont tout cela était dit me fit un mal affreux ; je pensai à Richard si doux. J'étais près de Robert : on sacrifie vite, moralement, ce que l'on a près de soi. Il pâlissait dans ma pensée à mesure que l'autre s'y gravait.

Je répondis :

— Vous m'avez donné une belle parure ; j'ai le droit et l'agrément ici de pouvoir la montrer au soleil pour qu'il se mire dedans: cela ne peut me

distraire des jours entiers. Ce qui m'entoure est bien triste ; ce château porte malheur : votre jardinier vient de perdre ses deux filles en moins d'un mois ; Solange vient de perdre sa mère. Depuis quelques jours, je fais des petites robes de deuil pour elle et ses sœurs ; c'est à peine si je vous vois. Je n'entends que des hurlements du matin au soir ; la rage est dans votre chenil. Chaque jour, il faut pendre un ou deux de ces beaux chiens que j'ai presque élevés ; le vent souffle dans vos vieilles tours à les enlever ; mon aversion pour la campagne augmente, et puis vous êtes incertain du lendemain ; je m'attends toujours à être renvoyée. Vous ne pourrez me garder longtemps ; vous faites des dépenses folles, ce train de maison vous ruine. Vous m'avez faite la complice de vos folies en me donnant une parure magnifique. J'étais plus heureuse les premiers jours que je suis venue ici, et vous ne m'aviez pas payée, comme vous venez de me le dire. Puisque nous sommes sur ce sujet, je vous dirai ce que j'aurais voulu pour être heureuse près de vous : D'abord, vous voir diminuer vos charges ; mon amour pour vous et l'idée de vous encourager à redresser votre fortune, m'auraient fait rester ici enfermée tant que vous l'auriez voulu. Le premier jour où je vous ai connu, je vous ai dit ma posi-

tion ; vous connaissez mon passé, mes craintes pour l'avenir et celles de chaque jour. Vous m'auriez fait un grand plaisir en me plaçant le quart de la valeur de cette parure.

Robert ne répondit rien. Me donnait-il raison, ou l'avais-je fâché ! Est-ce cela qui le décida à me quitter de nouveau ? Quelques jours s'étaient écoulés depuis cette explication ; il était soucieux. Je lui dis un matin :

— Qu'avez-vous, Robert ? Est-ce un nouveau projet qui vous tourmente et que vous n'osez m'avouer ? Ma présence vous gêne ou vous déplaît.

— Non, Céleste, votre présence ne me déplaît pas, mais je viens de perdre une somme assez importante à la Bourse ; je suis préoccupé.

Je m'efforçais toujours de lui arracher sa pensée. Quand on est jaloux, on cherche la vérité jusqu'à ce qu'on la trouve ; alors on est dix fois plus malheureux. J'avais un soupçon ; à force d'insister, je lui donnai une idée qu'il n'avait pas. C'est encore ce qui arriva cette fois.

— Oui, lui dis-je, vous avez perdu beaucoup, peut-être ; il n'y a qu'un mariage qui puisse vous sortir de l'embarras où vous êtes. Ne vous gênez pas pour moi, et puisque vous tenez à ce château et à ces domaines, prenez un parti, acceptez un

mariage qui vous fasse deux fois millionnaire. Pour vivre avec moi, il vous faudrait vendre tout cela; je ne vous demanderai jamais une chose aussi extravagante; je regrette seulement que vous soyez revenu me chercher. J'aurais dû vous refuser; mais que voulez-vous? je vous aimais encore; un amour comme le mien ne vaut pas un si grand sacrifice. Réfléchissez bien.

Il me tendit les mains en me disant :

— Vous avez raison, je suis un fou. On m'a proposé un parti superbe ; je refusais pour vous qui vous ennuyez ici et qui seriez plus heureuse à Paris, au milieu de ces gens qui vous aiment et vous entourent. Que puis-je pour vous? Ma vie est une vie de gêne ; voilà déjà trop longtemps que vous la partagez. Je vous rends votre liberté ; vous partirez quand vous voudrez.

— Demain vous me ferez conduire à la ville.

Je rentrai dans ma chambre, assez résignée, mais en faisant mes préparatifs, un grand orage s'amassa sur mon cœur. J'avais beau me dire que c'était moi qui avais cherché cette séparation, que c'était moi qui l'avais amenée, le tonnerre grondait dans mon âme, et à tout, je répondais :

« Il aurait dû ne pas accepter, tout quitter pour vivre avec moi, s'il m'aimait. »

Je refusai de descendre dîner, et le lendemain, à dix heures, je le fis demander.

— Comment allez-vous ce matin? me dit-il d'un air calme qu'il se donnait peut-être, mais qu'il joua si bien qu'il me mit en rage.

— Vous êtes trop bon, je vais bien. Vous voyez que je suis prête; tâchez que cette séparation soit la dernière. A toutes ces ruptures, mon amour se brise et il finira par tomber en poussière. Tâchez que le vôtre, si vous en avez, passe avec le mien, car je vous ferais atrocement souffrir; le manque d'éducation a laissé en moi quelque chose de sauvage qui souhaite le mal. Le jour où je ne vous aimerais plus, vous vous tueriez à ma porte que je passerais par-dessus votre corps pour sortir. Ménagez-moi ou n'ayez jamais besoin de moi. Il y a dans les gens de ma sphère la haine et le besoin de se venger de ce qui est au-dessus d'eux; c'est à peine si les grands peuvent se faire pardonner leur naissance, leurs avantages à force de bonté. On se met près d'eux, on se mesure, et en se voyant si au-dessous par la position, on se demande pourquoi cette distance, surtout quand le cœur et l'imagination devraient vous rapprocher. Celui qui est en bas se dit : Pourquoi ne suis-je pas à leur niveau? Je suis en bas, Robert, je suis lasse de recevoir et de ne pouvoir donner. Si j'étais à votre

place, je vous rendrais bien heureux ; à la mienne, tout me fait souffrir ; le mot le plus insignifiant est une blessure. Vous riez ; cette fierté vous fait pitié ? Est-ce ma faute si on n'a pas arraché à la fois de mon âme toutes ses qualités ? Une seule est restée ; elle se débat dans la poussière des autres : je la laverai avec mes larmes ; elle me restera...

— Adieu, Robert, rappelez-vous cet entretien ; si un jour vous étiez plus malheureux que moi, vous verriez si je vous aime. Ce qui nous sépare, c'est votre position, je la déteste. Je veux vous donner les baisers que je vous donne, je ne veux pas les vendre. L'amour que j'ai pour vous ne s'achète pas ; ni vous, ni personne ne serait assez riche pour le payer. Adieu ! voyez, je vous quitte sans verser une larme. Vous appelez cela mon orgueil, c'est ma fierté qui se réveille.

Il ne me retint pas. Il me dit, je crois, adieu, avec une volonté bien arrêtée de ne plus me revoir.

# XXXIV

## LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

Je revins à Paris, désespérée, comme toujours; il fallait pourtant prendre un parti. J'avais à m'occuper de moi, de l'avenir et de celui de ma petite filleule Solange que j'appellerai désormais Caroline, en souvenir de sa mère. J'avais de ses nouvelles; elle se portait bien. C'était une consolation, mais mieux elle se portait, plus il fallait songer à elle. Je résolus donc d'entrer dans un théâtre; je fis plusieurs tentatives inutiles.

On m'avait bien dit de m'adresser à M. Mouriez, directeur du théâtre des Folies-Dramatiques; mais il avait la réputation d'être brutal et je n'osais l'aller trouver. Je pris le parti de lui écrire,

lui disant qui j'étais et ce que je désirais. Il me fit répondre par son régisseur qu'il me recevrait le lendemain. Il n'est rien de tel que de faire une mauvaise réputation aux gens pour qu'on les trouve charmants; c'est ce qui m'arriva avec M. Mouriez. Je ne ferai son portrait ni au physique ni au moral. Tout le monde sait que c'est un des meilleurs administrateurs de théâtres qu'il y ait à Paris; il a fait sa fortune en payant bien ses artistes : c'est le contraire de beaucoup d'autres. Ses conseils, quoique un peu brusques, sont toujours bons; la preuve, c'est qu'une grande partie des acteurs et des actrices qui ont du talent sortent de chez lui. Tous ses anciens pensionnaires disent du bien de lui, lui sont reconnaissants et le regrettent. Je suis du nombre.

Je me rendis donc à son cabinet; il me regarda de côté, car il écrivait, et me dit :

— Vous voulez entrer dans mon théâtre ?

— Oui, monsieur, et je serais bien contente si vouliez m'y admettre.

— Vous n'avez jamais joué?

— Si, monsieur, mais bien peu et très mal: une pièce à Beaumarchais, une aux Délassements.

— Ce n'est pas beaucoup.

Il se retourna pour me regarder. Cet examen parut m'être favorable.

— Cela vous ferait donc bien plaisir d'être ici ? Je dois vous prévenir que j'ai des actrices qui vont bien, qu'il faut travailler, être exacte.

— Si vous voulez me prendre, je vous promets d'être exacte, je tâcherai d'être bonne ; si vous voulez m'essayer, vous ne me payerez pas pour commencer.

Je crus l'avoir fâché, car il fit un saut sur son fauteuil et me répondit sèchement :

— Mademoiselle, si, vous me convenez ; je vais vous engager et vous payer ; je ne fais pas d'engagement pour rien. Je paye les gens qui me servent. On m'a lu hier la parodie du *Juif-Errant*, vous débuterez dedans ; il y a un rôle de reine Bacchanale, cela vous convient-il ?

Ma réponse fut ma signature au bas de l'engagement qu'il me présentait.

— Bien, me dit-il, allez ! On vous lira la pièce dans quatre ou cinq jours.

Je sortis radieuse. Si, quand on est malheureux on a besoin de conter ses peines, c'est bien pis quand on a une grande joie. J'avais envie de crier aux passants : « Je suis engagée aux Folies ; on me paye, et on m'a dit qu'on fournissait les costumes. Mais, pensant que cela manquerait d'intérêt pour le public, je cherchais à qui je pourrais raconter cette bonne nouvelle. J'étais en ce

moment sur le boulevard Saint-Denis; Richard y demeurait. Je ne pouvais, si ce qu'il m'avait dit était vrai, trouver personne qui s'intéressât plus à moi, et je montai, après avoir demandé s'il y était. En chemin, j'eus le temps de faire bien des réflexions. Quoique son appartement fût très-joli, il était au cinquième étage; ajoutez qu'arrivée au quatrième la peur d'être mal reçue me prit. Je redescendis jusqu'au premier en me disant : Je l'ai quitté assez brusquement; il m'a dit la phrase de rigueur : « Comptez toujours sur moi. »

Admettons qu'il ait eu un peu de chagrin, il aura trouvé beaucoup de femmes pour le consoler; peut-être en ce moment y a-t-il chez lui une jolie garde-malade qui achève sa guérison. Je descendais toujours; encore un étage et j'étais dehors, mais je sentis dans ma poche mon cher engagement; l'envie de le montrer me reprit si fort que je regrimpai jusqu'au haut sans respirer. Je tirai la sonnette en pensant à ceci : que s'ils étaient deux j'aurais à la fois un confident et une confidente. Ce fut Richard qui vint m'ouvrir.

Je me mis à parler comme une pie; j'avais tant de choses à lui apprendre, que cela dura vingt minutes sans qu'il en comprît un mot. Il faut dire qu'il ne me prêtait pas une grande attention; il me regardait d'un air étonné.

— Ah! lui dis-je, c'est comme ça que vous me recevez; vous ne me dites même pas bonjour. Je m'en vais.

Il me barra le passage et se mit à rire.

— Je ne vous ai rien répondu, parce que je suis surpris de vous voir, ensuite parce que vous ne m'en avez pas laissé le temps; vous n'avez pas arrêté. Je vous remercie de m'avoir cru assez votre ami pour venir me conter ce qui pouvait vous arriver d'heureux.

J'étais fâchée d'être montée; il avait l'air bien froid; je me sentais mal à mon aise. Je me levai et lui dis :

— Et moi je vous remercie de m'avoir écoutée, je m'en vais... Il me fit rasseoir.

— Reposez-vous encore un peu, c'est bien le moins, après avoir monté mes cinq étages. Dites-moi donc comment il se fait que vous soyez libre?

— Ce n'est pas difficile à deviner. Robert m'a donné congé avec ordre de quitter le Berri sous vingt-quatre heures; les dix heures de chemin de fer étaient comprises dedans. J'étais assez faible de caractère pour lui; maintenant que je suis engagée, mon dédit aura de la fermeté pour moi; je ne partirai plus.

— Vous! me dit Richard d'un air triste, il n'au-

ra qu'un signe à faire et malheureusement vous y retournerez.

— Malheureusement? on dirait que cela vous vous fait de la peine; pourtant vous ne m'aimez plus, n'est-ce pas?

— Je l'ai cru, j'ai tout fait pour cela, c'est mon mauvais génie qui vous a amenée ici; si je ne vous avais pas revue...

— Eh bien! je m'en vais.

— Non, je vous en conjure, laissez-moi vous regarder; j'ai été si malheureux de vous perdre, j'ai tant souffert!

— Ça ne vous a pas maigri.

— Vous riez toujours, Céleste. Voyons, vous êtes libre, j'oublie ce que vous m'avez fait, restons amis; je crois que vous avez eu tort d'entrer au théâtre, on y dépense plus qu'on ne gagne.

— Vous saviez bien, Richard, qu'il y a eu dans ma vie un jour fatal; je suis forcée de traîner ma chaîne sans pouvoir la rompre.

— Oh! si je pouvais disposer de ma fortune, je vous ôterais bien vite ce chagrin; mais restez avec moi, patientez et bientôt... Je ne veux pas vous donner un faux espoir, ça fait trop de mal.

Je ne devinais pas sa pensée. Dans la crainte de me tromper, je ne cherchai pas.

Il voulut me reconduire, et je me sentis soula-

ée d'avoir retrouvé, si empressé, cet ami que j'avais abandonné, sans m'inquiéter du mal que je pouvais lui faire.

Je répétai aux Folies avec Lassagne, acteur très-aimé du public; évidemment, il avait du talent, mais il en était trop sûr; il ne parlait de rien moins que d'ouvrir un cours, afin de donner des leçons, des conseils à Bouffé, à Arnal, à Odry.

Il ne m'aidait jamais en jouant; il profitait de mon embarras en scène pour me jouer des tours; il ajoutait à son rôle. Je n'avais pas la réplique, et je ne savais que devenir. Pour produire un effet, il aurait fait siffler son meilleur ami.

Tout le monde le connaissait; on le tenait à distance. Il était aimé de peu de personnes. Souvent, M. Mouriez lui parlait durement; Mme Odry le pria bien des fois de cesser ce qu'elle appelait ses *cascades*, sous peine de le faire mettre à l'amende.

Il y avait, parmi les femmes, Angélina Legros; elle était là depuis quinze ou seize ans et commençait à être trop marquée pour jouer son emploi.

Dans chaque débutante elle voyait une rivale et ne la ménageait pas. Je débutai précisément par un de ses rôles; j'avais besoin de me faire des

amies dans le théâtre, et j'avais eu la naïveté de compter sur elle ; mais je renonçai bien vite à cette illusion.

Je frappai à d'autres portes : j'entrai chez Dinah, jolie petite brune, un peu bamban ; je ne fus pas longtemps à m'apercevoir de ses défauts. Elle avait toutes les petites faiblesses de l'enfance. Je passai à Duplessis : celle-là était nulle. Il restait une voisine, Frenex, extraordinaire créature, petite, maigre à lui compter les côtes, blond et rouge mêlés, un nez comme il y en a peu, des dents comme il est aise de s'en procurer pour son argent, la bouche grande, les cils et les sourcils blond albinos ; le tout peint en noir, blanc et rouge, était passable. Elle avait de l'esprit, elle était mignonne, distinguée, bonne actrice, capricieuse et coquette.

Une nouvelle amie était une conquête ; aussi me reçut-elle très-bien ; cela dura quelques jours.

Elle était malheureuse en affections, je ressentis le contre-coup de sa mauvaise humeur. Je suivis, triste de cette rupture, le couloir jusqu'à la loge de Léontine.

Elle voit à peine clair, c'est un bien grand malheur ; pourtant, cela lui fera pardonner un petit ridicule : elle ne se voit plus bien, et se fâche de ce qu'on ne veut pas lui faire jouer de jeunes gri-

settes. Elle a bon cœur. M. Dennery la connaissait bien, quand il fait Chonchon dans la *Grace de Dieu*.

Les Folies ne sont pas comme les autres théâtres : il n'y a pas de foyer pour les artistes ; les coulisses sont si petites qu'on attend son entrée dans sa loge ; ces loges sont grandes et claires comme le dedans d'une malle fermée ; on s'y ennuie à périr, c'est pourquoi j'étais allée faire une petite visite à toutes ces dames ; mais les abords n'avait pas été chose facile ; toutes s'étaient écriées en apprenant que j'étais engagée et que j'allais débuter aux Folies :

— C'est indigne de nous donner une Mogador pour camarade ! Quelle estime le monde aura-t-il maintenant pour les actrices des Folies ?

Si la morsure d'un chien vous rend enragée, les méchancetés dirigées contre vous à tout propos, souvent sans motif et toujours sans en avoir le droit, peuvent bien vous rendre un peu méchante.

Une seule de mes compagnes me donna des conseils et fut très-bonne pour moi, Mme Odry.

Quant aux hommes, c'était autre chose ; Hensey, Coutard, Boisselot, Hoster, tous étaient charmants pour moi, et se disputaient le plaisir de me donner des avis dont j'avais grand besoin et que je m'efforçais à suivre de mon mieux.

## XXXV

### OU L'ORGUEIL VA-T-IL SE NICHER?

Richard avait fait une cour assidue à Mlle Alice Ozy; il avait cessé tout à coup; elle s'était informée du motif de cette subite froideur. Le motif c'était moi. Elle me prit en grippe sans me connaître.

Un jour j'avais à dîner Richard et un de ses amis, le comte de B...

— A propos, dit celui-ci, après le dîner, viens-tu demain au bal chez Ozy? Cela me ferait plaisir; j'ai peur de n'y connaître personne.

— J'irais bien, dit Richard, si on avait engagé Céleste.

— N'est-ce que cela, dit son ami tout joyeux, je vais lui demander une invitation, c'est à côté. Je suis ici dans cinq minutes.

En effet, il fut à peine un quart d'heure. Je ne sais quel pressentiment m'avertissait, mais je passai dans ma chambre, me promettant d'écouter.

— Eh bien? dit Richard.

— Eh bien! mon cher, tu ne me disais pas que tu étais en délicatesse avec elle; elle m'a refusé net, et puis elle s'est ravisée, et m'a dit : Je veux bien qu'il vienne, mais je ne veux pas recevoir Mlle Mogador ; jamais cette fille ne mettra les pieds chez moi. Fi! l'horreur! pour qui me prenez-vous?

— Tais-toi, dit Richard, il ne faut pas dire cela à Céleste.

Je rentrai sans faire semblant de rien savoir; mon amour-propre était engagé. Je me fis à moi-même la promesse que l'altière Ozy me recevrait avant huit jours. Cela ne me paraissait pourtant pas très-facile. Je me rappelai que Victorine la connaissait. Je fus la trouver. Elle me fit un reproche d'être restée si longtemps sans venir la voir.

— Ma chère, je mérite encore plus vos reproches que vous ne le croyez, car je ne viens aujourd'hui que parce que j'ai un service à vous

demander; mais il ne faut pas m'en vouloir, le théâtre me prend tout mon temps.

— Je sais cela, me dit-elle en riant; je vous ai vue jouer il y a quelques jours, vous n'êtes pas bonne.

— Je tâcherai que cela vienne.

— Quelle idée vous a prise d'entrer là?

— Je suis tout à fait fâchée avec Robert.

— Alors, c'est un coup de tête?

— Oui, mais ce n'est pas pour parler de ça que je suis venue vous voir. Figurez-vous, ma pauvre amie, que j'ai reçu hier un grand affront. On a demandé pour moi une invitation à Mlle Alice Ozy, qui a refusé dans des termes qui m'ont blessée. Je veux la connaître, je veux qu'on me voie avec elle; pouvez-vous m'aider?

— Non, je ne la vois plus; mais je suis étonnée de son dédain; son talent ressemble au vôtre. Quant à votre nom de Mogador, vous pourriez faire comme elle, en changer. C'est gentil, Alice Ozy, mais ce n'est pas son nom.

— Ah! vous croyez?

— Je ne crois pas, j'en suis sûre. Il me semble qu'elle pourrait vous recevoir de plain-pied. Eh! parbleu! elle est liée en ce moment avec Rose Pompon. Vous devez connaître Rose Pompon!

— Oui, j'irai chez elle s'il le faut, mais

Mlle Ozy me recevra. Adieu, chère amie, ou plutôt à revoir. J'ai affaire et je n'ai que huit jours pour achever cette conquête.

— Vous avez plus de temps qu'il ne vous en faut.

J'arrivai chez Rose Pompon, qui se mit à m'en conter de toutes les couleurs. Il y avait chez elle une maîtresse de piano qu'elle chargea de baisers, de compliments, pour Mlle Ozy. Je compris que cette femme pourrait me servir. Je la priai de venir me voir le lendemain matin ; elle me dit qu'elle ne pouvait venir plus tard que dix heures, onze heures étant l'heure des leçons de Mlle Alice.

Elle arriva le lendemain. C'était une jeune personne de quarante ans, qui commença par me dire beaucoup de mal d'Ozy, bien qu'elle fût habillée des pieds à la tête d'effets qu'elle tenait de sa générosité. Je ne l'avais pas fait venir pour m'affliger sur l'ingratitude humaine.

J'abordai le sujet qui intéressait mon amour-propre.

— Figurez-vous, madame, que j'ai une envie démesurée de faire connaissance avec Mlle Ozy. J'ai entendu dire que c'était une charmante personne. Je ne me dissimule pas que cela est bien

difficile, la curiosité ne raisonne pas! Son appartement est, dit-on, somptueux.

— Et vous voudriez le voir, me dit-elle avec un petit air protecteur.

— Je l'avoue, c'était pour cela que j'étais allée chez Pompon; mais doutant de son crédit, je n'ai rien voulu lui demander.

— Et vous avez bien fait! Mlle Alice en a pardessus la tête de cette Pompon. C'est une menteuse, elle promet toujours et ne tient jamais. Je vais dire à Ozy que vous la trouvez jolie, que vous ne parlez que d'elle, de son luxe. Envoyez-lui des fleurs et avant deux jours elle vous demandera de vouloir bien lui faire une visite.

En effet, Ozy me fit dire par la maîtresse de piano que je faisais des folies, qu'elle avait reçu de moi une corbeille magnifique et qu'elle me priait d'aller voir l'effet qu'elle faisait dans son salon.

Je ne me fis pas prier et je n'eus pas à m'en plaindre. Elle fut charmante, m'engagea à revenir le plus souvent possible. Le lendemain, elle m'envoya demander si je voulais dîner avec elle au coin du feu. Ma réponse fut accompagnée d'un superbe bouquet. Elle me fit un cours complet de philosophie. Elle me parla de la *Bible*, de la grandeur et de la décadence des Ro-

mains et de ses goûts simples et modestes. Elle me répéta si souvent qu'elle était bonne, que je dus en être convaincue.

Je reçus une invitation pour son bal. Quelle belle occasion de mettre ma parure d'émeraudes!

J'arrivai la première, car elle m'avait bien recommandé de venir de bonne heure. Son appartement était littéralement inondé de fleurs et de lumières. C'était le plus beau que j'aie jamais vu; elle avait un goût exquis.

Le monde commençait à venir, Ozy était habillée simplement, ce qui lui allait à merveille, car elle est très-bien faite.

Deux femmes entrèrent dans le salon; elle fut les recevoir.

Quand elle revint près de moi, je lui demandai :

— Comment appelez-vous ces deux dames?

— Mesdemoiselles Ber....

— Ce sont les deux sœurs?

— Non, c'est la mère et la fille.

La fille était maigre, longue comme un échalas; elle était habillée en enfant avec une grande ceinture de ruban, elle prit un livre et alla bouder dans un petit salon, disant que si elle avait su se

trouver en si mauvaise compagnie, elle ne serait pas venue.

La mauvaise compagnie, c'était moi ; Ozy haussa les épaules et n'en fut que plus aimable ; quelques-unes de ces dames me firent bon accueil. Beaucoup furent dédaigneuses et hautaines. Je ne suis pas méchante, mais je pris leur signalement pour m'en souvenir à l'occasion.

Parmi toutes les femmes qui étaient dans ce salon, une me plaisait plus que toutes les autres. Elle était jolie comme les amours, et elle avai l'air fort aimable.

Je la suivais des yeux. je sentis que je l'aimais beaucoup, elle avait un charme irrésistible ; c'était la petite Page. Je n'osais lui parler. Ozy refusa de me la présenter.

## XXXVI

### MA VOITURE.

Tout cela m'avait aidée à passer un mois. Le souvenir de Robert m'apparaissait bien souvent; je me cachais pour pleurer.

Richard vint me voir, il était tout pâle.

— Qu'avez-vous donc, mon ami?

— Il n'est venu personne aujourd'hui?

— Non, pourquoi?

— Voyons, me dit-il, en me regardant comme un fou, ne mentez pas; n'est-ce pas que vous l'avez vu?

— Ah çà, de qui me parlez-vous?

— De qui? mais de votre Robert que j'ai vu ce matin; il est à Paris; ne faites donc pas l'ignorante, vous le savez bien.

Je ne pus répondre, mes jambes fléchirent; ce fut moi, j'en suis sûre, qui devins pâle comme la mort; Richard me prit le bras et me dit en me serrant avec colère : Vous voyez bien que vous l'aimez toujours; vous êtes tremblante.

— Je ne vous ai jamais dit que je ne l'aimais plus. Je vous ai dit que je n'irais plus chez lui.

— Et moi, je vous dis que demain vous me sacrifierez, si c'est son bon plaisir; je suis le plus malheureux des hommes!

Il se laissa tomber sur une chaise, et fondit en larmes!

Je n'eus pas le courage de lui dire un mot de consolation, car je souffrais autant que lui. L'éloignement et l'isolement dans lesquels Robert vivait étaient ma force; mais l'idée de le savoir à Paris, peut-être avec une autre femme, me torturait. Je n'entendais que ma peine et le pauvre Richard était oublié.

— Voyons, lui dis-je, n'allez-vous pas faire l'enfant, et m'ôter mon peu de courage. Je ne le verrai plus, vous savez que je ne ferai jamais un pas à sa rencontre; il m'a déjà oubliée, pourquoi

m'avoir dit que vous l'aviez vu; j'aurais ignoré sa présence.

— Je vous l'ai dit, Céleste, parce qu'il venait de ce côté, j'ai cru qu'il sortait de chez vous; je crois qu'il est revenu sur ses pas et qu'il m'a vu entrer ici.

Oh! l'égoïsme des grandes passions! Comme la nature est cruelle, comme le cœur est sans pitié pour les souffrances des autres, quand il saigne de ses propres blessures!

Richard, cet homme si bon, si dévoué, je le regardais avec fureur. J'aurais voulu le voir loin de moi. Au bout de quelques instants, il ne me fut plus possible de supporter cette torture. J'avais absolument besoin d'être seule.

— Tenez, Richard, allez chez vous, j'irai vous voir demain,

— Vous me renvoyez.

— Non, mon ami, je vous prie de me laisser seule, je suis souffrante.

Il se répandit contre moi en reproches, hélas! trop justes. Mais je n'étais pas disposée à les entendre.

Sa résistance me fatigua. J'ordonnai ce que je venais de demander. Il parut désolé, je n'y pris pas garde; j'étais aussi malheureuse que lui.

Robert était à Paris et n'avait pas cherché à me

voir ! Je ne lui avais même pas laissé un souvenir d'amitié ; pourquoi ? Que lui avais-je fait ? J'eus vingt fois l'idée de prendre mon chapeau et d'aller courir les rues jusqu'à ce que le hasard me fît le rencontrer.

Ma bonne, qui montait, m'apporta une lettre ; elle était de Robert, et contenait ces mots

« Je viens passer quelques jours à Paris : si vos occupations de théâtre ne vous retiennent pas trop, venez me serrer la main, je demeure rue Royale, et vous offre à dîner ; si vous ne pouvez accepter, venez toujours cinq minutes, j'ai à vous parler. »

Je pris un petit fiacre et me rendis chez lui. C'était peut-être bien une faiblesse, mais la passion peut-elle inspirer autre chose ?

Son appartement était à l'entre-sol, je vis sa figure derrière un rideau, il m'attendait.

— Comment, me dit-il, en venant au-devant de moi, une femme si élégante que vous sort en fiacre ; votre amant n'est pas généreux ; je vous avais pourtant bien lancée.

Je le regardais étonnée.

— Si c'est pour me dire cela que vous m'avez écrit, c'était inutile. Si peu qu'on me donne, je ne vous demande rien.

Je me dirigeai du côté de la porte. Il me rappela et me dit :

— Bon, vous avez le caractère mal fait à présent. Pardonnez-moi et faisons la paix. Je vous aime assez pour ne pas perdre de vue ce qui vous intéresse, je sais que vous êtes rentrée au théâtre ; c'est un piédestal : vous devez avoir du succès comme femme ; les hommes sont assez bêtes pour se monter la tête en regardant toutes ces baladines ; enfin, si cela vous convient, tout est pour le mieux ; je comprends maintenant pourquoi vous étiez si pressée de me quitter. Faites-vous de brillantes affaires? Oh ! ne vous fâchez pas, vous pouvez me dire cela en ami ; je veux vous aider ; une fille comme vous ne peut sortir à pied, la police pourrait l'arrêter ; je vais vous faire cadeau d'une voiture.

Il marcha sur moi. Ses yeux étaient ardents, ses lèvres blanches, il me faisait peur ; je reculai de quelques pas, je le croyais fou.

Il reprit.

— Vous voyez bien que j'avais quelque chose à vous dire ; j'ai à vous dire que vous ne m'inspirez plus que du dégoût. Quel moyen aviez-vous donc employé pour me fasciner? C'était de la magie, n'est-ce pas? Un honnête homme ne peut aimer une créature comme vous ; j'étais fou

quand je vous ai menée dans le château de mes pères. Pour vous, je me suis perdu dans la considération du monde. Que m'avez-vous donné en échange ? un corps flétri, une âme vile, vous avez été ingrate, ignoble ; vous n'avez pas respecté un seul jour le souvenir d'un homme qui avait tant fait pour vous. — Voilà ce que je voulais vous dire, vous pouvez aller le répéter à M. Richard qui vous attend sans doute en bas.

Il démasqua la porte pour me laisser passer.

Le sang m'était monté à la tête et m'avait aveuglée. Je faillis tomber à la renverse. Revenue à moi, je sentis mon cœur et mes artères battre violemment. La colère m'enveloppa, je devins une furie.

Je m'avançai à mon tour sur lui. — Ah! vous m'avez fait venir pour m'injurier ; et de quel droit, s'il vous plaît ? Du droit qu'a un lâche de faire une mauvaise action, du droit qu'on prend d'accuser les autres de ses torts pour s'excuser à ses propres yeux. Vous ai-je rien demandé ? Ai-je cherché à vous détourner d'une bonne résolution ? Vous ai-je entraîné à toutes ces folles dépenses ? Me suis-je plainte de vos caprices ? Vous devriez avoir honte du reproche que vous venez de me faire. Car je ne vous l'ai pas caché, je suis fille inscrite ; il eût été beau à vous de m'aider à sortir de cette position avant de me conduire chez vous ; si je ne vous

avais pas confié cet affreux secret sur moi-même, vous me feriez aujourd'hui verser des larmes de sang ; mais je vous regarde en face et je n'ai aucun reproche à me faire ; vous m'avez prise, quittée, puis reprise et quittée ; vous ne vouliez plus de moi, un autre m'a aimée. C'est un grand crime, n'est-ce pas ? Comment ! vous me jetez à la porte et un autre se permet de me ramasser ! Si on pouvait noyer les femmes avec lesquelles on a vécu, cela serait plus commode, n'est-il pas vrai, monsieur le comte ? Que voulez-vous ? la justice est mal faite.

J'eus un rire nerveux qui me fit atrocement mal ; je sortis en courant, j'étouffais. Dans la voiture je fondis en larmes. Je courus chez Richard lui raconter tout ce qui venait de se passer.

Il me plaignit et me reprocha doucement d'y être allée.

Je rentrai chez moi dévorée par la fièvre ; c'en était trop. Robert me fit demander, il regrettait sans doute le mal qu'il m'avait fait, car il me connaissait. Il avait dû comprendre tout le désespoir que j'avais au cœur. Je refusai de le voir ; il arriva derrière son domestique. Il ferma la porte du salon et vint s'asseoir près de moi ; je me levai, j'allai ouvrir mon armoire ; je pris dedans tous les bijoux qu'il m'avait donnés et je lui dis : — Une seule chose

peut vous amener ici, monsieur, c'est le désir de ravoir ce que vous m'avez donné : je vous le rends, mais comme je ne veux pas qu'en sortant vous portiez ces bijoux à une autre, je les brise. Et levant l'écrin au-dessus de ma tête, je le lançai de toutes mes forces dans la chambre.

La boîte s'ouvrit, les diamants, les émeraudes et les perles roulèrent de tous côtés.

— Vous êtes folle ! me dit-il en poussant la boîte du pied.

— Eh bien, oui, je suis folle de rage, je vous hais ; je me vengerai de vous sur le monde entier, si je le peux. Allons, je n'ai plus rien à vous, sortez ; mais sortez donc ; vous voyez bien que je ne veux pas pleurer.

Je venais heureusement de gagner un fauteuil. Je me sentis défaillir, j'avais des colères affreuses, dangereuses même, car je perdais la raison. Quand la réaction arrivait, je fondais en larmes : puis j'étais malade plusieurs jours.

Robert sonna, me fit donner un verre d'eau et me dit :

— Ma présence ne devrait pas vous irriter, Céleste ; j'ai eu tort et je venais vous demander pardon. Que voulez-vous ? hier en arrivant j'accourais pour vous voir ; car je n'avais fait ce voyage que pour me rapprocher de vous, j'ai rencontré

M. Richard. Il venait ici, cela me fit perdre la tête; quand je vous ai reçue, j'étais encore sous cette influence.

Il voulut me prendre la main, je la retirai. Exaltée par la colère, je criais :

— Mon Dieu ! faites-moi donc mourir ! Oh ! je me tuerai pour me délivrer de vous, Robert, et d'un monde qui me fait payer bien cher ma déchéance. Maudit soit le jour où j'ai fait le premier pas sur cette route qu'on vous montre, dans l'ombre, couverte de fleurs et d'illusions ! Éclairez-la donc, mon Dieu ! Faites donc voir l'abîme au bout ! montrez les serpents qui vous suivent et qui vous fascinent pour avoir votre jeunesse par lambeaux. Allez-vous-en, laissez-moi, je suis maudite.

Robert se mit à genoux et chercha, par de bonnes paroles, à calmer l'espèce de délire dans lequel j'étais tombée. Quand je revins à moi, j'avais un peu oublié ; ses yeux étaient pleins de larmes ; il me disait :

— Pardonne-moi ; je te jure de ne jamais recommencer.

— Je peux vous pardonner, Robert, mais je ne vous promets pas d'oublier.

Je passai toute la journée du lendemain dans mon lit ; il ne me quitta point.

Je reçus une lettre de Richard :

« Je vous ai attendue toute la journée. Vous ne savez donc pas ce que c'est que d'attendre quand on aime comme je vous aime? Plutôt que de vous perdre tout à fait, je me résigne à tout; mais je veux vous voir, ne fût-ce que cinq minutes. Céleste, je vous ai aimée parce que j'ai cru que vous aviez bon cœur ; ayez pitié de moi. Si je ne vous voyais pas demain, je ferais un malheur. Je sais bien que vous ne m'aimez pas comme *lui*, mais j'ai droit à votre amitié. Vous ne pouvez me réduire au désespoir, moi qui donnerais ma vie pour vous épargner une larme. Je veux croire que vous n'êtes pas libre de vos actions, pour avoir le courage d'attendre jusqu'à demain.

» Richard. »

Il avait raison, et sa prière était si douce qu'il m'eût été impossible de la repousser. Pourtant j'avais horreur de mentir, de tromper ; c'est peut-être le seul privilége de la triste vie que je menais, de pouvoir dire la vérité, si dure qu'elle soit. Les détours que je dus employer me firent hésiter, et je dis à Robert : « Mon ami, je vais au théâtre, où je suis attendue. »

Il était, depuis cette scène, d'une tendresse et d'une douceur dont on ne peut se faire idée.

— Va, me dit-il, je t'attends ici.

Arrivée sur le boulevard, je me retournai pour regarder ma fenêtre. Il y était et me suivit des yeux aussi longtemps qu'il put m'apercevoir.

Quand j'arrivai chez Richard, il avait une grande boîte près de lui ; il avait écrit plusieurs lettres, il écrivait encore.

— Ah ! c'est vous ! me dit-il en se levant, si pâle qu'il me fit de la peine ; je vous remercie d'être venue. Ce qui m'était le plus douloureux, c'était de mourir sans vous revoir.

— Mourir ! lui dis-je en lui prenant les mains pour le faire asseoir près de moi ; mourir ! vous, si jeune, si beau, qui devriez être si heureux ! Voulez-vous bien ne jamais prononcer ce mot-là.

— Pourquoi pas, me dit-il, quand c'est le seul moyen de retrouver le repos perdu ? Voyez, j'ai passé la nuit à écrire.

Il me montra les lettres que j'avais déjà vues, puis il ouvrit la boîte, prit un des pistolets qui se trouvaient dedans, et me faisant voir qu'il était chargé, il me dit :

— Je n'ai peur que d'une chose, c'est de me manquer.

Les plus douces natures sont celles qui éprouvent les plus violentes douleurs. Je ne doutai pas

un instant qu'il ne me dît vrai, et que sa résolution ne fût prise.

Je courus près de lui.

— Remettez ce pistolet à sa place, Richard, vous me faites peur.

— Vous avez tort, Céleste, la mort! c'est le bonheur pour moi. Je vous aime comme un insensé, ce n'est pas de l'amour, mais du délire. Vous ne pouvez pas m'aimer; vous voyez bien qu'il faut que je meure. Qui donc me regrettera? mon père a été empoisonné à Maurice, j'avais douze ans. Ma mère est morte, j'en avais quinze. Personne ne me donnera une larme.

J'ai voulu vous mettre à l'abri du besoin.

Je vous laisse tout ce que j'ai; quand vous serez malheureuse, pensez à moi, on ne vous aimera jamais comme je vous aime.

En me disant tout cela, il tournait son pistolet dans ses mains; j'entendis un bruit, il venait de l'armer. Je me jetai sur lui et j'essayai de lui arracher son pistolet. Dans cette lutte, il y eut une seconde où le canon se trouva tourné du côté de ma figure.

— Lâchez-moi, disait-il, prenez garde à vous.

— Non, répondis-je en redoublant d'efforts, tuez-moi si vous voulez, la perte ne sera pas

grande ; mais, je vous en conjure, ne vous faites pas de mal.

Il fit un mouvement pour se dégager, le coup partit de côté et en l'air; la balle venait de briser mon portrait.

On accourait dans la pièce voisine, il me fit signe de ne rien dire ; je m'appuyai à un meuble ; son domestique entra tout effrayé !

— Ah ! pardon, monsieur, de vous déranger, mais cette détonation...

— Ce n'est rien, dit Richard, je jouais avec mon pistolet, la détente est si douce que le coup est parti malgré moi.

Quand il fut sorti, Richard regarda mon portrait. La balle avait déchiré le front. Puis se retournant de mon côté, il me dit :

— Voyons, puisque vous ne voulez pas que je me tue, qu'est-ce que vous pouvez pour me faire supporter la vie ?

— Je peux vous jurer, Richard, que je suis votre amie la plus dévouée. Si je vous avais rencontré plus tôt, comme je vous aurais aimé ! Mais, que voulez-vous ? on suit sa destinée, on ne la fait pas ! Patientez un peu. Tout cela changera d'ici à quelques jours ; peut-être pourrons-nous partir ensemble ? Nous ferons un grand voyage,

si vous le voulez ; mais ne me désespérez pas, je viendrai vous voir.

— Vous me le jurez, Céleste ?

— Oui, soyez raisonnable.

— Je vous le promets ; quand reviendrez-vous ?

— Après-demain.

Je rentrai chez moi tout émue de cette scène. Robert me regardait les yeux, il cherchait à lire dans mon âme...

Quelques jours se passèrent ainsi ; Robert me connaissait trop bien pour ne pas s'apercevoir du changement qui s'opérait en moi ; certes je l'aimais plus que tout au monde, mais je ne pouvais briser le cœur de Richard qui me menaçait sans cesse des plus folles extravagances. Cette position m'était pénible et me rendait triste, froide ; Robert souffrait ; je n'osais lui tendre la main. Une ombre se plaçait entre lui et moi.

Il me dit un matin :

— Je pars ce soir, vous devez être heureuse ; votre liberté vous est si chère ! Je voulais vous faire un cadeau avant de m'en aller, il n'est pas prêt ; vous le recevrez sans doute demain.

— Mais, mon ami, je n'ai besoin de rien ; vous avez eu tort de faire une dépense, quelle qu'elle soit.

— Si, ma chère enfant, votre théâtre est loin, il vous faut une voiture ; je veux que vous soyez élégante, heureuse ; moi, je suis un triste compagnon ; vous serez plus gaie quand je ne serai pas là, je veux vous laisser jouir de la vie.

Cette situation double me pesait tellement, que pour la première fois j'accueillis la nouvelle de son départ sans regrets. Et puis, il faut bien encore une fois que je dise tout, au premier mot de voiture, mon imagination, toujours ardente pour les choses nouvelles, s'était enflammée. Robert partit le soir. Je passai la journée du lendemain à regarder par la fenêtre. A quatre heures, je vis un délicieux petit coupé s'arrêter à ma porte, un homme sauta du siége, tenant un papier à la main. Je descendis comme une flèche. L'on me demandait ; cette voiture était bien pour moi. Elle était attelée d'un joli cheval bai. Le harnais était marqué à mon chiffre. Sur le panneau de la portière, une petite jarretière entourait mes initiales avec cette devise : *Forget ne not*. Le coupé était peint en gros bleu : l'intérieur garni en soie de même couleur. J'en fis dix fois le tour, je montai dedans d'un côté, je descendais de l'autre, je touchais les garnitures d'ivoire, j'ouvrais et fermais les glaces, je regardais les passants d'un air triomphant. Dans ma pensée je leur disais : « Hein !

qu'en dites-vous ? » Ma joie s'arrêta court devant une réflexion : je ne pouvais monter tout cela dans ma chambre, où allais-je le mettre ?

Tout avait été prévu. Robert avait loué écurie et remise rue Rougemont. Le cocher, habillé à l'anglaise, avait reçu l'ordre d'arriver à quatre heures, heure de la promenade. Je montai vite chez moi m'habiller. Dans mon trouble, je mis une robe verte, un châle rouge, un chapeau jaune; je devais avoir l'air d'un perroquet. Les deux heures que durent la promenade au bois me parurent bien courtes ; tout le monde poussait des *oh !* et des *ah !* en me voyant. J'étais enchantée. Si ceux qui me regardaient ont compris le mouvement de mes lèvres, je leur disais : « Elle est à moi, ce n'est pas une voiture de louage. »

Ayant épuisé tous les regards des promeneurs, je rentrai chez moi. Arrivée au coin du boulevard de la Madeleine, j'aperçus Richard. Oh ! misérable frivolité de la femme enchantée de son nouveau hochet ! mon premier mouvement fut un mouvement d'orgueil.

J'étais ravie qu'il m'eût vue. Je le saluai et l'appelai d'un signe.

Mais ma voiture ne parut pas lui faire autant de plaisir qu'à moi. Il s'éloigna d'un air maussade.

Rentrée à la maison, je m'habillai d'une façon

moins voyante, et me résignai à aller, *à pied*, faire une visite à Richard.

Au lieu de me complimenter sur la beauté de mon équipage, il me dit froidement : — Combien vous a-t-on fait de rentes pour entretenir ce train de maison?

Je me grattai le front sans répondre; il avait raison, c'était une lourde charge. Mais comme je voulais être heureuse, sans inquiétude, je fis la grimace en lui disant : — Je pars demain pour Giscars : je vais voir ma petite filleule.

## XXXVII

### LONDRES.

J'arrivai chez la nourrice sans qu'elle fût prévenue. J'entrai dans la maison et trouvai seule, dans un berceau, une pauvre petite créature, si pâle, si faible, qu'elle semblait sur le point de mourir; je reconnus sur elle les effets que j'avais achetés pour ma filleule. Je soulevai l'enfant : sa tête roulait sans force. La nourrice était aux champs. Elle rentra au bout d'une demi-heure. Je courus au-devant d'elle. — Êtes-vous folle de laisser ainsi seule cette enfant ; vous n'en avez pas soin, elle est malade, ce n'est pasce que vous m'aviez promis. Je vous paye pourtant plus que je ne vous dois ; s'il lui arrivait malheur, prenez garde

à vous. La pauvre petite ne demandait qu'à vivre.

Cette femme me donna les plus mauvaises raisons. On habilla l'enfant qui commençait à me sourire ; je ne pouvais repartir que le soir, je passai donc la journée là.

Le mari était rentré quelques instants après sa femme, et semblait au moins aussi embarrassé qu'elle. Evidemment on me cachait quelque chose, la petite se mit à pleurer ; la nourrice la berça.

— Mais, lui dis-je, elle doit avoir faim.

— Ah! mon Dieu, madame, dit le mari, voilà ce qui nous gêne depuis que vous êtes là ; nous n'avons rien osé vous dire, mais l'enfant est sevrée parce que ma femme est grosse.

— Malheureuse ! m'écriai-je en me levant hors de moi, je ne m'étonne plus de l'état où est ce pauvre ange ; vous l'avez empoisonné avec votre mauvais lait, et pour ne pas perdre l'argent que je vous envoie, vous finissez de la tuer; misérable que vous êtes! Voilà comment vous désolez tant de pauvres mères qui vous confient plus que leur vie, leur enfant ; c'est affreux à penser ; je ne sais qui me retient de vous faire arrêter, car cet enfant n'a pas huit jours à vivre. Allez de suite me chercher un médecin.

Le médecin arriva au bout de quelques minutes ; je lui montrai l'enfant.

— Pauvre petite, elle a souffert, elle est si délicate. Elles sont toutes les mêmes, elles les sèvrent à trois ou quatre mois, et leur font manger de la soupe aux choux avec des pommes de terre, comme à leurs porcs; ils ont tous la pierre au bout de quinze jours. Celle-ci l'a aussi, mais vous pourrez peut-être la sauver avec des soins.

J'avais envie de battre cette vilaine femme qui m'avait indignement trompée. J'emmenai ma chère petite fille, et je revins à Paris en chemin de fer, un paquet d'un côté, une bouteille de lait de l'autre et ma filleule sur mes genoux.

J'avoue que j'étais un peu embarrassée. Je la gardai trois jours chez moi, et après l'avoir bien placée, je m'occupai de ma belle voiture.

Robert vint à Paris; ma vie de dissimulation allait recommencer et me faisait si peur que je pris un parti.

Je fus chez Richard et lui dis :

— Mon cher ami, je viens vous demander une preuve d'affection. M'aimez-vous assez pour me faire un sacrifice ?

— Pouvez-vous en douter?

— Je n'en doute pas, mais j'en serai plus sûre si vous faites ce que je vais vous demander.

— De quoi s'agit-il !

— De mon repos. Robert est ici; je ne pourrais

vous voir qu'en tremblant; il faut se cacher, se méfier des passants, je ne puis m'habituer à cette contrainte; ce qui ramène toujours Robert, c'est votre présence, partez. Allez faire un petit voyage; vous m'avez dit que vous aviez des affaires en Belgique. Partez de suite, allez à Bruxelles. Si Robert me quitte, ce qui ne peut tarder, j'irai vous retrouver.

— Je vous gêne, vous voulez vous débarrasser de moi?

— Non, mon ami, mais je ne puis vivre ainsi; partez, je vous écrirai tous les jours; si vous restez, je ne vous verrai plus.

Après mille objections, il me promit de partir le lendemain.

Je pris congé de lui en le remerciant de tout mon cœur.

Robert avait repris son appartement rue Royale, son caractère était d'une inégalité extraordinaire; un jour il me comblait de tendresse, un autre il me chassait, puis me demandait pardon et m'insultait de nouveau. A chaque raccommodement, c'étaient des dons superbes. Il venait de me donner une jolie calèche, doublée de gros bleu, qui lui appartenait, mais qu'il avait fait marquer à mon nom. Il me fit encore présent de deux beaux chevaux noirs que j'avais vus attelés à son phaéton,

le jour où il était venu me voir pour la première fois rue Geoffroy-Marie.

J'avais un des plus beaux équipages des Champs-Élysées, j'étais couverte de bijoux, de cachemires, de dentelles; pourtant je pleurais bien amèrement sous mon voile. Je ne pourrai jamais dire combien il me faisait souffrir par son caractère. Il passait sans transition de l'insolence à l'adoration. Mon cœur était un orage, ma vie un enfer. Comme j'étais loin du temps où je me disais : Un jour viendra où je dominerai complétement son caractère, où je faisais des plans de bonheur. Je vivais sans but, sans espérance. De courtes joies, de longs ennuis, un désespoir durable, voilà mon existence. Robert était aussi incapable de se détacher de moi que de me rendre heureuse. Il devenait fou de rage, quand il voyait qu'il ne pouvait chasser mon image de son cœur. Quelquefois, après un dîner où la colère, plus que le vin, lui avait monté au cerveau, il se croyait fort. Il voulait briser cette chaîne qui chaque jour se resserrait davantage. L'exaltation tombée, il revenait à mes pieds plus humble et plus passionné que jamais. Quand Richard était à Paris, sa présence le mettait en fureur. Quand Richard était absent, comme il n'avait plus rien à craindre, il était plus calme, mais il se contraignait moins et je ne ga-

gnais rien au change. Heureusement qu'il se présenta une occasion de nous voir moins souvent et je la saisis avec avidité.

On me fit demander au théâtre pour une nouvelle pièce appelée *les Martyrs du Carnaval*. — Je me disais : « En me voyant moins, Robert m'aimera davantage... il deviendra plus doux. » Ce fut encore pis. — Le théâtre l'exaspérait, parce qu'on me faisait danser dans toutes les pièces.

J'arrivais souvent les yeux bien rouges!... les pauvres figurantes qui gagnaient vingt-cinq francs par mois étaient plus heureuses que moi.

L'absence de Richard lui était toujours favorable dans mon cœur. Lorsqu'il était à Paris, je ne m'occupais guère de lui. Il m'avait habituée à le croire trop payé d'un sourire. Quand il n'était plus là, ma pensée se reportait vers lui avec plaisir, avec reconnaissance. Ce n'était pas de l'amour, c'était de l'attendrissement. Son souvenir profitait de toutes les réactions que me causaient les violences de Robert. Et puis, Richard m'écrivait des lettres si tendres, si affectueuses. Le moyen de résister à une plainte si doucement exprimée!

« Bruxelles, 30 juin.

» Chère Céleste, vous m'avez ordonné de partir, votre repos en dépendait, et je suis parti. J'avais

peine à contenir mes larmes... Vous, au contraire, vous aviez le visage riant et l'air heureuse — J'étais seul dans un des wagons du chemin de fer... j'ai pleuré comme un enfant! Mais quand je pense à ma position, j'ai le cœur rempli de tristesse!... Je vous aime et vous ne m'aimez pas. J'en ai la malheureuse conviction! Vous plaignez les autres, et pour moi vous êtes sans pitié! Vous ne m'avez pas demandé ce que je deviendrais, seul à seul avec mon désespoir! Non, cela vous importe peu. Je crois que vous ne savez pas encore à quel point je vous aime!... Moi-même je l'ignorais!..... Tant qu'on est heureux, on se laisse aller au bonheur. C'est à peine si on en sent le prix... Mais vient-on à le perdre, alors on n'a plus assez de larmes dans les yeux pour pleurer ce qu'on a perdu. Si cet éloignement durait encore quelques jours, je n'y survivrais pas; je saurais mettre un terme à mon martyre, à cette rage concentrée qui me brûle et m'étouffe; oui, Céleste, je mourrai pour vous, mais en mourant ma bouche n'aura que des paroles d'amour et d'adoration. Alors je vous laisserai plus heureuse avec d'autres amours. — Serez-vous donc inexorable pour moi?... N'aurez-vous donc jamais un mot de consolation à me dire?... J'ai une fièvre ardente... On me donne du quinine..... Cela ne me fera rien!... Rappelez-moi

et je serai guéri! Je ferme les yeux et je me figure être près de vous! — Je suis bien heureux alors, mais ce n'est qu'un éclair de bonheur qui s'évanouit aussi vite qu'il est venu. Qu'ai-je fait pour être aimé de vous? Rien, absolument rien, car je ne puis compter pour quelque chose la folle passion que j'ai pour vous, passion qui, je le sens bien, fera le malheur de ma vie, et ne finira qu'avec elle... Cette lettre va vous ennuyer... Elle contient ce qu'elles contiennent toutes, l'expression de mon amour!..... Les vôtres aussi sont les mêmes !... Toujours la froideur, l'indifférence!... Pourquoi ne me mentez-vous pas; il est si doux d'être trompé!... On croit si facilement quand on est malheureux! Il me semble que quand on est aimé comme je vous aime, on devrait au moins un peu de pitié à celui qu'on fait tant souffrir! J'ai lu mieux que vous dans votre cœur!... Vous croyez haïr cet homme... vous l'aimez plus que jamais!

» Je reçois une lettre de vous... — Vous me rendez une liberté qui m'est odieuse, et vous m'ôtez tout espoir de rapprochement!... Ah! ne craignez rien, je ne vous ferai aucun reproche. D'ailleurs, je n'en ai pas le droit, et mon amour pour vous est trop grand pour que je ne baise pas encore la main qui me frappe. Vous pouvez briser mon cœur, mais vous ne tuerez jamais mon

amour !... Je vais à Spa... J'ai besoin de me distraire... les émotions du jeu me donneront peut-être un moment d'oubli ! Un mot de vous, un signe ! et je serai à vos pieds !... — Je vous attendrai toujours...

» Richard. »

Cette lettre était trop bonne. Pauvre Richard ! je me reprochais d'avoir fait son malheur..... mais il était jeune, et, j'espérais, l'absence le ferait oublier.

En même temps que les *Martyrs du Carnaval*, on répétait, aux Folies, une pièce appelée *Blanche et Blanchette*. — Dans le rôle d'amoureux, débutait un jeune homme brun, mince, joli garçon, quoique d'une grande pâleur. Il s'appelait Alexis Didier. D'abord je n'y pris pas garde, mais on contait des histoires si extraordinaires sur son compte, que je le regardai plus souvent. Je cherchais les occasions de lui parler, de l'écouter !... je ne croyais pas au magnétisme, et je riais au nez des conteurs.

Didier est ce même somnambule que M. Dumas a étudié si longtemps... Il y avait des séances chez lui... tout le monde y était allé, et en était sorti convaincu de sa lucidité !... On m'avait offert de m'y conduire : j'avais refusé, parce que je

n'avais aucune confiance. On me dénonça à Didier comme une incrédule incorruptible. Il venait à moi, nous causions souvent ensemble... Quand sa causerie dépassait dix minutes, je me sentais fatiguée, engourdie!... Quand il me prenait la main, il me fallait un effort pour la retirer.

— Laissez-moi donc, Didier, on va dire que vous me faites la cour!... Il me répondait sans ôter ses yeux de dessus les miens :

— Laissez-les dire!

— Mais non, je ne peux pas!... et je me sauvais, pas pour longtemps. Quand j'avais fait quelques tours, je revenais à lui... il se mettait à rire et disait : — Vous voyez bien que c'est vous qui me cherchez!... — Je répondais oui, et je ne bougeais pas de place. Je trouvais cela stupide; je me promettais, le lendemain, aussitôt ma pièce répétée, de quitter le théâtre, car tout le monde riait de moi!... Bien sûr, on devait me croire amoureuse de Didier; pourtant je n'y songeais pas.

Quand on jouait les deux pièces, la mienne passait en premier; il n'arrivait donc qu'après moi au théâtre. Je disais aux personnes qui étaient dans ma loge : — Tiens! voilà Didier qui arrive!

— Non, me répondait-on, sa loge est fermée!

— Je vous dis qu'il arrive, je l'entends bien... Et en effet, il était au foyer ou sur la scène.

Un soir, au théâtre, je reçus un mot : il était de Richard.

« Il faut, me disait-il, que je vous voie demain... Venez chez moi, ou je vais chez vous! »

Son retour m'était on ne peut plus désagréable, mais je ne pouvais m'exposer à le laisser venir chez moi. J'allai le trouver.

Il était changé... il paraissait fatigué... il me fit asseoir et me dit :

— Je suis revenu, quoique vous ne m'ayez pas rappelé, ce à quoi vous ne pensiez guère!... mais je ne puis vivre sans vous! Écoutez-moi bien, Céleste, vous allez voir jusqu'à quel point cet amour tient à ma vie! J'ai bien réfléchi, voilà ce que je vous offre : un avenir heureux, honnête, qui vous aidera à oublier un passé dont je ne vous parlerai jamais! Je vous donnerai quarante mille francs!... nous partirons de suite en Angleterre, où je vous épouserai facilement, car je suis Anglais et n'ai pas de parents!... Ecoutez-moi jusqu'à la fin... vous n'avez pas le droit de me refuser, car vous avez fait le mal, vous devez le réparer, fût-ce même par un sacrifice. Ce n'est pas moi qui suis allé vous chercher, c'est vous qui êtes venue à moi!... Je ne vous regardais pas, vous m'avez fait tourner la tête de votre côté...

c'est un jeu qui m'a coûté cher, qui me coûtera la vie si vous me refusez.

Je ne savais que répondre. — Ce qu'il me disait était vrai... je cachai ma figure dans mes mains pour pleurer...

— Je ne puis accepter ce que vous m'offrez!... c'est de la folie, vous n'y avez pas réfléchi!...

— Pardon, me dit-il, si bien et si longtemps, qu'il me faut votre réponse de suite.

— Mais c'est impossible!...

Il se leva comme un fou... j'eus peur, je l'attirai près de moi et lui dis :

— Voyons, mon ami, soyez raisonnable!... J'étais si loin de m'attendre à ce que vous me dites, que j'en suis étourdie... donnez-moi le temps de me remettre... Et puis, êtes-vous sûr que cela puisse s'accomplir à Londres?... Allez-y deux ou trois jours, vous reviendrez me chercher quand je vous aurai écrit.

— Vous me trompez, Céleste, vous ne m'écrirez pas!

— Je vous jure que je vous écrirai.

— Je vous crois, et je pars ce soir.

Il était heureux... moi je revins triste. Je lui écrivis, mais pour le faire renoncer à cette folle idée.

A quelques jours de là, je déjeunais chez Ro-

bert, rue Royale, avec un de ses amis. Au milieu du repas, il me chercha querelle comme à l'ordinaire... cela commença pour un rien, et, comme à l'ordinaire encore, cela finit par un violent orage.

— Une fois pour toutes, lui dis-je, que me reprochez vous?

— Ce que je vous reproche, c'est d'avoir empoisonné mon cœur d'un amour qui rougit d'avoir pour idole Mogador! — Je vous hais parce que... je vous hais, enfin, parce que je vous aime.

Il passa dans sa chambre et me laissa avec son ami, qui me dit :

— Mais il est fou!

— Oui, et d'une méchante folie. Il vaudrait mieux se quitter que de vivre comme cela. — Voilà pourtant ce que j'ai refusé pour lui... Et je lui contai ce que Richard m'avait offert.

— Si c'est vrai, me dit-il d'un air de doute, vous avez eu bien tort de refuser, dans votre intérêt et dans celui de Robert, car il se ruine! Il faut absolument qu'il se marie.

— Vous savez bien qu'il a essayé cent fois et que cela a toujours manqué...

— Parce qu'il vous savait là, et qu'il n'y a jamais pensé sérieusement. Il ne pouvait manquer de réussir s'il l'eût désiré, avec son nom, son esprit

et sa fortune. Si vous étiez partie, mariée, et qu'il n'eût plus d'espoir, vous verriez qu'il en finirait.

Robert rentra, il regrettait sa mauvaise humeur et faisait son possible pour me la faire oublier; mais quand mes yeux étaient mouillés de larmes, ces larmes séchaient lentement.

Je reçus une lettre de Richard. Malgré ce que je lui avais écrit, il me répétait les mêmes offres, en me suppliant d'accepter.

Cette proposition était trop sérieuse pour y répondre sans réfléchir, car il ne s'agissait pas seulement de mon bonheur, mais encore du sien!

Le théâtre m'ennuyait!... Il faut, pour être acteur, une vie régulière. — Il est difficile d'être gaie en scène, de chanter, de danser, de faire rire les autres, quand le cœur est triste.

Didier continuait, pour convaincre mon incrédulité, à exercer sur moi une influence magnétique qui me fatiguait!. . Quelquefois je me fâchais; il me disait en riant : Commencez-vous à croire? — Je répondais : Non! pour ne pas céder; car je ne pouvais me dissimuler qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire. Il augmenta, par je ne sais quels moyens, son influence. Je le suivais pas à pas dans le théâtre... je savais presque toujours où il était, sans le voir. Cela m'inquiétait, m'irritait. Bien que cela ne fût

qu'une plaisanterie, je commençais à trouver qu'elle durait trop longtemps.

Un jour que Robert avait Montji à dîner, il me querella encore. Je n'avais jamais été patiente... Ce jour-là, moins que les autres, j'étais disposée à l'être. La scène devint si terrible, que mon secret m'échappa.

— Après tout, mon cher ami, croyez-vous que j'aie besoin de vous? Croyez-vous qu'en sortant, derrière le seuil de votre porte, je ne trouverai pas un ami qui me tendra la main? Mais... je n'aurais pas d'asile, je ne saurais où manger, que je ne resterais pas avec vous, si vous devez continuer à me traiter de la sorte! Si vous ne m'aimez plus, ou si vous êtes furieux de trop m'aimer, je n'en suis pas cause, et vous n'avez pas le droit de me rendre la vie dure comme vous le faites!

— Pourquoi, quand vous m'avez renvoyée, venez-vous me rechercher?...Votre caractère est une raquette, mon bonheur est le volant... je ne veux plus vivre comme cela. Ecoutez ce que je vais vous dire : je dois écrire demain le parti que j'ai pris; votre réponse va dicter la mienne! je vous aime encore : la preuve, c'est que je suis ici!... On m'a offert de m'épouser et de me donner quarante mille francs de suite, si je voulais vous quitter. J'aurais voulu ne jamais vous le dire, mais,

avant de prendre une résolution, je veux que vous me donniez votre parole d'honneur de ne plus me traiter comme vous le faites depuis quelque temps. Cette vie est un enfer ! mieux vaut nous quitter pour toujours...

— Bravo ! dit-il en riant aux éclats, la comédie est bien jouée, la scène de chantage bien inventée ; mais, ma chère enfant, je ne suis pas votre dupe. Qui donc vous donne d'aussi bonnes leçons ?

Ah ! on veut vous épouser... On vous offre de l'argent pour me quitter, et vous venez me le dire pour que je vous garde au même prix !... Eh bien ! voilà ma réponse : Si ce que vous dites est vrai, je vous engage à accepter. D'abord mon intention n'est pas de vous garder longtemps, et puis, quand même, je ne vous saurais aucun gré d'un sacrifice auquel je ne crois pas !...

Etre soupçonnée d'un pareil stratagème me parut plus odieux que tout le reste...

Je sortis exaspérée, jurant de ne plus le revoir, et bien décidée à partir. J'allai au théâtre, je suppliai M. Mouriez de me donner la permission de m'absenter quelque temps. Il me l'accorda.

Je rentrai chez moi ;

On me remit cette lettre de Robert.

« Quand on aime une femme indigne de soi et qu'on se sent trop faible pour la quitter, on se fait sourd et aveugle, c'est ce que j'aurais dû faire. On ne crée pas ce que Dieu lui-même serait impuissant à recréer. Le cœur d'une fille comme vous ressemble à une hôtellerie mal famée. Le passant honnête, qui s'y aventure par hasard, attire sur lui toutes les railleries des hôtes ordinaires. Quand un bon sentiment nous vient au cœur, les mauvaises passions, maîtresses du logis, l'en chassent bien vite. Vous dites que je ne vous ai pas aimée, mais l'amour que j'ai eu pour vous est ma seule excuse ; si je ne vous avais pas aimée, je serais le dernier des misérables. Votre semblant d'amour, à vous, a commencé par une caresse et finit par un chiffre. Je ne suis pas assez riche. Vous êtes libre.

» ROBERT. »

Je prenais la plume pour écrire à Richard. Ma femme de chambre l'annonça. L'impatience l'avait ramené.

Je poussai un cri de joie. Il me demanda ma réponse, — je lui dis : Quand partons-nous ?...

— Demain soir, si vous voulez. — Il vous faut le consentement de votre mère, et je désire que vous placiez cet argent avant notre départ. — Il posa

sur ma toilette un portefeuille que je lui rendis.

— Non : je ne veux pas de cet argent ; plus tard, nous verrons.

— Je veux que vous le placiez avant de quitter Paris... Ce n'est pas une grande fortune, mais cela vous aidera à élever votre petite fille ! Quoi qu'il arrive, ces quarante mille francs sont à vous.

J'étais confuse de tant de générosité ! J'allais peut-être refuser encore, quand je songeai à ces paroles de Robert : *Si c'était vrai, vous ne me le diriez pas !* Je pris le portefeuille, et le montrant dans ma pensée à Robert, je lui disais : *Vous voyez bien que je ne mentais pas.*

Tout fut prêt le lendemain soir ; le consentement donné, l'argent placé. Nous partîmes. Je recommandai de m'envoyer mes lettres poste restante.

Je faillis me trouver mal quand le chemin de fer m'emporta. Je cherchai vainement à entourer de mes pensées celui qui faisait tout pour moi, celui qui allait me donner son nom. Mon cœur rebelle saignait en pensant qu'il s'éloignait de Robert. Je me faisais honte à moi-même. Ma volonté était impuissante ; je pouvais diriger mon corps, non mon amour.

Richard me demanda si j'étais heureuse... je ne répondis rien pour ne pas mentir.

Une fois embarquée, j'eus plus de liberté; je pus pleurer. Nous eûmes une très-mauvaise traversée.

Richard était presque sans connaissance, tant il souffrait! Deux personnes, sur peut-être trois cents, tinrent tête à l'orage et restèrent debout. Je m'étais appuyée à une espèce de mât. Les bras croisés, je regardais les vagues furieuses, qui me semblaient courir après notre embarcation pour l'engloutir.

Je les attendais; j'étais prête à me laisser emporter par elles.

Quand le jour parut, j'appris que nous avions couru un véritable danger... Nous nous étions perdus. Les voyageurs n'avaient pas figure humaine... Un surtout, M. Eugène Crémieux, marchand de chevaux, que je reconnus pour être un des fournisseurs de Robert, était effrayant sous l'influence du mal de mer. J'avais remarqué, sur l'avant du bâtiment, un grand monsieur qui, pendant la bourrasque, n'avait cessé de fumer son cigare. Je demandai son nom à Richard qui venait de le saluer.

— C'est le prince de Syracuse.

— Eh bien! dis-je, il a le pied marin.

Arrivés à Londres, nous louâmes un grand appartement.

Dès ma première promenade, je pris cette ville en horreur. Le brouillard interceptait le jour, et ne s'ouvrait que pour laisser passer une neige noire qui tachait mon chapeau blanc et me mouchetait la figure. Je rentrai furieuse. Je voulus me laver avec de l'eau et du savon ; j'avais l'air d'un ramoneur. Cela s'était étendu. La maîtresse de la maison, qui était très-aimable et qui parlait français, me dit : — Madame ne connaît pas Londres... Il ne faut pas sortir avec des couleurs claires dans cette saison, et toujours avoir le soin de mettre un voile de gaze verte. Je la remerciai, me promettant de ne pas suivre son conseil. Je n'avait pas assez de courage pour m'habiller à l'anglaise.

Je venais de trouver le moyen de détacher ma figure avec du coldcream. Je ne sortis plus qu'en voiture. Je visitai tous les monuments. Une chose m'étonna : il fallait payer à toutes les portes pour entrer et pour sortir, donner je ne sais combien de shellings pour voir quelques bijoux dans une cage de verre. Je me disais que si les Français étaient comme cela, les étrangers ne seraient pas assez riches pour tout voir. Je trouvais cette rançon de mauvais goût. Ayant plus beau dans mon pays, je ne visitai plus rien ; j'étais triste, je m'en-

nuyais. — Richard ne savait qu'inventer pour me distraire; il m'achetait tout ce que j'avais regardé.

Le salon de notre appartement devint un magasin de robes, de dentelles, de bijouteries.

Il avait tout disposé pour notre mariage. Le moment approchait, non sans me faire grand'peur, car je doutais de moi, de ma résolution. Ce fut bien pis après avoir été à la poste, où je trouvai une lettre de Robert. Il avait gagné ma femme de chambre, et malgré ma défense, elle lui avait dit où j'étais et comment il pourrait m'écrire. Je cachai cette lettre, car Richard m'attendait et je n'osais la lire devant lui. Enfin il sortit; je brisai le cachet avec un battement de cœur... Voici ce qu'il m'écrivait :

« Si vous recevez encore une lettre de moi, ne croyez pas que j'espère un rapprochement entre nous. Vous m'avez vu assez faible, c'est que j'espérais; mais aujourd'hui, à quoi puis-je croire? Je croyais, avant le jour où vous m'avez manqué; depuis, je n'ai plus cru à rien. Vous êtes restée dans le vrai, le plaisir, le nouveau, le profit et une garantie pour l'avenir. Moi qui ne vivais que par le cœur et l'imagination... j'ai cherché à rompre... Je m'étais fait un faux courage... Vous m'avez abandonné, tout m'a manqué. Il y a aujourd'hui

une barrière que je ne franchirai jamais. Avec vous, Céleste, je n'ai eu que souffrance! j'ai souffert pour le passé, j'ai souffert pour le présent, je souffrirai toute ma vie. Si vous épousez cet homme, c'est une grande folie!... Une fois le caprice passé, il n'y aura plus pour vous que reproche et amertume. La tête est tout chez lui, le cœur n'y est pour rien. Si mes conseils peuvent être de quelque poids dans votre conduite, je serai heureux de vous rendre en bonheur tout ce que je souffre depuis votre départ auquel je n'ai pas cru jusqu'à ce que j'en aie eu la preuve matérielle. Je cherche partout une distraction que je ne trouve nulle part; je n'ai pas le courage de la chercher jusqu'au bout. La femme n'existe pour moi qu'en vous... J'ai lutté contre l'impossible... pourquoi vous en voudrais-je?... N'ai-je pas eu de vous tout ce qu'on pouvait en avoir? Cet homme sera-t-il plus heureux de vos caresses que je ne l'ai été? En aura-t-il de plus tendres? Cela n'est pas possible!... Une fois son imagination assouvie, que lui restera-t-il?... Rien! — Je serai vengé de lui, car il ne souffrira pas plus que je ne souffre.

» Vous m'avez reproché des lettres et des paroles inspirées par la colère; elles vous ont froissée parce que vous n'avez pas su y trouver tout ce

qu'elles contenaient de passion et de désespoir. La femme qui aime n'a d'autre moyen de prouver son amour que par son dévouement, son abnégation ; elle voudrait être la dernière du monde entier, pour devoir tout à celui qu'elle aime et en être fière. Vous avez été ainsi quand vous m'aimiez.... quand vous ne m'avez plus aimé, je vous ai humiliée, cela devait être.

» Pardonnez-moi de venir vous troubler au milieu de vos joies et de vos plaisirs. Si ma lettre vous ramène à quelque sentiment triste, vous trouverez immédiatement une consolation dans le baiser que vous donnerez ou dans celui que vous recevrez.

» Adieu.

» ROBERT.»

Après cette lecture, je pleurai ; pourtant j'étais heureuse ; sa lettre me prouvait qu'il m'aimait encore.

Richard rentra.... Je faillis perdre la tête, car je venais de faire un projet de départ. Je ne pensais plus à lui.

Les formalités à remplir pour notre mariage étaient finies ; le temps à attendre par des dispenses acheté.

Richard me dit : — Allons, Céleste, c'est au-

jourd'hui que vous serez ma femme, c'est la plus grande preuve d'amour que je puisse vous donner. Rendez-moi heureux, et c'est moi qui vous serai reconnaissant.

Il m'avait commandé à Londres une toilette complète.... je m'habillai machinalement... je n'osais rien dire... je ne voulais pas me marier, et je ne savais comment lui faire comprendre que que nous allions tous deux à notre perte.

J'avais une robe de brocart gris-perle, un châle de dentelle noire, un chapeau blanc.

— Cette toilette est de demi-deuil, lui dis-je, c'est horriblement triste!

Il mit sur mon chapeau un magnifique voile qui avait été fait pour la reine et qu'il avait acheté la veille.

Je me laissai conduire....., mais quand la voiture s'arrêta, la pensée, la vie me revinrent.

— Non, non, dis-je au cocher, n'arrêtez pas, marchez!... Richard, dites-lui de dépasser cette porte, il faut que je vous parle.

Je m'enfonçai dans la voiture, et me tins au coussin comme si l'on eût voulu m'en faire descendre par la force.

Il donna ordre de retourner à l'hôtel. Il ne me dit pas un mot pendant la route... je n'osais lever les yeux sur lui. Rendus à notre appartement, il

me montra un fauteuil, prit une chaise et me dit :

— Voyons, Céleste, qu'avez-vous à me dire?

Il me disait cela si doucement, il me regardait d'un air si bon, que je ne sus que répondre... mon voile moitié baissé cachait ma rougeur... je tremblais, mes dents claquaient.

— Dites-moi ce qui vous est arrivé ? — vous ne répondez pas!... je vais vous le dire. Vous venez d'avoir peur de ce que vous alliez me promettre... Vous ne m'aimez pas, vous n'avez pas le courage de me donner votre vie tout entière. Il n'y aurait pas dans ce refus de quoi vous en vouloir, c'est de l'honnêteté... une autre aurait pris mon nom et l'aurait traîné dans la boue. Je vous l'offrais avec confiance dans l'avenir, vous ne voulez pas, vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais ; je tuerai mon amour ou il me tuera !

Il cacha sa figure dans ses mains pour pleurer. Je me jetai à ses genoux, je lui demandai pardon du mal que je lui faisais. — Tenez, Richard, n'ayez que du mépris pour moi, je suis indigne d'un amour comme le vôtre... chassez-moi, je suis une misérable... mais je souffre!... ce n'est pas ma faute... ayez pitié de moi, ne m'accablez pas de vos reproches, je ne pourrais pas les supporter ! Oh ! j'étouffe ! ma vue se trouble...—je me sens mourir.

Je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais dans un fauteuil... on m'avait déshabillée... la maîtresse de la maison me mettait une robe de chambre... j'allais demander ce qui s'était passé... Richard me fit signe de me taire.

Quand nous fûmes seuls, il me prit la main et me dit : — L'air de Londres vous fait mal, Céleste, nous partirons demain. Il resta quelque temps sans me parler, puis, me regardant avec colère, il reprit : — Comme vous l'aimez, cet homme !

Le reste du temps se passa dans le silence. Nous partîmes le lendemain avec des émotions bien différentes au cœur.

Arrivé à Paris, il descendit dans un hôtel, cité Bergère, car il avait fait vendre son appartement pendant notre absence.

Robert sut bien vite mon retour... il m'écrivit plusieurs lettres que je laissai sans réponse. Je ne m'appartenais pas... la reconnaissance me faisait un devoir de rester auprès de Richard... je ne voulais pas sortir avec lui, pour éviter une rencontre qui, je le savais, aurait eu des suites terribles.

Je reçus une nouvelle lettre de Robert.

« Je te pardonne tout le mal que tu me fais.

Quoi!... quand je te dis que je t'aime, que je souffre, tu ne trouves pas dans ton cœur l'écho d'un souvenir! C'est mal, Céleste, d'être ingrate. Tu ne m'as pas pardonné un moment de vivacité, tu m'as reproché de ne plus t'aimer... peux-tu être injuste à ce point... Le jour où tu ne m'as plus aimé, tu as eu assez de pitié pour moi pour me le cacher, pour me mentir jusqu'au jour où tu as cru m'avoir assez payé l'amour que j'avais pour toi. Merci, mon enfant... pourquoi n'avoir pas fait durer mon rêve quelques heures de plus? Il était si doux pour moi; si tu savais pourtant comme, dans un baiser, je te donnais d'amour, de tendresse, de passion! comme ces baisers venaient de loin, du fond de mon cœur! Que n'ont-ils versé sur le tien un peu de ce feu qui me brûle? Oh! tu ne m'aimes plus aujourd'hui, tu ne me comprends pas... c'est donc fini, je ne te verrai plus... je vais partir, aller bien loin!... Pourquoi montrer mes larmes? On en rit, et tout cela te ferait pitié, voilà tout. Oh! reviens à moi, je te demande pardon de tout ce qui a pu t'offenser, je ne le pensais pas. Viens me voir au moins pour me dire adieu, je ne t'ai jamais fait de mal. Ne m'abandonne pas ainsi, je t'aime... reviens, et tu auras plus que tu n'as pu rêver! Je ne puis vivre sans toi... Viens, viens, c'est mon cœur qui t'ap-

pelle. Je suis malade dans mon lit... Refuseriez-vous un peu de pitié à un homme dont le seul crime est de vous avoir trop aimée... le laisseriez-vous mourir sans un mot de consolation!... Non, je connais votre cœur, vous viendrez, je vous attends!... »

Le lendemain, il y avait des courses au Champ-de-Mars... Je fis atteler ma calèche pour y aller. En descendant, je trouvai des roses plein ma voiture... Je pensais que c'était une galanterie de Richard et je partis en emportant un petit mot que je voulais mettre moi-même chez Robert, et où je lui disais :

« Vous m'aimez aujourd'hui, parce que je suis à un autre ; s'il n'était plus là, vous ne vous baisseriez pas pour me ramasser à terre. Je vous ai bien prévenu! Avant de prendre un parti, mon cœur a crié! Vous savez bien que je vous aime, et vous m'avez plaisantée, raillée. Je suis partie... Vous m'avez écrit des injures... j'ai tout supporté, sans vous faire un reproche!... j'avais le cœur gros. Je vous quitte, je vais aux courses. Il faut bien que je jouisse de mon luxe, de mes succès! J'ai fait le malheur de trois personnes ; on va m'admirer... je suis à la hauteur de ces femmes que je méprisais. Des chevaux, des voi-

tures, avec cela, on n'a plus besoin de son cœur... la vie est un pont qui traverse l'âme. Au commencement, il y a l'amour ; à l'autre bout, l'ambition, l'orgueil.

» J'ai commencé avec vous par le premier ; vous m'avez poussée, je suis sortie par l'autre. C'est votre ouvrage. Tous les reproches que vous me faites, je les jette sur vous... mon cœur n'est-il pas une hôtellerie mal famée!... Je vous en chasse pour vous éviter d'être en si mauvaise compagnie.

» CÉLESTE. »

Je donnai cette lettre à un commissionnaire... Je doutais trop de mon courage pour la remettre moi-même.

## XXXVIII

Le lendemain, à dix heures, le médecin qui m'avait soignée place de la Madeleine, et que Robert avait gardé, demanda à me parler. On le fit entrer dans ma chambre.

Après m'avoir saluée assez froidement, il me dit :

— Si étrange que vous semble ma démarche près de vous, soyez persuadée, mademoiselle, que je viens de moi-même ; je sors de chez M. le comte de ***. C'est la quatrième visite que je lui fais depuis hier six heures. Je l'ai soigné deux fois ; il a eu une attaque très-violente, le sang l'étouffe, il a le délire. Son valet de chambre m'a dit que cette nuit il avait ordonné vingt fois qu'on vînt vous chercher ; on n'a pas osé le faire. Je

viens vous prier d'y aller, ne fût-ce qu'une heure. Il a du chagrin, c'est le plus grand de son mal. Je ne sais quelle est votre position vis-à-vis l'un de l'autre, mais je n'ai pas hésité, me rappelant que sur un mot de moi, il vous avait emmenée chez lui, à la campagne, vous voyant dangereusement malade.

Mon cœur avait cessé de battre.

Je ne pris pas le temps de répondre, je pris un châle, un chapeau, et je dis au docteur : — Partons! je suis prête.

Quand j'arrivai chez lui, rue Royale, je fus effrayée; les domestiques couraient de droite et de gauche; Robert venait d'avoir un accès terrible, on m'engagea à ne pas entrer dans la crainte que ma vue ne lui fît mal. Je n'écoutai rien et j'entrai dans sa chambre. Il était bien changé ; ses joues étaient pâles, ses yeux brillants comme des éclairs. Je m'approchai de son lit; il me regarda deux ou trois minutes; puis, comme sortant d'un rêve, il se pencha hors de son lit, et me saisissant le poignet, il me dit:

— Oh! c'est vous; venez plus près, que je voie comment est faite la figure d'une femme qui peut causer tant de douleurs. Votre baiser, c'est celui du serpent, il empoisonne! Les goules boivent le sang, vous, vous dévorez le cœur, vous le déchi-

rez avec vos ongles, et, quand votre victime est à l'agonie, vous apparaissez, non pour lui porter secours, mais pour jouir de votre œuvre de destruction! Qui donc vous amène? C'est l'enfer qui vous envoie! Mais je ne suis pas mort; j'ai encore assez de force pour vous écraser comme une vipère! Il me serrait le poignet à me le briser; je n'osais dire un mot, faire un mouvement; il était fou! Il se mit à rire et me dit : — Tu pâlis, tu as peur. Le charme est tombé; je te vois telle que tu es. Par quelle magie m'as-tu donc séduit, fille de Satan? C'est du feu que tu as mis dans mes veines; maintenant tout est dans ma tête.

Il me lâcha pour porter ses deux mains à son front. Sa chemise se tacha d'un sang noir; la saignée qu'on lui avait faite venait de se rouvrir. Je sonnai, le médecin lui rebanda le bras après l'avoir laissé saigner, et m'assura que c'était une bonne chose.

En effet, Robert me parut plus calme et me dit, comme s'il me voyait seulement :

— Ah! te voilà; tu as bien fait de venir. Il y a si longtemps que je t'attendais. Je vais me lever; je suis courbaturé. Tu vas rester près de moi, n'est-ce pas? J'ai besoin de te voir. Où étais-tu donc? Il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue.

— Oui, lui dis-je, je vais rester près de vous, je ne vous quitterai plus.

J'ôtai mon châle et mon chapeau. Je me tins assise à la tête de son lit, sans oser respirer.

Il me parla de choses et d'autres, puis s'endormit.

Le médecin me dit en partant :

— Ne le quittez pas ; il est sanguin, il pourrait avoir de nouvelles crises, je viendrai demain de bonne heure. S'il y avait du nouveau, envoyez-moi chercher.

Une fois seule avec le silence et mon malade, je pensai à ma situation, à Richard que j'allais désoler ; mais je ne pouvais abandonner Robert dans un pareil moment. Je m'approchai d'une table où il y avait de quoi écrire et je commençai une lettre pour Richard :

« Mon ami, je suis indigne de votre amour ! C'est la tête bien basse que je vous demande pardon du mal que je vais encore vous faire. Oubliez-moi, je suis une ingrate, indigne de vous. Louise, ma femme de chambre, vous remettra cet argent que je ne puis garder. Ne cherchez pas à me voir. — Partez, s'il le faut, mais oubliez. — Robert est dangereusement malade, je suis près de son lit et ne sortirai de sa chambre que lorsqu'il sera hors

de danger. Ne croyez pas que je sois tombée dans un piége et que je cherche à excuser ma conduite par un mensonge ; je ne suis pas prisonnière, les portes sont ouvertes. Je reste parce qu'il me semble que je remplis un devoir. Je vous ai connu trop tard, Richard, sans cela je vous aurais aimé comme vous méritez de l'être. — J'ai cru, en entrant ici, que Robert allait me tuer. Je regrette qu'il ne l'ait pas fait; ma vie est une des plaies du monde ; je fais souffrir ceux qui m'aiment et je suis malheureuse au milieu d'eux. Ne me maudissez pas, mon ami. Plaignez-moi. Je suis une mauvaise étoile, je porte malheur! — J'ai au moins une consolation, c'est de ne jamais vous avoir menti. — Dans quelques années, je serai seule, abandonnée ; je me souviendrai alors de ce que j'ai perdu en vous, je verserai des larmes bien amères ; mais il sera trop tard, et vous serez vengé. Adieu ! Un peu de courage vous sauvera d'une vie de regrets. Pardonnez-moi!

» Céleste. »

Je fis venir ma femme de chambre, je lui remis cette lettre. Robert dormait toujours ; la sueur lui tombait du front ; il était agité. Il se réveilla tout à coup en m'appelant.

Je passai huit jours sans le quitter; j'avais dé-

fendu qu'on m'apportât aucune espèce de lettres ; je ne voulais pas qu'une seule plainte arrivât jusqu'à moi. Je sentais trop combien j'en méritais.

La maladie de Robert n'avait pas changé son caractère. Il se mettait en fureur contre moi sans motif, quelquefois il sonnait son domestique pour ne pas me demander sa tisane que j'avais près de moi. Il me disait de m'en aller, que ma présence lui faisait horreur. Comme je pleurais sans répondre, il me demandait pardon de ses emportements, m'embrassait les mains et me disait : — Je t'aime plus que ma vie ; si je ne te voyais plus, je deviendrais fou !

Sa nature robuste triompha du mal. Au bout de quelques jours, il était rétabli. Il me laissa aller chez moi, après m'avoir fait jurer de revenir de suite.

Je trouvai quatre lettres de Richard, la première contenait ceci :

« Pourquoi vous ai-je connu, Céleste? Je ne vous dirai ni injures, ni reproches, je laisse cela à cet homme que vous me préférez. Ce qu'il aime en vous, c'est moi. Quand j'aurai fui au bout du monde un tourment que je ne puis supporter, il vous quittera alors, sûr que je ne serai plus là toujours trop heureux de vous recevoir. Vous vous

rappellerez mes paroles, vous penserez peut-être à moi. Souvenez-vous que je vous ai offert ma vie, mon nom, et que pas un amour ne peut se comparer au mien. Ce n'était pas assez de m'abandonner à mon désespoir, il faut encore que vous m'insultiez en m'offrant de reprendre de l'argent que j'ai été si heureux de vous offrir. Vous me le renverriez que je le donnerais aux malheureux. — Il y a un jour de votre passé que vous pouvez presque racheter avec cette somme ; gardez-la, c'est tout ce que je vous demande en partant. Je vais chez une de mes sœurs ; je n'ai plus la force de souffrir. J'ai passé quatre jours sous les fenêtres de la rue Royale, espérant toujours vous apercevoir derrière un rideau. — Ah qu'ils ont été longs ces jours ! J'aimerais mieux mourir que de les recommencer. »

Les autres lettres étaient dans le même genre, toujours douces et pleines de regrets.

Ma mère vint me voir.

Quand elle était délaissée d'un côté, elle se souvenait de moi. Elle me conta toutes ses peines. — Après lui avoir fait promettre qu'elle ne verrait plus Vincent, je lui promis que je lui achèterais un bureau de tabac ou un hôtel garni, espérant que ce serait une grande distraction pour elle. Elle

trouva ce qui lui plaisait, et trois jours après, je l'établissais rue et hôtel Cléry.

Trois mois se passèrent.

Robert était horriblement triste; il était bon, mais il avait au fond du cœur une peine qui le dévorait. Mon voyage à Londres lui revenait sans cesse à l'esprit. Un chiffon, une parole le lui rappelaient. Alors il tombait dans des rêveries si tristes, que son sourire me faisait mal. Richard était toujours dans sa famille; je tremblais de le voir revenir, car c'eût été bien pis encore. Mes seules querelles avec Robert avaient pour objet les cadeaux qu'il ne cessait de me faire. S'essayant en vain de modérer ses dépenses, il était horriblement gêné, mais les marchands qui lui vendaient, ces usuriers habiles, lui renouvelaient à chaque échéance ses valeurs et lui doublaient en deux ans ses mémoires.

Un jour, un de ses parents vint me voir; c'était un gros homme, très-spirituel. Quoiqu'il fît grand étalage de son intérêt pour Robert, il ne lui aurait pas donné vingt-cinq louis; mais il était prodigue... de conseils.

— Voyons, me dit-il, vous aimez Robert? Eh bien, vous ne le lui prouvez guère! Comment, vous le laissez se ruiner comme un niais! Conseillez-lui donc de se marier. Qu'est-ce que vous en ferez quand il n'aura plus un patard? Raisonnez-le

un peu, il vous écoutera. Si ce malheur-là lui arrivait, je serais bien désolé, mais je ne lui donnerais pas un sou, j'ai des charges.

— Mon Dieu! lui dis-je, il n'en est pas là et ne vous demandera rien. Je lui ferai part de l'intérêt que vous lui portez et je tâcherai de lui faire comprendre vos bons avis.

J'ai toujours été bien folle, mais toutes les fois qu'on m'a fait entendre le langage de la raison, j'ai fait un grand effort pour l'écouter. Si cela n'a pas duré longtemps, c'est la faute de ma nature bien plus que celle de ma volonté.

Le soir je parlai à Robert de son avenir. Je lui disais :

— J'ai peur pour vous. Je suis plus raisonnable maintenant ; si vous vouliez vous marier, je ne me fâcherais pas avec vous ; je partirais de Paris, si ma présence vous gênait ; vous m'écririez de bonnes lettres, auxquelles je répondrais avec mon cœur. Nous passerions de ce grand amour à l'amitié qui dure toujours.

— Oui, me dit-il, vous avez raison, conduisez-moi, dictez ma conduite ; mais je veux vous voir, vous avoir près de moi dans l'avenir. Nous allons partir pour le Berry ; nous achèterons une petite maison où vous mettrez tout ce qui est à vous et qui se trouve chez moi à la campagne.

Ce fut convenu, et nous partîmes quelques jours plus tard. Nous trouvâmes une délicieuse maisonnette, dont le parc donnait dans la forêt. Impossible de chasser sans que j'entendisse le son du cor et les aboiements des chiens.

Ma présence dans le pays était d'un mauvais effet pour les nouveaux projets de Robert; il se chargea de tout arranger dans mon ermitage et je revins à Paris.

En arrivant, je fus voir ma mère. Elle n'avait rien trouvé de plus joli que de louer l'appartement du premier à M. Vincent. La colère me prit et je leur donnai congé à tous les deux. Je revendis l'hôtel presque de suite.

J'écrivais à Robert, qui s'ennuyait horriblement au Berry, mais qui y restait pour bien prouver au monde qu'il ne me voyait plus.

Je commençais à être heureuse dans ma solitude, parce que j'étais tranquille; mais il n'était pas dans ma destinée de me reposer des émotions : quand un ennui disparaissait, un autre revenait. Un jour, à quatre heures, on m'annonça M. Richard. Je restai clouée à mon fauteuil. J'aurais voulu ne pas le recevoir, pour éviter une explication qui m'était pénible. Il me donna la main et ne me fit pas un reproche.

— Ma chère Céleste, j'arrive. Croyez bien que je

me suis informé ; on m'a assuré que M. Robert était dans ses terres, et je me suis présenté chez vous, espérant que vous auriez toujours un peu d'amitié pour moi. Mais comme le cœur des femmes est un abîme dont on ne connaît jamais le fond, si j'ai trop espéré, je me retire.

J'en étais quitte pour la peur. Je m'attendais à une scène, et ce qu'il me disait n'était pas embarrassant du tout.

— Vous êtes et vous serez toujours le bienvenu. Je craignais vos reproches, et comme je sais que je les mérite, je ne voulais pas les entendre.

— Je ne vous en ferai plus; il n'y a pas de scène possible entre nous. Non, Céleste, je ne vous fatiguerai pas de plaintes qui vous irriteraient contre moi. J'attendrai ; je vous aimerai autant dans dix ans qu'aujourd'hui.

J'avais été bien gâtée, bien adulée, mais je ne pus m'empêcher de rire; je ne croyais pas aux amours qui durent dix ans.

— Je ne vous demande rien que la permission de venir vous voir quelquefois.

— Mais certainement, tant que vous voudrez.

C'était bien imprudent, cela : en voici la preuve. J'écrivais toujours à Robert; je n'avais pas cru nécessaire de l'informer du retour de Richard ; je ne sais qui s'en chargea, ou bien il le devina.

Un jour, j'avais invité à dîner Maria. C'est un nouveau personnage, qui mérite que je vous fasse son portrait et que je vous raconte dans quelles circonstances je l'ai connu.

Maria est une grande femme, fort jolie de figure; mais elle a l'air dur et est extrêmement maigre. Je l'avais connue dans le temps où j'allais à Versailles.

Je la retrouvai à un bal à l'Odéon, bal donné par M. Lireux, directeur du théâtre à cette époque. Il était très-bon pour les femmes; il les rassemblait en masse, se promenait dans la salle de danse, faisait un choix et les emmenait souper dans le foyer des artistes. Je dois vous dire, pour mettre sa moralité à l'abri, qu'il n'y avait jamais moins de quarante personnes.

J'étais allée à ce bal masqué avec Marie la blonde. Son amant lui avait donné rendez-vous; comme toujours, il avait manqué, et Monrose, que je connaissais un peu, m'avait engagée à souper avec les autres artistes. M. Lireux me reçut très-bien. J'avais un joli costume et je crois me rappeler qu'on me fit les honneurs de la soirée. Il y avait à ma droite une grosse fille, aux narines évasées, aux grands yeux à fleur de tête; c'était Clara Fontaine.

Elle regardait avec envie le costume de Maria.

Elle vivait dans le même monde. Il semble aux grisettes du quartier latin que tout doit être en commun; quand l'une est mieux mise que l'autre, la dernière prend sa revanche en méchancetés. Le souper était magnifique, on enfonçait des caisses de pâtés de foie gras, les truffes et le vin de Champagne étaient servis à profusion. Maria avait une attitude grave au milieu des têtes échauffées; elle mangeait avec précaution, car elle avait gardé ses gants. Clara, qui se croyait tout permis parce qu'on était en carnaval, lui dit de sa jolie voix pointue : — Pourquoi donc manges-tu avec tes gants, est-ce que tu as la gale ?

La pauvre Maria devint pâle, puis pourpre, ne put rien répondre, les larmes lui vinrent aux yeux.

Je trouvai cela si méchant que, quoique je ne connusse Maria que de vue, je pris sa défense et je dis à Clara :

— Pourquoi donc lui demandez-vous si elle a la gale? Est-ce que vous espérez la lui avoir donnée ?

— Moi! dit-elle en poussant un cri hébété. Et elle posa ses deux larges mains sur la table pour montrer qu'il n'y avait aucune trace.

— Cachez donc cela, lui dis-je, ce n'est pas propre devant le monde.

Elle resta la bouche et les narines ouvertes, sans trouver un mot à me répondre.

Maria vint me remercier.

Lireux, Monrose et Bernard-Latte, qui étaient encore garçons, car ils se sont mariés depuis, je crois, me donnèrent raison, et Maria fut mon amie.

J'avais en face de moi M. Milon, l'acteur. Il me parut très-fat, étudiant ses poses ; il se regardait et avait l'air si content de lui, que je quittai ma place pour lui démasquer la glace qui était derrière mon dos.

Je dis à Maria : Venez-vous danser? Elle avait un costume d'homme, elle fit le cavalier. Voilà qu'en faisant je ne sais plus quelle figure, je marche sur le pied d'une femme en domino qui était derrière moi. Elle me pousse très-fort en m'appelant bête! Cela lui avait échappé, mais elle ne m'avait pas moins appelée bête, ce qui me déplut beaucoup; elle raccommoda la phrase en m'appelant horreur de femme !

Je me retournai et lui tirai la barbe de son masque, en lui disant : — Vous êtes donc bien jolie, vous ! — C'était un vrai singe.

Je me mis à rire en disant : — Voyez comme madame a le nez bien tourné pour m'appeler horreur !

Grand Dieu! qu'avais-je fait! Il n'y avait qu'une

femme, une femme comme il faut dans le bal, c'est celle qui m'avait appelée bête et que j'avais démasquée.

Elle, furieuse, cherchait partout le commissaire.

On me conseilla de me sauver ; je n'en fis rien et j'eus tort, car on vint me prier de passer au bureau de police.

C'est pour le coup que j'eus envie de courir. Je me préparais à dire à la dame que je la trouvais superbe ; heureusement pour moi que Louis Monrose, qui est aussi bon garçon que bon acteur, vint à mon secours. Je commençais à avoir très-peur.

Il prouva au commissaire que si cette dame n'avait pas mis son pied sous le mien, je n'aurais pas pu marcher dessus. Il obtint ma grâce et m'emmena en haut.

Lireux rit beaucoup de mon histoire et resta mon ami quelque temps.

Nous allions souvent le voir, parce qu'il avait de grandes caisses d'oranges dans son cabinet ; elles étaient bonnes ; j'étais privilégiée, j'en emportais toujours six.

Voilà comment j'avais connu Maria ; puis je l'avais perdue de vue jusqu'au jour où on l'appela Maria la Polkeuse et moi Céleste Mogador.

C'est la fille d'un honnête ouvrier. On dit que chacun a un défaut ; j'envie ces gens-là, parce que moi j'en ai plusieurs ; mais si Maria n'en avait qu'un, il était de taille.

Si je me permets de parler ainsi de mes bonnes amies, c'est qu'elles ne se sont pas gênées sur mon compte, pas même mes ex-amis, qui, lorsque plus tard j'ai débuté aux Variétés, dans la *Course au plaisir*, m'ont très-maltraitée. Les oranges s'étaient changées en pierres.

Donc, Maria aurait pu lutter d'orgueil avec le paon ; elle était devenue très-élégante, se promenait à pied aux Champs-Élysées avec des robes de velours à queue ; et quand, par hasard, en sortant de l'Hippodrome, je la rencontrais, elle me regardait du haut de sa grandeur sans me saluer. Cela ne me faisait aucune peine, parce que je m'étais fait une petite philosophie à moi à l'égard des femmes.

Elle trouva que son nom ne faisait pas bien sous un chapeau à plumes et se fit appeler M^me^ de Saint-Pase.

Longtemps après s'être mise sous la protection de ce nouveau saint de sa création, elle me raconta de l'air le plus important du monde que son père était un grand seigneur ; qu'il menaçait de la faire enfermer si elle continuait à por-

ter son nom de Saint-Pase ; qu'elle était fort embarrassée sur le choix d'un nouveau nom.

— Eh bien ! lui dis-je, est-ce que vous ne vous appelez pas Maria ?

— Ah ! me dit-elle, ne m'appelez jamais ainsi.

Je lui dis franchement qu'elle devrait se résigner, parce que, quoi qu'elle fît, on dirait toujours en la voyant : Voilà Maria la Polkeuse.

Elle faillit avoir une attaque de nerfs. Quand elle fut remise, elle me dit :

— C'est cela, j'ai mon idée.

Un mois après, je la demandai au concierge qui me répondit : *Connais pas !*

Je m'en allais de mauvaise humeur ; heureusement elle se mit à la fenêtre et me rappela.

— Pourquoi partez-vous donc ?

— Dame ! on m'a dit qu'on ne vous connaissait pas.

— Ah ! je comprends. C'est qu'on m'appelle aujourd'hui Mme la comtesse Marie de Bussy.

Elle avait pris son nom au sérieux ; tout chez elle était marqué d'une couronne.

— Dites donc, Maria, voulez-vous que je vous donne mon avis sur votre changement de titre et sur vos armoiries.

— Oui.

— Eh bien ! c'est que vous avez l'air de vous être meublée et habillée chez un fripier. Autant ces choses sont belles quand elles vous appartiennent, autant elles vous rendent ridicule quand on s'en pare sans en avoir le droit. — Vous êtes une bonne fille, je vous aime bien, c'est pour cela que je vous donne un conseil. Quand on prend une femme comme nous, on sait ce qu'elle est ; on ne ment guère plus facilement aux autres qu'à soi-même.

Il paraît que mon avis était stupide, car elle vint dîner chez moi dans une voiture marquée de *trois couronnes* grandes comme la lune.

Il était cinq heures, son couvert était mis, lorsque Richard vint me faire une visite.

On sonna derrière lui ; je crus que c'était mon invitée ; je prie Richard d'ouvrir ; c'était Robert !

Mes sens ne firent qu'un tour ; je ne trouvai pas une parole.

— Bien ! dit Robert en regardant les deux couverts sur la table, je sais ce que je voulais savoir ; puis s'adressant à Richard, il lui dit :

— Vous avez voulu épouser cette fille ; ne faites jamais une pareille folie. On les paye, elles ne méritent pas d'autre sacrifice. Je vous la laisse, elle est bien à vous désormais.

La leçon ne plaisait pas à Richard, car sa figure se crispa. De son côté, Robert semblait le provoquer de son œil ardent. Je me sentais mourir : un malheur allait arriver si je ne trouvais pas un moyen de l'éviter.

Je joignis les mains en regardant Richard. Il comprit sans doute, car il lui répondit de l'air le plus affable du monde :

— Je vous remercie de l'avis, monsieur ; vous la connaissez, je crois, depuis quatre ans ? Eh bien ! dans quatre ans, je vous donnerai une réponse.

Robert sortit, me lançant un regard plein de mépris qui me retourna jusqu'au fond du cœur.

Je priai Richard de me laisser seule.

Maria arriva. Elle fit son possible pour me consoler. Un malheur était devant moi, je courais au-devant de la pensée.

Si Maria avait un ridicule, elle avait des qualités.

Elle vint plusieurs jours me voir et tâcha de chasser mes tristes idées par de bonnes paroles.

Robert, pour sauver son amour-propre, qu'il croyait engagé dans cette rencontre chez moi, chercha une femme avec laquelle il pût se montrer dans les endroits publics. Il trouva, dans une

table d'hôte, une provinciale qu'un monsieur avait amenée à Paris, moyennant une somme de... Il lui offrit le double de ce que l'autre avait promis. Elle savait qu'il avait une maîtresse qu'il aimait, qu'elle allait servir à rendre une autre femme jalouse ; elle accepta ce rôle et le remplit avec impudence. La vérité me force à dire qu'elle était jolie.

Richard venait à chaque instant me dire : J'ai rencontré votre Robert avec sa maîtresse. Il aurait dû mieux vous remplacer.

Il ne comprenait pas le mal qu'il me faisait.

Maria, de son côté, venait me dire : — Ah çà, votre Robert est fou. Il sort avec une femme, en voiture découverte, et quelle femme encore ! elle a la tournure d'une botte de paille.

Tous frappaient à la même place et en même temps. La douleur ne pouvait pas être plus forte, il fallait que le fiel qu'on me versait au cœur débordât sur quelqu'un.

Naturellement, ce fut sur Richard, que je pris en haine ; je lui reprochai tout ce que je souffrais. Il me demandait pardon du mal qu'il ne m'avait pas fait.

Je reçus dans la journée un mot de Robert ; il avait acheté un magnifique appartement de quelqu'un qui partait. Tout était prêt ; il en prit pos-

session du matin au soir. Il m'écrivait : « Venez me voir, j'ai à vous parler de vos intérêts. »

Richard arriva comme je lisais ce mot, et sans savoir ce qu'il contenait, il me dit :

— Votre Robert en débite de toutes les couleurs sur votre compte. Il a dit hier à un de mes amis que vous iriez chez lui quand il le voudrait.

Je froissai la lettre avec colère.

Lorsque Richard fut sorti, je répondis :

« Qu'irais-je faire chez vous? chercher quelque insulte ! Vous ne m'avez jamais aimée; on ne méprise pas ceux qu'on aime, et je sais tout ce que vous pensez et dites de moi. Adieu!

CÉLESTE. »

Une heure après, il m'écrivait encore :

« Vous mentez quand vous dites que je ne vous ai jamais aimée; vous savez bien le contraire. Vous avez tenu des propos infâmes sur moi. J'ai essayé de me sauver du ridicule que vous me jetiez par du cynisme. J'ai voulu vous voir un instant chez moi, non dans l'espérance de vous demander une consolation, mais pour puiser du désespoir dans la haine que vous m'avez déclarée. Je touche du bout du doigt la fin de toute souffrance, et je veux finir entre la bouteille qui ne trompe pas et qui

donne l'ivresse qu'elle promet, et un pistolet qui me donnera l'oubli. Un jour, en m'acquittant envers vous, les lettres que je vous ai reprises vous seront rendues ; elles ont été l'essence de mon cœur et de ma vie. Je lis les vôtres avec bonheur ; j'oublie ce que vous êtes ; pour moi, je rêve et j'adore. Jouissez de la vie de plaisir ; mais, prenez garde, on vieillit vite, et quand le cœur, qui ne vieillit pas, a besoin de tendresse et d'affection, il est épouvantable de ne rencontrer dans les souvenirs que les reproches, et souvent la haine et le mépris.

» Robert. »

C'était comme un fait exprès ce jour-là ; je ne fus pas seule une minute. En cherchant à me distraire, tout le monde m'assommait.

Je me dis, en cachant ma lettre : J'irai chez Robert demain.

## XXXIX

— Venez au Cirque, me dit Richard, cela vous distraira ; il y a une belle représentation à bénéfice.

Je m'habillai après dîner, et nous partîmes à huit heures.

La salle était splendide de lumières et de toilettes. J'étais triste... tout cela me parut sombre. Tout à coup, la salle s'illumina pour moi... mes yeux furent éblouis. Le bruit que faisait mon sang, en me bouillonnant au cœur, couvrait celui de l'orchestre ! mes paupières, comme dilatées par la belladone, fixaient et regardaient sans voir !

La tête me tourna, et je me sentis vaciller sur mon siége, comme au départ d'un navire en mer.

Richard me regarda, puis, me prenant le bras

d'un air dur et colère, il me le serra en me disant: — Comme vous êtes pâle; remettez-vous donc, ou vous allez vous trouver mal. Je fis un effort... je relevai ma tête abattue par cette vision, et je me trouvai face à face avec Robert. Lui aussi était bien pâle! Placé à ma droite, sur un banc plus élevé que le mien, il se mit à causer avec cette femme dont on m'avait parlé et me fit sans doute remarquer, car elle se mit à parler haut, à faire mille extravagances pour attirer mon attention... Elle lui parlait, s'approchant si près de sa figure, que dix fois je crus qu'elle l'embrassait! Je n'y pouvais plus tenir : je demandai à Richard de me reconduire. — Non, me dit-il, il verrait trop votre émotion, je le veux, et si j'ai le droit de vous demander quelque chose en échange de ce que j'ai fait pour vous, je vous prie de faire bonne contenance jusqu'à la fin du spectacle. — Je ne répondis rien, et je regardais avec une fixité effrayante les chevaux qui tournaient devant moi. Richard me dit, en me prenant la main : —Voyons, Céleste, je vous en prie, ménagez un peu mon amour-propre; vous savez que j'en ai toujours fait bon marché; mais aujourd'hui, devant tout ce monde qui nous observe, ne me couvrez pas de ridicule, faites-vous violence, une heure seulement! Je vois que vous souffrez, je vous plains; pourtant je souffre

autant que vous ! Vous avez l'air hagard, vos yeux sont pleins de larmes prêtes à couler... Céleste, Céleste, je vous en supplie !...

J'entendais bien tout ce qu'il me disait, il avait raison ; pourtant, je ne pouvais me secouer sous sous cette douleur, plus forte que tout ce que j'avais pu imaginer. Il me serra la main plus fort... Je revins un peu à moi, et je me mis à rire comme doivent rire les fous quand ils souffrent ou qu'ils sont bien malheureux ! — Allons, me dit Richard, vous avez fait beaucoup pour moi aujourd'hui ; nous sommes quittes... Venez, je vais vous reconduire chez vous.

Je me levai, mes genoux fléchirent ; je m'appuyai sur son bras. Je regardai Robert ; ses yeux se rencontrèrent avec ceux de Richard. Je me sentis frissonner comme si les lames de deux épées froides et aiguës m'eussent traversé le cœur.

Je me laissai reconduire comme un enfant ; j'étais engourdie, sans savoir d'où venait ce mal qui me rendait folle.

Arrivée à ma porte, Richard me dit : — Adieu, Céleste, je vous remercie encore ; je vous laisse, votre douleur a besoin de solitude... Je suis attendu par des amis à la Maison-d'Or ; je vous aurais offert de vous y emmener, mais le repos vous est nécessaire. Et il me quitta.

Seule, ma fièvre reprit toute sa force!... Je pris la dernière lettre de Robert : il m'aimait toujours, puisqu'il m'écrivait : « Je finirai entre une bouteille de vin, qui tient ce qu'elle promet: l'ivresse; et un pistolet, qui donne l'oubli. » Mais cette femme, pourquoi l'a-t-il?... pour se sauver de ce qu'il appelle le ridicule; il ne l'aime pas.... Il refusait de se marier parce qu'il n'avait pas le courage de dire à une autre : Je t'aime! Oh! demain, je le verrai!

Je me couchai, espérant trouver dans le sommeil un peu de calme; mais ce fut en vain... mon cœur saignait de tous les côtés; le sang me montait au cerveau; le délire me prit plus fort!... Je me levai, m'habillai, comme si une voix m'appelait au dehors.

— Louise, dis-je à ma femme de chambre, venez avec moi, ne me quittez pas, quoi qu'il arrive! ma raison s'en va... courons après, ou je suis perdue. Et, prenant la lettre de Robert qui m'indiquait sa nouvelle adresse, je pris ma course par les boulevards. Arrivée rue Joubert, je m'arrêtai, effrayée de ce que j'allais faire! J'eus envie de retourner sur mes pas, ma raison n'obéissait plus, et je sonnai à la porte cochère. Il était près d'une heure du matin. On m'ouvrit, et je montai sans rien demander et laissant Louise sous la porte.

Arrivée au premier, je sonnai à faire trembler

la maison; on ne me répondit pas. Ce fut une joie et une peine. Il n'y avait personne, ou bien on ne voulait pas me répondre. Tant mieux... qu'aurais-je dit? J'allais redescendre, ce qui était raisonnable; mais la folie ne raisonne pas, et, saisissant le cordon, je fis dix fois plus de tapage.

J'entendis une porte s'ouvrir, puis marcher, et une voix, celle de Robert, demander : Qui est là?

Ma langue se glaça... Je m'appuyai au mur, car j'allais tomber!...

— Qui donc est là? reprit-il en ouvrant la porte du carré.

Puis, m'éclairant la figure de sa bougie, il reprit :

— Vous, ici! vous, à pareille heure! que me voulez-vous donc?

Je ne sus que répondre... je vis tant d'ironie sur sa figure, que je compris qu'il allait se venger de moi.

— Voyons, me dit-il, je n'ai pas de temps à perdre; qu'avez-vous à me dire?

— Moi, lui dis-je toute tremblante et lui montrant sa lettre, je viens parce que vous m'avez écrit hier!

— Oh! fit-il en riant, c'est vrai, après déjeuner! Si ce n'est que cela, vous pouvez vous en

retourner, il n'y a pas de danger, je suis très-heureux ! Comment se fait-il que M. Richard vous laisse sortir à pareille heure ?... ce n'est pas prudent. Je l'en ferai prévenir demain.

L'air railleur avec lequel il me disait tout cela faisait, petit à petit, reprendre le dessus à mon caractère violent. La douleur, se retirant de mon cœur, faisait place à un gros orage. Il vit les éclairs dans mes yeux et fit son possible pour m'exaspérer !

— Entrez, me dit-il en démasquant la porte. Je ne vous aime plus, vous me dérangez beaucoup ; mais je suis trop poli pour ne pas vous offrir de vous reposer quelques moments. Il posa son bougeoir sur la table et me montra un siége.

La pièce dans laquelle il m'avait fait entrer était une salle à manger, aux panneaux et plafonds sculptés. Cette première pièce annonçait le luxe et le goût des autres. Je regardais pour me donner une contenance, car je n'osais dire un mot.

— Il paraît, me dit-il, que c'est une visite sans but que vous avez voulu me faire, ma chère Céleste ; vous avez mal choisi l'heure, mon enfant, car je ne suis pas seul ? mais, puisque vous êtes venue, c'est moi qui vous dirai ma position et l'état de mon cœur, afin de nous éviter à l'avenir de pareilles rencontres. J'ai été amoureux de vous,

je le crois, du moins; vous vous êtes moquée de moi; je me suis fatigué de ce rôle ridicule, et, aujourd'hui, je ne vous aime plus; votre vue me dégoûte, parce qu'elle me rappelle une faiblesse honteuse. Allez retrouver M. Richard.

A mesure qu'il parlait, ses yeux prenaient une expression qui me faisait peur; je lui dis en joignant les mains : —Voyons, Robert, ne m'accablez pas!... quittez cet air railleur qui me glace, écoutez-moi cinq minutes et je me retire. J'ai eu tort de venir, il faut me le pardonner... c'est une puissance plus forte que ma volonté qui m'a conduite!... Pouvais-je deviner que cette lettre ne contenait que mensonge et plaisanterie... vous parliez de vous tuer... je suis venue... vous me renvoyez, je m'en vais.

— Non, me dit-il, non, tu n'es pas venue par intérêt pour moi!... tu es venue parce que tu m'as vu avec une autre femme, parce que tu as voulu tenter ton empire sur moi! Eh bien! emporte ma réponse : Elle est là, cette femme, derrière cette porte; elle entend tout ce que je te dis... je l'aime! elle est belle, aussi belle que tu es laide! On dit qu'elle te ressemble, et que c'est pour cela que je l'ai choisie... c'est possible! tu es sa caricature.

— Robert, lui dis-je, me levant hors de moi... Robert, ce que vous faites là est une lâcheté!...

Vous m'insultez chez vous, vous devriez vous respecter vous-même en n'insultant pas vos faiblesses passées. Si c'est pour vous faire aimer de cette femme que vous me traitez ainsi, elle aura mauvaise opinion de vous, car le même sort l'attend plus tard. Si je dérange une de vos nuits de plaisir, j'en ai le droit, car vous avez dérangé ma vie. Pourquoi m'avez-vous écrit à Londres?... Sans votre lettre, je serais mariée aujourd'hui, je serais en Écosse, et je ne viendrais pas vous troubler. Je savais bien que ce que vous aimiez en moi, c'était vous!... je ne pouvais pas le croire, car j'ai plus de grandeur d'âme que vous ne le pensez... Pour que vous sauviez votre fortune par un mariage, je vous ai quitté pour ne pas être complice de votre ruine presque certaine. J'ai accepté d'un autre ce que je ne voulais ni vous demander ni accepter de vous... l'idée ne m'était pas venue que vous pouviez prendre une autre maîtresse. Vous m'aviez juré tant de fois de vous marier, le jour où tout serait fini avec moi, que je voulais vous y aider. Vous n'avez pas un reproche à me faire, je vous ai toujours prévenu; vous, vous m'avez menti en m'écrivant cette lettre... Ah! ma tête se perd... je deviens folle!... Prenez garde, ne dites plus un mot, car je commettrais un crime! La flamme de cette lumière est rouge... tout prend cette cou-

leur... adieu... ne revenez jamais à moi, méfiez-vous... je ferai tout pour vous ramener... ce serait votre fortune, votre vie, votre honneur qu'il me faudrait alors, pour oublier cette nuit! Je donnerais ma vie pour que vous m'aimiez encore six mois.

Je fis un mouvement pour sortir. Il me barra le passage.

— Non, me dit-il, vous êtes trop agitée, vous ne partirez pas encore... la colère vous va bien, je veux voir jusqu'où elle peut aller!... Vous me dites de ne jamais retourner à vous... soyez tranquille, j'ai bien pris mon parti, je suis bien fort! Je vous méprise, misérable créature que j'avais ramassée dans la boue, qui m'avez sali pour me récompenser!... Je vous ai servi d'échelle; c'était drôle de voir un homme de bonne compagnie aimer une fille comme vous, l'emmener chez lui, cela a piqué la curiosité, vous vous êtes mise à l'enchère, et vous vous êtes livrée au plus offrant.

Je regardais autour de moi par quel moyen je pourrais me soustraire à cette scène... Je vis un couteau sur l'étagère, je m'en emparai, et le serrant avec force, je criai :—Pas un mot de plus, Robert... laissez-moi, ou je vous tue!

Il se croisa les bras et s'appuya le dos à la porte de sortie.

— Enfin, fit-il en riant, je vous vois donc souffrir un peu ! je vous croyais de pierre... Laissez donc ce couteau, vous allez vous couper les doigts.

— Ah ! lui dis-je, tu crois que je ne conduirai pas cette lame jusqu'à ton cœur, comme tu as conduit jusqu'au mien tes cruelles paroles ! tu me crois donc bien lâche ? Tu crois donc que j'ai peur de la mort ?... Eh bien ! fais ce que je vais te dire ou je vais te tuer !... Renvoie cette femme qui a entendu tout ce que tu m'as dit !...

Il haussa les épaules sans bouger.

— Tu ne veux pas me croire !... Tiens, regarde, je commence par moi pour que tu ne doutes pas... Et je m'enfonçai à deux reprises le couteau dans la poitrine. La lame froide glissa sur mes côtes en les éraillant. Ce déchirement fut moins douloureux que celui de mon cœur... Robert ne vit pas de sang, et crut sans doute que j'avais fait semblant. Il vint à moi pour prendre mon couteau...

— Va-t'en, lui dis-je, laisse-moi passer, et comme il ne se retirait pas assez vite, je le frappai au bras droit. Son sang coula... A cette vue, je retrouvai ma raison égarée ; je lui demandai pardon.

— Je vous pardonne, me dit-il, mais sortez. Je fis quelques pas, je mis la main à ma poitrine... Je sentis un bouillonnement tiède, puis un plas-

tron froid, je m'appuyai d'une main à la table, de l'autre je voulais arrêter le sang Je perdais ma vie et mes forces... La tête me tourna, je sentis mon cœur cesser de battre, et je tombai à terre.

Quand je revins à moi, j'étais dans une grande chambre toute tendue en velours grenat et garnie de passementerie d'or. J'étais étendue sur un lit à la François Ier, doublé de satin blanc, et soutenu par quatre colonnes dorées. Il y avait deux bougies allumées dans un grand candélabre doré qui en portait au moins vingt. J'avais froid à la poitrine ; je portai la main pour étancher le sang... On m'avait mis une grosse éponge à toilette, imbibée d'eau et de vinaigre, ce qui me causait une douleur très-vive. On avait fait monter ma femme de chambre ; elle était assise dans un fauteuil. J'écoutais, retenant ma respiration, car on causait dans la chambre voisine.

— Je te demande pardon, ma chère amie, disait Robert, de te faire passer une si mauvaise nuit... Tu dois avoir froid... Sitôt que le jour sera venu, j'enverrai chercher une voiture et je la mettrai dedans. Sa blessure n'est pas dangereuse... le repos lui aura fait du bien.

Je me rappelais tout, et je fondis en larmes. Robert vint près de mon lit et me dit :

— Etes-vous mieux?... Ah çà, vous êtes folle,

ma chère enfant, de me faire pareille scène... Il me semble que je ne vous ai jamais dérangée... Si je vous ai écrit, il fallait brûler mes lettres sans les lire. Vous n'êtes pas une enfant; vous saviez ce que vous faisiez en me quittant, je veux être libre.

Je regardais la porte restée ouverte : cette femme écoutait. — Oui, lui dis-je, vous avez raison... Fermez cette porte, je m'en vais. Louise, venez m'aider à m'habiller.

Il sortit; je l'entendis rire, de moi sans doute ! mon cœur se brisa de nouveau... Je n'avais plus de force que pour pleurer. Je voulus me lever, je ne pus me tenir.... Il me fallut rester sur le lit et respirer du vinaigre.

Louise cria : — Madame se trouve mal !...

— Encore, répondit Robert, et il vint l'aider à me soutenir.

La femme que j'avais vue au Cirque entra et parla à Robert; elle avait un accent prononcé. Je crois qu'elle venait plus par curiosité que par intérêt. Elle avait les cheveux courts, frisés à la Titus. Elle ressemblait beaucoup à une des premières compagnes de ma vie.

Il y a certaines gens devant qui on souffre plus d'être humiliée!... Je n'avais rien à lui dire... Je ne la connaissais pas... Je la priai seulement de se

retirer pour que je me préparasse à partir... Elle le fit en riant, et je l'entendis embrasser Robert.

Je ne sais où je trouvai de la force..... dans ma haine, sans doute ; mais je sortis de cette chambre qui ressemblait à une tombe. Il ne me serra pas la main.

Il faisait jour ; Louise me portait plutôt que je ne marchais. Je m'arrêtai de l'autre côté de la rue... la croisée était ouverte, sans doute pour bien s'assurer que je m'éloignais. Après m'avoir vue partir, Robert la referma.

Nous ne rencontrâmes pas une voiture. Je me traînai jusque chez moi, le corps brisé, mais le souvenir vivant; ce souvenir, qui passait dans mon cœur comme un fer rouge, me brûlait, et ne se calmait un peu qu'avec une pensée de vengeance. — Pauvre Richard!... lui si bon, si dévoué, je l'avais méconnu!... C'était ma punition. Mais que de peine on lui ferait quand on lui raconterait cette scène, scène que je ne pourrais nier, car j'avais sur la poitrine une énorme cicatrice.

— Voyons, me dit Louise, il faut vous coucher, madame, je vais aller chercher un médecin.

— Non, lui dis-je, j'ai un devoir à remplir, il faut que je prévienne Richard ; il vaut mieux qu'il apprenne cette nouvelle par moi... Oh ! les forces

me manquent !... Allez chez-lui... dites-lui de venir de suite !...

Elle sortit. — J'avais perdu beaucoup de sang... J'étais d'une pâleur mortelle !... Mon Dieu ! disais-je, reprenez donc ma vie... je souffre trop !

## XL

Louise revint.

— Oh ! madame, me dit-elle, le concierge de M. Richard est fou !... Il ne voulait pas me laisser monter, il me disait : Il n'y a personne... M. Richard vient de sortir avec madame.

— Mais, lui ai-je répondu : Madame est à la maison... c'est elle qui m'envoie !...

— Il resta tout sot et me dit : Mademoiselle, je vous en prie... Diable ! je viens de faire une bêtise, ce n'est pas elle qui était en haut ; c'est que, aussi, l'autre est de sa taille ; surtout n'en dites rien à madame. — Je lui ai promis de me taire, mais j'ai pensé que vous deviez être instruite de cela, car, sans M. Richard la scène de cette nuit n'aurait pas eu lieu.

Je me couchai, mes larmes coulèrent avec abondance. Quand je n'eus plus de larmes, je repassai les événements. Mon cœur venait de se dessécher à ce feu ardent de la douleur.

— Ah! m'écriai-je, dans un état de délire voisin de la folie; c'est affreux de vivre comme cela, pourquoi ne m'a-t-on pas étouffée en venant au monde? Que sont de misérables créatures comme moi sur la terre? La honte de leurs parents, le remords et le mépris de ceux qui les ont aimées. Est-ce qu'on aime une fille comme moi? On s'oublie quelques heures près d'elle : puis après on la maudit, on la chasse; on lui dit ses vérités; il a bien fait, Robert. Je suis si méprisable! mon Dieu! est-ce que je ne suis pas assez punie ? Mon Dieu! pourquoi ne voulez-vous donc pas que je meure? et j'arrachais les compresses mises sur mes blessures avec tant de force que mes ongles enlevaient la peau. J'aurais voulu continuer, mais comme rue Geoffroy-Marie, mes forces physiques étaient épuisées; je tombai sur une chaise; je cherchais à pleurer, mes paupières étaient sèches et brûlantes.

Rien! me disais-je, il ne me reste rien. Oh! qu'il ne revienne jamais, que son amour soit bien mort, car je me vengerais cruellement!

Robert! il a été sans pitié pour moi. Comme il

m'a traitée devant cette femme! Comme il m'a poussée du pied! et je ne l'ai pas tué! Comme il doit me mépriser! Et Richard qui me retire son amitié, quand j'en avais tant besoin; je perds tout à la fois.

Je suis seule au monde!...

Louise entra dans ma chambre, et me dit : — Madame, la nourrice est là avec votre filleule, je lui ai dit que vous reposiez, que je ne savais pas si vous pouviez la recevoir.

— Oui, lui dis-je, faites-la entrer; elle vient me rappeler que si je n'ai personne qui m'aime, elle, pauvre enfant! n'a que moi sur la terre.

On m'apporta ma petite fille; elle était délicate comme une fleur. Je cherchais la vie dans ses yeux, je n'y voyais que faiblesse et langueur. Mon cœur retrouva des larmes. Pourtant la femme qui la gardait m'assura qu'elle se portait bien, j'eus la force de sourire pour l'animer; le pauvre ange me tint compte de cet effort; car elle me rendit caresse pour caresse. Quand elle partit, je me sentis soulagée, sa présence m'avait fait du bien; c'était la relique de mon âme. J'aurais voulu tout oublier, pour ne penser qu'à elle, mais je ne pouvais pas, son souvenir adoucissait ma douleur, il ne la guérissait pas.

Louise rentra me demander si je voulais recevoir M. Richard.

— Vous a-t-il dit quelque chose, sait-il que vous êtes allée chez lui ce matin ?...

— Je ne pense pas, madame, il ne m'en a pas parlé.

— Bien ; faites entrer.

Je m'assis dans l'ombre, pour qu'il ne vît pas ma figure ; il entra, vint pour me prendre la main, je lui fis signe de s'asseoir en face de moi.

— Eh bien! mon cher Richard, comment avez-vous passé la nuit ? Votre souper à la Maison-d'Or s'est-il prolongé bien tard ?

— Non, me dit-il, je suis rentré à minuit, vous savez bien que je m'ennuie où vous n'êtes pas.

— Ah!... et vous sortez de chez vous?

— Oui, me dit-il d'un air calme qui ébranla la résolution que j'avais prise de ne lui parler de rien.

— Tiens, on m'avait dit vous avoir rencontré ce matin, dehors ?

Il changea de couleur et me dit : — En effet, je suis sorti de très-bonne heure pour essayer un cheval ; mais je suis rentré depuis.

— Cher Richard, quelle triste nuit vous avez dû passer! vous qui m'aimez au point d'être jaloux de ma pensée?

— Oui, j'ai passé une mauvaise nuit, en pensant que, moi qui vous aime tant, je ne puis rien pour vous rendre heureuse.

— Allons, lui dis-je, assez de comédie et de grimaces; dites-moi le nom de celle qui vous a consolé pendant cette longue et triste nuit?

Il devint pâle.

— Ne cherchez pas d'histoire, c'est inutile, je sais tout, sauf le nom de la femme; je veux le savoir!... pas de phrases perdues, un seul mot, son nom, et je vous pardonne.

— Oh! Céleste, dit-il en se laissant tomber à genoux devant moi, vous me trompez, vous ne me pardonnez pas! Oui, je suis un fou, un insensé, mais je vous aime plus que ma vie. Je vous l'ai prouvé, Céleste, pardonnez un moment d'ivresse; hier, à ce souper, je n'avais pas ma raison, et puis vous m'aviez fait tant de peine!... Ah! cette femme... C'est elle qui m'a entraîné. Céleste, pardonnez-moi; quittez cet air glacial qui me fait mal, accable-moi de reproches, je les mérite; mais pardonne-moi.

— Je vous ai demandé son nom, je veux savoir si c'est une de mes chères amies, afin de lui faire mes compliments de l'intérêt qu'elle vous porte.

— Non, vous ne la connaissez pas; je ne la reverrai jamais. Je voudrais ne l'avoir jamais vue,

elle ne sait pas tout le mal qu'elle me fait aujourd'hui.

— Vous pleurez !... un homme! c'est pousser trop loin le besoin de mentir. Vous avez vu Robert avec une femme ; vous vous êtes dit : il la quitte, je puis la quitter aussi. Vous vous trompiez, quand vous disiez m'aimer, c'est lui que vous aimiez; je ne vous en veux pas, je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé, vous le savez bien. Voyons, ne pleurez pas comme cela, vous me portez sur les nerfs, je ne vous fais pas de reproches, vous étiez libre, je vous suis assez reconnaissante pour vous souhaiter d'être heureux avec une autre. Est-elle jolie?

— Ah! Céleste, Céleste, vous êtes sans pitié, vous n'avez pas de cœur.

— De la pitié, est-ce qu'ils en ont eu pour moi, cette nuit? Je n'ai pas de cœur? si, puisqu'il me fait mal. Et je lui contai tout ce qui s'était passé, pourquoi je l'avais envoyé chercher? Il était si bon, qu'il ne me fit pas un reproche; il ne cherchait qu'à s'excuser.

— Vous m'avez demandé le nom de cette femme? Elle se nomme Adèle Célier.

— Ah! lui dis-je, je l'ai vue deux fois, c'est une jolie personne, grande, blonde, n'est-ce pas? Vous avez bon goût.

— Céleste, vous êtes cruelle.

— Pourquoi ? parce que je ne vous fais pas de scène ; mais je ne regretterai qu'une chose de vous, votre amitié ; c'est moi qui devrais vous demander pardon, nous serons amis. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Restez avec cette femme, ne venez plus chez moi. Si vous m'aimez encore, je vous ferais souffrir sans le vouloir ; le monde est inhumain. On est heureux de faire aux autres le mal qu'on vous fait à vous-même. J'ai gros à dépenser, n'en soyez pas la victime.

— Non, non, je ne veux pas vous quitter.

Il s'attachait à mes mains qu'il couvrait de larmes.

— Je me tuerai si vous ne me pardonnez pas.

— Allons, je vous ai déjà prié de ne pas me dire de choses stupides, vous ne voulez pas me quitter, soit ; vous me prêterez votre bras, vous m'accompagnerez partout ; mais j'aurai le droit, moi, de vous quitter n'importe où, vous ne serez plus que mon ami. Ne me demandez pas une bonne parole, je suis incapable de la dire. Partez ; en descendant, vous commanderez ma voiture, il faut que je sorte, j'ai besoin d'air. Je me sens mourir ; vous reviendrez me chercher à neuf heures, je veux aller au Ranelagh.

Quand je fus seule, je m'habillai avec tout ce que j'avais de plus beau; je mis du rouge pour cacher ma pâleur. Je montai en calèche, si bien parée, que tout le monde s'arrêtait et disait en me voyant passer : — Que cette femme est heureuse! — Quand j'arrivai aux Champs-Elysées, beaucoup de gens parurent étonnés; enfin on finit par m'arrêter et me dire : — Tiens, vous n'êtes donc pas morte? on m'avait assuré que vous vous étiez tuée cette nuit; vous avez bien fait de faire semblant. — Je supportai vingt railleries de ce genre.

Toutes mes connaissances savaient ce qui s'était passé pendant la nuit, tout le monde voulait voir la femme pour qui Mogador s'était donné des coups de couteau. Robert faisait force plaisanteries pour se venger de M. Richard, et disait à qui voulait l'écouter : — C'est insupportable, les femmes m'arrachent.

J'allais partout où je pouvais le rencontrer; et je déployais un luxe effréné que Richard encoucourageait en me comblant des choses les plus belles.

Robert vint un matin me voir. Il prit un air dégagé, en me disant :

— Je viens savoir comment vous vous portez.

— Je pourrais vous répondre à mon tour : il était inutile de venir, vous me dérangez, j'attends

M. Richard, et puis vous m'avez rencontré cinq fois, je vais bien ; vous n'avez donc plus peur de moi, que vous revenez?

— Non, me dit-il, je vous trouve jolie. Voulez-vous me donner à déjeuner? Le couvert est mis.

— Je suis désolée de vous refuser, mais j'attends quelqu'un.

— Eh bien! vous le renverrez.

— Et vous que ferez-vous en échange?

— Je renverrai ma locataire.

A ce mot, je sentis mon cœur bondir, mais je ne puis dire si ce fut de haine ou de joie. — Bien sûr, lui demandai-je?

— Bien sûr.

— Soit! marché tenu.

Richard sonna, je fus lui ouvrir, et je le priai de ne pas entrer.

— Allez, lui dis-je, retrouver Mlle Adèle, je vous ai dit que je prendrais ma liberté quand j'en aurais besoin. Robert est là. Aujourd'hui, je puis vous dire la vérité, je ne cède pas à mon cœur, mais à mon amour-propre.

— Adieu, me dit-il, vous ne me reverrez jamais.

Je ne pris pas garde à ce mot qu'on dit si souvent, et puis j'étais trop occupée de ma vengeance.

Robert chercha à se justifier. Il avait un air vainqueur dans toutes ses paroles qui m'exaspérait; pourtant je fus douce, humble. Il crut mon caractère brisé à tout jamais, car j'employais la prière pour qu'il restât auprès de moi.

— Oui, me dit-il, je vous aime encore un peu, mais je suis le seul; je ne sais ce que vous avez fait aux femmes, toutes vous détestent. Judith m'a écrit, elle ne peut vous souffrir. Toutes ces plaisanteries me fatiguent, et j'ai pris un parti, je vous verrai de temps en temps, nous garderons chacun notre indépendance.

— Je ne sais, mon cher ami, à quel propos Mlle Judith peut vous écrire sur mon compte, je ne la connais que de vue.

— Elle prétend que vous lui avez écrit pour avoir une invitation chez elle, et qu'elle vous a refusée.

— Vraiment, mon cher Robert, je m'étonne que vous, un homme d'esprit, vous prêtiez attention à des caquets de femme; je vous ai dit déjà que je n'avais fait d'avance qu'à une seule femme, pour la faire mentir, c'est à Ozy; puisque vous êtes en correspondance avec Mlle Judith, pourquoi ne vous a-t-elle pas montré ma lettre?

— Je ne la vois pas, je crois même ne lui avoir jamais parlé, je ne sais même plus comment il se

fait que nous nous soyons écrit. Ce dont je me souviens, c'est qu'elle me disait, dans une lettre, que je ne devrais pas être si fière de ma conquête, que la prise de Mogador ne datait pas d'hier. Je lui ai répondu qu'après avoir consulté les historiens anciens et modernes, j'avais découvert que Judith avait mis la tête d'Holopherne dans le sac, longtemps, mais bien longtemps avant la prise de Mogador ; elle m'a renvoyé la lettre.

Je ne sais ce que tout cela signifie, je n'ai jamais cherché à la connaître.

Pour vous montrer que je ne vous mens pas, je vous enverrai ses lettres.

En effet, il me les a données plus tard, je les ai ; et je n'ai jamais rien compris à ce commérage dont je fus la victime plus tard.

On servit le déjeuner.

Robert fut d'une gaieté qui me faisait mal.

— Allons, me dit-il, quittez cette figure d'enterrement, je vais donner de l'argent à cette femme qui est chez moi, lui faire louer un appartement, je viendrai vous chercher à six heures pour dîner. Vous voyez que je n'ai pas peur de vous!

— Bien, lui dis-je, mais ne l'oubliez pas, car j'ai le droit d'aller vous chercher, et j'irai.

Il partit ; quelques minutes après, on me remit une lettre de Richard.

« Je vous ai dit, Céleste, que je ne vous reverrais plus ; vous comprenez que pour tenir cette promesse, il faut que je parte, loin, bien loin. Un de mes amis va en Californie, je pars avec lui ; je connais votre caractère mieux que vous-même ; vous avez de la haine et du fiel au cœur, ce sont les mauvais traitements des autres qui vous ont rendue comme cela, car vous étiez bonne ; dans l'état où vous êtes, vous avez besoin, pour vous soulager, de rendre à quelqu'un tout ce qu'on vous a fait ; je vous ai donné l'occasion de ne plus me ménager, vous vous en êtes emparée avec cruauté. Si ce n'était que cela, je ne partirais pas encore, je me cacherais sur votre passage et je pourrais vous voir de loin. Mais je vous ai trompée sur ma position, je suis ruiné ; il me reste à peine de quoi faire mon voyage. Vous perdre est la seule chose qui me rende malheureux, je reviendrai dans quelques années : je serai toujours le même. Si je suis riche, j'irai vous demander si vous avez besoin de moi. Adieu, je vous aime. Je n'ai jamais aimé que vous et n'aimerai jamais que vous...

« Richard. »

Cette nouvelle me terrifia ; son départ m'eût été indifférent, mais sa ruine m'épouvanta. Pau-

vre garçon ! qu'allait-il devenir? Je lui écrivis de suite pour lui offrir ce que j'avais ; on répondit à ma femme de chambre qu'il avait quitté l'hôtel le matin même et qu'il n'avait laissé qu'une lettre pour moi au concierge. Le remords me mordit au cœur. Robert était cause de ce malheur autant que moi ; il était peut-être mon complice involontaire, mais c'était la conséquence de tous ses caprices. Qu'il prenne garde à lui, qu'il ne rie pas de tout ce qui arrive, je me servirais de lui pour venger Richard.

J'attendis six heures, la tête en feu ; ils sonnèrent enfin, Robert ne vint pas.

Je me promenais de long en large, impatiente, nerveuse, je me disais : Il ne viendra pas, il joue avec mon désespoir, il a ce qu'il voulait; Richard lui a cédé la place, il rit de ce qu'il a fait. Et je le laisserais jouir de ce triomphe près de cette femme ! ah ! il ne l'a pas cru, il ne peut pas le croire !

Sept heures !

— Louise, donnez-moi un manteau, un chapeau.

— Madame, me dit cette fille, je vous en prie, ne sortez pas dans cet état.

— N'ayez pas peur, lui dis-je, il n'y a pas de danger pour moi, et je partis.

Arrivée rue Joubert, je trouvai le valet de chambre; il me connaissait depuis longtemps, c'est moi qui l'avais fait entrer à la campagne chez Robert.

— Où est votre maître? lui dis-je.

— Il est sorti, madame, il est allé dîner, mais il rentrera de bonne heure, car il donne une soirée; il m'a dit qu'il serait de retour à huit heures.

— Bien; et cette femme est avec lui?

— Oui, madame.

— Où sont ses effets?

— Là, dans le cabinet de toilette.

— Éclairez-moi.

Je passai dans cette chambre, où je trouvai une grande malle et des robes éparses. Je fis enfermer le tout dans la malle, et j'ordonnai au valet de chambre de faire porter cela à l'hôtel des Princes.

Il obéit.

— Maintenant, dis-je, mon cher Robert, à nous trois. D'abord à nous deux.

Ensuite j'ouvris sa boîte à pistolets, avec la ferme résolution de lui brûler la cervelle, et de me tuer après, s'il ne faisait pas ce que j'allais ordonner. Heureusement pour lui, je ne trouvai pas de capsules; car, quand sa voiture s'arrêta, je me mis à la croisée; je le vis, en phaéton décou-

vert, prenant cette femme dans ses bras pour l'aider à descendre; mon sang ne fit qu'un tour, et je l'aurais tué, oh! j'en suis sûre, il ne serait pas remonté; j'étais d'une adresse rare pour une femme, je faisais au tir dix-neuf mouches sur vingt balles; j'avais une réputation de force qui ne m'aurait pas fait défaut ce jour-là; ma main était froide, mais elle ne tremblait pas.

Je les attendais dans le salon, tout était éclairé pour la soirée. Les murs étaient en cuir repoussé blanc et or, les meubles en brocatelle verte; des glaces partout reflétaient les bougies; le tapis à haute laine blanche et à fleurs rouges et vertes étouffait le bruit de mes pas, je n'entendais que mon cœur. On poussa un ressort, une porte recouverte de glaces s'ouvrit, entrant de chaque côté dans les panneaux de la muraille. Cet appartement avait été décoré pour Mlle Rachel. Tout y rappelait le goût de la grande artiste.

Robert parut et resta saisi. On n'avait pas osé lui dire que j'étais là.

— Eh bien! est-ce que ma présence vous étonne? Est-ce que vous m'aviez oubliée?

Il resta confus.

Sa compagne entra. Elle me regardait, m'écoutait sans comprendre.

Je m'adressai à elle.

— Est-ce qu'il ne vous avait pas dit qu'il était venu chez moi ce matin, qu'il devait venir me chercher pour dîner? Il aurait dû vous prévenir, c'eût été poli... Dites donc à madame que je ne mens pas, vous voyez bien qu'elle doute.

— C'est vrai, dit Robert, qui, dominé par mon regard, n'osait me démentir. Je suis allé prendre de vos nouvelles; je vous avais promis ce que vous me demandiez, mais j'ai réfléchi, et puis je ne pouvais renvoyer madame du matin au soir, il me faut le temps de lui trouver un logement convenable.

— Ah! lui dis-je, eh bien! mais il me semble que vous l'avez trouvée à l'hôtel des Princes, et qu'il ne faut pas tant de temps pour y retourner; je me suis chargée de ce soin, je viens de faire retenir un appartement où j'ai déjà fait porter ses malles.

Robert fut tout abasourdi.

La pauvre provinciale prit un air stupide.

Enfin Robert retrouva la parole.

— Voyons, Céleste, je vous en prie, pas de scène, pas de violence, je vous promets que madame partira demain. Elle sait bien qu'elle ne doit pas rester près de moi, mais aujourd'hui j'attends du monde.

— Et vous me priez de m'en aller! En vérité

vous me faites rire ; je vous avais prévenu, je vous avais dit : Ne revenez pas. Vous êtes revenu. Vous avez pris un engagement. Ce n'est pas une promesse que vous avez le droit de retirer. C'est un marché que nous avons fait. J'ai payé, Richard est parti. A vous maintenant; vous attendez du monde, eh bien, je ne suis pas de trop, je vais leur donner la fête complète. La provinciale me dit :

— Mais si monsieur ne vous aime plus et s'il m'aime...

— Je ne vous connais pas, mademoiselle.

— Je suis dame.

— Tant pis pour vous ; je ne m'adresse pas à vous, je n'aurais rien voulu vous dire de désagréable, mais, puisque vous ne connaissez pas assez le monde, ce qui m'étonne beaucoup à votre âge, sachez que, quand même il ne m'aimerait plus, il ne pourrait encore vous aimer. Après une grande passion, le cœur a besoin de repos. Vous seriez mille fois plus jolie que vous n'auriez pas encore pris ma place. Vous le connaissez à peine, vous ne pouvez pas l'aimer.

Elle se mit à pleurer, car mes paroles étaient confirmées par le silence de Robert.

— Allons, lui dis-je, je ne veux pas mettre madame dehors à cette heure, vous allez me suivre, demain il fera jour.

Il vit qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre pour éviter un malheur ou un scandale, et il obéit.

Il lui dit quelques bonnes paroles pour la consoler, s'excusa de sa faiblesse et lui jura que s'il l'avait connue plus tôt il l'aurait adorée, mais qu'on ne disposait pas de sa tendresse.

Il donna l'ordre à son domestique de dire à tous ses amis qu'il remettait la partie à huitaine.

Nous rentrâmes chez moi silencieux.

Il se posa en victime de mon caractère, me vanta sa nouvelle conquête, et me dit :

— Je vous ai suivie pour éviter une scène ridicule.

Tout cela m'était égal. Je ne sentais rien au cœur que ma volonté ; il était près de moi, peu m'importait la cause.

Mon air froid et résigné, malgré les traces d'une douleur profonde restées sur mon visage, le firent changer peu à peu ; il se rendit complétement, me demanda pardon, m'assura n'avoir jamais cessé de m'aimer une heure.

Le lendemain, cette femme lui écrivit chez moi pour lui demander plus d'argent qu'il ne lui en avait laissé; il le lui envoya afin de s'en débarrasser.

Je fus, avec lui, m'assurer qu'elle était bien partie, l'appartement était vide il ne put s'empêcher de rire, elle avait voulu avoir un souvenir de cette maison et avait emporté un énorme pâté de foie gras.

## XLI

A Paris, tout ce qui peut occuper les pauvres d'esprit prend une publicité énorme. On me montra au doigt dans les promenades ; chacun racontait mon histoire, on voulait voir ma rivale : elle était jolie : elle se disait victime de sa confiance; elle était mariée et avait beaucoup d'enfants dans son pays ; elle se rendit intéressante et trouva un si grand nombre de curieux et de consolateurs, qu'elle ne tarda pas à devenir, comme moi, une de ces tristes célébrités, une de ces femmes qui dévorent la fortune et l'avenir. — Elle prouva tant et si bien sa reconnaissance à ceux qui s'intéressaient à elle, que je fus étonnée de l'étendue de son cœur; on ne pourra jamais lui repro-

cher d'en avoir manqué, à celle-là. — Elle aima passionnément vingt personnes de ma connaissance; ses autres faiblesses furent des caprices. Tout le monde fut content.

Je me croyais arrivée au plus haut degré de l'infamie. Je m'étais trompée, j'avais encore une marche à monter, un nouveau monde à voir de près.

Robert reçut huit jours plus tard. Je fis les honneurs de la soirée. On me plaisanta beaucoup. On me parla des succès de la provinciale, qui voulait absolument avoir une voiture comme moi; tout cela m'agaçait, car, malgré moi, j'étais jalouse, je la détestais et j'éprouvais un certain bonheur à lui faire envie.

On jouait gros jeu; Robert perdait. Il n'eut pas dans toute la nuit un instant de veine.

Ceux qui gagnaient son argent riaient et lui disaient : On ne peut avoir tous les bonheurs. Quand on a deux femmes qui vous aiment, cela justifie le proverbe : Malheureux au jeu, heureux en amour.

Il était beau joueur, pourtant je voyais une sueur imperceptible lui perler au front.

J'essayai de lui faire une observation.

— Bien ! lui dis-je : allez ! et je le regardais avec plaisir, car je connaissais sa gêne, et je savais que

le lendemain il regretterait de ne pas m'avoir écouté.

La partie finie, il avait perdu dix-huit mille francs.

Il sortit de bonne heure pour tâcher de faire de l'argent. Ses biens étaient hypothéqués, il ne trouva personne que des usuriers qui lui demandaient vingt-cinq pour cent. Il me conta ses peines et me dit :

— Je ne sais comment faire, il me faut cet argent ce soir, je dois à des gens que je connais à peine.

J'eus un moment de joie sauvage en pensant qu'il serait mon obligé et je lui fis cette proposition, où, je l'avoue, mon cœur n'était pour rien.

— Vous savez, lui dis-je, que mon grand-père est riche ; il a tenu cinquante-huit ans un hôtel. Le gouvernement vient de l'exproprier, il a reçu l'argent de sa maison ; si vous voulez, je vais vous faire prêter par lui les vingt mille francs dont vous avez besoin. Cela ne vous coûtera rien ou très-peu.

Il accepta.

Je revins au bout d'une demi-heure et lui remis vingt mille francs en coupons de rentes d'Espagne.

— Tenez, lui dis-je, payez tout le monde ; on

vous les prête, pour vous donner le temps de trouver de l'argent à des conditions raisonnables.

Il me promit de me les remettre au bout de huit jours.

Il recevait une fois par semaine — soit qu'il espérât se rattraper, soit qu'il voulût s'étourdir, il joua de nouveau et perdit encore.

Il avait dans son cabinet de toilette une boîte à bijoux à plusieurs compartiments; dans celui du fond, les casiers étaient faits de manière à mettre vingt mille francs en rouleaux d'or. Robert avait reçu de chez lui dix mille francs, qu'il avait déposés dans ce meuble. Il avait placé à côté une bourse en perles d'acier, où il avait mis toutes sortes de monnaies d'or et des pièces étrangères de diverses grandeurs. Il pouvait y en avoir pour huit cents francs. Je regardais tout cela avec peine, car j'avais le pressentiment qu'il le perdrait encore. Il avait invité plus de monde que de coutume, quelques femmes, pour me distraire : Hermance, Brochet, P. M..., et une petite femme qu'un de ses amis lui avait amenée. Elle avait une belle voix, se destinait au théâtre et se disait élève de Duprez. Sa figure était dure, pourtant elle était aimable et me comblait de caresses. Etant arrivée la première, elle vint dans le cabinet de toilette m'aider à m'habiller. Elle ne jouait jamais. Vers les deux heures

du matin, après le souper, elle demanda la permission de se retirer. Personne ne s'y opposa. A cinq heures tout le monde partit; Robert ouvrit sa boîte pour payer; la clé de cette boîte était attachée à la chaîne de sa montre qui se trouvait sur la cheminée; le verre en était cassé. Il prit quelques mille francs, paya, puis, quand il fut seul, il fit son compte.

Je m'étais endormie sur un canapé; il me réveilla et me dit :

— Vous avez pris la bourse qui était là...

— Moi ! mais non, vous savez bien que je n'ai pas joué.

On chercha partout; on se perdit en conjectures. Une seule personne était restée : Robert ne pouvait pas douter des gens qu'il avait reçus. Il pensa aux domestiques. Comme le soupçon est affreux, et qu'il eût fallu renvoyer tout le monde, ou se méfier de tous, il me vint une idée.

— Écoutez, lui dis-je. A mon retour de Londres, Maria est venue me voir; elle voulait aussi savoir quelque chose, elle me proposa d'aller chez une somnambule. Je la menai chez Alexis Didier; je ne croyais en aucune façon au somnambulisme, et comme je lui en voulais un peu, je résolus de lui faire une méchanceté, me disant: S'il répond à la question que je vais lui faire, par

exemple, je croirai. Nous partîmes. C'était jour de séance publique. Il avait beaucoup de monde; je lui donnai des cheveux, je lui pris la main, et je lui demandai où était la personne à qui ces cheveux appartenaient. Est-il en France? se porte-t-il bien? Alexis se mit à rire et me répondit :

— D'abord, vous dites *il*, c'est *elle* qu'il faut dire; ces cheveux sont ceux d'une femme, elle se porte très-bien, elle est ici, ce sont les vôtres.

Je regardai autour de moi effrayée ; pourtant je voulus encore une preuve, et je lui dis : Je crois que vous vous trompez.

— Non, me dit-il en riant plus fort, ce n'est pas mal inventé ce que vous faites ; vous venez d'entrer dans une chambre sombre, vous allumez une bougie, on vous attend à côté, vous fermez la porte pour que l'on ne vous voie pas ; vous vous coupez des cheveux ; tiens, vous les recoupez en petits morceaux ; les voici. Et il me rendit le papier que je lui avais donné.

J'étais étourdie de ce qu'il venait de me dire. C'était l'exacte vérité; j'eus peur de cette puissance inconnue qui lisait la pensée. Maria me vit si pâle, si émue, qu'elle n'osa l'interroger, dans la crainte qu'on ne lui dît des choses que personne ne devait entendre.

— Je reviendrai, dit elle, quand il sera seul. Nous partîmes.

Je fus longtemps à me remettre, et comme je sentais que cela m'aurait influencé l'esprit, je me promis de n'y jamais retourner ; mais aujourd'hui, le cas est assez grave, et si vous voulez, nous irons le consulter de bonne heure et avant que personne ne connaisse encore ce vol.

Mon idée parut bonne et nous nous rendîmes chez Didier, rue Grange-Batelière, avec un ami de Robert qui assista à la séance.

Lorsqu'Alexis fut endormi, on lui présenta la boîte, fermée à clef, il désigna la couleur et la forme de l'intérieur ; le métal lui donna du mal à distinguer ; ponrtant, il en vint à bout ; et dit :

— Il y a de l'or au fond. Vous venez d'en prendre dedans.

— Oui, lui dit Robert, mais une autre personne y a touché. Voyez bien.

— Menez-moi chez vous, dit Alexis, en faisant le geste d'un homme qui vous suit ; il dépeignit l'appartement et dit : Je vois une femme qui s'habille, elles sont deux, la plus grande sort. Celle qui reste est petite, brune, elle a une robe claire et un ruban rouge autour du cou. Elle se lisse les cheveux ; elle écoute à la porte ; elle prend quelque chose sur la cheminée, c'est une clé. Oh!

elle la laisse tomber, il y a quelque chose qui vient de se casser, c'est une montre. Elle se lève, elle ouvre votre boîte, elle prend sans regarder. Ce n'est pas de l'or qu'elle prend, c'est gris, c'est de l'acier, ah! je vois, c'est une bourse ; il y a dedans des pièces étrangères, de grandes pièces; elle ne la met pas dans sa poche, elle l'attache sous sa robe au cordon de son jupon. Elle sort de la chambre, elle va près de la grande dame, elle n'est pas effrayée du tout.

— Pouvez-vous me conduire près d'elle ? demanda Robert, émerveillé comme moi de ce qu'il nous disait.

— Oui, dit-il, attendez.

Il fit tous les détours comme s'il marchait, puis nous dit :

— Nous voilà rue B. C'est la seconde porte en entrant à gauche, elle loge au quatrième. Oh! mais elle n'y est pas, il y a des femmes, sa mère et sa sœur, la robe d'hier est sur le lit.

— Mais elle, dit Robert, la voyez-vous ? Qu'a-t-elle fait de la bourse ?

— Attendez que je la suive! Tiens, c'est une actrice, non, ce n'est pas un théâtre ; il y a beaucoup de monde et l'on chante, elle va sortir.

Nous nous rappelâmes qu'elle nous avait dit être au Conservatoire.

— Venez, me dit Robert, je vais chez elle, l'argent m'est égal; mais il faut qu'elle me rende la bourse, elle me vient de ma mère.

Nous courûmes rue B. Il nous avait parfaitement indiqué. Il y avait deux femmes au quatrième qui nous prièrent d'attendre. Elle rentra presque aussitôt. Elle devint livide en nous voyant. Pourtant elle était hardie comme un page et elle nia effrontément. Robert lui dit que si, le lendemain, il n'avait pas la bourse, il la ferait arrêter. Ce fut elle qui nous fit une scène, elle voulait nous faire demander cent mille francs de dommages-intérêts...

Elle quitta Paris la nuit même, et resta quelques années sans reparaître.

## XLII

Robert avait perdu une partie de l'argent qu'il voulait me rendre : il recherchait le monde. C'étaient tous les jours des dîners et des fêtes. Je ne lui disais plus rien ; je ne combattais plus ses prodigalités, je les partageais et quelquefois même je les encourageais. Quand il avait fait quelque extravagance nouvelle, quand il m'apportait quelque présent de grande valeur, je ne lui disais même pas merci. Parée de ses dons, radieuse dans mon orgueil, je me faisais un trophée de sa ruine. J'aurais pu m'appliquer un mot célèbre : « L'ingratitude est l'indépendance du cœur. » Je m'étais fait un petit raisonnement infâme, qui me dispensait des remords comme de la reconnaissance. Je

me disais que ce que Robert ne me donnerait pas à moi, il le donnerait probablement à sa provinciale. Avec cette idée absurde, une femme jalouse et mal élevée boirait la mer pour ne pas laisser une goutte d'eau à un poisson.

Nous avions de nouveaux amis et amies... Mme Ré... femme très-élégante et très-adroite, était la voisine de Robert ; elle nous invita à passer la soirée chez elle. Elle avait un appartement admirable ; là était la plus grande partie de ses charmes.

Un jour, Az.... me fit un reproche de la voir.

Az.... est une charmante actrice, fille d'artiste; elle a été élevée dans les coulisses d'un théâtre, mais elle n'aimait pas les femmes de théâtre.

Quand la pauvre petite disait un mot, on l'appelait bête. Elle était si gentille ! Il y a beaucoup de gens qu'on rend stupides avec cette phrase; on tue l'intelligence qui pourrait sortir de son enveloppe.

Quand Az.... fut femme, elle voulut se venger de ce qu'on lui avait fait. Elle devint très-acariâtre pour tout le monde, ne s'appliquant jamais qu'à dire des méchancetés de ses chères sœurs, comme elle appelait toutes ses camarades de théâtre. Moi qui l'ai étudiée, je sais qu'elle a un cœur excellent. Son père s'est remarié. Elle a des

petites sœurs d'un second lit, qui ont perdu leur mère ; elle l'a remplacée, a fait élever les petites filles, qu'elle appelle ses enfants. Je l'ai vue se priver pour eux ; pourtant elle avait dix-huit ans : ce n'était pas la raison qui la faisait agir, mais bien son cœur.

Elle me disait donc à cause de Mme Rémi :

— Pourquoi vas-tu chez elle ? Je ne l'aime pas, moi, elle est trop heureuse au jeu. Dans le temps elle donnait des soirées. On jouait entre femmes ; elle gagnait toujours, et quand nous n'avions plus d'argent elle nous faisait jouer nos effets. Elle m'a gagné des boutons d'oreilles ; Brochet a perdu un très-beau cachemire; c'est Sarah qui a le plus perdu chez elle. Aussi tout le monde la fuit.

Je fus étonnée de ce qu'elle me disait, et avant de le croire je m'en informai à d'autres. Tout le monde me répéta la même chose.

Robert donna un bal travesti; il fut magnifique et me fit grand plaisir, car il me donna l'occasion de me lier avec la petite Page.

Il y avait quelque chose de si doux, de si langoureux dans ses grands yeux noirs, qu'ils me semblèrent être le miroir d'une belle et bonne âme. Je fus aussi enchantée de voir de près ces grandes sommités dramatiques : Mmes Octave, Nathalie, etc.

Nathalie n'était pas dans ses jours de gaieté ! je ne pus la juger à sa valeur. Ce jour-là son esprit ordinaire lui faisait défaut. Elle était venue pour chercher l'oubli d'un amour perdu, et comme c'était une passion littéraire, elle arrosa le bal de ses larmes. Je n'avais encore vu Mme Octave qu'au théâtre : c'était au moment de son grand succès dans *la Propriété c'est le vol*. C'est une belle personne et son caractère répond à la franchise de sa figure.

Je regardais toutes ces femmes avec curiosité. Je n'avais fait que les entrevoir de loin; je les trouvai plus jolies de près; mais c'était surtout au caractère de chacune que je désirais m'attacher; elles étaient au moins cinquante.

Je m'arrêtai devant une Bretonne charmante; c'était la petite Durand. Elle avait tout pour elle . jolie, bien faite. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'elle le savait trop et que cela même me la rendrait antipathique. Je fis vis-à-vis dans un quadrille à une grande et belle personne. Je cherchais où je l'avais vue pour la première fois, et pour aider mes souvenirs je demandai son nom. On me dit : « C'est C..., une actrice des Variétés. »

— Elle est jolie, dis-je à Az... qui se trouvait près de moi.

— Tu la trouves jolie, toi? elle est bête comme un chou.

— Que tu es drôle, ma chère amie; quand même elle serait bête, cela l'empêche-t-il d'avoir une jolie figure ?

— Et toi, tu es bien fatigante avec ta manie de trouver toutes les femmes jolies; moi, je les trouve toutes laides, et puis, si tu savais comme elles t'arrangent. Je m'étonne de les voir toutes ici.

— Voyons, Az..., tais-toi! Il faut être juste, c'est le moyen d'être vraie.

La danse s'arrêta au bout du salon. Robert fit ouvrir une fenêtre. C'était Mlle Page qui venait de se trouver mal; la chaleur l'avait suffoquée. Je pris soin d'elle ; elle me remercia et me dit en se retirant :

— Vous seriez bien aimable de venir me voir.

Je le lui promis,

— Pauvre Page! disait une petite femme que je n'avais pas remarquée, elle se serre trop ; c'est ce qui la rend malade.

Bonne âme! dis-je en moi-même, en entendant cette phrase d'un faux intérêt qui cachait une méchanceté.

—Viens-tu danser, Amanda? dit un grand jeune homme brun.

Je me plaçai derrière elle et la regardai long-

temps. Elle était jolie de figure, quoique ayant le nez un peu trop long et les lèvres minces. Elle était petite, d'une maigreur grêle, elle était entortillée de tulle et habillée avec beaucoup d'art. On voyait ses bras, ses mains osseuses. Je fus malgré cela étonnée quand elle appela mademoiselle C... : Ma sœur. La nature avait tant fait pour l'une et avait été si avare pour l'autre, que je devinai sans les connaître, que A... devait envier B...

Ces fêtes donnée par Robert coûtaient fort cher. Il était triste quand nous étions seuls, et cherchait à s'étourdir.

Il s'était commandé un coupé à huit ressorts; il me le donna.

J'allai voir Page; j'en fis mon amie. Je ne m'étais pas trompée; elle était aussi bonne qu'elle était jolie.

Le temps passait et Robert ne me rendait pas cet argent que je lui avais prêté. Je commençais à m'inquiéter, car je me perdais avec lui.

## XLIII

LES USURIÈRES DE L'AME. — UN DINER CHEZ DE NOUVELLES CONNAISSANCES.

Robert avait affaire chez lui et partit en Berry pour deux jours.

Je fus engagée chez une actrice assez célèbre qui donnait un dîner de femmes.

Nous étions huit, je ne dirai pas les noms : car comme moi peut-être regretteront-elles un jour ces quelques années de leur vie. Je n'ai pas le droit de les leur rappeler.

Je les indiquerai donc par les numéros de leurs places.

Nous attendions dans un joli salon que le dîner

fût servi. La maîtresse de la maison ouvrit une porte à deux battants : nous vîmes une belle salle à manger ornée de vieux meubles de chêne, de chinoiseries, de peintures, de curiosités sur des buffets énormes ; cela ressemblait beaucoup à une boutique ; l'abondance y était, le goût manquait.

On se faisait des politesses les unes aux autres ; on se donnait des airs de grandes dames, pour se venger d'avoir mangé des pommes de terre dans sa jeunesse. Je n'étais à leur hauteur que sur ce dernier point, j'en avais mangé autant qu'elles ; mais je ne savais pas adoucir ma voix, prendre un lorgnon pour regarder dans mon assiette ; j'avais gardé mon vrai nom ; je ne posais pas à tout propos mon bras en guirlande, mes mains comme pour prendre un papillon.

Je savais bien que ces dames disaient : Elle manque de distinction — mais j'étais moi.

On vint annoncer que le dîner était servi.

— Mesdames, dit la maîtresse de la maison, j'ai marqué vos places.

Numéro 1 : Elle fit passer une grande belle fille à l'air doux et bête ; le numéro 2 était une petite, maigre, pincée ; le numéro 3, une grande ingénue insignifiante ; le numéro 4, une provinciale ; le numéro 5, une femme qui avait dû être jolie dix

ans plus tôt; le numéro 6, une bonne et simple fille qui n'aimait les violettes qu'en diamants; le numéro 7, moi; le numéro 8, la maîtresse de la maison, jolie blonde, quoiqu'elle n'ait plus d'âge.

Le dîner venait de chez Potel et Chabot. Il y avait deux maîtres d'hôtel qui m'embarrassaient un peu, car on paraissait ne pas vouloir se gêner pour causer.

— Oh! ma chère, dit le numéro 2, votre dîner sera détestable, avec les réchauds on mange froid. Chez moi, je fais servir à la russe, c'est très-bon genre. Ah! je n'aime pas ce potage; pourquoi n'avez-vous pas fait faire une bisque?

— Ma chère, répondit la maîtresse de la maison, c'est que vous avez oublié de m'envoyer votre menu.

— Ton argenterie est jolie, dit le numéro 1 en pesant une cuillère, mais j'aime mieux la mienne.

— Vous êtes bien heureuses, vous autres; moi je n'ai que douze couverts, dit en grognant le numéro 5; j'avais essayé de tirer une carotte à *mon époux* pour qu'il m'en donnât, ça n'a pas pris.

— Tu t'y es mal prise, dit le numéro 2.

— Ah! je voudrais bien te voir aux prises avec lui, reprit le numéro 5 ; il me faut intriguer un mois pour avoir une robe.

— Je crois bien, me dit tout bas le numéro 6, il ne sait comment se débarrasser d'elle; elle le garde depuis quatre ans, en lui disant qu'elle est enceinte et qu'elle va se tuer, elle et son enfant, s'il l'abandonne.

— Ce que j'avais trouvé comme *truc* n'était pourtant pas si bête ; j'avais invité plusieurs de ses amis à dîner ; je lui dis le matin : — Mon Dieu, mon ami, je n'aurai pas assez de couverts; si tu étais bien gentil, tu m'en donnerais. A quatre heures, il m'envoya une boîte, j'étais enchantée, ça ne dura pas longtemps, c'était son argenterie qu'il me prêtait. J'en ai été pour mes frais ; je ne connais pas d'homme plus dnr à la détente que celui-là.

— Dame, répondit le numéro 4, c'est que vous n'êtes pas raisonnable ; il est très-bon pour vous ; il vous donne mille francs par mois et vous fait beaucoup de cadeaux.

— On vous en donne bien deux mille, à vous, répondit le numéro 5 avec aigreur, est-ce que vous croyez que je ne vous vaux pas ?

— Pour le caractère, non, dit le numéro 4 en riant.

— Ni au physique non plus, me dit le numéro 6, elle a au moins trente ans.

— Mais, continua le numéro 5 après une pause, je suis en train de lui préparer un chantage soigné; vous savez qu'il adore les enfants; je crois que si j'en avais un, il m'épouserait, tout marquis qu'il est. Eh bien! je vais me mettre au lit, dire que je suis malade. J'ai trouvé quelqu'un qui dira que je suis grosse; alors je pleurerai, je ferai tant qu'il faudra bien qu'il me fasse des rentes.

— Ce n'est pas mal inventé, s'il coupe dedans, dit le numéro 8; mais prends-y garde, il fait la bête plus qu'il ne l'est.

— Ah! dit le numéro 4, comment peut-on désirer un enfant! Je suis la plus malheureuse des femmes, parce que j'en ai un tous les ans.

— Oui, dit le numéro 2, en la regardant, mais tu as un moyen pour qu'ils ne te gênent pas.

— Tiens, dit le numéro 4, si je n'y mettais bon ordre, je serais gentille : j'en aurais sept. J'aurais l'air de la mère Gigogne.

Mon cœur se serra. Cette femme était une infâme. Elle commettait ces crimes pour garder son luxe; elle ôtait la vie à de pauvres petits êtres, pour ne pas manquer une fête, un bal. Tout le monde le savait. Elle était la maîtresse en commandite de plusieurs gens du grand monde; de

ceux qui ne se souviennent qu'ils ont un beau nom que pour le ridiculiser par leurs modes, le salir par des vices, qui n'ont même pas la passion pour excuse.

Ils riaient à chaque nouvelle délivrance de cette femme.

— A propos, dit le numéro 8, j'ai reçu une lettre de Belgique ; il est en sûreté, j'en suis bien aise, c'est un bon garçon.

— T'en a-t-il donné, celui-là ! dit le numéro 6.

— Oh ! oui, répondit le numéro 8, c'est qu'il m'aimait bien.

— Ah ! fit le numéro 5, tu sais t'y prendre pour les pincer.

— C'est que j'ai joliment étudié l'homme, moi, répondit le numéro 8 avec importance en vidant son verre de madère.

Les vins étaient excellents. Les maîtres d'hôtel, que cette conversation amusait, versaient à plein verre ; les têtes commençaient à s'échauffer. Pour parler, on en disait plus qu'on ne voulait.

Moi, qui étais nouvelle parmi ces élégantes, j'écoutais d'un air stupide.

— Je crois bien, dit le numéro 4, qu'il fallait qu'il fût amoureux pour trouver de l'argent après

s'être ruiné. C'est égal, c'est heureux qu'il soit parti ; il t'aurait compromise.

— Il n'y avait aucun danger pour moi, reprit le numéro 8 en riant, si je l'avais fait moi-même, à la bonne heure ; mais pas si bête !

— Que faisait-il donc, demandai-je à ma voisine ?

— Comment, me dit le numéro 5, vous ne savez pas cette histoire. Je vais vous la conter.

Elle s'approcha de moi et me dit à demi-voix.

— Elle avait pour amant un petit jeune homme charmant et de très-bonne famille. Il ne l'aimait guère au commencement ; petit à petit il en est devenu fou ; elle le conduisait dans des ventes publiques, où elle lui faisait acheter beaucoup de choses. Souvent c'était des meubles ou des tableaux à elle, qu'elle avait envoyés. Il paraît qu'à force de brocanter comme cela, ça devient une passion. Elle ne lui demandait jamais d'argent ; pourtant il fut ruiné en deux ans ; elle voulut le renvoyer, mais il disait qu'il allait se tuer. Ce n'est pas ça qui l'aurait fait le garder ; mais il la menaçait de commencer par elle ; elle trouva un moyen d'arranger les choses ; elle donna des soirées pour faire jouer ; on soupait bien : il y avait beaucoup de monde ; on jouait au lansquenet ; elle se mettait près de lui ; il faisait sa main après elle ; il passait

des dix, onze fois chaque coup. On poussait des hourrah autour de lui. Elle ne jouait jamais sur sa veine, et des gens perdaient des sommes folles, quoiqu'elle défendît toujours de jouer gros jeu. Elle acheta voiture, chevaux et redevint d'une tendresse sans égale pour l'instrument de sa fortune. Sa veine continua avec un bonheur insolent ; s'il n'eût pas été homme du monde, on l'aurait pris pour un grec. Il gagnait déjà plus de deux cent mille francs, quand un monsieur qui avait perdu beaucoup, s'aperçut que toutes les nuits notre amphitryon quittait sa toilette pour mettre une robe de chambre. Le monsieur eut un soupçon parce qu'elle ne voulait jamais changer de place. Elle disait : Je veux être près de *mon petit homme*, je lui porte bonheur. — Il vint se placer entre eux deux, et faisant semblant de plaisanter, il passa les mains sur ses deux poches. Il sentit un paquet de cartes.

— Qu'est-ce que vous avez donc là? dit-il en les serrant dans sa main au travers de sa robe et en la regardant en face. Malgré son aplomb, elle devint livide ; tout le monde s'en aperçut.

— Moi, dit-elle, ce sont de mauvaises cartes que j'ai ôtées afin que l'on ne s'en servît pas.

— Ah! fit le monsieur avec un sourire qui n'était pas de bon augure, montrez-les-moi donc.

Elle les tira vite de sa poche et les laissa tomber à terre; comme cela elles furent mêlées. Chacun murmura sans oser rien dire, pourtant tout le monde était sûr d'avoir été volé.

Son amant, qui ne se doutait de rien, disait tout étonné : — Eh bien! est-ce qu'on ne joue plus? Chacun répondit à son appel en prenant son chapeau. Cela le surprit, car elle lui passait les cartes. On assure qu'il ne savait pas qu'elles fussent arrangées.

Comme cette aventure faisait beaucoup de bruit, elle l'expédia à Bruxelles franc de port.

— Ah! lui dis-je, je me souviens avoir entendu conter cette histoire.

D'autres conversations étaient engagées, mais le nº 8, dont il était question, nous avait écoutées, et dit au nº 6 :

— Ma chère, vous avez un vilain défaut; c'est de toujours conter les affaires des autres et jamais les vôtres. Si j'ai de beaux meubles, vous avez de beaux bijoux; nous ne valons rien ni les unes ni les autres, tâchons donc de ne pas nous jeter de pierres entre nous, puisque nous sommes seules pour nous défendre.

J'aurais bien voulu savoir une petite histoire sur le nº 6, et je dis au nº 8 :

— Est-ce vrai tout ce qu'elle m'a dit?

— Non, me dit-elle, *puisque l'on ne l'a pas prouvé;* mais ce qui est certain et prouvé, c'est qu'elle, elle fait de l'usure avec les pauvres gens, elle prête à la petite semaine à la halle. Quand ses amants ont besoin d'argent, elle leur dit : Je connais quelqu'un qui vous en prêtera. Quelqu'un, c'est son frère. Il arrive et dit : « Je n'ai point d'argent pour le moment, mais je viens d'acheter des diamants superbes, si vous voulez, je puis vous les vendre. » Faute de mieux on les prend. L'amoureux souscrit des lettres de change ; elle garde tout, valeurs et diamants... et le tour est fait. En ce moment même, elle en tient un à Clichy, et vient d'avoir un procès avec les parents d'un autre.

— Que vous êtes drôle de parler de tout ça, dit en se levant le nº 2, qu'est-ce que ça fait? quand ça réussit, tous les moyens sont bons.

— Certainement, dit le nº 1. Moi, je me suis fait faire soixante mille francs d'acceptations par le mien. Que son père *tourne de l'œil*, et vous verrez comme je le ferai mettre en cage s'il ne me paye pas. Mais je n'ai pas de chance, ce vieux tient à la vie comme l'écorce à l'arbre. Tous les jours, je me fais donner le bulletin de sa santé. Si j'étais bien sûre qu'on ne me fît rien, je lui donnerais une *boulette*.

Nous commencions à rire à tout propos; le mot *boulette* redoubla notre gaieté.

Le nº 1 ne disait pas grand'chose; le nº 2 lui dit : — Conte-nous donc ton histoire avec le Hongrois.

— Vous le voulez, dit-elle d'un ton calme, eh bien! figurez-vous, mesdames, que toutes les femmes couraient après lui, parce qu'il était très-riche. Mais il n'en gardait aucune. Je me suis dit : Il doit y avoir un moyen de le captiver; et j'ai questionné son valet de chambre; il m'a dit : « Monsieur est dévot, il va beaucoup à la messe. » J'y suis allée plusieurs fois; il m'a vue près de lui, il m'a dit que j'étais un ange égaré parmi vous, ça m'a valu de belles choses; seulement ça m'ennuie d'y retourner, parce que j'attrape froid aux pieds.

— A propos, dit-elle au nº 3, comment cela s'est-il passé avec ton homme marié?

— Bien, répondit le nº 3.

— Quoi donc? quoi donc? dirent en chœur toutes les femmes.

— Ah! dit le nº 3, j'étais avec un personnage qui faisait tant de mystère, qu'il me fatiguait. Je finis par savoir qu'il était marié, mais que sa femme n'était pas à Paris; je lui dis que je voulais aller à un grand bal, que je voulais avoir des

boutons en diamant. Il cria misère, mais je lui annonçai que j'en voulais ou que je ne le reverrais jamais. — Eh bien, me dit-il, je ne puis en acheter, mais puisque c'est pour un bal, je vais t'en prêter. Il m'apporta des dormeuses magnifiques, qui étaient à sa femme. Je fus chez mon bijoutier, je fis enlever les diamants et mettre du strass en place. Je les lui rendis; il n'y prit pas garde. Au bout de quelques jours, sa femme revint à Paris. Je lui demandai de nouveau s'il voulait m'acheter des boucles d'oreilles; il refusa. Alors, je lui fis une scène affreuse.

— Ah! votre femme a des diamants et vous ne voulez pas m'en donner, eh! bien, je suis contente de ce que j'ai fait; c'était pour rire, mais je les garde ; j'ai les diamants et elle aura du strass.

Il fit un saut en arrière, gronda, pria, menaça, et parut furieux.

— Tu n'as pas eu peur, lui dit le numéro 2.

— Non, je savais bien qu'il n'oserait rien faire, dans la crainte du scandale.

— C'est bien joué, dirent les autres, tu es d'une jolie force à présent.

Il était minuit, je partis avec le numéro 6, qui me dit en descendant :

— Je ne veux plus voir personne, j'aime mieux vivre seule; elles sont trop méchantes, une bonne

fille comme moi est perdue au milieu d'elles. Pour moi, sous l'influence d'une exaltation momentanée, je les considérais toutes comme de grands hommes.

Rentrée chez moi, je m'endormis, étourdie de tout ce que j'avais entendu. Les mauvaises pensées poussent dans l'esprit, comme les mauvaises herbes dans un champ de blé. Si on ne les arrache pas, elles envahissent et tuent la récolte, comme les qualités du cœur. On peut toujours faire un pas de plus dans la voie du mal. Mon âme était trop mal cultivée pour que les mauvais conseils n'y germassent pas bien vite. Ma tête travaillait, je voulais aussi avoir une histoire à raconter, la première fois que je me retrouverais avec ces dames. Oh! me dis-je, mais j'ai aussi fait mes preuves ; Deligny est en Afrique, Richard en Californie, Robert se perd. On a souvent vu, j'ai vu moi-même des misérables attachés au pilori, exposés en place publique, rire et être contents de leurs infamies, parce qu'on parlait d'eux. D'autres, exposés près d'eux, pleuraient et cherchaient à cacher leur figure ; ils avaient commis le même crime, puisqu'ils subissaient la même peine. Les uns faisaient horreur, les autres pitié. Si j'avais regardé ma vie et mon caractère passés, j'aurais vu que dans ce temps-là j'appartenais au vice hon-

teux, mais pardonnable, car il ne faisait tort qu'à moi. C'était la corruption sans masque; on la voyait, et ses complices de quelques heures ne craignaient rien pour leur avenir. Mon nouveau genre de vie était moins méprisé par le monde. C'est une injustice. Ce qui porte le nom de femme entretenue est la sangsue du cœur, l'usurière de l'âme.

Les hommes, qui ont créé cette milice de l'enfer, sont fiers de leur ouvrage et mettent ces démons sur un piédestal. A pied, on ne les verrait pas, ils leur donnent de magnifiques équipages pour qu'elles dominent, en passant dans les promenades, leurs mères, leurs sœurs; quelques-unes, encouragées par ces faiblesses, jettent en en passant un défi aux honnêtes femmes. Ces créatures sont ignobles, leurs créateurs sont infâmes; ils ont perdu ces âmes sans retour, mais la peine du talion les attend. Ces appartements, qu'ils ont faits si beaux, c'est la tombe de leur fortune; ils y laissent tout, jeunesse, avenir, honneur. A un moment voulu, les rideaux de dentelle de soie se changent en linceul, les roses en soucis, les parfums en poison. Alors, le malheureux qui s'est aventuré dans cet abîme gémit; sa maîtresse lui apparaît, c'est un automate; Dieu lui a repris la vie qu'il lui avait donnée en la créant. Le diable

lui a donné la parole, le mouvement, elle ne pense plus. C'est lui qui agit en elle, et elle dit à l'amant qui pleure :

— Comment, vous êtes encore là, je vous avais fait dire de sortir.

Le condamné prie, rappelle ce qu'il a fait, ce qu'il a sacrifié.

— Pourquoi l'avez-vous fait ?

— Parce que je vous aimais !

— Eh bien, alors, dit la maîtresse en s'éloignant, je ne vous dois pas de pitié, car c'est à vous que vous vous êtes sacrifié. Puisque vous n'avez plus rien, allez-vous-en.

Il voit clair alors, il voudrait renverser son idole, mais elle l'écrase sous les pieds de ses chevaux.

Celles qui en sont arrivées là, c'est l'orgueil qui les a poussées, c'est l'orgueil qui les punit. Elles ne s'arrêtent pas, elles ne voient pas poindre la ride à leur front ; elles ont fini ou finiront à l'hospice, en prison ou à la Morgue ; elles trouveront leur châtiment dans leur avenir, mais leur passage a laissé un sillon terrible pour la société.

Que ne faisais-je alors toutes ces réflexions ? C'est que depuis le jour où j'avais voulu me tuer chez Robert, le démon s'était emparé de moi ; j'étais devenue méchante, ingrate, je me trouvais

une excuse à tout; enfin j'acquis bientôt la triste célébrité d'être une femme dangereuse. On me reprocha moins cela que d'avoir dansé et de m'appeler Mogador. Si un jeune homme me faisait la cour ou me parlait, ses parents le faisaient partir. J'étais fière d'inspirer cette terreur.

## XLIV

### UNE FOLIE.

Je fus chez Robert. Il était de retour. Il avait eu de grands ennuis chez lui pour ses affaires, n'avait pu se procurer d'argent, et sa tristesse annonçait assez ses préoccupations.

Il cherchait à vendre sa terre, car il avait emprunté dessus près de trois cent mille francs; bien qu'elle en valût huit cent mille, les intérêts absorbaient les revenus. On lui en avait offert six cent mille francs, il avait refusé. Je l'avais prié de me rendre de suite cet argent prêté pour ses dettes de jeu. Il ne le pouvait pas.

Un jour, me voyant toute pensive, il me demanda ce que j'avais.

— Je pense à l'avenir, je voudrais bien te demander quelque chose, mais j'ai peur de te fâcher.

— Moi, pourquoi diable veux-tu que je me fâche ?

— Parce que je sais que tu n'as pas d'argent et que c'est mal de t'en demander.

— Eh bien! me dit-il, toujours avec sa fierté hautaine, j'en ferai, si je n'en ai pas; combien te faut-il ?

— Mais je voudrais avoir ce que tu me dois, ou bien une garantie, s'il t'arrivait malheur! tout le monde est mortel, je perdrais tout ce que j'ai.

— Comment, cet argent est donc à toi ?

— Oui, lui dis-je.

— Pourquoi m'as-tu trompé en me le donnant? me dit-il en devenant pâle comme la mort.

— Parce que tu ne l'aurais pas accepté, si je t'avais dit : — C'est à moi.

— Oh! Céleste, c'est mal ce que tu as fait là, tu m'as fait le complice d'une infamie; cet argent te vient...

Il n'acheva pas, une grosse larme coula sur sa joue...

— Oh! si j'avais su, dit-il, se levant enfin, je ne puis te les rendre de suite, il faudrait vendre.

Demain je chercherai. Je vais aller chez mon homme d'affaires.

Ses démarches avaient été vaines, il était profondément triste.

Après le dîner, je lui demandai s'il voulait sortir.

— Non, me dit-il, nous avons à causer. Tu as raison de penser à l'avenir, mais je suis un misérable d'avoir pris cet argent; tu t'es cruellement vengée ; il faut que je te le rende de suite ; depuis que je sais d'où il vient, je ne vis plus. Je souffrirai de te quitter, pourtant il le faut. Je vais tâcher de me marier, sans cela il me resterait à peine de quoi vivre, ma terre vendue. Je ne puis te donner une hypothèque chez mon notaire, ma famille le saurait, on croirait que c'est un cadeau que je te fais, on crierait; cela gênerait mes projets. Voici ce que je te propose. Je vais te faire des lettres de change, sitôt que je le pourrai je te les payerai ; si à l'échéance je n'étais pas en mesure, tu prendras un jugement et je te consentirai hypothèque. Il faut que je parte dans quelques jours, je vais faire un petit voyage à Lyon, je ne puis garder cet appartement. Demain nous irons chez le propriétaire, je le prierai de t'accepter pour locataire à ma place, j'espère qu'il ne me refusera pas; tu viendras demeurer ici, puisque ce logement te plaît.

— Et le mien, lui dis-je, que vais-je en faire? Car pour être plus près de chez lui, j'avais loué rue Joubert un petit pavillon, très-joli, mais un peu triste.

— Eh bien! me dit-il, tu le loueras.

Deux jours après, le bail était à mon nom.

Ma mère avait été malade, elle était seule et venait me voir assez souvent. J'eus peur de me laisser aller à quelque nouvelle faiblesse. Je passai mes valeurs à l'ordre de ma mère, en lui recommandant de ne me les rendre sous aucun prétexte. C'était la fortune de ma petite fille adoptive.

Je trouvai l'occasion de louer mon logement et de vendre tout mon mobilier. J'avais le cœur gros de vendre des grands ouvrages de tapisserie qui me rappelaient mon séjour en Berry. Mlle Amanda, c'est elle qui voulait acheter mon mobilier, en avait grande envie et me faisait toutes sortes de flagorneries.

Robert m'engageait beaucoup à accepter. Il me donnait tantôt une raison, tantôt une autre, mais le vrai motif, c'est que tout me venait de Richard et que cela lui déplaisait. Poussée par l'un, tourmentée par l'autre, je vendis ce petit pavillon-hôtel vingt mille francs. Il était meublé d'une façon charmante, belles pendules, tapis dans toutes

pièces, meubles en chêne et bois de rose; pianos, orgue, rideaux; tout y était complet.

On me régla à trois ans.

Robert partit.

Toute à mes intérêts et à mon emménagement, je m'aperçus à peine de son absence; pourtant il me quittait pour se marier, peut-être n'allais-je plus le revoir. Je fus quelques jours sans lui donner un regret. J'allais chez l'une, chez l'autre; les heures s'envolaient comme un songe.

Une de mes nouvelles connaissances, que j'avais amenée chez moi, aperçut ma filleule.

— Tiens, me dit-elle, c'est une bonne idée que vous avez eue là, vous semez pour récolter; elle sera jolie, il faudra en faire une danseuse; elle gagnera de l'argent et vous rendra ce qu'elle vous coûte.

Je me sentis passer un frisson, il me sembla voir la mère, l'entendre me répéter le serment que je lui avais fait, et je répondis: —Non, jamais je n'en ferai une danseuse; elle sera riche, mais si j'étais obligée de lui donner un état, ce ne serait pas celui-là.

— Oh! dit-elle en riant, est-ce que vous craignez les faux pas?...

Je ne répondis rien et nous partîmes.

Je m'arrêtai place de la Madeleine, et je montai chez Mlle Page.

Je venais de rompre moralement avec mes autres connaissances. Ce mot cynique qu'on venait de me dire au sujet de ma fille adoptive m'avait bouleversée. On pouvait donc croire que je l'élevais pour la vendre, la perdre; cette pensée me faisait si mal que je ne pouvais retenir mes larmes.

La pauvre petite Page ne me consola pas par sa gaieté. Elle souffrait au cœur; sa vie était dominée par une grande passion qui la ravageait physiquement et moralement; elle était amaigrie, ses joues étaient pâles, ses yeux brillants encore, parce qu'ils étaient pleins de larmes. Elle était malheureuse en tout; elle avait une petite fille qu'elle voyait mourir de langueur; l'art était impuissant. La pauvre petite poitrine de cette enfant râlait toujours; la mort venait à pas lents, comme pour déchirer plus longtemps le cœur de la pauvre mère; souvent je l'ai vue, en dînant chez elle, laisser tomber son pain, regarder sa fille en extase, puis pleurer sans faire un mouvement. Elle ressemblait à une belle statue de la douleur; mon cœur partageait sa peine, et je m'y attachai comme à une sœur. Ce n'étaient pas ses seuls chagrins; elle était si jolie, si mignonne;

sa voix était si douce, que comme femme et comme actrice le public l'adorait.

Aussi était-elle jalousée de ses camarades de théâtre, qui ne savaient qu'imaginer pour lui faire des méchancetés. La santé de Page était délicate et j'avais peur de la voir tomber malade.

Pour pouvoir vivre plus près d'elle, il me vint une idée, j'étais seule, je disais : Robert ne reviendra pas.

— Allons, me dis-je ; cela me distraira. Et je demandai à Page de me faire entrer aux Variétés.

Elle me présenta à M. C..., directeur; il promit de m'engager; je lui écrivis que je voudrais que cela fût fait de suite. Il me fit revenir à son cabinet; il n'est pas assez beau physiquement, pour que je vous fasse son portrait. Ce jour-là il ne me parut pas trop maladroit: il me fit signer un engagement où il me donnait douze cents francs d'appointements, avec un dédit de vingt mille francs.

Ces demoiselles crièrent beaucoup de mon admission.

Ce fut pour la pauvre Page une source de mauvais propos auxquels elle ne prit pas garde, car elle savait bien avoir en moi une véritable amie.

On me donna deux rôles dans la *Revue de cin-*

*quante et un;* j'étais en répétition quand Robert arriva de Lyon.

— Eh bien, me dit-il, je ne pourrai jamais me marier ; j'ai été refusé net à cause de toi, je n'ai plus qu'un parti à prendre, je vais vendre mes chevaux, mes chiens, réformer les trois quarts de ma maison et nous resterons ensemble.

— Mais, mon ami, je ne puis retourner avec vous; croyant que vous ne reviendriez plus, je suis entrée dans un théâtre, j'ai un dédit et je répète. C'est du reste une bonne résolution que vous prenez là de vendre beaucoup de choses ; moi-même je ne puis soutenir ce train de maison; vendez la calèche, le grand coupé que vous m'avez donnés et deux chevaux; plus tard je vendrai mon petit coupé et la petite voiture.

Il parut fort contrarié de mon engagement, mais il ne me fit pas de reproches. Il vendit ses chevaux, ses voitures et ne resta à Paris que quelque temps.

Amanda me demanda si je voulais vendre des bijoux, que j'en avais trop, et puis que je devais en être dégoûtée. Je lui répondis qu'on ne se dégoûtait pas de ces choses-là, que j'étais assez raisonnable pour consentir à m'en défaire si je trouvais une bonne occasion.

— Eh bien, me dit-elle, vous n'en trouverez

jamais une meilleure ; on vous payera dans trois ans avec vos meubles, réfléchissez bien que cela vous fera un beau capital.

Je consultai Robert, qui me répondit : — Cela vous regarde ; il me semble que vous ferez bien.

J'avais vingt-cinq ans, je voulais que ma petite fille fût riche ; je consentis. Je donnai les factures, je vendis un peu moins que cela n'avait coûté ; seulement je fis trois ans de crédit sans intérêts.

Page m'approuvait.

Un soir, Robert me dit :

— J'ai rencontré un jeune homme que je connais, le pauvre garçon m'a fait de la peine ; il est désolé, on va l'arrêter. Je pourrai peut-être empêcher cela, car c'est mon bijoutier qui le poursuit ; je l'ai fait demander.

— Prenez garde, lui dis-je, de vous mettre une mauvaise affaire sur les bras ; vous savez mon opinion sur votre bijoutier. C'est un fin renard, méfiez-vous...

Hélas ! il ne tint pas compte de ma recommandation ; quelques jours plus tard, tout était consommé. Robert avait répondu d'une somme de vingt mille francs pour un homme qui n'était pas solvable. Je le grondai pendant huit jours ; il me

répondit que ce pauvre jeuue homme voulait se tuer.

— Enfin, lui dis-je, quoi qu'il en soit, vous avez été joué.

Robert partit pour la campagne, je le priai de surveiller ma petite maison, je voulais faire bâtir à côté de la locature un pavillon ; Robert m'engagea, à cause de la position près de la forêt, à construire un rendez-vous de chasse, que je pourrais toujours louer un bon prix jusqu'au jour où je l'habiterais.

Je lui dis que je m'en rapportais complétement à lui, et que tout ce qu'il ferait serait bien fait.

Il partit et je débutai. J'étais toujours mauvaise. J'avais aussi peur qu'aux Folies. Page m'encourageait, elle me donnait de si bons conseils que j'étais forcée d'en profiter. Les journaux prenaient la peine de m'abîmer ; ils disaient que mes pas avaient vieilli. Enfin, j'avais à peine vingt-cinq ans, et ils m'envoyaient aux Invalides. Quelques-uns s'imposèrent à moi ; plus ils sont petits, moins ils ont d'abonnés, plus ils sont méchants ; si on ne souscrit pas, ils vous abîment. — Arnal et Déjazet ne sont pas à l'abri de leurs morsures. C'est une lourde charge pour les pauvres artistes qui gagnent leur vie avec bien de la peine, et qui sont obligés de s'abonner à trois ou

quatre mauvais journaux qui disent tous la même chose. Le journal *le Corsaire*, ce chien hargneux de la littérature, me mordait au sang.

Celui qui se déchaînait le plus après moi faisait aussi des pièces; j'avais la consolation de me dire: Il est plus mauvais auteur que je ne suis mauvaise actrice, car on le siffle et moi on ne me siffle pas.

J'allais jouer une nouvelle pièce, *Paris qui dort*. M. C... me dit:

— Il faut absolument que vous alliez voir M. J...; il est mal disposé pour vous.

— Dame! que voulez-vous que j'y fasse, s'il ne m'aime pas, je ne puis forcer son goût.

— Si, me dit-il, il faut y aller dans l'intérêt de la pièce, il vous recevra bien.

— J'en doute, je n'ose pas.,.

— Si, si, reprit M. C..., faites-le pour moi.

— Eh bien, pour ne pas vous désobliger; j'irai.

Je fus le même jour chez Amanda qui le connaissait beaucoup, puisqu'elle était toujours dans sa loge les jours de première représentation. Je la priai de me recommander à son ami. Hélas! j'oubliais que je l'avais obligée, et qu'à partir de ce jour-là, elle ne pouvait plus me souffrir, c'est l'usage. Elle n'en fit rien, ou fit le contraire.

J'entrai chez M. J..., le cœur décroché d'a-

voir monté ses cinq étages, et terrifiée de peur à l'idée de me trouver en face d'un si grand écrivain. Il me reçut en parlant à son perroquet avec qui il continua la conversation.

Je perdis contenance, et il me fallut bien des efforts pour lui dire :

— Monsieur, je sais que vous êtes prévenu contre moi. Mon passé me condamne dans votre opinion ; pourtant, je voudrais travailler sérieusement le théâtre ; votre jugement a tant de poids, je viens vous supplier de ne pas dire de mal de moi. Plus tard, si à force de travail j'arrive, je vous remercierai de ne pas m'avoir écrasée au départ.

— Ah ! me dit-il, mademoiselle, j'en suis fâché, mon feuilleton est fait, et d'ailleurs je ne passerai certainement pas sur le mot : *Il faut du chique pour les pincer*, que vous dites dans votre rôle.

— Mais, monsieur, ce n'est pas moi qui ai fait la pièce.

Son air glacial m'avait bouleversée, et je sentis des larmes rouler dans mes yeux.

Il me trouva sans doute ridicule ; mais il fit des changements à son feuilleton. Je l'avais échappé belle.

Victorine vint me voir le lendemain.

— Ah ! ma chère, me dit-elle, vous vous êtes fourrée en enfer; quand il faut vivre avec les journalistes, avec les auteurs, avec les acteurs, autant vaudrait prendre un billet de logement à la barrière du Combat, dans la niche des chiens. On serait moins mordu, moins déchiré.

— Connaissez-vous Vervenne, qui a été un peu au Vaudeville, il y a quinze ans ? Elle m'a dit l'autre jour qu'elle était engagée aux Variétés. Je vous la recommande, celle-là; si jamais elle vous fait une méchanceté, ce qui pourrait arriver, demandez-lui de montrer devant tout le monde le bas de ses jambes, et vous serez vengée. Un jour je suis allée la voir, on m'a fait attendre une heure; j'allais m'en aller, quand sa femme de chambre me dit mystérieusement: —Attendez encore cinq minutes, madame finit de sécher.

— Comment, sécher?

— Oui, madame fait sa figure avec du blanc liquide, alors faut qu'elle sèche.

Robert, depuis mon entrée au théâtre, était venu plusieurs fois à Paris. Il avait vainement cherché à me renmener.

Je trouvais dans la vie de théâtre une distraction, un mouvement qui ne contribuait pas peu à me le faire oublier.

Voyant que je ne voulais pas absolument re-

tourner avec lui, il prit sa terre en dégoût et la mit en vente. Il m'écrivait lettres sur lettres ; ces lettres étaient tour à tour tendres, bonnes, méchantes, brutales ; elles m'irritaient au point que mille fois je le priai de ne plus m'écrire. Alors, il se répandait en plaintes, en lamentations. Malgré mon parti bien arrêté de rompre avec lui, je trouvais encore dans les souvenirs du passé de bonnes paroles pour lui inspirer du courage et pour l'amener doucement à cette séparation.

« Du courage, lui disais-je, mon cher Robert, il faut sortir de là, il y a eu trop de choses entre nous pour que nous puissions être heureux désormais. Il faut que tu penses à ta fortune, à ton avenir ; je souffre de cette séparation. Mais il faut faire mentir ceux qui disent que tu touches à ta ruine. Ne donne pas ce plaisir à tous ces gens qui sont jaloux de toi. Je ne suis plus que ton amie, je fais des vœux pour ton bonheur.

» CÉLESTE. »

Il me répondait :

« Je n'ai besoin ni de vos conseils, ni de vos avis ; je ne suis plus assez riche, vous ne voulez plus me voir ; soit ! vous n'entendrez plus parler de moi. »

Six heures après, je recevais une autre lettre.

J'avais reçu d'un auteur, M. Philoxène, une invitation à un bal qu'il donnait à l'occasion du réveillon. Je n'avais pas envie d'y aller; mais tous mes camarades me dirent d'y venir, que ce serait très-amusant, qu'il y aurait beaucoup d'artistes.

Je mis une robe décolletée, les bijoux qui me restaient; un ami m'envoya un bouquet, que je pris pour ne pas le désobliger, car cela m'embarrasse généralement.

Quand j'entrai dans le salon, je fut toute désappointée. Il y avait beaucoup de monde, toutes les actrices des Délassements-Comiques et des Folies-Dramatiques; elles étaient en toilette de ville, c'est-à-dire en robes montantes. Tout le monde me regarda comme une curiosité. J'étais on ne peut plus gênée. Il ne restait qu'une place où je pusse m'asseoir; je priai un monsieur de m'y conduire, me promettant bien de n'en pas bouger de la soirée.

Sur ce même canapé, il y avait une dame en robe rouge. Je ne regardai pas sa figure et je me plaçai à côté d'elle; mais elle se leva, fit un bond au bout du salon, comme si je l'avais brûlée.

Tout le monde se regarda.

Je reconnus Mlle Judith. Je devins plus rouge que sa robe.

Tous ces messieurs s'empressèrent autour de moi pour me venger de cette malice. Cela me procura le plaisir de faire la connaissance de M. Henri Murger, et je commençais à savoir gré à ma voisine d'avoir quitté sa place. Je gagnais au change.

Ses amis lui firent des reproches de cette brusquerie ; elle se mit à bouder.

Vers la fin de la soirée, M. Murger écrivit sur le fond de son chapeau un couplet sur chacun des convives qui restaient. Il mit ces couplets sur l'air d'une romance de Quidant.

Dans la galère nous étions vingt rameurs.

Il me vengea en faisant ceux-ci pour moi :

Pour vexer la comédienne
Qui n'a que des bijoux en toc,
Céleste qui dans le Maroc
Jadis a choisi sa marraine,
Derrière un jardin tout en fleurs
S'avance en princesse hautaine.
Dans les salons de Philoxène
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Dans le marbre de ses épaules,
Golconde incrusta ses écrins,
Visapour constella ses mains.
On dirait une nuit des pôles.

En voyant toutes ses splendeurs.
Judith va bouder Holopherne.
Dans les salons de Philoxène
Nous étions quatre-vingts rameurs.

J'étais toute fière que l'auteur du *Bonhomme Jadis*, de la *Vie de Bohême*, eût un instant laissé courir son crayon et sa pensée sur mon compte. Il avait, en une heure, fait quarante couplets sur ses amis ; j'en avais deux, trop aimables sans doute.

Décidément, les dédains de la jolie juive m'avaient porté bonheur.

J'allais jouer une nouvelle pièce, quand je reçus cette lettre de Robert :

« Céleste, je ne puis vivre ainsi. J'ai trop compté sur mon courage, je ne puis vivre sans vous. Écoutez ce que je vous propose. Si vous avez eu de l'amour pour moi, il a duré ce que dure un feu d'artifice, une fusée, un rêve, une fête de nuit. Tout a brûlé et je suis écrasé; j'ai le cauchemar, il me poursuit; je me réveille la nuit en sursaut, je crois t'entendre chanter gaîment à table, au milieu des gens qui n'ont que des désirs sans amour, et qui te disent : — Je t'aime ! je t'aime ! — Sais-tu ce que c'est que d'aimer comme je t'aime ? C'est de la folie ! Je suis fou, je t'offre plus que ma

fortune, je t'offre ma vie, mon *nom*, mon honneur. Je vais réaliser ce que je possède. Je vends ma terre dans quelques jours, nous pourrons être heureux loin d'ici. Ne me refuse pas; j'ai bien réfléchi. Je n'aurai jamais un regret, si tu me rends heureux. — Réponds-moi de suite.

» ROBERT. »

Je ne pouvais en croire mes yeux. Je relus cette lettre vingt fois. J'en étais si étourdie que je ne pus répondre de suite. Mon orgueil me criait: — Accepte! Mon cœur me dicta la lettre suivante:

« Mon cher Robert, je vous renvoie cette lettre, dont je suis indigne et qui ne peut être adressée à une femme comme moi. La douleur et l'isolement ont égaré vos esprits. Que de regrets vous auriez quand la fièvre, qui vous conseille, serait passée. J'ai pu vous suivre dans une vie de dissipation, cela n'a fait de tort qu'à votre fortune; mais vous prendre votre honneur, votre nom. Ah! mon ami! brûlez cette lettre, c'est celle d'un insensé. — Oubliez-moi, je vous ai toujours dit que je ne me marierais jamais. A cette époque, vous me disiez en riant: — Pas même avec moi? et je vous répondais: — Moins avec vous, Robert, qu'avec un autre, à cause de mon passé et de votre caractère violent; votre couronne de comte me ferait une

couronne d'épines ; je ne pourrais plus regarder ces pauvres réprouvés avec lesquels j'ai vécu, et je n'aurais jamais le droit de regarder une honnête femme. — Un reproche, et je me tuerais. — Je vous disais cela, il y a quatre ans, je vous le répète aujourd'hui ; vous me remercierez plus tard. Il y a deux routes : la vôtre et la mienne ; laissez-moi Mogador, restez Robert de ***. — Sortez de cette crise, que vous oublierez avec un peu de courage, je serai toujours votre amie.

» CÉLESTE. »

## XLV

### DÉPART.

Je n'avais pas de secrets pour Page. Je lui contai ce que je venais de faire.

— Tu as peut-être eu tort, me dit-elle.

— Non, il m'aurait fait payer cher sa faiblesse; toutes les scènes que j'ai eues avec lui ont effeuillé mon amour. Je ne le rendrais pas heureux. Je suis au théâtre, j'y reste. Je vais travailler avec ardeur. Je ne serai heureuse que le jour où je pourrai vivre indépendante. J'aurai une petite fortune, mais il me faut attendre encore quelques années. Je voudrais que Robert prît le parti de voyager. Il va vendre ses biens. J'ai peur qu'il ne se fasse illusion; enfin, il lui reste des parents riches, il ne sera jamais malheureux, au lieu que

moi, quelle perspective aurai-je? le suicide!

Six jours plus tard, je reçus une nouvelle lettre de Robert; cette lettre était longue, terrible, et me porta un coup dont je fus bien longtemps à me remettre.

« Oh ! fou ! mille fois fou, celui qui croit que, parce qu'on a tout donné, on se souviendra de vous; ce que l'on vous donne en échange, c'est un conseil, c'est un peu de pitié. On vous dit: Pardon de vous avoir fait souffrir, oubliez-moi, ayez du courage, travaillez à tout réparer; voilà le souvenir qu'on vous garde... Et puis la lettre terminée, la corvée finie, on rit, on fait de nouvelles amours... Le pauvre fou courbe la tête sans se plaindre, car se plaindre est une lâcheté... J'avais tout, fortune, jeunesse; j'ai tout jeté au vent. Il ne me restait que mon nom à vous offrir, c'est trop peu... Honte et infamie sur moi ! J'ai tout sacrifié pour vous, et vous allez jusqu'à me reprocher ma faiblesse. J'ai été stupide, n'est-ce pas, de vouloir faire de vous une femme de cœur? J'espérais un mot de vous, vous avez bien fait de ne pas m'écrire. Vous n'avez même plus l'effronterie de me mentir par lettre.

» Misérable nature que la vôtre ! vous que j'ai entourée de tous mes soins pour faire oublier votre

nom, vous à qui j'offre l'oubli du passé, je viens de faire bénir votre maison... Oh ! je vous vois rire d'ici, vous dont le cœur ne peut comprendre un bon sentiment. Votre prédiction sera accomplie : vous ne m'aurez quitté qu'avec mon dernier sou. Je viens d'apprendre ma ruine... Un homme d'affaires à qui j'avais donné un pouvoir en blanc pour vendre un domaine pendant mon absence, abusant de ma confiance, vient de vendre ma terre pour la moitié de sa valeur. Combien a-t-il reçu? Je l'ignore ; pour moi je suis perdu.

» Je vais partir et ne reviendrai que quand, fatiguée, honteuse de ces ignobles hommages, que vous recherchez et pour lesquels vous m'avez sacrifié, vous me rappellerez. Je tâcherai de vous faire oublier les souillures de votre cœur. Allez, Céleste, que toutes mes larmes retombent sur votre existence, comme des larmes de feu. Je vous ai aimée, comme on aimerait un ange. Dieu me punit; je vous quitte sans haine. Il ne me reste qu'une vie pauvre, isolée, dont je me délivrerai. Ma cervelle rejaillira jusque sur votre robe de théâtre et votre lit de plaisir. En vendant mes biens, j'avais fait porter chez vous mes papiers et mes portraits de famille. Je vais partir, y laissant tout, jusqu'à mes effets personnels. Vendez-les, car tout souvenir de moi serait un remords. Je

n'irai pas à Paris, je ne veux pas vous donner la jouissance d'une destruction morale et physique.

» Je vous offrais mon nom, je ne vous reverrai jamais comme ma maîtresse. Vous auriez pu être ma bonne étoile; vous ne m'avez pas trouvé digne de vous. Fou que j'ai été de croire à de bons sentiments, qui, chez vous, étaient gâtés le jour où vous veniez au monde. Le 10, je pars pour l'Afrique.

» Je veux oublier, oublier, car les souvenirs comme les miens tuent. Vous, vous irez en Russie. Comme les femmes y sont heureuses! Peu d'amour et beaucoup d'argent! Votre théâtre doit faire monter vos actions. On se dira : C'est Céleste Mogador! Son Robert est ruiné, il est parti pour l'Afrique. Je vous ai donné une bonne devise pour votre voiture, c'est une recommandation pour les passants.

» La passion que j'ai pour vous est une énigme pour tout le monde, pour moi-même; pour aimer, il faut estimer, et je vous méprise. Cette lettre est bien longue, c'est la dernière, c'est le chant du cygne, car pour moi la vie est finie. Il est bien permis à un homme qui meurt de jeter un regard en arrière. J'étais né pour être aimé, car j'avais le cœur plein de tendresse et d'amour; j'avais besoin d'être aimé, mon cœur est brisé,

ma vie est finie... Plus d'amis, plus de parents, je m'en vais bien loin. J'espère y trouver la mort ou y reconquérir, à mes propres yeux, une estime qu'on ne peut plus avoir pour moi. Le monde est sévère, mais il est juste. Je ferai mon devoir en honnête homme, et il me pardonnera mon passé. Quant à vous, continuez longtemps cette vie de plaisir; tâchez que cette nuit n'ait pas de matin, car le réveil sera affreux. Vous connaîtrez alors l'abandon; il ne vous restera plus rien que la misère, la vieillesse hideuse!... Cette enfant que vous élevez vous méprisera... Vous verrez comme elles sont longues les nuits qu'on passe à pleurer... Ne m'écrivez plus!

» ROBERT. »

Jamais je ne pourrai exprimer ce que j'ai souffert à la lecture de cette lettre. Je restai plusieurs heures en larmes; mon cœur était navré, abattu. Il me fallut faire sur moi-même un grand effort pour répondre :

« Je souffre bien, mon cher Robert, et je dois supporter tous vos mauvais traitements; vous me plaindrez. Il y a deux jours, vos lettres étaient tristes, mais bonnes; aujourd'hui, vous m'accablez sans un motif de plus. Le premier jour où je vous ai connu, je vous ai dit mon caractère. Vous

dites que je ne vous ai pas aimé, vous savez bien le contraire, et pourtant, quand vous me faisiez pleurer et souffrir par votre froideur ou quelque vérité qui me blessait mortellement, bien que vous vinssiez me combler après de bontés et de caresses, je me révoltais, et chaque jour, j'arrachais petit à petit cet amour qui tenait encore toute ma vie. Je vous voyais faire des extravagances pour des chevaux et des chiens. J'étais jalouse du plaisir qu'ils vous donnaient loin de moi. Je sais bien que, pour arranger tout cela, vous me disiez de vous suivre à la chasse; je n'en avais pas la force; je me déchaînais après un plaisir que vous me préfériez, du moins en apparence. Mon ambition était bien modeste alors; je vous disais souvent:

— Oh! si j'avais un jour douze cents francs de rente, je serais effacée. Mais vous me combliez de cadeaux, je sortais en voiture avec vous, je vivais comme une reine, et quand je vous disais : J'ai peur de l'avenir!... vous me répondiez qu'une des anciennes domestiques de votre mère était heureuse avec six cents francs de pension... C'est qu'elle n'avait jamais connu les vices que vous nous mettez au cœur. On oublie ce que l'on a été, surtout quand dans ses souvenirs on retrouve l'opprobre et la misère. Moi, je n'ai pas oublié l'hôpital

où j'ai été, où j'aurais voulu rester, parce qu'en sortant j'allais mourir de faim; Saint-Lazare, où je voyais de malheureuses vieilles femmes qui se vantaient d'avoir été jeunes et belles, et qui venaient de commettre un délit dans la rue pour se faire arrêter, parce qu'elles n'avaient ni pain ni asile; je ne l'ai pas oublié, je ne l'oublierai jamais. J'ai voulu me faire une autre fin, j'aimais à vos dépens... Je prévoyais votre ruine. J'aurais voulu vous voir marié... Je me serais résignée à cette séparation pour votre bonheur; mais l'idée ne m'était jamais venue que vous pourriez prendre une autre maîtresse. Vous pouviez tout sauver en vous mariant. J'ai pris ailleurs ce que je ne voulais ni vous demander, ni prendre de vous. Je n'ai pu supporter la douleur de vous savoir près d'une autre; j'ai payé bien cher mon retour à vous. Le peu que j'avais, je l'ai mis à votre disposition; j'aurais voulu vous donner ma vie.

» Avec le temps l'inquiétude me prit, et je vous demandai de me reconnaître mon argent. C'était mal, mais j'avais peur. Cette peur m'a donné un ennui continuel. J'avais tout en espérance, rien en réalité. La nuit je me tourmentais; le jour je cachais mon inquiétude sous le luxe. Cette femme que vous aviez prise, j'ai lutté d'amour-propre avec elle... je la rencontrais partout; alors, bijoux,

dentelles, voitures, j'ai tout désiré... pardon, ce n'était pas un combat contre vous... non, je vous aimais. A cet amour se mêlait quelquefois de la rage... je voudrais aujourd'hui donner ma vie pour réparer le passé ; j'avais pour la solitude la peur que vous aviez du mariage. La destinée est écrite, on ne la conduit pas, on la suit. Je crois que vous auriez pu faire autre chose de moi. Je trouve vos accusations tellement exagérées, que je fouille ma vie passée avec vous et que je m'excuse un peu en pensant que je ne vous ai jamais menti. Vous avez voulu me régénérer en me donnant votre nom. C'est aujourd'hui que je serais infâme si j'acceptais ce que vous m'offrez, puisque je sens que je ne pourrais remplir ce devoir sacré. L'ennui, cette ombre de nous-mêmes, s'est accroché à moi pour toujours. Je n'ai plus de jeunesse, j'ai perdu ma gaieté. Je suis entrée au théâtre, parce que je ne voulais pas qu'on se réjouît de notre séparation. Si j'avais ma petite fortune, je quitterais ce luxe qui cache tant de larmes, et je m'habituerais à la vie modeste avec laquelle je dois finir. Je vous ai aimé, je vous aime encore. Vous avez été et vous serez mon seul, mon dernier amour. Ce n'est pas à cause du malheur qui vous frappe que je ne suis pas près de vous, mais l'isolement et l'oisiveté me feraient mourir ; vous

ne m'avez jamais connue autrement. Je suis une misérable créature que votre mépris désespère. Pardonnez-moi, je vous en supplie les mains jointes. J'ai été peut-être plus coupable que je ne le pense ; mais je ne l'ai pas médité. Écrivez-moi, mais pas de ces mots que contient votre lettre, ou ne m'écrivez plus jamais. Je penserai à vous comme on pense à Dieu. Je respecterai votre souvenir comme celui de l'ange qui vous a tendu la main. Croyez-moi, si mon corps est avili, il y a une place bien pure où je vais renfermer l'offre que vous m'avez faite... Tout ce que j'ai est à vous, disposez-en. Je voudrais vous rendre un peu du bien que j'ai reçu de vous. Il faut que je vous voie. Il est impossible que vous preniez un parti aussi désespéré... Ah! répondez-moi... je deviens folle!... Je vous aime.

» CÉLESTE. »

C'est lorsqu'on est malheureux qu'on voit les gens qui vous aiment ; je cherchais un refuge contre mon désespoir. J'allai chez Page, qui me conta ses peines. Nous pleurions ensemble, car la douleur était aussi chez elle. Elle venait de perdre sa petite Marie. Je ne rentrais chez moi qu'à regret : ma première apparition dans ce logement avait commencé par une scène qui avait failli me

coûter la vie ; je sentais qu'il continuerait à me porter malheur.

Pour m'aider à la résignation, voici ce que Robert me répondit :

» Je vous avais priée de ne jamais m'écrire. Vos lettres me font mal, et je souffre assez sans que vous vous acharniez après les débris de mon existence.

» Toutes vos paroles ont été mensonges. La place de votre cœur a été, comme celle de votre boudoir, partagée avec le plus offrant... Je ne rougis pas de mon dévouement pour vous. Je ne regrette rien. Vous n'aviez qu'une chose à me donner en échange de mon amour, c'était votre personne. Vous l'avez vendue, aux uns pour de l'argent, aux autres pour du plaisir. Moi, je vous donnais mon existence, vous l'avez salie. Vous voudriez voir où a pu me conduire une ruine physique et morale, conduite avec dessein, acharnement, préméditation, comme vous l'avez fait ; vous l'aviez annoncé à tout le monde, vous avez tenu parole. Soyez bien heureuse de votre triomphe. Je ne me mettrai plus sur les rangs pour disputer un amour que je n'ai plus le moyen de payer. Je pars le 10 pour Alger ; votre argent vous sera remis. Ne pensez pas plus à moi qu'à Dieu, c'est

un blasphème. Le mensonge doit s'arrêter là.

» ROBERT. »

En lisant cette lettre, je payai en une heure de souffrance tout ce qu'il avait pu faire pour moi. Nous étions quittes, et, à mon tour, je songeai plus à me venger qu'à me justifier.

» Je me révolte à la fin, et je suis fatiguée de recevoir des mauvais traitements que je ne mérite pas. Lorsque je vous ai connu, et que vous m'avez emmenée à la campagne, chez vous, j'avais quelques dettes; peu de chose m'aurait suffi ; vous auriez pu me le donner en vous gênant un peu. Pourtant, vous m'avez laissée venir et chercher près d'un autre ce dont j'avais besoin. J'ai joué, et après avoir payé mes dettes les plus pressées, acheté quelques robes, nous avons remporté, à la révolution, un peu d'argent qui me restait. Aujourd'hui, vous me traitez comme la dernière créature du monde ; et quand même j'aurais voulu, plus tard, éviter la misère pour l'avenir, serais-je plus coupable qu'il y a cinq ans? Je vous renvoie votre lettre qui me soulève le cœur. Je ne puis supporter une correspondance qui me désespère. Je suis lasse de pleurer. Jamais une bonne parole. Adieu... Regardez votre

passé, et vous verrez s'il est juste de m'accabler ainsi. Avant de me connaître, vous aviez déjà fait de grands pas dans la voie de la prodigalité, est-il juste de me rendre responsable de tous vos malheurs? Adieu, je tâcherai que vous n'entendiez plus parler de moi, mais je ne vous oublierai jamais.

» CÉLESTE. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME

# TABLE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| XXV. | Vive la réforme ! | 1 |
| XXVI. | La roulette | 14 |
| XXVII. | La Pépine | 27 |
| XXVIII. | Déceptions | 43 |
| XXIX. | L'insurrection de juin | 50 |
| XXX. | La vie de château | 65 |
| XXXI. | Le jardin d'hiver. — Richard | 80 |
| XXXII. | Le choléra. — Ma filleule | 113 |
| XXXIII. | Irrésolutions | 126 |
| XXXIV. | Le théâtre des Folies-Dramatiques | 140 |
| XXXV. | Où l'orgueil va-t-il se nicher ? | 149 |
| XXXVI. | Ma voiture | 156 |
| XXXVII. | Londres | 173 |
| XXXVIII. | | 202 |
| XXXIX. | | 224 |
| XL. | | 238 |
| XLI. | | 257 |
| XLII. | | 266 |
| XLIII. | Les usurières de l'âme. — Un dîner chez de nouvelles connaissances | 272 |
| XLIV. | Une folie | 288 |
| XLV. | Départ | 307 |

# MÉMOIRES

DE

# CÉLESTE MOGADOR

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda

# MÉMOIRES

DE

## CÉLESTE

# MOGADOR

TOME QUATRIÈME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

La traduction et la reproduction sont réservées

1858

PA
2637
.L44H3
1858
c.4

# MEMOIRES

DE

# CÉLESTE MOGADOR

## XLVI

### DÉPART.

(Suite.

La mesure de la douleur était au comble dans mon âme, et pour me soustraire à tant de peines, je me serais tuée sans la lettre que je reçus des gens chez qui était ma fille adoptive. La femme venait de tomber dangereusement malade ; l'on me disait qu'on ne pouvait la garder. Je passai une nuit très-agitée et je me mis en route qu'il faisait à peine jour. Le pauvre petit ange commençait à parler ; elle m'appelait sa mère ; je la rame-

nai chez moi ; je la serrai sur mon cœur, et je lui demandai en larmes s'il était vrai qu'un jour elle me maudirait. — Pauvre petite! elle ne pouvait comprendre, pourtant elle passait ses bras autour de mon cou, et m'embrassait en me disant : « Oh! je t'aime, ma marraine. » Je n'avais pas le droit de mourir ; si Dieu m'avait envoyé cette innocente créature, c'était peut-être pour me donner l'occasion de réparer le mal que j'avais fait.

Deux jours plus tard, trois hommes vinrent saisir chez moi pour une somme de quarante-six mille francs, que Robert devait à son bijoutier, pour cette garantie qu'il avait donnée si imprudemment. J'avais toujours eu horreur du papier timbré et de ceux qui l'apportent ; je les voyais toujours apparaître, dans mon imagination, avec de grosses moustaches, de grosses cannes et de vilains chapeaux. Je devins presque folle de peur et de chagrin.

Je voulais écrire à Robert ; mais je jetai la plume avec rage.

— Non! dis-je, je serai plus généreuse que lui, je ne l'accablerai pas. Tant mieux qu'il ne me reste rien que mes larmes, nous nous en irons loin de cette ville maudite. Je travaillerai pour t'élever, ma petite Caroline ; j'en ai perdu l'habitude, tant mieux! j'aurai plus de peine.

Je mis un voile et je me rendis à mon théâtre, car je jouais *les reines des bals*. Je dansai et je chantai la mort dans l'âme ; mais j'étais habituée depuis longtemps à cette comédie. Ma vie s'était passée en mascarades de ce genre. Cette contrainte m'a rendue la plus malheureuse de toutes les créatures. Après avoir cru échapper à ce genre d'existence, l'idée d'une rechute me navrait le cœur.

J'avais fini ma pièce à neuf heures.

En sortant pour rentrer chez moi, je vis un homme dans le passage ; il se glissait comme une ombre le long des murs et semblait me fuir. Je pressai le pas, car sa tournure m'avait frappée. Je me plaçai en face de lui.

C'était Robert, pâle, défait ; son œil, si ardent d'ordinaire, était voilé de tristesse, mais l'ironie était toujours sur ses lèvres dédaigneuses.

— Ah ! lui dis-je, vous ne m'éviterez pas ; vous me devez une explication. Il se peut que j'aie été coupable, mais vous n'avez pas le droit de me torturer comme vous le faites depuis quelque temps. Dieu seul juge irrévocablement. Vous ne pouvez partir en me laissant l'idée qu'un homme me maudit sous le ciel. D'ailleurs, vous êtes déjà trop vengé ; vos malédictions s'accomplissent. On m'intente des procès que je ne soutiendrai pas.

Je vais quitter ce monde aussi malheureuse que vous.

Mes larmes me coupèrent la voix. Il me fit monter en voiture et m'accompagna chez moi.

— J'avais peur de ce qui arrive, me dit-il, et c'est ce qui m'a ramené à Paris. Mes biens ont été vendus la moitié de leur valeur. Non-seulement je suis ruiné, mais il me reste des dettes.

— Oui, et moi l'on m'attaque, disant que ce que j'ai est à vous. C'est une infamie, car ils savent bien le contraire ; mais ils se disent : Une femme comme celle-là, nous aurons bon marché d'elle.

— Eh bien! me dit-il, faites-les mentir. Céleste, défendez-vous avec tout ce que vous avez d'énergie et d'intelligence ! vous avez votre droit ; il y a des juges. J'emporterais des regrets trop amers, si je vous savais malheureuse. Je voulais me faire soldat ; mais je suis trop vieux, j'ai trente-trois ans. Je vais partir au bout du monde, en Australie. Peut-être pourrai-je vivre, comme tant d'autres, loin de la France ; ne rien demander à personne, ne pas donner le spectacle de ma misère, c'est tout ce que je veux. Je n'ai pas d'idées, je vais aller où le navire me conduira.

Il resta chez moi. Nous payâmes nos joies passées par de longues nuits de larmes.

Une lettre du Berry nous tira de notre abattement.

On venait de saisir ma maison et nos meubles. On me disait qu'on allait attaquer l'hypothèque qu'il m'avait donnée en payement.

Tout me manquait à la fois... et je voyais venir la misère.

Les reproches injustes dont il m'accablait depuis quelque temps me revinrent en mémoire. En me trouvant si malheureuse, je les lui rendis avec usure.

— Eh bien ! lui disais-je, vous qui n'aviez qu'insulte et mépris pour moi, qui me souhaitiez la misère, l'hôpital ou la prison, vous pouvez partir heureux. Allons, nous sommes quittes. — Une chose me console, c'est que je vous ai prédit ce qui nous arriverait à tous deux. Vous avez beau m'accabler, vous devez me rendre justice. Oh ! le difficile, c'est de forcer votre orgueilleuse nature à s'avouer vaincue. — Partez ! laissez-moi avec mon désespoir, car je vous le reprocherais. Il vous reste une famille, à vous; à moi, il ne me reste que la misère et les tourments.

Robert me regarda fixement, sans me répondre un mot. Il scrutait ma volonté ; elle dut lui paraître implacable, car il sortit lentement, acceptant mes paroles comme un ordre d'exil.

Je fus chez un avoué qui me donna l'adresse d'un avocat, et je me mis en mesure de faire tête à l'orage qui se préparait. Pour traverser cette nouvelle crise, j'appelai à moi tout mon courage. Abattue cent fois, je me relevai par des efforts surnaturels. On me traîna devant les tribunaux. Mes adversaires, qui se sentaient vulnérables, crurent se grandir en me traînant dans la boue. Ils prirent mon passé et l'imprimèrent; si bien que, partout où j'allais, on s'éloignait de moi. Ils me marchèrent tellement sur le cœur que je devins cruelle. Je ne pensais plus qu'à me venger; puis je retombais, anéantie, dans mon impuissance.

Je quittai l'appartement rue Joubert pour le temps que durerait ce procès; car je ne voulais pas, si les juges étaient trompés par de fausses apparences, être chassée de chez moi. Je ne pouvais me faire d'illusion; la lutte qui se préparait devait être longue, pénible; elle fut cruelle.

Je louai, avenue de Saint-Cloud, une petite maison et un jardin pour ma fille qui avait besoin d'air.

Toutes les femmes que j'avais connues dansaient en rond comme des sorcières autour de ma ruine. Je ne voulus pas leur laisser cette joie; je tâchai de les tromper, de me tromper moi-même, et,

l'inquiétude au cœur, j'exagérai ma vie de luxe et de plaisirs.

Robert était parti. Il avait lutté jusqu'au dernier moment ; vaincu, il regarda sa ruine en face, et, se sentant faible devant sa volonté, il sut du moins prendre une résolution courageuse ; il mit cinq mille lieues entre lui et la poussière que faisait ce désastre de son bonheur perdu et de son opulence brisée.

Ce départ, qui devait influer si profondément sur ma vie, ne me fit pas tout d'abord l'impression que je devais en ressentir. Cette impression a été successive. Un mot de moi, et Robert serait revenu ; ce mot, je ne voulus pas le dire. Je sentais trop bien que dans l'état de nos âmes et dans la situation de nos affaires, la continuation de notre liaison aurait fait notre malheur à tous deux. J'espérais que, le voyant loin de moi, sa famille lui rendrait son appui. Je restai inflexible. Plus tard, à mesure que j'appris les souffrances de son exil, mon cœur se détendit. J'appréciais mieux que je ne l'avais fait d'abord la grandeur du sacrifice qu'il m'avait fait en s'éloignant de moi. Pauvre Robert ! nous avons assez souffert l'un par l'autre ; il m'a assez dévoué, sacrifié sa vie, pour qu'on me pardonne l'orgueil que m'inspire le courage qu'il a montré au milieu de toutes

es tortures morales et physiques qu'il a subies dans ses lointains voyages.

J'avais songé d'abord à en faire moi-même le écit ; mais, en relisant sa correspondance, j'ai compris que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de le laisser parler lui-même.

La première lettre que je reçus de lui était datée de Londres.

# XLVII

## CORRESPONDANCE.

« Londres, ce 22 mai 1852.

» Je ne veux pourtant pas quitter l'Europe sans vous écrire une dernière fois. Ce matin encore, je voyais Douvres, les côtes de France, et mes yeux ne les ont quittées que quand ils n'ont plus rien vu. Adieu mes rêves, mes joies, mon bonheur! J'ai tout laissé, et me voici bientôt entre la mer et les cieux, dans l'immensité, tout seul avec mon néant. Voilà le fruit d'un amour insensé, la misère et l'isolement! Heureusement que mon corps ne pourra supporter tout ce que l'avenir me pré-

pare. En arrivant ici, j'ai trouvé la glace de mon nécessaire cassée, et le verre de votre portrait aussi. C'est mauvais signe, tant mieux! C'est peut-être la fin qui arrive. Je suis malade. Je n'ai pas eu la force de supporter même cette traversée de quelques heures. Merci, mon Dieu, merci! Tout s'use et vous trouverez peut-être que je n'ai pas mérité de tant souffrir.

» J'attends ici, à Londres, un bâtiment qui part le 9. Mon passage est retenu. Ah! je voudrais que vous vissiez dans mes yeux et sur ma figure la trace de votre destruction. Mais je serai bien vengé de votre cruauté pour moi ; et quand cela ne serait que mon souvenir, il vous pèsera toute votre vie ; je ne reviendrai jamais, je le sens, et mon pressentiment ne me trompe pas ; mais souvenez-vous, Céleste, que tous ces gens auxquels vous m'avez sacrifié n'auront pour vous que mépris. Vous serez seule à votre tour, et pas un ami ne vous restera. Oh! vous êtes belle aujourd'hui, vous êtes sublime, vous valez beaucoup, vous êtes une si belle courtisane, quand vous voulez. Et puis, mon souvenir n'est-il pas là? Mogador! Qui a su dévorer, déchirer, marcher sur une destinée comme la mienne? Mogador! pour laquelle ce pauvre Robert a tout sacrifié!... Mais cela doit être une bien belle fille! Robert, qui a passé par-

dessus les préjugés, qui lui donnait le bras devant tout Paris!

» Oh! qu'elle a été bonne pour moi, Céleste! que de reconnaissance pour tant d'amour! Comme elle a pris pitié de mes larmes! Comme elle s'est bien vengée de ce Robert qui avait inventé le seul moyen de la faire revenir près de lui, en la prenant par l'amour-propre! Elle a eu jusqu'à son dernier sou.

Elle n'a pas eu une minute de regret, pas un instant d'élan de reconnaissance ni de pitié! Allez, allez, Céleste, c'est plus que de l'infamie, c'est de la monstruosité. Vous ne vous êtes servie de moi que pour arriver à vos fins. Eh bien, je ne fais qu'un vœu, c'est qu'au moins ce que j'ai fait vous profite. Pensez quelquefois qu'il y a de par le monde un homme que vous avez condamné à plus que la mort, et que cet homme n'a pour vous sur les lèvres que des paroles d'amour et de pardon. Le monde ne rira pas de lui ; il mourra, mais de misère et de désespoir. Jusque-là il est seul, seul avec ses rêves évanouis, sans personne à qui il puisse dire : Je souffre, car je l'aime! Il a tout laissé derrière lui en quittant l'Europe. Il n'emporte même pas son nom, car il le quitte en partant. Rien! rien! Je pars sans un baiser, sans une bonne parole! Que de fois pendant ces longues

nuits, à bord du bateau, mon cœur porté près de de vous n'aura pour consolation que la pensée des caresses que vous donnerez à un autre dans le même moment.

» Depuis que je vous connais, je n'ai pas eu une pensée pour une autre femme que pour vous. Cette pensée va être encore la seule pendant cinq mois de traversée, et si Dieu veut que je n'arrive pas, on jettera mon corps à la mer, et je mourrai avec votre image dans le cœur jusqu'au dernier soupir. Regardez quelquefois mon portrait; il y a de ces sympathies mystiques et pour ainsi dire magnétiques ; vous y verrez quelquefois une larme couler de mes yeux, ou peut-être un sourire que je vous enverrai en mourant. Si le cadre tombe, que mon portrait s'abîme, se déchire, c'est que je mourrai. Enfin, si la nuit on te dit : Je t'aime, Céleste, c'est encore moi, moi seul et pas d'autre, entends-tu ? Si tu vas au Poinçonnet, regarde partout, et chaque fleur te dira que je ne pensais qu'à toi.

» Adieu, adieu pour toujours ! Je n'ai même plus la force d'écrire. Il y a si longtemps que je n'ai eu une heure de bon sommeil ! — Oh ! mes forces, mes forces, ne m'abandonnez pas encore ! laissez-moi arriver là-bas, bien loin ! laissez-moi encore souffrir quelques mois. Il ne me reste

que cela à moi, ma souffrance qui vient d'elle, laissez-la-moi, je l'aime !

» Adieu ! je n'en puis plus, je ne vois plus clair, je vais me jeter sur mon lit ; pauvre lit, bien misérable, dans une petite chambre bien noire ; mais je ne veux en sortir que pour partir. Du reste, cette traversée, qui a été si mauvaise, a fini de me mettre à bas. J'ai donc besoin de repos pendant trois jours au moins.

» Je pars avec une bande d'émigrants, presque tous Irlandais ; le capitaine même ne sait pas un mot de français. Il y avait un bateau qui partait demain, mais je n'avais pas le temps ni la force d'être à Liverpool ; et puis, le bâtiment du 9 part de Londres même, et est moins mauvais.

» J'ai donné votre portrait à mettre dans un écrin. En arrivant à Sidney, je vous écrirai, si Dieu m'a prêté vie. Si je trouve moyen en route, par un bâtiment, de vous envoyer un souvenir, je le ferai. Adieu, encore une fois; je vous pardonne, car, je vous le répète, vous le verrez un jour, vous serez seule à votre tour, toute seule, sans amis, moi je ne serai plus là. Tâchez que ce moment-là arrive bien tard. Quelque riche que vous puissiez être, quelque ambition que vous puissiez avoir, tout est affreux, quand il ne reste que l'isolement, le dégoût et le mépris.

» Adieu, adieu; à vous toutes mes pensées, comme toutes mes douleurs.

» ROBERT.

» J'écrirai demain encore à votre avoué, M. Picard, pour lui bien recommander vos intérêts.

» Jetez-moi un mot à la poste, mardi ou mercredi, à Londres, bureau restant, pour me dire ce qui aura été fait au tribunal pour vos affaires. Ne me parlez pas d'autre chose, je vous prie, je ne veux savoir que cela. Vous devez comprendre que je ne dois plus croire à rien et que, par conséquent, vos excuses, vos raisons, vos larmes et vos regrets ne seraient que mensonges pour moi. Mais je désire savoir, puisque j'ai le temps de recevoir ce mot, quelle tournure a pris votre procès mardi dernier. »

---

« Southampton, le 15 mai 1852.

» Je vous écris à bord du bâtiment qui, dans dans une heure, va m'emmener pour toujours loin

de vous. Je pars sans illusions et sans espérances. J'ai fait faire pour vous à Londres une bague que je remets en montant sur le bâtiment à M. Godot, le seul Français, le seul être qui m'ait témoigné quelque intérêt. Peut-être cet intérêt ne vient-il que de l'immensité de ma douleur. J'ai pour compagnon, non de route, mais pour compagnon d'avenir, et que je dois retrouver, dans quatre ou cinq mois, dans les pays où je vais isoler ma douleur et cacher ma misère, un garçon que j'ai rencontré à Londres et qui, comme moi, va chercher l'oubli et l'existence loin de la France. Le rapprochement de position a fait notre rapprochement de sentiments, et nous nous trouvons liés par les mêmes idées. Il me donne du courage, et nous espérerons ensemble.

» Vous aurez été belle et superbe aux courses du Champ de Mars. C'est du reste un beau piédestal qu'une ruine comme la mienne, et je ne doute pas un seul instant qu'on ne paye fort cher la curiosité d'une nature comme la vôtre. Vous verrez, sur la bague que je vous envoie de Londres, la date du 15 mai, de Southampton. C'est le jour où tout est fini pour moi et où pas une voix amie n'est venue me dire : *Je penserai à toi !* — merci de m'avoir aimée ! — Je meurs de chagrin, je meurs sans laisser un souvenir derrière moi. Vous

avez dit et répété, depuis mon départ, que pour vous vengervous vouliez toute mon existence, toute ma fortune, tout ce que j'avais de jeunesse et d'illusions. Eh bien! soyez heureuse; je suis parti ; je vous ai donné tout mon avenir, tout mon cœur, toutes mes larmes, toute ma fortune pour vos caprices, et je pars, le cœur brisé et l'œil desséché, sans une livre sterling pour vivre. J'ai payé mon passage. Je vais beaucoup plus loin encore qu'à Sidney. Je ne resterai là que huit jours et je me rembarquerai pour d'autres îles plus éloignées. Je suis décidé à tuer ma douleur morale, à force de souffrances physiques. Je ne suis plus de ce monde, et l'immensité de mon amour, comme l'immensité de votre infamie, ne sera compensée que par ma misère et mes souffrances. Cette bague que je vous envoie vous servira, comme mon portrait, à faire valoir plus cher et payer de même vos attraits. Dépêchez-vous, car votre vie s'avance, et ma seule vengeance, que j'attends du temps, vous paraîtra hideuse et terrible. Aujourd'hui que je pars, ce n'est pas vous, Mogador, que j'ai aimée, mais un rêve, une femme dont le souvenir, dont l'idéal restent gravés dans mon cœur, femme sans nom, sans passé, femme de ma création, de mon amour, que j'ai rêvée, façonnée comme mon cœur la voyait, et qui est morte à

tout jamais, et pour laquelle je prie Dieu chaque jour. — Ce n'est pas vous que j'ai aimée, on ne peut aimer que ce qui est beau et noble, et la femme que j'aimais, je l'adorais. Allez, allez, Céleste, la Providence ne pardonne pas. Plus aujourd'hui vous jouissez de ma ruine, plus vous serez malheureuse, méprisée, et cette même Providence sera sans pitié pour vous comme vous l'avez été pour moi. Votre vie sera bientôt un enfer. Moi, je vais me créer une vie nouvelle, et vous, le pain que vous mangerez sera payé par le mépris général, et sali par la fange d'où il sortira. Vous avez été INGRATE! Vous n'avez eu de baisers pour moi que pour mieux me mentir.

» Je vous pardonne tout, mensonges, ingratitudes. Pourquoi auriez-vous eu quelque respect pour moi, qui ai été assez lâche pour supporter toutes vos insultes?

» Je vous pardonne, mais Dieu vous maudira, vous, femme sans cœur et sans âme.

» Personne ne saura où je suis. Si la force physique m'abandonne, eh bien! Dieu et le monde me pardonneront, car j'aurai souffert du cœur et du corps; adieu! Soyez heureuse, si l'argent peut faire le bonheur, et n'augmentez pas votre infamie par de cyniques paroles sur mon compte. Que la devise de votre voiture : « *Forget me not* » (ne

m'oubliez pas) ne soit pas le sujet de plaisanteries qui deviennent ignobles, quand elles tombent sur un homme qui avait fortune, nom, avenir, et qui travaille de ses mains pour vivre.

» ROBERT. »

---

« A bord du *Chusan*, le 15 mai 1852.
cinq heures du soir.

« Je viens de quitter Southampton à deux heures et demie. Pas un passager, pas un matelot, pas un mousse qui n'eût quelqu'un venu pour l'embrasser, et moi, je suis seul, seul, comme un maudit. Toute la ville était sur le port, poussant des hurrah pour nous souhaiter bon voyage.

» Des bateaux à vapeur nous ont accompagnés pendant deux heures en mer. On avait permis à chacun des passagers d'emmener, pendant ce temps, les uns leur famille, les autres leurs maîtresses. Chacun partait triste, mais chacun avait quelqu'un qui lui disait : A revoir ! Moi seul, je suis seul. Personne, pas même la consolation d'a-

voir près de moi un Français qui me comprenne. Ils avaient tous quelqu'un qui les aimait, qui les regrettait.

» Moi je n'ai personne qui me regrette, qui m'aime.

» Pendant que j'écris cette lettre, vous, Céleste, vous jouissez de votre triomphe. Il n'y a pourtan pas de quoi, car je ne me suis guère défendu. J'étais si heureux de vous voir sourire. O mon Dieu ! je souffre bien, car je suis bien seul dans le monde, et j'avais pourtant bien besoin d'affection et d'amour. Ces bateaux qui nous ont accompagnés viennent de nous quitter. Ils avaient à bord de la musique qui n'a cessé de jouer. Cette musique me portait sur les nerfs d'une manière atroce et je pleurais comme un enfant. Fou que je suis ! je croyais en quittant Southampton te reconnaître dans chacune des femmes qui agitaient leurs mouchoirs en l'air; mais ce n'était pas à moi qu'on disait adieu. Qui donc peut m'aimer, qui donc peut me regretter ? Me voici pour trois mois entre le ciel et l'eau. Cette lettre ne t'arrivera pas avant longtemps. Je tâcherai de la donner en passant au Cap. Je t'écrirai tous les jours, car ta pensée ne me quitte pas. Tu m'as fait bien du mal, tu as été sans pitié ; mais je te pardonne. Je ne crois pas jamais revenir, jamais te revoir,

mais ma dernière parole sera pour te dire : Je t'aime. Et quand même je te reverrais, à quoi bon le désirer, à quoi bon espérer ? N'ai-je pas tout donné, tout sacrifié pour un espoir, espoir trompé chaque jour depuis cinq ans? Sais-tu ce que c'est que le désespoir ? c'est le cœur déchiré, c'est le rêve évanoui, c'est le réveil à la réalité. Eh bien ! Céleste, voilà ce que j'ai aujourd'hui. Tu m'as trompé cinq ans, jusqu'au jour où tu as été sans pitié. Que m'importe aujourd'hui l'avenir, la misère? Oh ! je sais ton raisonnement ; tu n'as même pas pitié de moi. — J'ai ma famille, dis-tu, qui viendra à mon secours ; mais tu ne sais donc pas que quand je mourrai, ma famille ne le saura que trois mois après. — Et puis, je ne veux rien ; où donc serait le prix de mes sacrifices pour toi, si j'avais compté sur les autres? Je ne compte que sur moi pour vivre. Ma douleur fait presque ma force, et si je répare ma position perdue, ce sera à moi seul que je le devrai. Je vais me mettre sur mon lit, car je suis très-fatigué. Voilà bien des nuits que je passe sans sommeil ; mes pauvres yeux sont bien rouges. Et du reste, que puis-je te dire qui te touche? Tu es heureuse maintenant, tu es libre ; mon souvenir est déjà bien loin. Mon seul bonheur sera de t'écrire tous les jours quelques lignes, de penser à toi. A demain, si la mer

n'est pas trop mauvaise. — J'ai ton portrait près de moi et je l'embrasse souvent. »

---

« Mercredi, 19 mai 1852.

» Depuis samedi, voici la première fois que je puis me tenir un peu. Jusqu'à présent, le temps ne permettait pas de rester debout. Je suis en face des côtes d'Afrique. J'ai passé tout mon temps sur le pont, assis dans un coin, nuit et jour, pensant au passé que chaque coup de vent emporte un peu plus loin de moi. Mon souvenir doit s'effacer de ta pensée, comme ces horizons que mon regard ne voit plus derrière le sillage du navire.

» Je souffre beaucoup, non pas du corps, car ces souffrances me sont insignifiantes; mais le cœur, mon pauvre cœur est brisé, d'autant qu'il n'a aucune consolation dans les affections qu'il laisse derrière lui. Pourquoi faut-il que j'aie porté tout ce que j'avais de cœur sur une espèce de fléau, dont la vie ne respirait que la destruction et la ruine. Tout ce qui t'aimera, tu le détruiras;

tout ce qui est beau, tu le détestes. Le ma est ton essence ; plus il est grand, plus tu souris. Quand il ne reste plus rien à détruire, tu rejettes tes victimes loin de toi, tu les salis, tu les insultes.

» Depuis samedi, je n'ai aperçu qu'un vaisseau bien loin, il retournait en France : y reviendrai-je jamais ? Je ne le crois pas ; qu'y viendrais-je faire ?

» Dimanche, tu as dû aller à Chantilly. Chaque jour ma pensée se reporte en France, mon pauvre pays où j'ai cru être aimé ! — Voilà mon avenir : travailler à Sidney avec le rebut de l'Europe, au milieu de la fange de la population anglaise, les galériens !

» Je n'ai pour ressource à bord qu'un petit Polonais de vingt ans, qui dit quelques mots de français, et qui, exilé par suite des guerres de la Hongrie, va tâcher de vivre là-bas, comme moi, sans espoir et sans but. Encore est-il très-malade depuis son arrivée à bord.

» Le reste me paraît être un ramassis d'affreuses canailles qui se sauvent d'Angleterre pour éviter la justice. Le bateau est très-mauvais, c'est son premier voyage. On dit qu'aux premières on est mieux ; mais aux secondes, on est nourri indignement, on mange avec les matelots les restes de la

table des premières. Il y a un Français aux premières qui est négociant de Rouen, qui se sauve en faisant banqueroute. Je l'ai vu à peine, et il paraît peu se soucier qu'on sache même son nom; je l'ai su à Londres, avant de partir. Du reste, je suis si mal équipé pour voyager, que je suis trempé comme une soupe toute la journée. — Mais bah! que m'importe! pourvu que le temps me permette de temps en temps de t'écrire. Je regarde ton portrait. Je pense à toi, à toi que je devrais haïr pour toute la haine que tu as eue pour moi. Je cherche dans ma tête de quoi tu pouvais te venger sur moi, qui t'adorais. Était-ce ma faute si tu étais ce que tu étais? — N'ai-je pas tout tenté pour t'en faire sortir? Pourquoi alors m'avoir fait tant de mal? — Il n'y avait donc dans ton cœur aucune place, même pour la pitié. Rien pour moi, rien que de la haine! De quoi te vengeais-tu? Est-ce donc ta nature? Tu dois être heureuse, maintenant. J'ai pris le genre humain dans une horreur atroce. Je hais tout le monde, car tout ce qui a de l'argent peut me voler, me voler ce que j'aime, ce que j'adore.

» Le bateau marche très-vite, et l'on nous fait espérer que nous arriverons au cap de Bonne-Espérance vers le 20 juin. Je serai presque à moitié chemin; jusque-là, le ciel et la mer.

» Si les vents sont bons et s'il ne nous arrive pas d'accident en traversant la mer des Indes, j'arriverai à Sidney du 1er au 15 août. Je retrouverai-là, quinze jours après, le jeune homme dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre.

» J'ai bu énormément pendant les derniers jours que j'ai passés à Londres, non pas pour soutenir mon énergie, mais pour m'étourdir et oublier. Loin de me faire oublier, l'ivresse m'a rendu encore plus malheureux. Plus je souffre, plus je suis heureux, car tout le mal me vient de toi. Comme il y a loin de ces jours où tu te disais si fière de moi! Toi que j'avais ramassée de si bas, et qui, dès le premier jour, prévoyais ton ouvrage! — Te souviens-tu, quand tu m'as dit que je te détesterais un jour? — Tu avais déjà ton but à cette époque. Tu l'as caché jusqu'au jour où tu l'as avoué hautement et à tout le monde. Quel avenir! Quelle position à cette époque-là! Comme j'étais brillant! comme je suis bas aujourd'hui, et comme tout le monde, comme toi-même, tu méprises cet amour qui a été de la lâcheté!

» Je te quitte, car la tête me tourne d'écrire. A demain, si je le puis, sinon au premier jour tranquille. Comme je suis fou, je ne puis m'ôter de la tête qu'en quittant Southampton je t'ai vue sur a jetée! C'est de la folie, mais je ne puis fermer un

instant les yeux sans te revoir. J'ai vu une femme pleurer, qui a regardé le bâtiment longtemps s'éloigner. — Allons, je suis fou, cela ne pouvait être toi. Et puis, est-ce que quelqu'un m'aime?

» Adieu, à demain. »

---

« Vendredi, 21 mai 1852.

» Je viens de passer une journée et une nuit atroces. Le temps est un peu plus calme ce matin et je tâche d'écrire quelques lignes. Cette nuit que je viens de passer entièrement sur le pont, sans pouvoir descendre un instant me reposer, ne m'a pas paru trop longue. Le ciel était bien clair ,les étoiles étaient superbes, il n'y avait qu'un vent épouvantable, vent d'Afrique bien chaud, qui vous brûlait la figure.

» Comme tu dois être heureuse, toi, tu vios des fleurs, tu dois en avoir beaucoup chez toi, et moi qui aime tant la campagne, O mon pauvre château! Pauvre Poinçonnet! Vous avez des roses, et moi qui vous soignais avec tant de bonheur, moi qui aurais voulu faire de vous un petit paradis,

qui aurais voulu que tout dît autour de moi : Je t'aime! Pauvre fou! tu n'étais que le jouet d'une femme pour laquelle ton existence et ta fortune n'étaient rien, il lui fallait encore te briser le cœur, t'insulter, et à chaque insulte tu as été assez faible pour lui pardonner! Que voulez-vous, mon Dieu! je lui pardonne encore aujourd'hui. Et vous seul savez, ô mon Dieu! quelle existence elle m'a faite, ce que je souffre ; moi dans qui vous aviez mis tant de cœur, tant d'amour, tant de beau! Vous seul pouvez voir où je suis descendu! avec qui et où je vis et comment je vis! Voilà la récompense de cinq ans d'amour, de dévouement sans bornes.— Voilà la récompense et le merci que me gardait cette femme! le mépris et l'oubli! — Eh! mon Dieu, pourquoi aurait-elle été autre pour moi que pour les autres? Pourquoi? mais parce que je l'aimais comme elle ne pouvait jamais espérer d'être aimée; parce que si elle ne m'aimait pas, elle devait au moins respecter une passion comme la mienne, passion honteuse pour moi, puisqu'elle ne pouvait me donner qu'une existence flétrie ; mais elle aurait dû être à mes genoux toute sa vie et me remercier d'un amour dont elle était indigne, d'un amour qui pouvait lui tout faire pardonner. Qu'a-t-elle fait au lieu de cela? Quand elle a eu tout détruit en moi et autour de moi, elle a

poussé un éclat de rire comme celui de l'enfer et elle m'a dit : — Mais regarde donc, pauvre misérable ! Je ne suis et ne veux être qu'une fille. Tu n'as plus rien à me donner, je n'ai plus rien à te vendre. Je viendrai te voir quand j'aurai le temps ; mais on me paye très-cher ailleurs, je ne viendrai que pour jouir de ma destruction et me reposer près de toi en te regardant souffrir.

» Après tout ce que j'ai fait pour cette femme, voilà ce que je suis aujourd'hui, voilà ce qu'elle a été, et je lui pardonne, je désire qu'elle ne paye pas trop cher, par ses regrets, son ingratitude envers moi. Le bon Dieu a mis au fond du cœur de chaque créature humaine un ver rongeur qui s'appelle le remords, et qui, le jour où il s'éveille, vous déchire cruellement sans répit et pour toujours. Souvenez-vous de ce que je vous dis aujourd'hui, Céleste ; ce jour-là n'est pas loin ; ne vous faites pas d'illusion, vous aurez une existence de damnée ; vous vous traînerez aux genoux de quelqu'un, vous lui demanderez grâce, vous croirez le toucher à force de dévouement, comme j'ai essayé de le faire ; eh bien ! à vous on dira : — Tu n'es qu'une fille perdue, ton amour, c'est du venin. On vous répondra comme vous m'avez répondu, par l'insulte, et vous n'aurez pas la consolation que j'ai aujourd'hui, c'est d'avoir offert

et donné un amour beau, vrai, amour digne de toute femme belle et digne d'être aimée. J'ai dépensé toute ma vie, toute ma force, toute mon intelligence à faire de vous un être respectable et reconnaissant. J'ai tout usé et suis arrivé à ne faire qu'une ingrate, avec tous les vices qu'elle avait avant. Personne ne saura toutes mes souffrances physiques. Personne ne saura se faire une idée de mes souffrances morales. La misère ne m'effraye pas, et je travaillerai avec rage pour nourrir cette existence que vous avez détruite moralement. Je ne dois pas me relever jamais de ma ruine. Les fortunes ne se refont pas, et puis je suis bien vieux déjà, et il faut de longues années pour faire une fortune. Je n'ai donc besoin que de la vie matérielle nécessaire, et mon intelligence y subviendra.

» Si le temps ne change pas, nous n'arriverons pas avant quatre mois, et voilà huit jours seulement de passés. Quatre mois en mer !

» Que je serais heureux de voir une fleur ! Quand j'arriverai à Sidney, ce sera en plein hiver, car je serai juste au-dessous de Paris, Quand il sera minuit à Sidney, il sera midi à Paris, de même le mois d'août est le milieu de l'hiver. Ainsi donc me voilà privé pour longtemps de verdure et de fleurs. J'ai la tête qui me tourne et te dis à revoir. A demain. Je ne suis pas encore fort comme

marin, et la mer est loin d'être belle. Il faut tout le bonheur que j'ai à te parler pour pouvoir écrire. Cette lettre ne te parviendra peut-être jamais. A revoir ! A demain ! Demain, j'aurai une ride de plus, car je vieillis bien maintenant en un jour. — Vieillir sans avoir vécu. Vieillir par la souffrance !

» A demain ! »

---

« Samedi, 22 mai 1852.

» Voilà huit jours d'écoulés. J'ai passé une grande partie de la nuit sur le pont, le vent était bien calme et le ciel magnifique. J'ai chanté ces beaux vers de Musset que j'avais mis en musique et que je t'avais envoyés du Poinçonnet.

» Si tu ne m'aimais pas, dis-moi, fille insensée.

» Je les ai chantés toute la nuit. Tout le monde dormait à bord, et d'ailleurs personne ne m'aurait compris ; et puis, à deux heures, je me suis couché et endormi avec de beaux rêves. Je ne sais

pourquoi ton souvenir se mêle jusqu'à mon sommeil, c'est une souffrance de plus pour le réveil. Et pourquoi t'écrire ? C'est une jouissance de plus pour toi que mes plaintes, et puis, qu'ai-je à te dire ? Des vérités que je connais aujourd'hui et qui t'affectent peu ; car que t'importe? Moi, pour rendre le fond de ma pensée, tout ce que mon cœur a d'amertume et d'amour, j'ai toujours la même phrase, et j'ai pourtant dans le cœur comme une musique dont la phrase aussi est toujours la même, mais dont le son délicieux varie pour mon âme.

» Je me suis fait un ami à bord. C'est un petit terrier, un chien qui appartient au capitaine. Il m'a pris en affection et je l'appelle Finoche, en souvenir de votre petite chienne. Finoche, l'ingrate ! Elle caresse l'heureux du jour. Elle a été pourtant bien heureuse au château.

» Voici le premier jour où l'on aperçoit la terre ; nous sommes en face de l'île de Madère.

» Avec la lunette du bâtiment j'ai bien regardé, mais c'est si loin. Si je pouvais avoir une petite fleur ! Pauvre fou, une fleur ! mais une fleur serait fanée demain. Cela serait donc un regret de plus.

» J'ai cru comprendre tout à l'heure que le

capitaine parlait de relâcher aux îles du cap-Vert, d'aujourd'hui en huit, pour prendre de l'eau. Je laisserai cette lettre à tout hasard ; elle t'arriverait vers la fin de juin.

» J'ai souvent tort de laisser aller ma plume et de la tremper dans l'aigreur. Je devrais souffrir avec résignation, et puisque je ne pouvais pas espérer autre chose, avoir au moins l'énergie de ma lâcheté et ne pas me plaindre ; mais par moments, c'est plus fort que moi et cela déborde, et puis les gens qui m'entourent me dégoûtent tellement, l'infamie est écrite sur leur figure. Ils ont l'air si étonné de me voir au milieu d'eux !

» Le capitaine quelquefois vient aux secondes et je vois qu'il voudrait parler le français afin de savoir pourquoi je suis là. Il doit me regarder comme un homme bien malheureux ou comme un grand misérable. J'apprends l'anglais, c'est mon occupation de toute la journée. La nourriture me répugne beaucoup, et la plupart du temps je ne mange que du biscuit de mer. Du reste je suis insensible à toutes les privations du corps. Tu pourras difficilement me lire. J'ai beaucoup de peine à écrire avec le roulis.

» Allons, voilà ma lettre d'aujourd'hui finie. Est-elle bonne ? Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours une jouissance pour toi. De l'amour, de

la haine, des regrets, des reproches, des souvenirs ; tout cela se tient par la main, c'est ton triomphe, et dans les choses les plus vraies et les plus dures, tu retrouves toujours le même amour dont tu souris et dont tu te moques. Pauvre femme ! ton rire est infernal ! Prends garde au jour où il se changera en cris de rage et de désespoir. Adieu, à demain ! Voilà vingt-deux jours que j'ai quitté Paris, ta dernière parole n'a été qu'un mot glacial, un arrêt, et je suis parti.

» Dieu te pardonne ! »

---

« Lundi, 24 mai 1852.

» Je souffre, depuis samedi, de migraines comme celles que j'ai déjà eues à Paris, et je n'y voyais pas même assez clair pour écrire.

» Aujourd'hui je vais mieux et je prends bien vite la plume. La plainte et la souffrance sont mes seules consolations. Pourtant il ne faut pas être ingrat envers la Providence, car je viens de passer une bonne matinée.

» Il était parti, le même jour que notre bâtiment,

un autre bâtiment qui ne va qu'au cap de Bonne-Espérance seulement, et sur lequel L... a pris passage. On l'a dépassé ce matin et d'assez près pour pouvoir nous faire des signes et nous comprendre. Je lui avais dit à Londres tout ce que j'avais souffert et tout ce que je souffrais pour vous. Il m'a témoigné quelque affection, et je crois que nous nous soutiendrons réciproquement.

» Il m'a crié ce matin avec le porte-voix : *Courage!* et il a mis la main sur son cœur, j'ai compris. J'ai regardé le bâtiment s'éloigner pendant longtemps. J'ai pleuré quand je ne l'ai plus vu. Pourquoi? c'est ce mot *courage*, car le courage est bien difficile, quand il n'y a pas d'espoir; et ce que l'on prend pour de l'énergie n'est souvent que du désespoir. Je t'écris sur ces feuilles parce que je ne puis plus rester en bas et que je suis obligé d'écrire sur le pont, où mes grandes feuilles de papier s'envoleraient au vent. Je ne puis plus rester assis ni couché en bas parce que nous sommes quatre dans ma petite cabine et que la chaleur est insupportable.

» J'espère qu'on arrêtera après-demain deux ou trois heures aux *îles du cap Vert*.

» Allons, voilà ma journée finie. Les jours et les nuits sont bien courts pour toi, et tu verras bientôt combien ils ont passé vite ; mais moi, pour

qui tout est souffrance , passé, présent et avenir, les jours sont bien longs, les nuits sans sommeil sont bien tristes, et si le sommeil vient à force de fatigue, le réveil est encore plus amer, car les rêves finissent, et aujourd'hui est comme hier, et demain sera comme aujourd'hui : *Souffrance; souvenirs.* »

---

« Mardi, 25 mai 1852.

» Nous sommes bien sous la ligne la plus chaude d'Afrique. La mer est calme comme un miroir. Pas un souffle de vent. Le bateau va doucement et nous n'arriverons aux îles du cap Vert que jeudi au plus tôt. Ce soleil brûlant m'accable. Impossible de descendre dans l'intérieur du bateau, même la nuit. Je dors donc sur le pont, sous ces belles étoiles qui brillent partout et que l'on peut regarder ensemble à Paris comme ici. Je ne puis rien écrire aujourd'hui. Je n'ai la force ni de la plainte, ni des reproches. Mon cœur souffre et reste anéanti. Que vous ai-je fait pour me tuer ainsi ? »

« Dimanche soir, 29 mai 1852.

» Voici quatre jours entiers que nous sommes relâchés à Saint-Vincent, île du Cap-Vert, pays désolé, terre maudite! Je me croyais le plus malheureux entre les plus malheureux, et Dieu, pour me punir, me montre des misères et des douleurs bien plus grandes que la mienne. Il veut éprouver les innocents comme les coupables pour soumettre les hommes à la résignation. Ici, le sol est aride, la campagne déserte. La mort est à la fois assise à toutes les portes. Pour aller d'une maison à une autre, on se dit adieu comme si l'on partait pour un long voyage. C'est qu'en effet, ces adieux peuvent être éternels ; l'aspect de cette ville est navrant; si les pauvres habitants n'avaient pas la foi, les rues retentiraient de plaintes et de blasphèmes. Sur douze cents habitants qui peuplaient la ville, sept cents ont été enlevés par la fièvre jaune ; elle dévaste tout. Il y a, dans les maisons, des morts qu'on n'a pas encore osé enlever; ce qui reste de la population semble abattu, désolé ; ces pauvres noirs ont l'air de porter leur deuil.

Mon cœur souffre parce que je ne puis rien pour

eux, si ce n'est aller voir les malades et les exhorter au courage par quelques paroles qui semblent les consoler un peu.

» Les missionnaires ont fait grand bien dans ce pays; les convertis au catholicisme vont mourir sur les marches de l'église en souriant à Dieu.

» Je suis allé voir lady C..., une grande dame, une sainte femme dont on ne parle ici qu'avec admiration et respect. On ne se souvient sans doute pas d'elle en Angleterre, quoiqu'elle ait occupé un rang élevé dans la société par sa fortune, sa naissance, son esprit et sa bonté. Elle vit au milieu de ce désastre, cherchant et secourant les infortunés qui l'entourent.

» Après avoir dissipé une fortune considérable en Angleterre, son mari fut obligé de prendre la fuite. Il chercha, pour s'expatrier, la partie la plus isolée de la terre. Le cap Vert lui parut une tombe convenable pour ensevelir ses regrets et ses douleurs. Sa femme le suivit après avoir donné tout ce qu'elle possédait pour acquitter les dettes de son mari. Pauvre femme ! sa vie fut une vie de vertu, de dévouement et d'épreuves cruelles à subir; elle n'a pas faibli une minute. Ses deux fils vivent près d'elle; leur pauvreté n'a rien d'effrayant; chacun travaille de son côté; le soir, ils prient ensemble et se trouvent heureux.

» Si dans ces mille choses créées par Dieu, puisque l'homme ne peut les faire naître, il y a un témoignage qui nous oblige à croire ; il y a aussi dans le passage d'un fléau comme la peste la preuve de notre impuissance. Ce mal qu'on ne peut arrêter, qui nous l'envoie ? Pourquoi lutter contre la destinée ?

» A peine a-t-on trouvé quelques nègres pour apporter l'eau et le charbon dont nous avons besoin.

» Cette île n'est qu'un rocher, on n'y trouve pas un brin d'herbe. Le vent, la poussière vous aveuglent, et le climat est si chaud, si brûlant, que si nous restions un jour de plus nous tomberions tous malades.

» Nous voilà de nouveau en pleine mer ; les habitants sont venus sur le port, ils nous enviaient en nous voyant partir, et ils nous tendirent longtemps les bras en signe de regrets et d'adieu !

» Chaque instant pour moi est une douleur nouvelle, et quand les forces m'abandonnent, j'ai peur de mourir trop tôt : j'ai peur que vos remords ne soient pas assez cuisants. Je voudrais que vous puissiez voir écrit sur ma figure tout ce que je souffre, toutes les humiliations, toutes les avanies, toutes les tortures qui m'accablent à chaque instant. J'accepte tout, et à chaque souffrance nouvelle, je

regarde votre portrait, je prononce votre nom, sans haine, sans colère, et je vous dis que c'est pour vous, par vous; voilà votre ouvrage, jouissez-en bien, soyez fière, soyez heureuse, c'est un beau triomphe et qui ne vous a pas coûté grand'peine.

» Je me suis fait tatouer hier, sur le bras, votre nom, cela ne peut plus s'effacer; si jamais mon cœur vous oublie, Dieu le veuille, ce nom sera toujours là pour me rappeler combien vous avez été méchante et cruelle pour moi. Je n'avais certes pas besoin de cela pour me souvenir de tout ce que j'ai sacrifié pour vous, et comment vous, vous en avez été reconnaissante. C'était pourtant la seule chose que j'étais en droit d'espérer, votre amour, je n'y ai jamais cru; mais on a de la pitié, même pour le pauvre chien qui n'a que des caresses pour de mauvais traitements. Vous n'avez eu ni pitié ni reconnaissance.

» La vie est finie pour moi, et je sens très-bien que je ne me relèverai jamais de l'abîme où vous m'avez jeté. Malgré tout mon courage, les forces m'abandonneront, et le jour où il me sera bien démontré que rien ne peut me relever, comme je ne veux retourner en France qu'autant que tout sera réparé, si je ne le puis pas, je me brûlerai la cervelle. Du reste, cette idée de suicide ne me quitte pas depuis longtemps et elle me revient

plus forte que jamais quand mes idées se reportent sur vous, vous que j'ai voulu faire si belle et qui êtes devenue si infâme ! Il y a en moi une lutte entre la haine, l'amour et le mépris pour votre personne, qui fait ma souffrance de chaque instant. Qu'est-ce qui sera le plus fort de ces trois sentiments ? Quand je me vois au milieu de tous ces passagers, tous ignobles, tous le rebut de la société, traité comme eux, me regardant comme un des leurs, oh ! alors, j'ai de grosses larmes dans les yeux, car je me souviens du temps où je me croyais si grand, si noble, si fier, et où je sacrifiais cette fierté et cette noblesse, jour par jour, en voulant vous élever jusqu'à moi; vous vous êtes acharnée à me faire descendre jusqu'à vous. Je me souviens du jour, rue Geoffroy-Marie, où vous me faisiez une confession que je ne vous demandais pas ; vous auriez donné tout votre sang, ce jour-là, pour pouvoir m'offrir un amour digne de moi.

» Mais tout cela était une comédie. Vous cherchiez déjà à faire jouer chez moi un sentiment de pitié, et vous avez réussi, car j'ai eu pitié de vos larmes, j'ai cru à vos regrets; j'ai cru que votre passé était votre malheur ; j'ai cru que vous aviez un peu de cœur, que l'homme qui oserait vous aimer, qui oserait l'avouer, j'ai cru que vous lui

diriez merci et que vous le payeriez par un dévouement de toute votre vie.

» J'espère que, pendant que je vous écris ces lignes, vos affaires sont terminées pour le mieux, et que vous êtes tranquille de ce côté-là. Vous m'avez fait un reproche, un jour, qui a été une injure de plus et qui m'a navré le cœur; vous m'avez dit que je devais être honteux de vous voir ainsi tourmentée par ma faute. Ce reproche était infâme de votre part; mais je vous le pardonne, comme tout ce que vous m'avez fait. Je vous le répète, Céleste, vous fermez les yeux, vous ne voulez pas voir clair, vous ne voulez pas comprendre que mon amour seul a fait votre succès, qu'aujourd'hui votre vie est finie. »

---

« Dimanche, 6 juin 1857.

» Le lendemain du jour où je suis parti du cap Vert et où je vous ai écrit, je suis tombé malade et suis resté couché toute la semaine; ce n'est qu'hier que je me suis levé. J'avais la tête trop lourde pour pouvoir écrire. Je crois que je dois

cette indisposition un peu à l'influence de l'air de l'île du cap Vert, et beaucoup à la chaleur accablante que nous avons depuis quelques jours.

» Nous sommes à peine au quart de notre route, et je suis déjà bien fatigué; on est si mal aux secondes places, et l'on a à peine l'eau nécessaire pour boire. Le capitaine, du reste, a été très-gracieux pour moi; il aura vu probablement et compris combien je devais souffrir, et il m'a fait dire hier que si je voulais payer quelques louis de plus, on me ferait une grande diminution pour les premières, et qu'il serait heureux pour sa part de m'être agréable. Je l'ai remercié du mieux que j'ai pu, et je lui ai dit que puisque j'avais commencé ainsi je finirais de même, ne voulant choquer personne. La véritable raison est qu'il me reste deux cents francs qui doivent me servir jusqu'au jour où j'arriverai aux mines. Mon souvenir est probablement tout à fait effacé de votre pensée! Vous devez respirer bien à l'aise, et si mon nom est venu par hasard se mêler à vos joies et à vos rires, cela a été probablement d'une manière ironique et méchante. Vous me méprisez bien, moi, pauvre fou qui voulais être aimé!

» Oh! vous porterez malheur à tout ce qui s'approchera de vous, je vous le prédis, et la Providence vous fera payer bien cher les jouissances

auxquelles vous sacrifiez tout bon sentiment, tout votre cœur. La Providence vous frappera dans tout ce que vous pourrez aimer; et si jamais, à votre tour, vous implorez l'affection de quelqu'un, on y répondra par l'indifférence.

» Mon Dieu ! je n'ai pourtant pas fait de mal à personne, pourquoi donc me briser ainsi? je ne sais qu'aimer, mon Dieu ! je ne pourrais jamais haïr.

» Oh ! c'est affreux de n'avoir que mépris pour ce que l'on a adoré, oui, adoré !

» Voyez la vie qui me reste aujourd'hui. Je vais vivre et mourir à l'autre bout du monde. Je ne reverrai jamais rien de ce que j'ai aimé, et personne ne conserve de moi-même un souvenir affectueux. Vous a-t-on remis ma bague? C'est la dernière chose que vous ayez reçue de moi. Si un jour vous souffrez, si un jour vous avez un regret, un remords, venez, rapportez-la-moi, et vous me trouverez toujours, non pas un amant, car je ne veux plus me souvenir, le passé est tué, mais un ami qui vous tendra la main, qui partagera avec vous tout ce qu'il aura gagné, qui trouvera de bonnes paroles pour vous consoler si vous souffrez, qui ne vous parlera jamais de ce que vous lui avez fait souffrir, et qui, quand tout le monde n'aura que mépris pour vous, aura, lui, pitié de

vos douleurs, et oubliera les siennes pour guérir les vôtres.

» L'énergie que j'ai aujourd'hui, le désir que je puis avoir de gagner quelque argent, c'est encore pour vous. Je serais si heureux de vous donner ce qui m'aura coûté bien de la peine. Ecoutez, Céleste, souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire : Si vous souffrez, si vous êtes malheureuse, si enfin vous voulez fuir et quitter cette vie qui ne peut toujours durer, écrivez deux mots à Sidney. Il faut trois mois pour que la lettre m'arrive ; je partirai immédiatement pour l'Angleterre, et comptez les jours, jour par jour, je vous attendrai et nous retournerons aux Indes ; je ne reviendrai jamais en France ; une seule chose peut me ramener en Europe, c'est pour vous y chercher ; mais tout cela sont des folies. Que pouvez-vous avoir besoin de moi ? que puis-je faire pour vous ? et que vous importe le monde ? vous le voyez, mes seules espérances pour l'avenir ne roulent que sur des chimères. Il faut qu'il m'en reste bien peu pour m'arrêter à de tels rêves. La seule vérité me restera, c'est l'oubli des gens, la misère, le travail. A quoi bon rêver ? à quoi bon espérer ? On souffre tant quand on se réveille. Allons, voilà une bien longue lettre, bien stupide, bien ennuyeuse, et j'ai encore vingt jours avant de la fermer. N'abusons

pas d'un temps qui est employé probablement d'une manière plus gaie qu'à lire les phrases et les condoléances d'un fou.

» Si par hasard les effets que j'ai laissés chez vous au Poinçonnet n'étaient point vendus, mon linge et toute ma garde-robe me feraient bien plaisir, car je n'ai absolument rien. Vous auriez l'obligeance de me faire une caisse de tous mes effets personnels, ainsi que du portrait de mon père.

» Comme la destinée est cruelle en vous retirant tout à coup le bonheur dont elle vous avait comblé au début de la vie! Tel qui devrait être aimé, estimé, est abandonné, méconnu; tel qui devrait être méprisé, haï, est adoré.

» J'ai pour voisins de cabine un ménage irlandais. J'entends bien malgré moi tout ce qu'ils se disent en colère; j'ai beau les prévenir en remuant ma chaise, en toussant, ils continuent. Cette confiance ou plutôt cette imprudence pourrait bien leur coûter cher si d'autres les entendaient.

» L'homme peut avoir vingt-huit ans ; il est grand, ses épaules sont larges, sa taille est mince comme celle d'une femme, son front est démesurément haut; ses cheveux, frisés naturellement et rejetés en arrière, ressemblent à la crinière d'un lion; ses yeux sont renfoncés, mais ils brillent et

ont une expression hardie qui vous intimide ; son nez est fin, ses lèvres fortes; il y a quelque chose de diabolique dans tout son air qui vous répugne à première vue.

» La jeune fille qui l'accompagne et qui passe pour sa femme est blonde, délicate comme une enfant; ses yeux sont d'un bleu si doux qu'ils intéressent à sa personne; on dirait qu'ils ont été détachés du firmament un beau jour de printemps. Quand elle parle, sa bouche s'entr'ouvre comme une rose, son haleine doit être parfumée. Elle n'a de la femme que la forme, c'est un pauvre ange jeté sur la terre pour racheter par son amour un grand pécheur ou convertir un misérable.

» Elle se replie sur elle-même, comme l'ange déchu se replie sous son aile ; ainsi abîmée sous les peines que la destinée lui a envoyées, elle attend la fin avec une résignation angélique.

» Pauvre créature ! il y a entre son existence et la mienne un rapprochement qui m'a frappé ; mais elle, c'est une femme, et sa faiblesse est pardonnable.

» Hier, après avoir joué une partie de la nuit, il est rentré ivre; elle l'attendait et lui a sans doute fait une réflexion, car il s'est emporté; elle réfutait chaque reproche avec une douceur infinie.

» — Te quitter si je ne suis pas contente, lui disait-elle, mais est-ce possible à présent que je me suis donnée à toi? Peut-on avoir deux amours dans sa vie, et quand on endure ce que j'ai enduré, se sépare-t-on pour des mauvais traitements?

» — Vos plaintes me fatiguent, disait cet homme d'une voix concentrée, je finirai par vous haïr. Vous avez l'air malheureux, cela me déplaît, je ne vous ai pas emmenée de force, et puisque vous m'avez suivi, que votre vie est désormais liée à la mienne, vous êtes ma compagne, ma complice.

» — Votre complice, jamais, Macdonnel! Votre confidente, malgré moi, c'est possible; si je ne vous ai pas dénoncé, c'est que le rôle de délatrice est odieux; si je vous ai aimé, c'est que j'ignorais qui vous étiez; une fois donné, mon pauvre cœur n'a pas su se dégager, se reprendre; mais je veux garder la pureté de mon âme; ma faute vient de mon amour, mon amour sera le châtiment de ma faute. Je subis ma peine, ne m'insultez pas, ne me faites pas plus coupable et comptez au moins pour quelque chose un amour qui me tue. Mon Dieu! si j'avais aimé un homme de cœur! Mais lui, en échange de mon sacrifice, que m'a-t-il donné?

» — Finissons-en une bonne fois avec vos jérémiades, répondit-il brusquement. Si vous teniez tant à votre famille, il ne fallait pas la quitter.

» — Il me reproche ma faiblesse ! Mais j'y tenais comme on tient à la lumière, j'aimais mon père comme on aime Dieu ! Sa confiance en vous n'excusait pas mon crime ; maintenant, je sais bien que l'argent que vous lui enleviez en partant vous aurait suffi ; mais moi, je croyais que sa fortune, la mienne lui restaient au moins pour consolation.

» — Eh bien, je vous renverrai toutes deux, s'écria Macdonnel hors de lui ; aussi bien, je veux ma liberté. Si je n'avais pas volé cet argent à votre vieil avare de père, il ne me l'aurait pas donné et je ne me serais pas embarrassé de vous. S'il fallait que toutes les femmes que j'ai aimées et qui m'ont aimé se fussent attachées à mes pas, cramponnées à ma vie, mais j'en aurais un sérail. On leur dit : « Je vous aime ! » C'est à elles d'en prendre et d'en laisser ; j'aime les amours faciles et j'en trouve partout ; avant vous, j'en avais une autre ; j'en aurai une autre après vous, et tout sera dit.

» — Vous me brisez le cœur, murmura la pauvre femme ; mais je suis comme le lierre, je meurs où je m'attache. Si vous ne m'aimez plus, il faudra me tuer pour vous délivrer de moi.

» Je l'entendis pleurer une partie de la nuit ; je me promis alors de lui offrir le lendemain mes services, ma protection, pour l'aider à se délivrer

d'un homme que je regardais comme son bourreau; mais lorsque je la revis sur le pont, elle était appuyée sur le bras de son amant, lui souriait et le regardait avec une tendresse infinie. Tout était oublié! elle lui demandait compte d'une pensée, d'un soupir.

» Comme elle aime cet être indigne d'affection! Qu'a-t-il fait pour cela? J'ai pris quelques renseignements, on sait que lui est un chevalier d'industrie vivant on ne sait trop comment; mais elle, est la fille d'un riche négociant qui l'avait élevée, assure-t-on, comme une duchesse. Je le croirais assez volontiers; ses manières sont charmantes, son esprit est fin, distingué; et je ne puis comprendre son amour pour un homme qui doit heurter à chaque instant la délicatesse de ses goûts. Eh! mon Dieu! je vous aime bien, vous, Céleste! nature sauvage, cœur sec, esprit révolté! Pourquoi ne l'aimerait-elle pas? L'âme n'a-t-elle pas ses mystères? Mais cette femme, je l'ai dit, sa faiblesse est son excuse.

» — Et moi? Ah! moi, Dieu m'a condamné et je suis le plus malheureux des hommes, voilà la mienne. »

« Dimanche, 13 juin 1852.

» Je suis honteux moi-même du peu d'énergie que j'ai pour lutter contre la souffrance. Le désespoir est tout chez moi ; je ne sais que me plaindre et mon cœur se révolte contre moi-même.

» A Saint-Vincent du Cap-Vert, le dimanche, je suis entré dans une église bâtie en bois ; un bon prêtre disait la messe pour tous ces pauvres nègres. Quand on souffre, la prière fait du bien ; j'ai demandé à Dieu de ne plus souffrir, j'ai pensé à ma pauvre sœur qui m'aimait tant, enfin j'ai tâché de reporter mes souvenirs sur tout ce que j'avais de bon, de beau et d'honorable dans ma vie; j'ai pleuré et je suis sorti honteux de moi-même, car, malgré moi, mes souvenirs étaient revenus vers vous. Je n'avais donc pu apporter à Dieu qu'un souvenir souillé par votre pensée et par mon amour pour vous; vous qui mettez toute votre gloire à être ce que vous êtes. Pauvre fille! que Dieu vous prenne en pitié! Comme il faut être fou pour vous parler ainsi! Vous n'estimez les hommes qu'autant qu'ils vous prennent pour ce que vous êtes, et vous méprisez ceux qui ont pour vous un autre

sentiment. Ah! Céleste! Céleste! je me souviendrai toute ma vie de la première lettre que je vous ai écrite. C'est après la mort de mon père ; je répondais à une lettre que j'avais reçue de vous, quoique je ne vous eusse point laissé mon adresse; car je voulais rompre, j'avais presque un pressentiment de l'avenir que vous me vouliez faire... Je vous ai répondu ; je vous disais toutes mes espérances pour l'avenir; je vous décrivais ma chambre rouge, la chambre de ma mère (souvenir qui aurait dû me garantir). Je vous disais que je pensais à vous; je vous parlais du beau pays que j'avais devant ma fenêtre, de la nature, du soleil, et toutes choses enfin que vous ne pouviez comprendre, et avec lesquelles on aime à parler quand le cœur aime, car l'amour est le sentiment qui vous rapproche de la Divinité, et lui seul vous relève et vous régénère à vos propres yeux; on pardonne et on oublie tout, quand on a pour excuse l'amour. Eh bien! cette lettre fut ma première faute. Quand j'ai perdu mon père, c'est auprès de vous que j'ai été chercher une consolation... c'était ma première infamie. Depuis ce temps, Dieu m'a puni et s'est servi de vous pour cela. J'ai donc mérité tout ce qui m'est arrivé, et aujourd'hui encore, cette lettre dont chaque parole est une plainte, c'est encore une lâcheté de plus. Je voudrais être assez

fort pour oublier et pour rire ; je voudrais ne pas donner aux méchants le spectacle de ma douleur.

» J'avais trouvé parmi les matelots de l'équipage un Français : je m'en étais fait un ami.

» Mon pauvre petit matelot souffre des tortures. C'est, du reste, une histoire assez touchante que la sienne. Pauvre enfant ! en me la racontant, hier, il semblait se confesser. On lui a fait payer bien cher une étourderie, un moment de faiblesse. Voilà une existence brisée, un homme de mort pour une pièce de cinq francs.

» En l'écoutant, je pensais à tous les heureux que j'aurais pu faire avec cette belle fortune que j'ai gaspillée sans qu'elle profite à personne. Je regrette de n'être plus riche, et si cela revient jamais, j'espère savoir en faire un meilleur usage. Sans s'en douter, il m'a donné une bonne leçon, dont je profiterai. Mon nouvel ami se nomme Jocelyn Moulin. Il a vingt ans à peine, mais on lui en donnerait trente ; il a l'air mélancolique, soucieux ; je devrais écrire : *il avait*, car il est peut-être mort au moment où je trace ces lignes : il râlait lorsque j'ai quitté sa cabine. Il a reçu une certaine éducation, et il souffre bien plus que d'autres du métier qu'il est obligé de faire. Il était enfant lorsqu'il a perdu son père, et sa mère, qui faisait un petit commerce, a eu la ridicule idée à

la mode : elle l'a fait élever comme s'il devait avoir de la fortune ; les portiers font apprendre le piano à leurs filles, elle voulut que son fils devînt un Raphaël. Elle s'imposa pendant quinze ans des privations inimaginables, et parvint à le faire admettre en qualité de rapin chez M. C..., un de nos peintres en renom par son originalité, et surtout par la réputation qu'on lui a faite d'être d'une avarice sordide. Jocelyn n'avait pas de vocation prononcée pour la peinture ; mais il travaillait et serait arrivé avec plus de peine qu'un autre, mais il serait arrivé. Seulement, il vivait misérablement au milieu des autres élèves, qui avaient des parents plus aisés et qui pouvaient se donner quelques-unes de ces mille et une jouissances auxquelles Paris vous invite à chaque pas et qui ont tant d'attrait quand on a quinze ans. Il mangeait son pain sec, buvait de l'eau et ne fumait pas, quoique cela donnât un certain chic à ses camarades, auxquels le patron faisait l'honneur de demander du tabac, pour n'en pas acheter. Le pauvre Jocelyn ne pouvait aller au théâtre une fois par mois ; il refusait toutes les invitations et résistait à la tentation avec un courage héroïque. Mais un jour, c'était la fête du roi, la Saint-Philippe, le premier jour de mai, les apprentis étaient en révolution, on avait été obligé de tra-

vailler jusqu'à midi. On allait déjeuner à Romainville, chercher des lilas, puis on reviendrait aux Champs-Élysées, voir les illuminations et tirer des pétards. Depuis trois jours, Jocelyn avait le cauchemar; il refusait d'être de la partie, et pour cause : cela coûtait cinq francs par tête. Il les avait bien demandés à sa mère; mais elle lui avait répondu en lui montrant la liste des dépenses qu'elle avait faites et qu'elle faisait chaque jour pour lui.

» — Avec cinq francs, je t'achèterai des souliers le mois prochain, et si tu les dépensais en bamboches, tu serais obligé de marcher pieds nus.

» Jocelyn y aurait consenti, tant il avait envie d'aller à la fête; mais sa mère eut ce qu'elle appelait de la raison pour deux. Il s'en revint en pleurant comme un enfant, sans l'avoir remerciée de la belle casquette neuve qu'elle venait de lui donner pour sa fête.

» Enfin il se crut résigné; mais en rentrant à l'atelier, les attaques recommencèrent. On énuméra à grand orchestre le programme de la fête, on plaisanta Jocelyn, qu'on traitait d'avare, de ladre, en lui disant qu'il avait peur d'être mis en pénitence par sa maman ou qu'il craignait d'abîmer sa casquette neuve.

» En ce moment, le patron rentra; il portait un sac sous son bras, il traversa l'atelier sans parler à ses élèves, entra dans sa chambre et vida sur une table son sac d'argent qu'il voulait compter sans doute. En entendant résonner ce métal, Jocelyn ressentit comme un tremblement nerveux. Dire qu'il y avait là, près de lui, peut-être mille francs en pièces de cent sous, qui ne causaient pas tant de joie au peintre que s'il en avait une seule. On eût dit qu'un malin esprit cherchait à le tourmenter, car l'artiste comptait et recomptait son argent avec une lenteur qui témoignait le plaisir qu'il éprouvait à le toucher. Sa porte était restée ouverte, et Jocelyn le regardait absolument comme celui qui meurt de faim doit regarder l'étalage d'un marchand de comestibles. En ce moment, la pendule, qu'on avait eu soin d'avancer d'une heure ce jour-là, sonna midi. Tous les rapins se levèrent comme un seul homme et passèrent dans le petit atelier prendre leurs habits et leurs chapeaux.

» — Il n'est pas encore midi, grogna le patron en se levant à son tour pour aller voir l'heure à la pendule du salon.

» Jocelyn ne put résister; prompt comme l'éclair, il prit une pièce de cinq francs sur le tas qui n'était pas encore compté et se sauva comme un fou.

M. C... continua sans doute ses comptes; tous les élèves sortirent et trouvèrent Jocelyn dans la rue, immobile comme s'il était cloué au pavé. La réflexion lui était déjà venue et il allait rentrer, lorsque les plaisanteries recommencèrent :

» — Prends garde, lui disait-on, il va pleuvoir, tu vas abîmer ta casquette.

» — Je vais avec vous, dit-il presque malgré lui.

» — Ton argent ! s'écrièrent en chœur les rapins.

» Il donna la pièce de cinq francs au caissier et ordonnateur de la fête.

» — Elle n'est pas fausse au moins? dit ce dernier en la jetant sur le pavé pour voir si elle rendait le son argentin du métal.

» A cette question, Jocelyn devint pâle comme un mort, il suivit la bande joyeuse ; mais il était tremblant ; sa gaieté était morte, le sourire expirait sur ses lèvres. On avait beau lui dire : — Amuses-toi donc pour ton argent au moins, tu le regretteras demain si tu veux ; aujourd'hui, c'est fête.

» Il ne put ni boire ni manger; sa conscience s'était révoltée contre lui-même, il se reprochait de ne pas s'être soumis à sa mère avec résignation, il se disait qu'il aurait dû se trouver bien heureux de manger son pain sec en pensant aux malheureux qui n'en avaient pas. Cette journée de plai-

sir fut une journée de souffrance pour lui, pourtant il ne savait pas encore ce qui l'attendait; il se disait: Je vendrai quelque chose, j'avouerai tout à ma mère, elle viendra demain à l'atelier et je rendrai ces cent sous. Oh! je n'oserai jamais dire cela, je les jetterai sous un meuble et on les retrouvera.

» Jocelyn était logé chez son patron. Rentré dans la mansarde qu'il occupait sous les toits, il chercha ce qu'il pourrait vendre, mais il n'avait que le strict nécessaire. Sa mère emportait toutes les semaines ses effets à arranger et les rapportait à mesure; il fallait donc s'adresser à elle, avouer ne pas lui avoir tenu compte de ses sages remontrances. Le courage lui manquait à cette idée, car si sa mère était bonne et indulgente pour tout ce qui flattait sa manie de faire un artiste de son fils, elle avait toujours été très-sévère et avait résisté avec une grande fermeté à toutes les fantaisies qu'il avait pu avoir en dehors de son état. Il ne dormit pas une minute et descendit à l'atelier avant que personne fût levé. M. C... le vit, mais il ne lui adressa pas la parole, il se mit à son chevalet et siffla un air de chasse comme à son habitude. Jocelyn espéra qu'il ne s'était aperçu de rien, il respira plus librement. Les élèves arrivèrent les uns après les autres, et ce ne fut que lorsque le

dernier fut à l'ouvrage que M. C... demanda en promenant un regard inquisiteur sur toutes les physionomies :

» — Qui de vous m'a *chipé* une pièce de cent sous, hier ?

» Tous se mirent à rire; Jocelyn devint pâle comme le blanc qu'il étendait en ce moment sur sa palette, son pinceau lui échappa des mains et il chancela lorsqu'il voulut le ramasser. Il eut envie de dire : « C'est moi ; » mais on se décide rarement à une bonne inspiration de ce genre, et puis M. C... reprit en le regardant : Je me serai peut-être trompé ; pourtant j'avais compté là-bas, celui qui m'a donné l'argent a compté devant moi, les piles étaient égales, et lorsque j'ai voulu les arranger en rouleaux, hier, j'ai trouvé cinq francs de moins, c'est drôle. J'ai pensé que vous m'aviez fait une niche.

» — Avec l'argent, jamais! répondit un élève; et je ne pense pas que l'un de nous veuille se faire voleur pour cent sous.

» — J'aurais pris le sac, répondit un autre.

» En ce moment, la mère de Jocelyn entra pour demander la clef à son fils; elle tenait un petit paquet sous son bras, elle avait l'air enchanté d'elle-même.

» — Eh! bien, dit-elle en s'adressant aux élèves,

êtes-vous remis de vos fatigues d'hier? On vous a vus faire vos gambades aux Champs-Elysées, il n'y avait de place que pour vous. Notre voisine m'a soutenu qu'elle avait vu Jocelyn avec vous, je savais bien qu'il ne pouvait pas y être, puisque je n'avais pas voulu lui donner d'argent. Il me boudait bien un peu, hier, en s'en allant, mais je lui apporte quatre belles chemises en calicot et nous allons faire la paix; il n'aurait plus que le souvenir de mes cent sous et ceci lui restera.

» M. C... observait Jocelyn depuis quelques minutes; il était devenu livide. Pour se donner une contenance il faisait semblant de travailler, mais dans son trouble il se trompa de couleur et mit du jaune dans un ciel bleu.

» — Eh bien ! la mère Moulin, il est plus fin que vous, dit en riant l'un des jeunes gens; il a été à la fête et il aura ses chemises; mais je ne sais pas ce qu'il avait, il devait être malade, car il n'a pas été gai du tout; si nous avions eu des consciences, nous ne lui aurions pris que trois francs, car il n'a pas mangé; mais nous sommes des chenapans, mère Moulin, et nous avons plus d'estomac que de délicatesse. C'est toujours avoir des entrailles, n'est-ce pas, patron?

» — Où donc as-tu pris de l'argent? demanda sa mère fâchée; est-ce que tu fais des dettes?

» — Qui de vous lui en a prêté? demanda M. C...

» — Personne, répondirent ensemble les rapins, nous avions bien juste pour nous.

» — C'est peut-être moi, reprit le peintre en s'adressant à Jocelyn, il n'y avait que la main à allonger.

» — Oui, patron! répondit Jocelyn confiant au faux air de bonhomie de M. C.... J'allais vous les rendre aujourd'hui, j'attendais ma mère.

» — Et qui vous a dit, mauvais sujet, s'écria-t-elle avec colère, que je vous les donnerais ou que je pouvais vous les donner? Croyez-vous que je ne fais pas assez pour vous, ingrat, et prétendez-vous me mettre à contribution?

» Quelques apprentis riaient, d'autres prenaient la chose plus au sérieux.

» — Je n'aime pas cette manière d'emprunter, dit enfin M. C..., vous êtes trop vieux pour faire des espiègleries, et je ne saurais vous passer cette action que je ne veux pas qualifier à cause de votre mère qui est une honnête femme. Dès aujourd'hui vous ne faites plus partie de mes élèves.

» La mère pria, le peintre fut inflexible, il fallait un exemple. La mère rendit les cinq francs, mais son fils n'en fut pas moins traité de voleur. Elle lui défendit de rentrer chez elle, et il se trouva

sans ressource, abandonné, repoussé par tout le monde. Il se mit peintre en bâtiment, il commençait à gagner sa vie, lorsqu'un ouvrier qui travaillait avec lui et qui en était jaloux découvrit, on ne sait comment, pourquoi Jocelyn était sorti de chez M. C... L'histoire courut de bouche en bouche, seulement il ne s'agissait plus de cent sous, mais de cent francs; peu lui importait le chiffre. Du reste, c'étaient ces mots: Il a volé, qui le rendaient fou, le désespéraient. Enfin, ne croyant pas Paris assez grand pour s'y cacher, il s'engagea mousse à bord d'un navire français, puis sur le bâtiment anglais qui nous conduit en Australie. Là, il devait aller travailler aux mines, son intention était de ne jamais retourner en France si sa mère ne le rappelait pas.

» La physionomie de Jocelyn est douce, agréable; sa nature est délicate, nerveuse, et il a dû bien souffrir pendant ces cinq années qu'il regardait comme une expiation.

» Hier, les passagers des secondes se plaignirent qu'on les volait toutes les nuits; l'un, c'était son tabac; l'autre, son eau-de-vie. Le capitaine les reçut assez mal en leur disant d'enfermer leurs affaires. Un jeune homme, un Anglais, qui se trouvait au nombre des passagers, leur dit en désignant Jocelyn qui passait sur l'avant du navire:

» — Tenez, méfiez-vous et surveillez ce garçon-là, il a volé de l'argent à son maître; M. C... l'a chassé, je ne me trompe pas, j'apprenais la peinture avec lui.

» Jocelyn l'entendit, et prompt comme la pensée, révolté de cette injuste accusation, il s'élança sur son ancien camarade, et le saisissant à la gorge il s'écria :

» — Tu en as menti ; je vais t'étrangler.

» Avant qu'on eût eu le temps de les séparer, Jocelyn avait reçu deux coups de couteau en pleine poitrine ; son adversaire, se sentant le moins fort, l'avait frappé en traître.

» — Tu n'as plus le droit de m'appeler voleur, s'écria Jocelyn en tombant, tu es un assassin !

» Un matelot anglais qui se trouvait là fut indigné comme nous de cette odieuse lâcheté, et, comme à bord il n'y a guère de rendue que la justice qu'on peut se faire soi-même, il se chargea de venger celui qu'on emportait pour mort. Il arracha le couteau des mains de celui qui avait frappé Jocelyn et le jeta par-dessus le bord, en lui disant :

» — Vous êtes un mauvais Anglais, vous, et je vais vous casser la mâchoire pour vous apprendre comment on se bat quand on a du cœur.

» La boxe est un grand divertissement en Angleterre ; ce fut comme le signal d'une fête à bord. Tout le monde se rangea, et les deux champions se placèrent en face l'un de l'autre, l'œil fixe, les dents serrées et les poings fermés. L'ancien camarade de Jocelyn n'avait pu ni reculer ni s'échapper, le cercle fermé autour de lui ressemblait à une chaîne humaine prête à se resserrer pour l'étouffer au premier mouvement. Il voulait payer d'audace, mais il avait affaire à forte partie ; son antagoniste avait les épaules larges d'un mètre, il frappait si rudement sur la poitrine du peintre, que nous entendions un bruit comme celui que fait un forgeron en tapant sur l'enclume ; chaque coup rendait un son mat et faisait sortir de sa gorge un rugissement, un cri, une plainte ; il tomba sur le pont, se tordit un instant à nos pieds, puis resta immobile comme un mort. Le sang lui sortait de la bouche, du nez et des yeux, c'était un affreux spectacle à voir. Je suis homme, et j'ai failli m'évanouir pendant que des femmes battaient des mains en félicitant le vainqueur. On vient de porter le vaincu dans sa cabine, on croit qu'il a toutes les dents cassées et plusieurs côtes d'enfoncées ; cela ne m'étonne pas, mais une chose bien extraordinaire, on vient de trouver chez lui une grande partie des objets volés à bord,

c'est-à-dire tout ce qui ne se mange pas. Sans doute, il voulait détourner les soupçons.

» Je viens de faire présent d'une bouteille d'eau-de-vie au matelot qui a si bien défendu Jocelyn, car le pauvre garçon ne pourra pas le remercier lui-même ; il sait pourtant que c'est l'autre qui a volé. Cette nouvelle l'a fait sourire : pauvre sourire qui ressemblait à un rayon de soleil en hiver. Tout est bien fini ! c'était le seul être humain avec lequel je causais pendant ces longues nuits. Eh bien ! il est mort !

» J'ai voulu lui dire un dernier adieu, et je ne me suis pas couché pour être là, à l'heure de la cérémonie funèbre qui se fait ordinairement au point du jour, afin que ce triste spectacle n'effraye pas les passagers. J'avais trop compté sur mes forces, et mon âme déjà si triste s'est meurtrie tout à fait.

» Je voudrais vous donner une idée d'un enterrement en mer, mais je suis un pauvre conteur ; j'éprouve beaucoup et je ne sais pas toujours faire comprendre les émotions éprouvées par mon cœur.

» Quatre matelots, têtes nues, portaient un sac sur une civière. Un cinquième ouvrit un des panneaux du navire, on y déposa le sac, et après quelques paroles prononcées à demi-voix, on

voulut le lancer dans l'espace, mais le panneau ne fut pas refermé assez vite pour jeter au loin le corps de Jocelyn, il roula sur le flanc du navire, et le boulet placé aux côtés du mort pour le faire couler à fond frappa sur les planches, comme s'il cherchait à rentrer dans le bâtiment. Le bruit que cela fit ressemblait à l'écho du canon et me fit ressentir une impression douloureuse. Le même sort m'est peut-être réservé! Je souffre, et du corps et de l'esprit ; qu'est-ce qu'un homme de plus ou de moins dans le monde? Sur la terre, il laisse au moins un souvenir aux passants, son nom gravé sur une pierre qui atteste qu'il a vécu ; ici, tout disparaît sans laisser l'ombre d'un regret! Il me reste le chien du capitaine, mais il vient si rarement me voir. La table est meilleure aux premières qu'aux secondes, il a donc raison. Je tâche d'apprendre l'anglais ; les journées sont courtes, car il y a déjà une différence de cinq heures entre Paris et ici. Quand il est à bord huit heures du soir, il est à Paris minuit et demi ou une heure du matin. Nous approchons des pays où l'on est en plein hiver, par conséquent je ne souffre plus de la chaleur qui m'a fait tant de mal il y a quelques jours. Je passe toutes mes nuits sur le pont à regarder ces belles étoiles qui paraissent bien plus belles et bien plus grosses

qu'en France ; je regarde le long sillon que laisse derrière lui le bateau, sillon qui m'éloigne toujours de tout ce que j'ai aimé et que je ne reverrai jamais. Quelquefois les airs que vous aimiez et que vous chantiez me reviennent sur les lèvres. Je tombe alors dans une espèce d'extase ; mon cœur se reporte en Berry, à chaque coin, à chaque place où j'ai laissé un souvenir. Je rêve mes beaux marronniers, je rêve fleurs, je rêve bonheur, amour, caresses, et je me réveille en chantonnant toujours cet air qui me rappelle vous, je me réveille en chantant, mais des larmes plein les yeux. Des larmes, toujours des larmes ! et pour qui ? et pour quoi ? Des illusions perdues ! pourquoi en avais-tu ? Pouvais-tu en avoir ? pourquoi aimer ce qui ne peut être aimé ? Pouvais-tu espérer autre chose ? Cesse donc de te plaindre, et si tu ne peux souffrir, aie donc le courage de te tuer. »

---

« Jeudi, 17 juin 1852.

» Chaque jour je me promets de finir cette confession qui ne sera pour vous qu'un sujet de

plaisanterie; je me promets de ne pas recommencer le lendemain, et chaque jour mon cœur, plus fort que ma volonté, me fait reprendre la plume malgré moi. Et pourquoi? toujours la même chanson, toujours sur le même air; de quoi puis-je parler, si ce n'est du passé. Ne vous l'ai-je pas dit mille fois? ce cœur sera toujours le même. — Oui, Céleste, je serais si heureux de pouvoir encore vous prouver que mon unique bonheur, c'est vous; si je puis arriver à ravoir une fortune, si je puis trouver l'énergie d'y travailler avec acharnement, je la puiserai, cette énergie, dans le seul espoir qui me reste, c'est que bientôt vous serez désillusionnée, que bientôt tout vous échappera à la fois, et que ce jour-là, je pourrai me venger cruellement, car je viendrai vous offrir tout ce que j'aurai gagné, et cette vengeance sera plus cruelle pour vous que toute autre ne pourrait l'être, s'il vous reste un peu de cœur; cette vengeance sera une parole de pardon. J'essayerai pour la seconde fois de vous faire partager un bonheur que vous saurez peut-être enfin apprécier, quand vous aurez perdu sans retour toutes ces illusions, tous ces prestiges dont vous êtes entourée aujourd'hui.

» Enfin, mon seul but est encore vous; avec cette idée j'arriverai et je supporterai patiem-

ment cette vie de mineur que je vais commencer, et si le temps imprime sur mon front les marques de son passage, je veux que vous puissiez lire aussi sur ma figure les traces d'un travail opiniâtre entrepris pour assurer votre avenir. »

---

« Vendredi, 18 juin 1852.

» J'ai cherché le bonheur! n'est-ce pas une loi de la nature? j'étais jeune, riche et brillant, et j'ai cru rencontrer une femme aussi aimante que passionnée. Plus tard, j'ai pensé qu'elle ne pourrait jamais abandonner un homme qui aurait tout sacrifié pour elle, Je me suis trompé ; j'ai été abandonné, par ma faute probablement. J'aurai déplu, j'aurai été trop aimant, trop dévoué et trop exigeant. Le malheur m'éclaire, et après avoir été longtemps l'accusateur, je me résigne aujourd'hui et je vous absous de tout ce dont je crois avoir à me plaindre. Je n'ai pas été assez adroit pour vous conserver, et je suis cruellement puni de ma maladresse. Je ne savais qu'aimer. Comment penser

à soi, quand on aime? J'ai donc été l'esclave, quand j'aurais dû être le tyran.

» Je ne comprends pas comment j'existe encore, après avoir tant souffert et subi tant de douleurs! On ne devrait jamais former des liens quand on sait qu'ils doivent se rompre un jour. Mon cœur est assailli par les idées les plus diverses et les plus folles. Il cède à la dernière qui le frappe, soit d'espérance, soit de désespoir. Aujourd'hui, l'espoir de vous causer un jour à venir un regret amer adoucit mes douleurs. C'est la seule vengeance que mon cœur désire. »

---

« Dimanche, 20 juin 1852.

» Il m'arrive le dernier coup qui puisse m'atteindre. Mon cœur et mon âme ne souffrent pas assez. Je suis malade des suites de cette blessure que j'ai reçue en Espagne. Il y a à bord un petit médecin que je consulte depuis deux jours. Il faut me faire une opération, je vais attendre jusqu'au

cap de Bonne-Espérance. J'irai à l'hôpital militaire consulter le médecin en chef, et je prendrai un parti après. Quand je dis un parti, je veux dire que je me tuerai pour en finir avec une existence à laquelle rien ne me rattache plus. Aujourd'hui, je suis perdu pour jamais ; mais enfin vous savez que je vis, que je souffre dans un coin sur la terre. Le jour où vous apprendrez que je suis mort, que c'est fini sans retour, aurez-vous seulement une pensée pour moi ? Enfin, ce jour-là, sacrifierez-vous à mon souvenir un souper, une fête, une chanson ? — Je ne crois pas, mais ma dernière parole pour vous sera toujours une bonne parole et un pardon.

» Ne m'en voulez pas de mes lettres quelquefois dures. Cherchez bien, et au fond vous trouverez toujours un amour que vous ne rencontrerez nulle part. Pardonnez-moi mes plaintes. Pardonnez-moi tout ce que j'ai fait et dit qui ait pu vous causer de la peine, ne vous souvenez que de mes larmes, si elles ont pu vous toucher quelquefois. Ah! que je voudrais avoir une fleur à vous envoyer dans cette lettre ! mais je n'en pas vu ni touché depuis ce bouquet que je vous ai envoyé, ma dernière pensée en quittant Paris. Vous n'avez seulement pas trouvé une seule bonne parole à m'écrire à Londres! »

« Vendredi, 25 juin 1852.

» Je viens d'arriver à neuf heures du matin et je repars demain. Je ne puis donc songer à me soigner avant d'arriver à Sidney. Au reste, j'éprouve depuis mon arrivée ici un bonheur inexplicable. Les plus beaux camélias et les plus beaux géraniums poussent dans les bouchures des champs. Que cette belle nature des tropiques me fait de bien!

» Je vous envoie une fleur d'héliotrope que je viens de cueillir pour vous. Ferez-vous un peu de cas d'un souvenir qui aura au moins le mérite de vous arriver de l'autre bout du monde?

» Allons, je porte ma lettre bien vite. Soyez heureuse et pensez quelquefois à moi, dont la vie n'est plus qu'un triste souvenir. »

---

« A bord du *Chusan*, le 20 juillet 1852.

» J'ai eu à peine le temps de fermer ma lettre au cap de Bonne-Espérance, voulant la faire par-

tir par un bateau qui mettait à la voile le 28 juin. Vous avez dû la recevoir avec une fleur que j'ai cueillie au pied de la montagne en pensant à vous. Le temps passe; me voici arrivé bientôt à l'autre bout du monde.

» Nous venons d'avoir pendant quinze jours un temps épouvantable: tout a été brisé, mâts et voiles ; nous nous sommes crus perdus ; enfin, ce matin, le temps s'est calmé, et j'espère arriver. Pendant ces nuits d'orage, je n'ai que votre portrait pour consolation ; les passagers des secondes, composés de tout ce qu'il y a de plus déclassé en Angleterre, passaient leurs nuits à boire du gin ou de l'eau-de-vie. C'étaient des batailles et des hurlements atroces au milieu de ces gens ivres, couchés pêle-mêle dans tous les coins ; enfin, je ne souffre pas de la misère, quoiqu'elle soit grande ; mais il est bien dur pour moi, dont tous les sens et les instincts sont délicats, de se trouver ainsi dans la fange. Je n'ai plus même de chaussures, l'eau arrive de tous côtés dans ce que l'on appelle mon lit, et je reste couché, entortillé dans ma couverture toute la journée, souffrant ainsi moins du froid, qui est très-dur dans ce moment; nous sommes en plein hiver ; j'ai pour nourriture du cochon salé qui sent mauvais, du biscuit moisi par l'eau de mer et un litre d'eau

par jour, tant pour boire que pour faire ma toilette. Voilà ma vie matérielle, et encore je ne suis pas arrivé, mais l'avenir ne m'effraye pas. Le travail me distraira.

» D'ici à quinze jours, je serai à Sidney, je compte y vendre les quelques bijoux que j'ai; j'achèterai tous les outils dont j'ai besoin pour les mines et je partirai de suite. Cette lettre sera donc la dernière que vous recevrez de moi ; une fois enfoncé dans les terres, occupé à gagner ma vie, je n'aurai guère de relations que de loin en loin avec Sidney, car les provinces où se trouve l'or sont à près de cent lieues à Sidney. Le courage ne m'abandonnera pas, et, si le bon Dieu me donne la force, j'espère arriver à avoir encore assez d'argent pour réparer toutes les folies que vous devez faire en ce moment, et j'espère que ma misère et mon travail serviront encore à mettre votre avenir à l'abri du besoin. Voilà mon espérance. voilà ma position présente. »

---

« Dimanche, 25 juillet 1852.

» Il est vraiment temps que ce voyage finisse, car ma nature s'use et se fatigue horriblement,

mes nuits se passent presque sans sommeil ou dans une espèce de somnambulisme, avec des rêves pénibles et tristes ; votre image et votre souvenir s'associent pour ainsi dire à mon chevet et semblent prendre plaisir à me torturer, en me rappelant un à un chaque moment de ma vie avec vous, chacune de vos méchantes paroles, chacune de vos méchantes actions. Je vois continuellement votre figure rire de mes misères, et je suis convaincu que vous ne regrettez qu'une chose, c'est que Paris entier ne puisse voir le degré de dégradation où vous m'avez amené ; votre triomphe serait complet. Moi qui étais si aimé, si entouré d'amis, de famille, que me reste-t-il aujourd'hui ? rien, personne ! que l'isolement, l'oubli et l'exil ! Petit à petit, la maladie va me tuer, je ne reverrai rien de ce que j'ai aimé ; le monde entier me sépare de tous les souvenirs de ma vie et de mon enfance. Oh ! ma mère ! ma mère ! »

---

« Mardi, 27 juillet 1852.

« Dans deux jours nous arriverons dans le premier port d'Australie, nommé Port-Philippe. C'est

près de là que se trouvent les mines les plus considérables, et presque tous les passagers doivent y descendre. D'un autre côté, comme le capitaine craint que tous les matelots se sauvent pour aller aux mines, comme cela est arrivé sur plusieurs bâtiments, et qu'il se trouverait ainsi sans matelots pour gagner Sidney, terme de son voyage, le bâtiment restera à trois lieues en mer ; au moyen de signaux on fera venir des embarcations du port pour prendre les voyageurs, les marchandises, et nous repartirons de suite pour Sidney sans entrer à Port-Philippe. J'espère que nous serons à Sidney d'ici à dix jours. Dieu en soit loué ! car je n'en puis plus.

» Nous sommes en hiver, c'est la bonne saison pour arriver aux mines, la terre est moins dure pour travailler, et les serpents, qui y sont très-nombreux et très-dangereux, ne sont pas à craindre à cette époque ; l'été il est presque impossible de travailler à cause d'eux ; du reste, comme le tigre et le chacal, ils fuient devant l'homme, ils ne font que se défendre quand on les attaque.

» J'espère trouver à Sidney un compagnon et m'associer pour aller aux mines ! Cela est presque indispensable pour se défendre en cas d'agression. Le difficile pour moi sera de trouver quelqu'un qui ne soit pas un voleur ou un assassin. C'est

très-triste et très-ennuyeux d'être obligé de dormir à moitié et d'avoir toujours sous la main des pistolets. Cette population d'Australie doit être quelque chose de hideux, à en juger par ceux qui sont à bord et qui pourtant doivent être ce qu'il y a de mieux. Si j'ai assez d'argent pour m'acheter une tente, je serai fort heureux, et je ne doute pas qu'avec du courage, j'arrive à faire de bonnes journées. Tous les soirs, en entrant dans ma tente, mon grand bonheur sera d'écrire mon journal, pensées et actions, cela sera pour vous, et quand je trouverai une occasion je vous l'enverrai.

» Les mines où je compte aller sont près d'un village nommé Bathurst, à cent lieues de Sidney, dans l'intérieur. Pourtant si, en arrivant à Sidney, j'entendais dire que l'on en a découvert de nouvelles, ce qui est très-possible, j'irais de préférence aux nouvelles, parce qu'il y a plus de chance de réussir; la concurrence y étant moins grande, elles seront moins encombrées.

» J'ai trouvé hier une petite boîte que j'avais enfermée dans mon nécessaire et que vous m'avez donnée il y a deux ans; cela m'a rendu très-heureux; toute ma fortune, pour moi, se compose de votre portrait, l'épingle fer à cheval, cette boîte et quatre lettres de vous; ce sont les seules choses auxquelles je tienne. Quoique vos lettres ne soient

que mensonges, je les relis presque tous les jours. Votre portrait ne me quitte pas; l'air de la mer l'a fait passer un peu, mais j'espère qu'il vivra autant que moi : cela sera facile. »

---

« Mercredi 28 juillet 1852.

» Depuis hier nous marchons très-vite et nous approchons beaucoup de Port-Philippe. Je crois que, demain, on sera assez près pour débarquer toutes les personnes qui vont à ces mines. C'est un singulier spectacle, du reste, que cette bande qui va chercher fortune ; leur joie est extrême d'arriver, et depuis deux ou trois jours leurs orgies redoublent ; ils sont pour ainsi dire continuellement ivres morts.

» Ce qui est triste, c'est que le peu d'effets que j'avais emportés est complétement usé et que je suis pour ainsi dire dénué de tout. Tout est fort cher en Australie. Il me faut pourtant de quoi me couvrir.

» Le jour où le remords vous arrivera, le jour

enfin où vous serez bien dégoûtée de tout ce qui vous entoure, venez à moi. Vous trouverez dans mon cœur un pardon et sur mes lèvres un baiser qui effacera tout le passé. »

---

« Jeudi, 29 juillet 1852, dix heures du soir.

» Quelle affreuse journée je viens de passer. Je venais de finir ma lettre pour toi, hier mercredi, et j'étais couché depuis deux heures, quand nous sommes montés sur le pont ; une tempête épouvantable faisait craquer le bateau de tous côtés. Nous ne voyions même plus le ciel, le bateau était continuellement sous les vagues. Un cri de désespoir part parmi nous; un malheureux matelot tombe du haut du grand mât, me passe devant les yeux et roule dans la mer; le bâtiment, poussé par un vent atroce, marchait d'une vitesse dont on ne peut se faire une idée. Un mât venait de se casser. Pourtant, au milieu de cette confusion, deux officiers du bord, suivis de quatre matelots, coupent à coups de hache les cordes qui tenaient attaché

un petit bateau de sauvetage, et se précipitent, malgré le capitaine, à la recherche de ce malheureux. Nous ne pouvons plus nous tenir sur nos pieds. Le bâtiment file quatorze nœuds. La barque est distancée; nous la perdons de vue pendant deux heures. Les passagers crient, se désespèrent, ils veulent qu'on arrête le navire pour attendre ces malheureux. Je me suis fâché avec le capitaine parce qu'il hésitait; si grand que fût le danger pour nous, pouvions-nous les abandonner? Il a commandé la manœuvre, on a tourné le navire, il s'en est fallu d'une lame que nous soyons perdus corps et biens. Je vous écris sous cette impression. Pendant cette terrible tempête, votre souvenir ne m'a pas quitté. Enfin nous avons aperçu la barque qui se balançait au gré des flots, car les hommes qui la montaient étaient exténués, brisés de fatigue; leurs recherches avaient été vaines, le matelot était perdu.

» Tous les passagers se mirent à tirer sur les cordages; le lieutenant Bencraf et les matelots qui l'avaient accompagné tombèrent sur le pont du navire, sans connaissance. Ils avaient fait, pour sauver leur infortuné camarade, tout ce qu'il était humainement possible de faire. J'ai donné à ce jeune et courageux officier mon épingle de cravate, vous savez, cette couronne de comte ornée

de perles, de diamants et de rubis. J'aurais voulu pouvoir lui donner la croix. Depuis trois jours nous sommes sous une triste impression, causée par la perte de cet homme.

» Nous apercevons les côtes d'Australie ; la première chose qui s'offre à nos yeux, c'est un navire brisé sur un rocher ; nous avons le pilote à bord. Dieu veut que j'arrive pour me soumettre à de plus rudes épreuves, la mort eût été trop douce pour moi ; que sa volonté soit faite ! »

## XLVIII

### MON COURS DE DROIT

Je ne crois pas me faire illusion ; ces lettres de Robert étaient bien touchantes et bien belles. Quand je les relis aujourd'hui, je me sens heureuse, je me sens fière d'avoir inspiré à cet homme si bon, si courageux dans son malheur, une passion si tendre et si dévouée. Mais alors mon cœur était trop troublé pour se connaître lui-même et pour savoir ce qu'il pouvait aimer ou haïr. Cette correspondance, d'ailleurs, ne me parvint que par fragments ; tantôt par lettres détachées, tantôt par groupes de lettres, suivant les arrivages des navires, et les élans qu'elles m'inspiraient ne duraient qu'un jour.

Les lettres où Robert m'annonçait qu'il avait quitté l'Angleterre furent les seules qui me parvinrent de suite. Ma situation était affreuse. Je sentais venir la misère ; pour moi, c'était la mort.

Quand on a, comme Robert, occupé une grande position sociale, qu'on est noble et qu'on a été riche, on peut envisager sa ruine sans désespoir. La chute, quand on tombe de haut, donne le vertige, mais ce vertige peut, pour certaines natures taillées en grand, n'être pas sans charme. C'est une émotion nouvelle. On a l'espoir de se relever. On entrevoit confusément que, dans ce monde dont on a occupé les hauteurs, on retrouvera l'expiation du passé, des influences, des protections, des amis qui vous tendront la main pour vous aider à remonter, surtout quand on a un des beaux noms de France et qu'on possède des parents puissants et riches.

Mais pour une pauvre créature comme moi, sans protection de famille et avec un passé comme le mien, la ruine, quand elle arrive, est définitive. Je le savais; je ne m'étais jamais fait illusion sur l'avenir des courtisanes. Sachant avec quel mépris on parlait de mes pareilles, je m'étais promis de me soustraire aux humiliations de la vieillesse. Je m'étais toujours dit que si à trente ans je

n'avais pas un moyen d'existence indépendant, je trouverais un refuge dans le suicide. Je ne me sentais pas le courage de subir cette misère poignante qui suit le mensonge du luxe artificiel au sein duquel j'avais vécu. Je ne me sentais pas le courage d'épuiser en dédains et en humiliations de toute nature le revers de cette médaille que des hommes intéressés montrent aux femmes dont ils désirent la chute tant qu'elles sont jeunes et belles. Je n'aurais jamais accepté les petits métiers de l'infamie. J'avais mon orgueil, orgueil mal placé, mais qui m'avait servi à ne faire de mal qu'à moi.

Il me fallait donc lutter ou mourir. C'était là peut-être le seul avantage que j'avais en ce moment sur Robert. Comme j'étais tombée de moins haut, ma ruine n'était pas si complète que la sienne. Il avait été obligé de fuir au bout du monde. Moi, je pouvais rester et disputer ma fortune à mes ennemis.

Mais pour lutter, il faut un courage et une expérience qui me manquaient alors. Aussi, ce qui me faisait le plus souffrir, c'était ma situation morale : je ne savais plus ce que j'étais, ma tête se perdait. J'étais devenue une énigme pour moi-même. La fièvre artificielle qui m'avait fait envier le succès des filles à la mode, des usurières de l'âme, s'était

abattue. Seulement, ce qui l'avait remplacée, c'était la pire de toutes les souffrances humaines, l'irrésolution. Je ne croyais plus ni au bien ni au mal. Jamais je n'avais eu plus besoin d'activité, et je ne trouvais plus en moi de ressort pour agir.

Je restai quelques jours atterrée. Si cet état s'était prolongé (je n'ai jamais pu supporter trois jours de désespoir), je me serais tuée. Ce qui me sauva, ce fut l'excès de mon mal et la complication même de ma position.

Il y a en moi une telle rage de vie, une telle puissance d'existence, que ma nature devait l'emporter encore bien des fois sur des difficultés que j'avais crues insurmontables.

Les quelques mois que j'ai passés alors sont à mes yeux un véritable problème; je ne comprends pas comment j'ai pu suffire à tant de douleurs, à tant de fatigues, à tant d'affaires.

Comme je l'avais prévu, on m'avait saisi mon appartement rue Joubert, mes voitures rue de la Chaussée-d'Antin, ma maison en Berry, et fait des oppositions sur l'hypothèque que Robert m'avait laissée en payement pour l'argent que je lui avais prêté; toutes ces affaires étaient divisées, j'avais un procès dans chaque chambre.

L'éclat de ma liaison avec Robert et son départ

avaient fait beaucoup de bruit autour de ma vie. Les mauvaises réputations sont comme les bonnes, elles sont lentes à acquérir; mais quand elles ont passé un certain terme, elles vont toutes seules.

Le monde venait me chercher, et par besoin je montai quelques échelons de plus sur cette échelle du vice élégant.

Je continuais de vivre dans ce tourbillon, mais depuis longtemps je n'avais plus le cœur de mon personnage.

Ma vie reposait sur un double mensonge : mensonge financier, mensonge moral. On me croyait riche, et le terrain était miné sous mes pas. On me croyait plus pervertie que jamais, et mon âme valait mieux que ma vie. Je ressemblais à ces comiques si gais sur les planches et si tristes dans l'intimité qu'on a peine à les reconnaître.

J'avais donc quatre procès sur les bras. Mon avenir, celui de ma petite fille dépendaient de la justice. Je voyais avec terreur ma fortune et ma vie engagées dans une de ces longues et ruineuses parties où le gain n'empêche pas la perte. Je me disais : Que pèsera une femme comme moi dans la balance de la justice ? Je souffrais doublement d'une question d'intérêt et d'une question d'amour-propre.

Mon avoué à Paris, M. Picard, homme d'une haute intelligence et d'un grand mérite, me donna d'excellents conseils. Il m'adressa à M. Desmarest, qui voulut bien se charger de plaider ma cause ou plutôt mes causes. J'avais pour avoué à Châteauroux M. Berton-Pourriat, homme soigneux, dévoué aux causes qu'il représente, et il m'a rendu, grâce à sa vigilance, d'importants services. Toutes les personnes auxquelles je m'adressai, du reste, me montrèrent beaucoup de bienveillance et de dévouement ; seulement personne ne fait de procédure pour la gloire, et pour subvenir aux frais de la guerre, je fus obligée à de grands sacrifices.

J'ai toujours été curieuse et toujours aimé à me rendre compte des choses qui m'intéressent. Si au début de mon existence j'avais eu une occupation intellectuelle, ma vie aurait peut-être été bien différente. Je me fis expliquer mes droits; je cherchais dans le code, j'écoutais, je questionnais, je voulais comprendre, savoir; je compris et je sus toutes les mesures prises dans mon intérêt.

Un peu défiante de ma nature, je demandais des explications à plusieurs personnes pour les contrôler les unes par les autres et pour être bien sûre que les hommes d'affaires ne se ménageaient pas, car l'un d'eux, s'étant compromis par son

zèle exagéré pour mes adversaires, allait être mis en jugement. Je ne tardai pas à comprendre le mécanisme de la justice. Je me familiarisai avec les mots qui m'avaient d'abord causé tant d'effroi.

Je passai ma vie dans les études d'huissiers, dans les études d'avoués, dans les cabinets des juges d'instruction. Pendant six mois on n'a vu que moi au Palais de justice.

Si je ne suis pas devenue très-savante en droit, ce n'est assurément pas la faute de mes adversaires, car je vous l'ai déjà dit, ils me firent des procès devant tous les tribunaux : tribunal civil, tribunal de commerce, tribunal de police correctionnelle, où on m'avait appelée en diffamation à propos d'une bonne qui m'avait volé de l'argent et dont j'avais eu l'audace de me plaindre.

Quand tous mes procès furent en train et que je pus me reposer un peu de mon activité chicanière, je m'occupai sérieusement de mon théâtre.

Les hommages ne me tournaient plus la tête. Je savais que cette vie ne durerait pas longtemps. Je voulais quitter le monde avant que le monde ne me quittât. Ma seule ressource d'avenir était le théâtre. Je m'y attachai comme à une espérance; mais ma vie était dévorée. Courtisane, actrice et plaideuse, c'est plus qu'il n'en faut pour remplir

une existence. Je courais du bois à la salle des Pas perdus, de la salle des Pas perdus aux Variétés.

Il faut qu'il y ait un vertige dans certaines situations morales et que les passions s'attirent comme la foudre. J'étais triste et désenchantée; je ne voyais autour de moi qu'affection et dévouement.

On s'acharnait à me refaire une âme, un cœur, une existence d'amours rendue impossible par mon insouciance et mes préoccupations.

J'appris vers cette époque une nouvelle qui me fit pourtant une grosse peine. Une femme, dont j'avais fait la connaissance quand je demeurais rue Geoffroy-Marie, vint me voir et me dit que Deligny avait été tué en duel. Je me rappelai combien il avait été bon pour moi et je lui donnai des regrets bien sincères.

Je gagnai en première instance mon procès sur le mobilier de la rue Joubert. Ce succès me donna quelque confiance. En voyant qu'on me rendait justice, même à moi, un sentiment doux pénétra jusqu'à mon cœur. Cette vie active qui m'avait effrayée d'abord avait pour moi maintenant une sorte de charmes. J'étais étonnée de faire des réflexions qui ne s'étaient jamais présentées à mon esprit, ou qui n'y étaient arrivées

que distraites par le tourbillon du monde ou par les entraînements de la jeunesse.

Je pris en dégoût la dépendance dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors. A mesure que je pénétrais en moi, je regrettais de n'avoir pas dû à mon intelligence ce que j'avais dû à ma beauté.

Le procès sur la propriété du Poinçonnet devait se plaider dans le mois d'août au tribunal de Châteauroux. Mes adversaires, furieux de leur première défaite, employaient, comme toujours, les moyens extrêmes. Je fus obligée de faire un voyage au Poinçonnet. Ce voyage me fut bien pénible à cause des souvenirs qu'il me rappelait à chaque tour de roue. Les arbres, les stations, les buissons, tout avait un langage; je retrouvais l'image de Robert.

Le sentiment de la douleur présente rendait plus vif le regret du bonheur passé, de tant de songes évanouis, de tant d'illusions détruites! J'eus beaucoup de peine à entrer dans ma maison; on avait établi un gardien à la saisie. Je fus obligée d'attendre pendant une heure dans la cour que le gardien voulût bien se déranger pour m'autoriser à pénétrer chez moi, ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce. Cette contrariété me fut très-sensible.

Quelques jours après mes adversaires vinrent

fouiller la maison. Ils visitèrent les papiers les plus secrets de Robert ; ils espéraient trouver la preuve que je n'étais que son prête-nom ; et puis, je ne sais pourquoi, on était bien aise de faire du scandale, de traîner un grand nom dans la fange en le calomniant d'une manière odieuse.

Ces manœuvres inouïes, qu'on ne se serait pas permises vis-à-vis de personnes capables de se défendre, tournèrent à la confusion de mes adversaires. Elles indignèrent le tribunal et le disposèrent en ma faveur. Je fus défendue avec autant de cœur que de talent par M. Desmarest qui était venu plaider pour moi à Châteauroux.

Robert avait laissé de bons souvenirs dans le Berry, et lorsqu'on lui jeta l'insulte en pleine audience, juges et auditeurs se récrièrent.

J'étais restée à l'hôtel de la Promenade, attendant l'arrêt du tribunal avec l'anxiété d'une personne qui a encouru une condamnation à la peine de mort. Cette maison serait-elle vendue au plus offrant ? Allait-on chasser jusqu'à mon souvenir de cette demeure qui devait toujours me rappeler les doux projets d'avenir formés par Robert et où j'avais eu l'espérance de mourir ?

Mme Edouard Suard, la propriétaire de l'hôtel, fit tous ses efforts pour calmer mon anxiété pendant deux longues et mortelles journées. C'est une

bonne et honnête créature, trop forte de sa vertu et trop juste d'esprit pour craindre le contact d'une femme déclassée quand il s'agit de donner une consolation, de calmer une douleur. Ce n'était pas la première fois, du reste, que j'avais pu apprécier la générosité de son cœur.

Lorsque je vins en ce pays pour la première fois, nous descendîmes à l'hôtel, puis Robert m'y ramena souvent quand il chassait dans la forêt. Sans cette aimable et indulgente personne, je serais restée seule, enfermée dans une chambre, des jours entiers.

Elle venait près de moi passer quelques minutes ou me faisait descendre près d'elle dans son salon particulier, petit sanctuaire tout orné de fleurs, d'ouvrages faits à la main, précieuses reliques qui annonçaient une vie d'ordre, de labeur et de foi.

J'étais tout heureuse d'écouter ses bons conseils, toute fière qu'elle voulût bien me les donner; malgré mon caractère et un genre d'existence qui contrastait singulièrement avec le fond de mes idées, j'appréciais à un très-haut point tout ce qu'il y avait de grand et d'élevé chez les autres femmes.

Ce sentiment du devoir qui leur semble si facile à accomplir me paraissait, à moi, une lourde

tâche à remplir sur la terre, parce que la tentation du mal se présente sans cesse et sous toutes les formes. Au contact d'une honnête femme, mon cœur se dilatait, mon âme s'élevait; avec de bonnes paroles et un peu de persévérance, on m'aurait facilement arrachée à moi-même.

Ceux qui auraient pu opérer ce miracle n'y étaient pas intéressés, et puis, il y a toujours une moitié du monde qui empêche l'autre moitié de faire le bien. Que dirait-on, en effet, si l'on voyait une mère de famille recevoir une femme déchue pour l'initier aux joies pures et simples de son intérieur, pour lui montrer qu'elle a perdu sa part de paradis en ce monde, et l'amener par des regrets à une conversion qui, pour être tardive, si elle était sincère, ne serait pas moins acceptée de Dieu et de tous ceux qui croient en lui !

J'ai voué à Mme Édouard une profonde reconnaissance; je me suis tenue à distance par réserve; ce qu'on a souvent pris chez moi pour de la froideur était de la timidité. Je me rendais justice, parce que je ne crois pas que le mépris de personne ait jamais égalé celui que Robert m'avait inspiré pour moi-même.

M. Édouard était au tribunal et fut le premier qui vint me donner des nouvelles de mon procès. Les deux avocats de Paris, deux célébrités du bar-

reau, étaient en présence; la séance avait été agitée, on espérait que je gagnerais, mais rien n'était certain parce que le jugement n'était pas prononcé.

M. Edouard Suard a un caractère d'une vivacité extrême, mais au fond c'est un excellent cœur; il avait eu des rapports d'intérêt avec Robert et lui gardait le plus affectueux des souvenirs; aussi, lors de tous ces vilains procès, il se mit en quatre pour m'aider à sortir d'embarras, me rassurer, et il parvint à me faire emporter un peu d'espoir.

Je ne connus le résultat de ce procès que trois mois après. L'affaire avait été plaidée le 31 août, mais le jugement ne fut rendu qu'après les vacances.

Pour avoir longtemps attendu, le bonheur ne fut pas moins grand pour moi; mais, hélas! tous les ennuis m'arrivaient en partie double. Je n'avais gagné qu'une manche, mes adversaires en appelèrent à la Cour impériale de Bourges.

Ces deux premières et importantes victoires me permettaient toujours d'espérer; à mesure que le calme rentrait dans mon cœur, les impressions de ma vie passée me revenaient avec moins d'amertume; je devenais moins exigeante envers le bonheur. Je me sentais plus d'indulgence pour les autres, plus de sévérité pour moi-même.

L'éloignement et les événements qui semblaient nous unir avaient rendu à Robert sa véritable place dans mon cœur. Je commençais à souffrir bien cruellement de son exil, je n'avais pas reçu de lettres depuis celle qu'il m'avait écrite le jour de son arrivée; j'attendais de ses nouvelles avec impatience.

Ma pensée errait dans ces horizons lointains où il avait été cacher sa douleur et sa misère.

Je me faisais des reproches sanglants. Je doutais, quoi que je fisse, que Dieu me pardonnât jamais sa déchéance.

Je formais mille projets d'abnégation, de dévouement, de repentir, que je pourrai avouer plus tard, puisque la Providence devait m'aider à les accomplir.

Pour arriver à la petite maison que j'habitais, avenue de Saint-Cloud, il fallait traverser un jardin fermé d'une grille. Le salon était au rez-de-chaussée. La cheminée se trouvait en face de la porte, de sorte qu'en regardant dans la glace, je voyais passer tout le monde dans l'avenue, et je pouvais reconnaître les personnes qui sonnaient à la grille.

Il commençait à faire froid. J'avais fait allumer du feu. J'étais assise devant la cheminée et je regardais machinalement dans la glace, quand je

vis ouvrir la grille sans qu'on eût sonné. Je poussai un grand cri.

C'était Richard...

Je l'avais reconnu de suite, quoiqu'il fût horriblement changé ! Il prononça mon nom. J'aurais voulu rentrer sous terre. Que pouvait-il venir faire chez moi ? M'accabler de reproches, me jeter à la face sa vie gaspillée, son bonheur perdu ?

Quand ma femme de chambre me demanda si je voulais le recevoir, je restai clouée sur ma chaise, sans trouver un mot à répondre. La porte était restée ouverte, et il me dit de sa voix douce :

— Est-ce que vous ne voulez pas me voir, Céleste ?

Je lui fis signe que si. Il entra et, attachant sur moi ses yeux encore adoucis par la souffrance, il me tendit la main en me disant :

— Est-ce que vous ne voulez pas m'embrasser, Céleste ?

— Oh ! si. Mais je n'ose pas ; vous devez tant me haïr !

— Moi ! je n'ai jamais cessé de vous aimer ; et il me serrait les mains avec passion. Sans votre souvenir, je me serais tué ! J'espérais toujours vous revoir. J'ai presque constamment été malade. Les fièvres ne m'ont pas quitté.

Cependant, j'avais presque refait une petite fortune. Nous avions, un de mes amis et moi, une maison en commun. Le feu l'a dévorée. J'ai pleuré ce malheur, uniquement parce que cela retardait mon retour en France, et que cela éloignait le moment où je pourrais vous revoir. J'avais quelquefois de vos nouvelles par des Français qui venaient en Californie. J'ai appris le malheur de M. Robert. Je le plains et lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait. Je ne sais si vous éprouvez la même chose que moi. Le temps calme la douleur, adoucit la haine. Il n'y a que mon amour pour vous auquel le temps ne fasse rien.

J'ai reconstruit une maison à San-Francisco. Je l'ai louée à un banquier et me voilà. Je suis arrivé hier, j'ai été chercher votre adresse. Que cela me fait du bien de vous revoir !

— Et moi, que cela me fait du bien de savoir que vous ne me détestez pas !...

— Je vous déteste si peu, me dit-il, que si votre cœur était changé, et si vous vouliez accepter ce que je vous ai offert il y a deux ans, je vous l'offrirais encore, mais je sais bien que c'est impossible ; et il souriait tristement.

Je lui serrai les mains à mon tour, en lui disant :

— Mon bon Richard, vous avez un cœur d'or.

J'étais indigne d'un regard de vos yeux. Le mal que je vous ai fait ne m'a pas profité, et je ne suis pas plus heureuse que vous.

— Oui, me dit-il, je sais que M. Robert est parti, et qu'il ne vous reste rien de ce que je vous ai donné.

Si vous avez des ennemis, vous savez que vous pouvez toujours compter sur moi.

Je regardai ma pendule avec effroi. L'émotion et le plaisir que cette visite m'avait causés m'avaient fait oublier l'heure de mon théâtre.

On répétait une pièce intitulée *Taconnet*, pour les débuts de Frédérick-Lemaître. Il fallait être exacte, le grand artiste n'était pas patient. Richard vint me conduire, ne me quitta qu'à la porte des Variétés et emporta tout naturellement la permission de revenir me voir.

J'avais un poids de moins sur le cœur. Son retour m'avait fait du bien. Pourtant il me semblait que sa présence chez moi devait être un outrage au souvenir de Robert, je regrettais la permission que j'avais donnée, et je me promis de la retirer à la première occasion.

# XLIX

## LE THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Je fis mes préparatifs pour rentrer dans Paris, car la saison commençait à devenir trop rigoureuse, et puis la raison qui m'avait éloignée de chez moi n'existait plus.

Je travaillais avec ardeur à mon théâtre, mais j'avais de ce côté bien des ennuis, à cause des petites perfidies des femmes et de la mauvaise volonté des directeurs et auteurs, qui s'obstinaient à me faire jouer des soubrettes, des grisettes et des danseuses.

Je n'avais ni l'organe, ni la taille, ni le physique de ces emplois. J'étais mauvaise parce que j'étais toujours à faux.

J'étais très-mécontente du rôle qui m'avait été donné dans la pièce récemment distribuée. Ce rôle était celui de la reine des Bacchantes, espèce de figuration que tout le monde aurait pû jouer ; il s'agissait seulement d'être bien faite, car le costume ressemblait à celui des tableaux vivants.

Ce n'était pas ce qu'on m'avait promis, et je signifiai au directeur que s'il ne voulait pas me donner un rôle que je pusse travailler, je quitterais le théâtre. On en parla aux auteurs, qui finirent par me donner, au refus d'une autre, le rôle du Palais de Cristal, dans la revue de 1852.

Je me donnais un mal dont on aurait dû me savoir gré. Une nouvelle danse, l'*Impériale*, venait de paraître ; on me pria de la danser avec Page. J'acceptai, quoique depuis longtemps je désirasse en finir définitivement avec cette chorégraphie qu'on m'imposait dans toutes les pièces, toujours et à tout propos.

J'aimais tout ce qui avait du talent ; je défendais mes préférées avec une chaleur qui me laissait toujours maîtresse du terrain quand il y avait discussion.

Il va sans dire que j'étais fanatique du talent de la grande tragédienne, talent magique, sublime, incontestable, qui trouvait pourtant ses détracteurs au milieu de méchantes cabotines sans autre

esprit qu'une méchanceté constante et sans autre mérite qu'un joli visage. On la lapidait au physique ou au moral, la jalousie féminine trouve toujours prise.

Un jour, pendant une des répétitions de la revue, une jolie petite juive parlait très-irrespectueusement de Rachel, cette véritable reine de ses coreligionnaires. Je ne pus m'empêcher de prendre la défense de celle qui n'était pas là pour répondre, bien que je ne la connusse que pour l'avoir vue jouer et l'avoir applaudie comme tout le monde. Je me souvenais seulement d'avoir pleuré, tremblé, pâli plus que les autres en l'écoutant.

Après avoir assisté à une représentation de *Phèdre*, je rentrai chez moi en proie à la fièvre ; j'avais le délire de l'enthousiasme ; j'entendis toute la nuit tinter à mes oreilles la voix vibrante, plaintive ou sonore de la tragédienne. Jamais statue antique ne m'avait paru aussi belle que Rachel !

Cette puissance concentrée, ce sourire plein de haine et de mépris, ce regard plein de colère ou d'amour, tout cela était nouveau pour moi et m'avait paru surnaturel. Pendant le temps que dura cette représentation, mon âme resta suspendue aux plis de la tunique dont la grande actrice

sait si bien se draper; tout disparut autour de moi, je ne vis plus et n'entendis plus qu'elle. Je restai longtemps sous le charme qui me faisait adorer le Théâtre-Français.

Je disais donc que, comme toutes les puissances, Rachel était attaquée, et que moi, qui étais sérieusement éprise de son génie, je me révoltais quand on ne la trouvait pas parfaite.

— Elle est fière, impertinente, hautaine, disait donc ce jour-là la juive en question en parlant d'*Andromaque*. Je l'ai connue dans la misère, je lui ai prêté jusqu'à mes robes quand elle chantait dans les rues, et aujourd'hui elle ne me salue pas.

Cette ingratitude me paraissait incompatible avec le caractère de Rachel. Je savais, car les secrets de son existence appartenaient au public comme tous ceux des grands hommes, je savais qu'elle était généreuse jusqu'à la prodigalité, insouciante des grandeurs où l'avait élevée son génie, et que, loin de rougir de sa misère passée, elle en parlait elle-même et s'entourait volontiers de ceux qui l'avaient connue quand elle était enfant. Je donnai donc un démenti à ma chère camarade en l'assurant qu'elle se vantait en disant avoir connu Rachel, et surtout l'avoir obligée de ses robes. Elle jura ses grands dieux qu'elle disait

la vérité ; je la crus moins que jamais et je me promis d'en avoir le cœur net.

On n'était pas reçu à toute heure chez Mlle Rachel, quand on y était reçu, parce que les curieux et les importuns auraient envahi son petit hôtel de la rue Trudon. On m'avait prévenue, mais je me dirigeai chez elle en sortant du théâtre, décidée à voir par moi-même.

En effet, le concierge, qui se trouvait dans une jolie petite niche en entrant à droite, me fit signe de m'asseoir dans un beau fauteuil à la Voltaire, et me pria d'examiner ses tableaux et ses curiosités le temps qu'il irait voir si Mlle Rachel était visible. Je regrettais d'être venue. Qu'allais-je dire ? comment allais-je m'y prendre ? quel prétexte allais-je inventer pour motiver ma visite ? La vérité était le dernier des moyens que je voulusse évoquer.

J'en étais là de mes réflexions quand un domestique en livrée entra, ce c'était pas celui qui était allé m'annoncer; le nouveau venu me regarda tout à son aise, puis, après m'avoir examiné quelques secondes, comme si sa réponse devait être subordonnée à l'air qu'il me trouvait, il me dit :

— Madame est dans son cabinet de travail, elle ne reçoit pas aujourd'hui; revenez jeudi à

deux heures, madame vous recevra. Si ce que vous avez à lui dire est pressé, écrivez-lui.

J'avais eu peur d'un refus formel, mon cœur se dégonfla, et j'éprouvai autant de joie, à l'idée de voir et de causer quelques secondes avec cette femme sublime à mes yeux, qu'un astronome en aurait eu à se promener à pied dans les astres. Je dînais ce soir-là chez une personne qui avait un beau jardin, on me permit de faire un bouquet, je le trouvai si beau à cause des fleurs rares qu'il renfermait, que je l'envoyai à Mlle Rachel avec une lettre où je la remerciais de vouloir bien me recevoir.

Je n'avais pas encore trouvé mon prétexte, il vint me trouver lui-même. Le jeudi matin, à onze heures, un artiste, un père de famille qui avait un bénéfice aux Variétés la semaine suivante, vint m'offrir des places et surtout se recommander à moi pour lui en placer. Je pris deux loges de face une bonne avant-scène, et je me rendis chez Mlle Rachel.

J'avais passé deux heures à ma toilette; j'étais toute gaie et triste à la fois.

Je n'aurai jamais d'audience royale, mais si cela m'arrivait, je ne serais certes pas plus émue que je ne l'ai été lorsque le domestique me dit :

— Par ici, mademoiselle. Madame est malade, mais elle vous recevra quand même.

Il passa devant moi pour me montrer le chemin, nous montâmes un petit escalier tortueux. Arrivé au second, il ouvrit une porte et m'annonça.

— Faites entrer, répondit la voix qui m'avait fait tressaillir tant de fois.

La pièce dans laquelle on venait de m'introduire était plus longue que large, elle était simplement meublée; la tenture était en perse, le tapis de Smyrne. Ce qui me frappa par son étrangeté, ce fut le costume de Rachel.

Elle était couchée dans un lit qui faisait face à la porte. Son buste sortait à demi. Elle portait, par-dessus un peignoir de batiste admirable, une jaquette de velours vert, soutachée d'or, les manches étaient faites à la grecque. Autour de sa tête était enroulée, avec un art infini, une écharpe algérienne aux couleurs voyantes. De chaque côté de cette espèce de turban à la juive, retombaient sur ses épaules les bouts frangés de l'écharpe. Ses cheveux noirs et un peu frisés naturellement s'échappaient par places en petites boucles soyeuses.

En une seconde, elle me fit croire à toutes ces beautés israélites décrites dans l'histoire sainte, si bien illustrée par Horace Vernet. Je fus inter-

dite, honteuse; on m'avait toujours dit que je ressemblais à Rachel. En ce moment, cette ressemblance me paraissait impossible, injurieuse pour elle. Elle aussi cherchait à découvrir cette prétendue ressemblance, car elle m'examina quelques secondes en silence.

— Asseyez-vous, me dit-elle en m'indiquant, avec sa main blanche comme de l'albâtre, le fauteuil qui se trouvait auprès de son lit. — Vous m'avez fait dire que vous aviez à me parler, que puis-je pour vous être agréable?

— Mon Dieu, madame, lui dis-je, un peu rassurée par la façon toute gracieuse avec laquelle ces paroles étaient dites; ce matin encore, je cherchais un prétexte qui vous parût au moins passable, il est venu à moi aujourd'hui. Je crois aux *dit-on*; on prétend que j'ai du bonheur, mais je ne veux point me servir d'un détour.

Ce qui m'a amenée à votre porte la première fois, c'est un immense désir de vous voir de près, afin de vous exprimer ma gratitude pour toutes les grandes et profondes émotions que votre talent m'a fait éprouver. Cela ressemble beaucoup à de la curiosité, c'est possible; mais il me semble qu'elle vient du cœur et que vous me la pardonnerez.

Mlle Rachel me tendit la main en me disant :

Asseyez-vous là près de moi, je dois parler peu et très-bas, je suis enrhumée, la gorge me fait mal. Vous êtes toute pardonnée; le plaisir que vous dites éprouver est partagé. Je suis toujours heureuse d'apprendre qu'une personne a de la sympathie pour moi.

En ce moment, une de ses sœurs entra, tenant un rouleau de papier à la main; elle venait, je crois, répéter quelque chose. (Je ne sais si c'était Dinah ou Rébecca.) Elle était petite et mignonne comme un enfant.

— Laisse-nous, lui dit Mlle Rachel en l'embrassant au front. Tu reviendras dans une demi-heure.

Elle sortit en me regardant à la dérobée; évidemment, elle savait qui j'étais et cherchait aussi la fameuse ressemblance.

Lorsque la porte fut refermée, Mlle Rachel me dit en souriant : — Et peut-on vous demander sans indiscrétion quel était le prétexte de ce matin?

— Une représentation au bénéfice d'un brave garçon qui m'a priée de lui placer des billets.

— Vous avez bien fait de donner un autre motif à votre visite; je suis assiégée de demandes du matin au soir, et quelquefois du soir au matin, reprit-elle en souriant. Si j'avais joué aux représentations à bénéfice chaque fois qu'on m'en a

priée, j'aurais passé ma vie dans tous les théâtres excepté dans le mien. J'ai pris un parti et je refuse impitoyablement de payer de ma personne, mais il n'en est pas de même pour les loges et je me mets à votre discrétion. Combien voulez-vous m'en donner ?

— Une, puisque vous voulez bien ne pas me refuser.

— Une n'est pas assez, vous m'en enverrez une seconde pour ma mère.

— J'aime mieux vous l'apporter moi-même si vous le permettez.

— De grand cœur, me dit-elle en me tendant une seconde fois la main.

J'y retournai le samedi ; elle était dans son salon au premier étage ; à gauche, en entrant, se trouvait une jardinière à espalier toute recouverte de lierre ; un divan capitonné en perse, dessin cachemire, faisait le tour du salon ; à droite, se trouvait une armoire à portes vitrées contenant mille curiosités. Je ne vis pas de suite Mlle Rachel ; elle était assise dans un grand fauteuil, le dos tourné au jour. Au-dessus de sa tête, dans un cadre ovale, était suspendu un portrait d'enfant ; c'était celui de son fils aîné, ravissant petit garçon dont le regard, intelligent comme celui de sa mère, semblait vous suivre partout.

— Il est beau, mon fils! n'est-ce pas? me dit-elle en se levant; c'est un vrai trésor. Comment allez-vous?

— Mais à merveille, et vous? Mieux, j'espère, puisque je vous trouve levée.

— Je vais tout à fait bien. M'apportez-vous ma loge?

Je la lui donnai, elle m'indiqua un siége de la main, regarda le coupon quelques minutes pendant lesquelles elle sembla m'oublier tout à fait. Sa toilette était sombre ce jour-là et ajoutait encore à son air de tristesse. Elle portait une robe de moire antique noire montée à gros plis autour de la taille; par-dessus une jaquette en drap noir soutachée de petits lacets de même couleur; un col uni, des manchettes plates lui emprisonnaient le cou et les poignets; ses cheveux étaient arrangés en bandeaux lisses, une seule petite boucle frisée en anneau sur le milieu de son front trahissait des ondulations effacées. Par moment, elle semblait en proie à une grande agitation et paraissait parcourir un monde de sa pensée.

— Excusez-moi, me dit-elle en me voyant levée, je suis dévorée d'inquiétude. Je viens de refuser un rôle; ils me forceront à le jouer, mais je quitterai le théâtre. Je puis toujours être ma-

lade. Ah! tenez, me dit-elle en changeant de ton, voici pour les loges du bénéficiaire.

Je pris congé d'elle, et, comme elle ne me demanda pas de venir la revoir, je partis assez triste, car le charme qu'elle possède à un si haut point avait opéré sur moi comme il opère sur tous ceux qui l'ont approchée.

On l'aime quand on la voit, on en raffole quand elle vous parle.

Cinq jours après eut lieu la représentation de mon camarade M... Elle vint aux Variétés. Entre deux pièces, il voulut la remercier, et je fus avec lui.

Ce soir-là, elle était belle comme une étoile ; elle était radieuse, ses yeux brillaient d'un éclat vif et doux à la fois, cela donnait une tout autre expression à sa physionomie. Sa bouche était souriante, sa voix douce. Il n'y avait qu'une opinion qui circulait de bouche en bouche ; tout le monde disait :

— Comme Rachel est belle ce soir!

— Venez me voir, me dit-elle au moment où j'allais sortir. Je la remerciai d'un regard qui lui exprima toute ma gratitude, mais je ne voulus pas abuser, et je restai au moins quinze jours sans retourner rue Trudon.

Lorsque je la revis, je lui parlai de cette femme qui disait l'avoir connue intimement ; Mlle Rachel m'assura ne l'avoir jamais vue, et je la crus sans peine.

Je plaisantai donc ma bonne camarade, si longtemps et si bien, à ce qu'il paraît, qu'elle quitta les Variétés.

J'ai vu, en tout, Mlle Rachel sept ou huit fois ; je l'ai trouvée charmante, mais un peu fantasque, ce qui lui est bien permis.

On dirait que ses variations de caractère tiennent à une cause maladive, nerveuse, indépendante de sa volonté, et qu'elle souffre elle-même de cette espèce d'incertitude qui ne lui laisse jamais le temps de former un projet d'avenir. Ce qu'elle aime un jour lui déplaît le lendemain ; elle se construit des idoles pour s'amuser à les briser à sa fantaisie.

C'est une sirène, une enchanteresse qu'on aime malgré soi, et qu'on ne peut oublier quand on l'a connue dans ses beaux et bons moments.

Elle est affectueuse, simple, généreuse, indulgente ; quand rien ne l'irrite, ses manières sont distinguées, on dirait une duchesse ; mais lorsqu'elle se fâche, l'orage de son caractère est aussi terrible que le beau temps était calme.

Je la crois instruite ; elle raconte à merveille et sait écouter avec une patience infinie.

Un nouveau chagrin vint s'ajouter à mes tribulations théâtrales ; je restai quelques semaines sans aller la voir, puis je n'osai plus y retourner, mais je pensais et je pense souvent à elle.

## L

### UNE ÉTOILE

Je voyais rarement Richard. Je répétais presque toute la journée. Un soir, il me fit prier de l'attendre. Le lendemain, il arriva à l'heure qu'il m'avait indiquée. Je fus frappée de sa tristesse.

— Je viens vous faire mes adieux, me dit-il, je vous avais trompée pour ne pas vous inquiéter sur mon sort. L'incendie de San-Francisco ne m'a rien laissé.

— Et qu'allez-vous faire? grand Dieu!

— Ce n'est pas à faire, c'est fait. Je me suis engagé hier comme simple soldat dans la légion étrangère, et je vais rejoindre mon régiment en Afrique.

Je n'avais pas le droit de combattre cette résolution. Il ne la prenait pas d'ailleurs comme un homme désespéré, mais comme un homme qui veut réparer par son énergie les entraînements de sa jeunesse. Sa dernière parole fut un vœu pour mon bonheur.

Mes procès étaient suspendus. Les choses marchaient avec une lenteur désespérante ; cela me rendait toutes mes terreurs.

On m'invitait de tous côtés à des dîners, à des bals. J'y allais. Je recevais chez moi, mais c'était moins pour m'amuser que pour me fuir, pour donner le change à mes bonnes amies et à mes idées pleines de tristesse.

Je vivais cinq heures par jour au théâtre. J'avais déjà joué dans une pièce faite par les auteurs de la revue, mais je les connaissais peu. Ils étaient tous deux jolis garçons, ce qui ne nuit en rien au mérite ; l'un était un véritable étourneau. Il contrefaisait à merveille les acteurs de Paris. Un jour, il vous faisait la cour en prenant l'organe enchanteur de Pelletier, l'acteur des Funambules, et il continuait avec le timbre de voix de Laurent, de l'Ambigu. L'autre, M. D..., était un homme de cœur et de mérite. Il était très-réservé avec les femmes de théâtre ; il leur montrait une grande froideur, et comme il ne faisait d'exception que

pour moi, je lui étais reconnaissante de l'amitié qu'il me témoignait. Cet appui m'était d'autant plus nécessaire que les femmes me faisaient une guerre acharnée, au milieu de beaucoup de câlineries et d'embrassades.

B....., par exemple, est bien la femme la plus singulière que j'aie rencontrée de ma vie. Elle est criarde à fendre la tête. Tous les douze mois, elle veut avoir deux ans de moins. Elle ne parle que de son air distingué, et, en fait de théâtre, elle était jalouse du souffleur ; bonne personne, du reste, quand elle avait quitté ses planches.

Ozy, avec sa voix douce et sa jolie bouche, ne ménageait pas même ses intimes. Un jour, elle sortait du théâtre en grande toilette, M. C..., le directeur, lui demanda où elle allait. Elle lui répondit :

— Dame ! je vais où vous m'avez condamnée d'aller, chez Mlle Mogador, puisque vous me l'avez donnée pour camarade.

Il lui répondit :

— Mais il me semble que je n'ai pas imposé dans votre engagement l'obligation d'aller chez elle ?

Elle me fit sans doute mille amitiés ce jour là, elle savait son monde comme une grande dame.

M. C.., avait pour caissier l'original le plus étrange qu'il fût possible d'imaginer. Il était gros, court et tout gris. On prétendait que c'était un juif arménien ; mais il était difficile de savoir où il était né, car il parlait mal cinq ou six langues. Ses procédés administratifs consistaient à ne payer personne. Quand on lui demandait de l'argent ou des costumes, il vous répondait en allemand. Insistait-on, il parlait hébreu. Il avait eu, avec le concierge du théâtre, une histoire qui nous amusa pendant huit jours. Le concierge présentait sa note :

— Trente sous de mou, dit le caissier, pour quoi faire, du mou?

— Monsieur, reprit timidement le concierge, c'est pour les chats.

— Pour quoi faire, des chats?

— Mais, monsieur, pour manger les souris, qui, sans cela, mangeraient les décors.

— Eh bien! répondit l'Arménien, rouge de colère, si les chats mangent les souris, ils n'ont pas besoin de mou; s'ils ne les mangent pas, il n'y a pas besoin de chats.

Et il refusa de payer.

Ces bizarreries étaient fort drôles, mais elles rendaient les artistes très-malheureux. J'avais trois costumes dans la revue. Je fus obligée de les ache-

ter tous les trois; car, sans cela, je crois qu'il m'aurait obligée à me déguiser en Turc.

Je dois encore à mon admission aux Variétés d'avoir fait connaissance avec une de ces étoiles qui brillent sur Paris et qui en sont l'ornement indispensable, comme il est le sanctificateur indispensable à leur gloire. Si petite que soit la place qu'on occupe dans la capitale, on est toujours fier d'y briller, ne fût-ce que par une robe ou un chapeau ; mais la personne dont il s'agit n'avait besoin ni des robes de Camille ni des chapeaux de Laure. Elle avait pour toute parure de luxe une voix de rossignol, et si elle n'éblouissait pas les yeux, elle charmait les oreilles. Je ne sais à propos de quelle injustice commise à son préjudice elle quitta l'Opéra-Comique et vint aux Variétés jouer une pièce arrangée pour elle, c'est-à-dire, c'est *dérangée* qu'il faut écrire; je ne sais encore pourquoi il lui prit fantaisie de jouer le rôle de Roxelane dans les *Trois Sultanes*; mais on fit de la musique sur des paroles difficiles à chanter, et, avec beaucoup de peine, on parvint à faire une nullité d'une médiocrité.

Tout Paris devait accourir voir la transfuge de l'Opéra-Comique. Grand bruit à l'intérieur, nettoyage des coulisses, balayage des loges, mise en frais de l'Arménien, rien ne fut épargné.

Par l'intervention d'un de mes amis, je fis obtenir à M. C... la pièce que le Théâtre-Français ne voulait pas laisser jouer au boulevard Montmartre.

Tout à sa nouvelle prima donna, il oublia même de me remercier. Mme Ugalde me dédommagea de cette rudesse. Son esprit est vif, son caractère charmant, et je crois son cœur excellent. La première fois que je la vis de près, je fus un peu désappointée, et le compliment que je me disposais à lui faire en entrant dans sa loge mourut sur mes lèvres.

Mme Ugalde, vous le savez, est plutôt petite que grande, et fortement boulotte; elle marche mal, ses yeux sont ordinaires, sa bouche grande, ses lèvres fortes. La robe noire qu'elle portait ce soir-là, ses cheveux en l'air, me la firent trouver laide à première vue. Elle me pria fort gracieusement de m'asseoir, comme pour me donner le temps de l'examiner à mon aise, de me remettre ou de changer d'opinion à son égard.

Les femmes sont coquettes entre elles, et cela est bien simple, ce sont les conquêtes les plus difficiles à faire.

En ma qualité de mauvaise actrice, je jouais toujours au lever du rideau. Je venais de finir les *Reines des bals*, lorsque Boullé vint me dire :

—Avant de partir, vous entrerez chez Mme Ugalde, je vous conduirai à sa loge.

Boullé était notre régisseur; c'est un homme aussi grand et aussi maigre que l'Arménien est gros et petit. Boullé est le régisseur de la scène; il est bègue, nerveux, quelquefois colère, et plus il se fâche, plus sa maudite langue refuse de lui obéir. On rit, il s'emporte; pourtant il est excellent homme et vous pardonne très-vite les sottises qu'il vous a dites.

Son intelligence et son habileté sont connues; les artistes l'aiment beaucoup, et s'il est un peu banal, s'il donne raison à chacun, c'est que, vivant au milieu d'une république difficile à gouverner, il veut être bien avec tout le monde. Son fils, qui joue la comédie sous le nom de Nanteuil, n'est pas épargné plus que les autres. Un hasard nous faisait jouer ensemble dans toutes les pièces; je n'ose pas dire qu'il était aussi mauvais acteur que j'étais mauvaise actrice, mais je le pense; seulement c'était bien l'homme le plus consciencieux, le meilleur camarade que j'aie jamais connu. On le faisait danser avec moi, ce n'était pas trop son affaire; mais il y mettait tant de bonne volonté qu'il serait arrivé à sauter en mesure.

J'entrai donc, en descendant, car je m'habillais au second, chez la sirène du premier. Boullé

m'annonça et, je l'ai dit, Mme Ugalde vint au-devant de moi, le sourire aux lèvres, sans doute pour me montrer ses dents blanches.

Si elle s'est fait à première vue une opinion de ma personne, elle a dû me trouver stupide.

N'ayant pas l'habitude de préparer mes phrases et ayant voulu faire une exception pour aborder convenablement la grande cantatrice, je me trouvai dépourvue comme un enfant qui a oublié son compliment. Il ne me venait pas à l'idée de dire autre chose, je voulais rattraper mon discours envolé à sa vue, elle continua sa toilette comme si je n'étais pas là.

Petit à petit, je vis revenir sous les couches de blanc, de rouge et de noir artistement posées, la belle fée aux roses de l'Opéra-Comique. Cela me rendit la parole, et une roulade lancée pour exercer sa voix, sans doute, au beau milieu d'une phrase, me rendit mon admiration.

Il était peut-être bien un peu tard, je n'avais pas de notes enchantées à jeter à ses pieds comme une pluie de perles. Elle me demanda en riant si je la trouvais un peu mieux ; l'embarras me rendit toute ma timidité, et je m'en pris encore une fois à la maudite expression de ma physionomie qui trahissait toujours mes pensées les plus secrètes.

Mme Ugalde, du reste, est très-modeste ; elle prend avis de tout le monde, elle n'a ni morgue ni orgueil, on dirait que son mérite l'étonne. Elle ne se fait jamais prier pour chanter, elle ne s'assujettit pas à ces mille précautions prises d'ordinaire par les chanteurs pour épargner leur voix.

Ce jour-là, elle était prête, on allait commencer *les Trois Sultanes*, la salle était pleine à s'écrouler. Elle me pria d'aller l'entendre pour lui dire comment je l'avais trouvée. Je crus d'abord qu'elle se moquait de moi, mais elle insista, et j'y fus.

Son entrée en scène fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements, cela dura plus de vingt minutes; chaque fois qu'elle voulait ouvrir la bouche, tous les spectateurs applaudissaient comme un seul homme. Elle fut émue aux larmes et chanta comme elle chante ; mais ce qui surprit tout le monde, ce fut sa manière de dire les vers. Non-seulement c'est une grande cantatrice, mais aussi une grande comédienne, jouant et riant avec autant de grâce qu'Augustine Brohan.

Les tirades, les morceaux furent bissés, la représentation fut double.

On avait engagé pour cette solennité une grande et belle personne, Mlle Irène. Ce soir-là,

elle était éblouissante de beauté avec son costume de sultane et ses cheveux épars entrelacés de sequins d'or. Eh bien, le croirait-on ? le talent a une si grande puissance sur les masses, la volonté de Mme Ugalde est si ferme quand elle veut plaire ou briller, que ce soir-là elle fut trouvée plus belle que cette vraie beauté.

Kopp, qui remplissait un rôle d'eunuque, la seconda si bien qu'il eut une place dans son succès. Je le vis heureux une fois, une seule, car il se plaignait toujours, et en effet, on le sacrifiait un peu.

Le pauvre Baptiste de la *Vie de Bohème* ne voyait augmenter ni ses appointements ni ses rôles. Cela était injuste, et il aurait eu raison de se plaindre si cela avait servi à quelque chose.

Quand je retournai dans la loge de Mme Ugalde, elle s'habillait pour le dernier acte, et j'assistai à une grande discussion entre elle et son coiffeur.

Elle devait entrer en costume d'esclave et les cheveux pendants ; cela, soit dit en passant, ne lui faisait pas de peine, ses cheveux avaient au moins un mètre cinquante centimètres de longueur, cela lui faisait presque un manteau. Mais elle s'était mise dans l'idée qu'elle avait un creux derrière la tête et elle voulait absolument qu'on

lui rembourrât la fossette que tout le monde a plus ou moins marquée derrière la nuque.

Charles (c'est le nom du coiffeur) se désespérait. Il ne trouvait rien pour combler la prétendue cavité, quand Mme Ugalde s'écria tout à coup en riant comme une folle, et se précipitant sur un des vieux fauteuils de l'administration : — Voici mon affaire.

Elle présenta au coiffeur, qui recula épouvanté, une poignée de vieux crin. Tout le monde se récria, elle frappa du pied, mais l'artiste en cheveux tint bon et il refusa formellement de fourrer une parcelle de cette tignasse dans les magnifiques cheveux de la cantatrice.

Il fallut céder au nombre, mais elle demanda à chacun en particulier si ce qu'elle appelait son creux n'était pas ridicule. Quand elle s'adressa à Nargeot, notre chef d'orchestre (l'auteur de *Drin, drin*), il lui répondit :

— Je n'ai jamais rien vu de comparable à cela. Nargeot est un peu sourd, il avait compris qu'elle lui parlait de son succès.

Il y avait dans cette pièce, qui n'a eu aucun succès malgré le talent de l'artiste, un morceau qu'elle chantait à merveille et qui commençait ainsi.

Mon doux pays. France bien chère.

Pour l'entendre chanter par elle, j'irais en Belgique à pied. Quand j'avais fini, je restais dans les coulisses pour l'entendre, et Mme Ugalde me disait en passant : Je vais le chanter pour vous.

Un soir que j'étais à mon poste, le jour de la vingtième représentation, je crois, on me remit un petit papier plié en forme de billet. Je m'approchai du quinquet et je lus avec beaucoup de difficulté :

« Madame, il faut absolument que je vous parle ce soir ; je ne serai libre qu'à dix heures et demie, heure à laquelle vous me trouverez dans la galerie Vivienne, passage des Panoramas. »

Je crus d'abord à un amoureux sans gêne, puis, en regardant de nouveau, je reconnus une écriture de femme, écriture de femme qui ne sait pas écrire. Qui cela pouvait-il être? attendrai-je ou n'attendrai-je pas? Que pouvait-on me vouloir? m'intriguer, sans doute.

Le plus simple était de ne pas attendre; mais comme les femmes sont souvent plus curieuses que raisonnables, je sortis à dix heures et demie précises, et j'eus soin de regarder partout en traversant le passage. Je n'aperçus pas l'ombre d'une femme, mais je vis un petit jeune homme qui semblait venir à moi; j'allais monter

en voiture, rue Vivienne, lorsqu'il me dit d'une voix douce comme celle d'un enfant, et en ôtant son chapeau avec beaucoup de grâce :

— C'est moi qui vous ai écrit. Je désire vous parler, il fallait que ce que j'ai à vous dire fût bien pressé, car, vous le voyez, je n'ai pas pris le temps d'ôter mon costume.

Ses cheveux étaient d'un beau noir, bien plantés, mais frisés, pommadés avec une recherche qui me déplaît toujours chez un homme ; son front était élevé, l'expression de ses yeux douce, sa figure mince, son sourire agréable, l'ensemble était bien.

Quand il me parla de costume, je le regardai plus attentivement.

— Vous ne me connaissez pas, me dit-il en souriant, ou plutôt vous ne reconnaissez pas la petite fleuriste qui travaillait rue du Temple, la figurante du théâtre de Belleville.

## LI

### UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Ce jeune homme était une femme, et je ne compris pas comment j'avais pu m'y méprendre une seconde.

Je quittai un peu cet air désagréable dont je ne puis me défaire tout à fait, et que bien des gens ont pris pour du dédain, de l'orgueil, ou une fierté qui serait bien mal placée chez une femme aussi déchue que moi.

Mon excuse, du reste, était justifiée par mon erreur, et j'eus peu de peine à me faire pardonner ma brusquerie. Je lui demandai si elle voulait monter dans ma voiture, afin que nous fussions plus à notre aise pour causer; elle accepta

après m'avoir dit qu'elle venait me chercher pour me conduire chez une femme qui désirait me voir avant de mourir. Je lui demandai le nom de la malade, elle répondit :

Rue d'Angoulême, au coin du boulevard.

Et mon cocher partit.

— Ah ! me dit-elle, quelle émotion j'ai éprouvée en vous revoyant ! Le saisissement m'avait coupé la parole. J'avais presque peur ; si vous m'aviez mal reçue ! Je n'ai jamais perdu une occasion de vous voir à l'Hippodrome ou au théâtre, je vous suivais partout, de loin, bien entendu ; chacun de vos succès me rendait heureuse, et j'aurais voulu vous le dire, mais je n'étais rien et vous montiez toujours. Vous riez, vous avez peut-être raison : les sœurs qui m'ont élevée me disaient un peu folle ; je suis originale, affectueuse et je me souviens plus longtemps que les autres, voilà tout.

J'étais très-flattée de ce bon souvenir, mais j'étais encore plus intriguée de savoir chez qui j'allais et qui était ma compagne.

Je la priai donc de me dire plus clairement qui elle était, car le nom de sa malade m'était inconnu, et elle-même ne me rappelait aucun souvenir.

— Moi, me dit-elle, j'ai votre âge ; je suis née

le même jour que vous, je m'appelle Elisabeth comme vous, et nous avons fait notre apprentissage dans la même maison, rue du Temple.

Je me souvins alors, et je lui demandai ce qu'elle faisait et pourquoi elle portait ce costume.

— Dieu a repris ma mère, j'étais encore bien jeune, je me trouvais sans ressource, sans asile; les voisines me promenaient dans le quartier; on semblait demander de porte en porte :

« Quelqu'un a-t-il du pain de trop à donner à cette enfant ? »

Ma mère est morte rue de Bondy, et, pendant longtemps, la marchande des quatre saisons qui est sur le boulevard, à la porte de l'Ambigu-Comique, me donnait chaque soir le pain de seigle rassis, ou les cerises tournées qu'elle n'avait pu vendre dans la journée.

Mme Roger de B... entendit parler de moi; mon infortune la toucha, et elle me plaça chez des sœurs; mais elles avaient fort à faire avec moi.

Je me ressentais de ma vie errante, indépendante, presque vagabonde.

Mon bonheur ressemblait trop à la captivité pour me plaire; on me plaça en apprentissage, j'appris l'état de fleuriste.

Ensuite, j'ai aimé un artiste ; je lui croyais autant de cœur que de talent, je me suis trompée, ou plutôt je me suis fait illusion sur mon propre compte, je n'étais pas digne de lui. Qu'il soit heureux, c'est tout le mal que je lui souhaite !

Si, à l'époque où je l'ai connu, il avait voulu prendre mon existence, je sens bien qu'il aurait fait quelque chose de moi.

Enfin, j'ai rêvé la vie d'actrice ; il devait y avoir là un mouvement, une agitation, qui ne permettait point au cœur de s'endormir, à l'esprit de rêver.

J'étais figurante à Belleville, lorsque vous y vîntes jouer un rôle de grisette dans le *Canal Saint-Martin*.

Mais j'étais si malheureuse à cette époque que j'avais formé le projet de me noyer en passant sur le canal.

Personne n'aurait pu se faire une idée de ma misère ; je crois être restée cinq jours sans manger. J'étais gentille, j'aurais pu me vendre comme tant d'autres, mais je préférais me jeter au canal.

La leçon était dure pour moi, mais elle ne connaissait pas les détails de ma vie. Je lui de-

mandai pourquoi elle ne m'avait pas parlé à Belleville.

— J'étais trop malheureuse, je vous aurais fait honte, ou vous m'auriez fait l'aumône, cela m'aurait humiliée ; et puis je voulais mourir : j'en aurais eu le courage si la force ne m'avait pas manqué, je suis tombée comme une masse.

Quand je revins à moi, j'étais dans un lit bien blanc, à l'hospice de la Pitié. On m'avait apportée là sur un brancard, et je me trouvais si heureuse de m'étendre sur un matelas que j'embrassais mes draps ; puis, quand je vis une bonne sœur, mon cœur se détendit, je me souvins des religieuses qui m'avaient élevée et je fondis en larmes.

Si j'avais pu entrer en religion à cette époque, il me semble que j'aurais servi le bon Dieu à deux genoux toute ma vie; mais il fallait ce que je n'avais pas: des protections ou de l'argent.

Lorsqu'on m'eut emmenée à l'hospice, Célestine fit une quête pour moi dans le théâtre, et lorsqu'elle m'en remit le montant, je vis votre nom sur la liste des souscripteurs. Quand je sortis, vous n'étiez plus à Belleville.

Je trouvai un peu d'ouvrage, j'allais renoncer au théâtre, quand mon bon ou mon mauvais gé-

nie me fit rencontrer une personne qui me proposa de chanter dans un café-concert ; on m'offrait quarante sous par jour et l'on s'engageait à me fournir les costumes.

Je crus faire un marché d'or et j'acceptai avec reconnaissance.

J'avais une voix de contralto ; à force de chanter dans tous les tons, ma voix se brisa ; je quittai la romance pour chanter la chansonnette, en costume d'homme.

Je suis toujours dans un café. On dit que j'ai contribué à sa fortune ; ce que je puis assurer, c'est qu'il n'a guère contribué à la mienne ; et puis je n'ai pas d'ordre, personne ne m'a appris à compter, voilà pourquoi je ne suis pas souvent en mesure pour obliger les autres autant que je le voudrais ; sans cela, je n'aurais pas été vous chercher.

Mais je vous parle de moi depuis une heure, comme s'il ne s'agissait pas d'une autre personne plus intéressante.

Depuis plusieurs mois je demeure dans un hôtel, rue d'Angoulême.

Il y a deux mois environ, une jeune femme est venue habiter la chambre qui touche à la mienne ; nous ne sommes séparées que par une porte condamnée.

J'entendais toujours parler, chez la concierge, d'une femme enceinte qui ne sortait jamais et vivait on ne savait de quoi ni comment.

J'avais cherché à la voir, plutôt par curiosité que par intérêt, elle semblait se cacher.

Un matin, j'entendis des plaintes et j'entrai chez elle. On courut chercher un médecin ; la pauvre femme resta dans les douleurs jusqu'à deux heures du matin ; en venant au monde, son enfant semblait lui déchirer les entrailles.

A peine s'entendit-elle dire : « C'est une fille » Elle tomba dans une espèce de léthargie qui ressemblait à la mort.

Chose assez extraordinaire, la mère était pâle, maigre à lui compter les côtes, l'enfant était grasse, rose et blanche.

Je donnai la petite fille à nourrir à une femme du quartier, elle demanda bien cher, mais je n'avais pas le choix.

J'avais cherché dans les meubles de ma voisine de quoi emmailloter l'enfant et je n'avais trouvé que des reconnaissances du mont-de-piété.

Les tiroirs étaient vides et je payai le premier mois de la nourrice ; depuis, j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je ne puis pas grand'chose ; la pauvre femme va de mal en pis. Elle a fait de grands

efforts pour écrire deux lettres qui sont restées sans réponse.

Cette dernière déception a semblé la briser, je lui avais demandé cent fois si elle avait des parents, des amis qui pussent lui venir en aide, elle m'avait toujours répondu que non, ce soir j'insistai davantage.

— J'ai eu une amie dans le temps, me dit-elle en cherchant à rassembler ses souvenirs, mais si celui qui m'a tant aimée m'abandonne dans un pareil moment, pourquoi se souviendrait-elle de moi? Puis, si elle s'en rappelait, ce serait un triste souvenir. Laissez-moi mourir, allez! je n'ai droit à la pitié de personne.

Je lui parlai de son enfant, elle parut se ranimer un peu en me disant:

— Ah! vous avez raison; je veux qu'on la mette aux Enfants-Trouvés, Céleste saura pourquoi. Allez la voir, vous la trouverez au théâtre des Variétés, elle n'a pas changé de nom, elle, et si son cœur est toujours le même, elle viendra.

Nous étions arrivées rue d'Angoulême; Adèle, c'était le nom de la fleuriste, me dit en descendant: Vous devriez renvoyer votre voiture, vous resterez probablement longtemps et j'irai vous en chercher une autre quand vous voudrez partir.

Je renvoyai mon cocher et je la suivis. La mai-

son n'était pas élégante, l'escalier était raide, étroit, et sur chaque palier se trouvaient huit ou dix portes numérotées, portes qui disaient assez que les appartements devaient ressembler à des tabatières.

Mon cœur battait très-fort; je suivais Adèle en silence, mais un monde d'idées me traversait la pensée, et lorsque nous arrivâmes au troisième, j'avais fait mille conjectures toutes plus éloignées les unes que les autres de la vérité.

Adèle ouvrit une porte avec précaution; je vis une petite chambre pauvrement meublée et où tout était en désordre.

Je ne pouvais distinguer les traits de la malade, une chandelle qu'elle n'avait pas eu la force de moucher, sans doute, brûlait sur une table de nuit en bois peint placée un peu plus haut que la tête de la couchette et jetait sur les objets et sur la figure de cette femme des lueurs si étranges que je reculai d'un pas.

— Merci d'être venue, me dit une voix qui me fit tressaillir, merci, demain il eût été trop tard.

J'étais déjà auprès du lit et je tenais la tête de la pauvre Denise dans mes bras; c'était bien elle que je retrouvais en cet état, dans cette misère, mon amie de la correction; la première femme,

peut être la seule qui eût eu un véritable attachement pour moi.

Elle m'avait entraînée à mal faire sans savoir ce qu'elle faisait, puis elle l'avait regretté tant de de fois, et en ce moment je la voyais si cruellement punie, qu'il ne me vint pas un seul instant à l'idée de la considérer comme mon mauvais génie.

Je pleurais, je riais et j'étais bien convaincue que ma présence allait lui rendre la santé, la vie.

Adèle plaça une tasse de tisane sur la table de nuit, nous apporta une bougie, m'approcha une chaise et sortit en me disant : « Si vous avez besoin de moi, frappez à cette porte et ne parlez pas trop haut si vous avez des secrets, car, de chez moi, j'entends tout ce qui se dit ici.

Denise tint longtemps ses mains dans les miennes, je les sentais se réchauffer petit à petit. J'attendais qu'elle pût me parler, car moi, je ne trouvais point un mot à dire; je me sentais émue, désolée, j'étais bien réellement en face de la mort. La pauvre femme n'avait plus qu'un souffle, et il était si faible que je le crus éteint vingt fois.

Je descendis chez le concierge, qui était, je crois, le maître de l'hôtel, et je le priai de faire chauffer un peu de vin de Bordeaux bien sucré, je fis

boire à Denise quelques cuillerées de ce vin, il la réchauffa et ranima ses forces et sa mémoire.

Ses yeux brillèrent un peu dans leur orbite creusée par la souffrance et les privations. Sa mâchoire se dessinait sous sa peau transparente comme la cire et j'aurais pu compter au travers ses dents, le seul ornement qui lui restait.

On pouvait donc changer ainsi ! une heure plus tôt, je ne l'aurais pas cru. Etait-ce bien là cette pauvre fille si fraîche, si enjouée, qui me faisait rire quand j'avais envie de pleurer? celle que j'avais crue mariée, heureuse, et dont je m'étais si peu souvenue au milieu de mes splendeurs, la croyant à l'abri du besoin ! Que s'était-il donc passé? J'aurais voulu le savoir et je n'osais l'interroger.

— Allons, me dit-elle en se soulevant un peu, je me sens mieux ; mais j'ai tant de choses à te dire que je ne sais pas par où commencer. Si je perdais connaissance, n'aie pas peur et appelle Adèle. Si tu savais comme elle a été bonne pour moi! C'est un cœur comme on en rencontre rarement dans la vie. Sans elle je serais morte ; pour moi, un peu plus tôt, un peu plus tard, cela ne faisait rien, mais l'enfant voulait vivre et je n'avais pas une goutte de lait. Adèle a vendu ou engagé ses robes pour me secourir et je crois qu'elle garde

son costume d'homme parce qu'elle n'a pas autre chose à mettre. Je n'aurais ni le courage ni la force de te raconter les détails de ma vie, reprit Denise après une pause; j'avais le cœur aimant, cela devait me conduire à toutes les faiblesses; j'étais confiante, cela devait me perdre. J'ai eu mon bonheur dans les mains et je l'ai brisé comme l'enfant brise un jouet; je croyais trop en moi pour douter des autres; aujourd'hui, il ne me reste pas même l'ombre d'un espoir et je ne te dirai pas les choses comme je les voyais alors, mais comme elles sont aujourd'hui que j'en connais le dénoûment.

Depuis que je me suis enfermée dans cette chambre avec ma douleur physique et morale, mon intelligence s'est développée; je suis sûre que mon jugement est juste, et si je pouvais enseigner aux femmes, au lieu de leur dire ce que je te disais, je les sauverais de la honte en me donnant à elles pour exemple et pour solution; mais je vais emporter dans la tombe mes regrets et mes envies de bien faire.

— Enfin, tu mourras pardonnée, n'est-ce pas?

Denise devint si pâle que je crus que tout était fini et je l'engageai à demander pardon à Dieu.

— J'ai trop péché, murmura-t-elle, un prêtre ne pourrait rien pour moi; que ma destinée s'ac-

complisse dans l'autre monde comme elle s'est accomplie dans celui-ci !

Je ne me rendis pas du tout à cette mauvaise raison, mais l'heure avancée de la nuit ne me permettait pas d'envoyer chercher un confesseur, ce que j'aurais certainement fait sans la consulter, car il doit y avoir, dans ces prières dites pour votre âme au moment suprême, une consolation infinie pour la réprouvée ; tout le monde la repousse, la méprise; la religion lui tend la main, fait entrer le repentir dans son cœur, lui rend la foi, l'espérance perdue, et si l'on ne s'adressait pas à elle qu'au dernier moment, elle vous aiderait à vous supporter vous-même et vous apprendrait qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Denise avait trop d'intelligence pour ne pas comprendre, et je lui aurais fait entendre raison si elle avait pu m'écouter, mais elle reprit la parole et je n'osai plus l'interrompre.

— Je m'étais crue ambitieuse, orgueilleuse, mais je ne fus pas longtemps à m'apercevoir de mon erreur, et au fond j'étais plutôt faite pour être une bonne ménagère qu'une courtisane. Je m'attachais aux choses et je me faisais un intérieur avec rien. J'eus quelques liaisons commencées gaiement et toujours rompues avec des larmes de ma part.

Il y a huit ans, je fis à Rouen la connaissance

d'un jeune homme; il était employé dans une maison de commerce. Sa mère avait un peu de bien, mais cela ne devait pas lui faire une grande fortune, et je ne le voyais pas assez au-dessus de moi pour redouter une séparation motivée, comme cela arrive toujours, parce qu'on devient riche et que votre position, votre rang, vous obligent à vous marier. Sa mère habitait la campagne; moi, je demeurais avec lui et je portais son nom, quoique l'on sût à quoi s'en tenir. Il gagnait peu, mais j'apportais tant d'ordre dans notre petit ménage, que nous étions heureux; avec ma sotte confiance, je ne voyais pas de changement possible dans l'avenir. Il se nommait Edouard M....., son nom ne pouvait tenter personne; mon passé seul me séparait de lui, mais j'étais convaincue que je parviendrais à l'oublier moi-même en le lui faisant oublier à force de tendresse et d'abnégation. Pendant huit ans, je fus sa servante, son esclave, son bon génie, l'âme de son âme, l'esprit de son esprit. Il devint rangé, laborieux, instruit, parce que je l'encourageais au travail. Je ne devais jamais le quitter; il voulait m'épouser dès que sa mère serait convaincue que je l'aimais assez pour lui être dévouée et le rendre heureux; il me proposa plusieurs fois d'en finir malgré elle si elle faisait encore une objection, et

je refusai parce que je voulais gagner mon bonheur.

Il y a un an, Édouard changea tout à coup; il était rêveur, préoccupé, contraint en ma présence. Les affaires l'absorbaient, me disait-il; son patron quittait le commerce et songeait à le mettre à la tête de son établissement, sa mère désirait ardemment lui voir une position; mais à tout cela il y avait un obstacle : l'obstacle, c'était moi. On cherchait bien à me le faire comprendre; mais ma confiance ou plutôt ma bêtise s'obstinait à ne pas voir clair.

Je comprenais seulement que sa position avec moi n'étant pas régulière pour le monde, il voulait m'épouser.

Un jour, je crus mourir de joie en lui apprenant que j'allais être mère. Un enfant devait me régénérer, faire tout oublier; c'était le pardon que Dieu m'envoyait! Au lieu de me sourire en apprenant cette nouvelle, Edouard devint pâle comme la mort, et, au lieu de me serrer la main, il recula.

J'eus le pressentiment de mon malheur, mais je ne voulais pas y croire, et il fut obligé de me le dire en pleurant; larmes hypocrites et plus cruelles que l'insulte des passants.

— Ma mère a pris des informations sur ton

passé, ma pauvre Louise (j'avais pris mon autre nom de baptême), et elle a su... Un mariage entre nous est désormais impossible, mais je ne t'abandonnerai pas.

L'idée d'une séparation me porta un coup si terrible, que je sentis de suite que je ne devais pas m'en relever.

S'il n'avait agi que pour le monde, je me serais résignée, et puis peut-être la vue de son enfant l'aurait-elle fait changer d'idée ; mais il agissait par égoïsme, par ambition et parce qu'il ne m'aimait plus.

Il fallait me briser pour se débarrasser de moi, et ne pas attendre surtout, dans la crainte du blâme, que mon enfant fût là.

Il me chercha mille querelles, je supportai tout pour mon enfant ; mais un jour il m'humilia avec cruauté. Ce jour-là, il fut le plus lâche de tous les hommes! Il me reprocha un passé que je lui avais avoué.

Ce passé, disait-il, ne lui donnait aucune confiance, aucune sécurité, et mon enfant, ma seule force, pouvait aussi bien être d'un autre que de lui.

Il a fallu que je sois bien misérable pour ne pas tuer cet homme, bien forte pour ne pas devenir folle.

A moi, l'on ne me pardonnait pas ma chute! Amour, dévouement, maternité, rien ne pouvait me relever, et lui pouvait commettre de plus grandes fautes que moi, être mon complice, m'insulter, me chasser à son gré, sûr que cela n'altérerait en rien l'estime qu'on avait pour lui.

Je trouvais les choses d'ici-bas mal organisées, et, pour la première fois de ma vie, j'eus l'impudence de me plaindre d'un sort que je m'étais fait, il est vrai, mais sans connaître l'abîme où je me jetais.

Je me sauvai de chez lui, n'emportant que ce que j'avais sur moi. J'allai dans un hôtel, espérant qu'il reviendrait me chercher; il m'envoya mes effets et cinquante francs pour faire mon voyage. Sa mère était venue le chercher et l'obligeait à partir; il ne savait quand il pourrait me revoir et m'engageait à retourner à Paris, où il m'enverrait de l'argent dès qu'il le pourrait. J'attendis huit jours dans cet hôtel, huit jours qui me parurent huit siècles.

J'envoyai chez lui, il ne rentrait plus; je passai plusieurs fois pendant la nuit sous les fenêtres de notre petit logement; mes fleurs étaient toujours sur l'appui de la croisée, mais on ne les avait pas arrosées, elles retombaient flétries sur les bords de la caisse; jusqu'à mon oiseau qu'on avait laissé

mourir de faim dans sa cage ; l'oiseau, les fleurs, la femme et l'enfant, tout devait avoir le même sort.

Voyant qu'il n'y avait plus d'espérance à avoir, car j'appris qu'il allait se marier avec la fille d'un négociant d'Elbeuf et qu'il comptait sur sa dot pour payer son établissement, je revins à Paris, décidée à travailler pour nourrir mon enfant ; j'avais compté sans le chagrin qui détruit les forces ; j'avais trouvé un peu d'ouvrage, mais je suis tombée malade. J'ai vingt-huit ans ; une première grossesse à cet âge vous fait horriblement souffrir ; j'ai regretté d'être partie, j'aurais dû rester auprès de lui comme un reproche vivant, mais je n'ai pas eu la force de repartir, mes ressources se sont épuisées petit à petit, je suis venue loger ici par économie, j'ai écrit à Rouen lettres sur lettres, ne demandant rien pour moi, mais pour mon enfant, qui devait souffrir des privations que je m'imposais, on ne m'a pas répondu.

Pas un secours, pas une parole de consolation ne m'est venue de lui ; il est marié, heureux, il n'a pas le temps de se souvenir, et je te l'ai dit, sans cette bonne fille tout serait fini, sans elle je n'aurais pas pensé à toi, je n'ai plus la force de rien.

Elle laissa tomber sa tête en avant comme une

chose inerte, j'eus peur, mais elle rouvrit les yeux et me fit signe de lui donner à boire, puis elle reprit :

— Puisque la destinée ou le hasard nous rapproche, je vais te dire à toi ce que je ne puis dire à d'autres, parce qu'ils ne me comprendraient pas.

Je l'engageai à se reposer, l'assurant que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour elle et son enfant.

— Moi, reprit-elle en souriant, je n'ai plus besoin que d'un morceau de toile et de quelques planches de sapin, et je ne veux pas que ni toi ni une autre femme se charge de ma fille. Oh! je sais bien que tu ne la pousserais pas à mal faire, mais on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait, et je retrouverais des forces pour l'écraser si j'étais sûre qu'elle devînt ce que j'ai été. Je lui ai trouvé un asile où les orphelines trouvent une famille, des soins constants, un bon exemple, et où l'idée du mal ne peut arriver jusqu'à elles.

Ce mot d'enfant trouvé me faisait peur il y a huit jours, puis je m'y suis habituée en interrogeant mes souvenirs.

Jamais je n'ai rencontré parmi les femmes perdues une jeune fille qui ait été élevée aux Orphelines; et puis, je me rappelle les avoir vues

quelquefois, toutes habillées de même, passer en rang dans les rues; elles étaient conduites par ces religieuses qui veillent sans cesse sur ce troupeau abandonné des hommes.

Tous ces enfants avaient l'air heureux, la sérénité de leurs âmes était transparente sur leurs visages résignés.

Pas une petite fille ne cherchait autour d'elle, elles se croyaient les enfants de Dieu, j'en suis sûre, et cela vaut mieux que de connaître sa mère quand on doit la mépriser.

Je cherchai à combattre sa résolution ; l'hospice des Enfants-Trouvés, que je n'avais jamais envisagé, il est vrai, sous ce point de vue, me paraissait la plus triste et la plus désespérée de toutes les demeures, mais je ne pouvais m'opposer aux dernières volontés d'une mère mourante qui ne voyait que ce moyen de salut pour sa fille.

Je résolus pourtant de tenter une dernière épreuve auprès de son père. Profitant d'un instant où Denise reposait, j'écrivis une longue lettre à un de mes amis qui habitait Rouen, je lui dépeignis de mon mieux la triste situation de cette pauvre abandonnée.

Le sujet et le lieu étaient bien faits pour m'inspirer des paroles touchantes! je joignis à cette lettre quelques lignes pour M. Edouard;

ces quelques lignes contenaient des reproches, des plaintes et des menaces. J'étais sûre d'avoir une réponse quelconque de mon ami, mais arriverait-elle à temps ?

## LII

### DENISE

J'envoyai chercher un médecin au point du jour; il déclara que la malade ne pouvait être transportée chez moi, que son état était désespéré, que cependant elle pouvait encore vivre quelques jours si on lui faisait prendre les drogues qu'il ordonnait.

Je me fis amener la petite fille ; elle était gentille et d'une propreté éblouissante. Adèle lui avait acheté une jolie layette et allait voir l'enfant deux fois par jour pour s'assurer qu'elle ne manquait de rien. Adèle est une de ces natures qui ne se dé-

crivent pas ; il faut voir par soi-même avec quelle simplicité, quel désintéressement elles font le bien, pour y croire.

Je voulus lui exprimer ma reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour Denise ; elle me répondit que si Denise mourait, elle garderait son enfant, qu'elle n'était pas riche, mais qu'elle ferait de son mieux en travaillant un peu plus.

Elle l'aurait fait comme elle le disait, et je suis bien sûre qu'elle aurait continué avec tout ce qu'elle a de cœur ce qu'elle avait commencé.

Je revins voir Denise dans la même journée · elle se trouvait beaucoup plus mal ; le soir, on crut encore tout fini, on m'envoya chercher à minuit. Adèle lui frottait les tempes avec du vinaigre.

— Elle vient d'avoir une crise terrible, me dit-elle à demi-voix, c'est pour cette nuit.

Denise me fit signe qu'elle me voyait, mais elle ne put me parler et je restai auprès de son lit sans oser dire une parole. Elle dormit quelques heures, mais son sommeil était agité, elle se remuait, marmottait des paroles inintelligibles.

Tantôt il sortait de sa gorge des sons rauques et lugubres, tantôt de petits cris étranglés et plaintifs comme ceux d'un enfant. A cinq heures, elle

se souleva sur son séant, ses joues creuses et pâles se ranimèrent un peu.

— Je viens de revivre, me dit-elle en souriant, j'ai rêvé.

Elle parla encore, mais ses paroles expirèrent entre ses dents, sa poitrine s'agita. J'avais vu mourir la mère de ma filleule et je compris que le moment suprême approchait. Je lui demandai si elle voulait recevoir les sacrements, elle me fit signe que non.

— Sa fille n'est pas encore baptisée, me dit Adèle à voix basse.

Je priai le domestique de l'hôtel d'aller à Sainte-Élisabeth chercher un prêtre et de m'envoyer de suite la nourrice de l'enfant.

Pour ne pas effrayer Denise, je lui annonçai que j'allais faire ondoyer sa fille en attendant la cérémonie régulière du baptême.

A sept heures, le prêtre arrivait ; nous le laissâmes seul avec la malade. Il lui parla longtemps à voix basse, l'exhortant sans doute à la prière et au courage. Denise retrouva la parole et des larmes.

Elle voulut sans doute s'agenouiller pour demander pardon à Dieu, car nous entendîmes le prêtre lui dire :

— Vous n'êtes pas assez forte pour vous age-

nouiller; plus tard, mon enfant, vous prierez le Seigneur comme il convient de le prier; en attendant, c'est moi qui prierai pour vous.

Lorsque nous rentrâmes, elle était calme; sa figure avait pris une expression pleine de sérénité qu'elle n'avait pas une heure auparavant, et quand un tressaillement nerveux trahissait une de ses souffrances, elle embrassait un petit crucifix que le prêtre avait placé près d'elle afin de l'exhorter au courage.

L'enfant reçut l'onction première dans la chambre où sa mère venait de recevoir l'extrême-onction. Denise regarda tout ce que l'on faisait sans mot dire; une grosse larme roula sur sa joue et je crois qu'elle pria mentalement. Le prêtre lui promit de revenir la voir.

A neuf heures, ma domestique que j'avais prévenue m'apporta une lettre de Rouen; elle était de mon ami et voici à peu près ce qu'elle contenait :

« Ma chère Céleste, je m'étais mis à votre disposition et vous avez bien fait de vous adresser à moi. Je regrette que la mission dont vous m'avez chargé ait été aussi facile à remplir et je veux au moins avoir un mérite, celui de la promptitude.

» Je me suis rendu de suite chez M. Edouard M.... Ce fut sa mère qui me reçut; elle m'avait fait attendre près d'une heure, elle vint à moi en s'excusant de son mieux, mais son fils, me dit-elle, était dangereusement malade, il y avait en ce moment deux médecins près de lui et elle avait hâte de savoir le résultat de la consultation. Son fils avait commis une imprudence lors de son installation dans sa fabrique de rouennerie; les suites d'une sueur rentrée allaient peut-être le conduire au tombeau.

» La pauvre femme se mit à fondre en larmes, et je fus obligée d'attendre qu'elle fût un peu remise pour lui expliquer le motif de ma visite. Le moment, du reste, était propice, et je ne trouvai rien de mieux à faire que de lui lire votre lettre. Ses larmes redoublèrent, cela ne m'étonna pas, j'avais moi-même pleuré en la lisant.

» J'ajoutai à ma lecture quelques appréciations personnelles : — M. M... s'est mal conduit, lui dis-je; ce qu'il a fait là est l'action d'un homme sans cœur.

» Cette malheureuse n'a pas de parents, de soutien, eh! bien, dès aujourd'hui, elle a un ami, un protecteur en moi, et si votre fils ne fait pas ce qu'un honnête homme doit faire en pareille circonstance, donner du pain à un enfant qui ne lui

demandait pas la vie, qu'il a créé pour son plaisir avec la volonté de l'abandonner, je lui dirai à lui-même ce que je pense et j'en supporterai toutes les conséquences.

» — Ah! s'écria la bonne femme, qui au fond n'a pas l'air méchant; vous oseriez provoquer mon fils pour une aventurière qu'il a trouvée je ne sais où!

» — Si vous ne le savez pas, vous, il doit le savoir, lui, puisqu'il y est allé; et puis, cette aventurière a porté son nom pendant sept ans, elle est la mère de son enfant et il doit la respecter s'il se respecte lui-même.

» S'il ne voulait pas l'épouser, il était libre, puisque sa conscience me paraît pleine d'élasticité; mais il devait faire quelque chose pour cette malheureuse en la quittant.

» Elle lui avait donné sept années de son amour, de sa jeunesse, on ne fait pas pareil présent trois fois dans sa vie et cela doit se payer.

» Du reste, on vous dit qu'il est trop tard pour la sauver, il n'y a donc rien à faire pour elle, mais il reste son enfant; le laisserez-vous aller à l'hospice comme un chien?

» Tenez! si vous faites cela, Dieu vous punira! et qui sait s'il ne commence pas en frappant votre fils.

» — Ah ! monsieur, ne dites pas cela, s'écria la bonne femme en joignant les mains, vous me rendriez folle. Mon pauvre Edouard n'est pas méchant ; il n'a même pas vu les dernières lettres de Louise, c'est moi qui les ai reçues, et reconnaissant l'écriture, je les ai brûlées sans les lire.

» Si j'avais su qu'elle fût aussi malheureuse, j'aurais été moi-même à Paris.

» Pauvre petite fille ! si j'allais perdre mon fils, c'est tout ce qui me resterait de lui.

» Où demeure Louise ? à Paris ? je veux lui écrire, la supplier de me donner son enfant, le mien.

» J'en aurai bien soin, je l'aimerai de tout mon cœur pour expier mes torts envers sa mère.

» Tenez, vous aviez raison, le bon Dieu me punit et va peut-être me rendre le mal que j'ai fait à une autre. Qu'elle ne vienne pas, elle, vous entendez ; mon Edouard est marié, mais qu'elle vous confie sa fille. Ah ! si je pouvais aller à Paris ! mais je dois rester ici.

» Je suis trop vieille pour souffrir autant ; le moindre choc me brise, et si mon fils doit mourir demain, je voudrais mourir aujourd'hui.

» — Vous n'en avez plus le droit, lui dis-je, vous avez un autre enfant.

» Je rentrai chez moi pour vous écrire.

» Que voulez-vous faire?

» Puis-je vous être utile en quoi que ce soit? je suis tout à votre disposition. »

Je lus plusieurs fois cette lettre à Denise.

Elle me serra la main avec le peu de force qui lui restait, puis elle murmura :

— Il souffre... Cela me fait du bien de savoir qu'il n'avait pas reçu mes lettres. Que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne le mal qu'il m'a fait! Il faut faire partir ma fille de suite. Je voudrais qu'il la vît au moins une fois.

Je fis venir la nourrice, Denise donna un long et dernier baiser à sa fille, ses lèvres restèrent entr'ouvertes, son regard fixe, elle était morte! non pas en désespérée, comme elle serait morte si le hasard ne m'eût pas amenée à son chevet, mais morte en croyante, le sourire aux lèvres et de l'espérance plein le cœur.

La nourrice partit à midi ou une heure.

Lorsqu'elle vit l'enfant s'éloigner, Adèle pleura, elle le regardait déjà comme étant à elle; il est si naturel d'avoir des affections chastes quand on est femme et jetée sur la terre sans famille, comme un pauvre esquif lancé en mer sans mâture, qu'on cherche toujours à se créer une tendresse durable.

— Allons, me dit-elle en essuyant ses larmes, le bonheur m'échappe encore une fois; il me semble que si j'avais eu une tâche à remplir, je serais arrivée à faire quelque chose de bien.

Le prêtre qui avait assisté Denise revint dans la journée, comme il l'avait promis, il pria longtemps près de la morte, et la garda quelques heures, en disant à son chevet la prière des morts; je ne doute pas qu'il ait obtenu sa grâce devant celui qui nous jugera tous!

Quant à moi, il me semble que les exhortations du saint homme m'avaient rendue meilleure.

Le surlendemain, je reçus une lettre de Rouen, qui me rassura tout à fait sur le compte de l'enfant de ma pauvre amie.

Son arrivée avait été fêtée par la mère d'Edouard; elle lui trouvait déjà une ressemblance avec son fils, mais la joie ne fut pas de longue durée.

La fièvre, le délire, s'étaient emparés du malade; il ne reconnut ni sa mère, ni sa femme, et il mourut entre leurs bras, vingt-quatre heures après Denise.

La bonne femme va reporter toute sa tendresse sur l'enfant, elle sera riche un jour; voilà une innocente qui ne portera pas les fautes d'une mère coupable : cela est juste, mais assez rare.

La mort de Denise m'affecta beaucoup ; mais au milieu de mes tourments, de mes préoccupations, j'avais peu de place à donner aux regrets, et puis, à force de voir naître et mourir autour de soi, on s'habitue à la mort, et ce qui vous paraissait un événement au début de la vie vous semble moins extraordinaire au milieu, naturel, je crois, lorsqu'on arrive à la fin ; d'ailleurs, il y a des êtres pour qui la mort est une délivrance. Je trouvais Denise bien plus heureuse que moi, et au lieu de m'apitoyer sur son sort, je l'enviais.

La misère dans laquelle je l'avais retrouvée venait encore justifier mes craintes pour l'avenir.

Le jour de la première représentation de la revue arriva. J'avais à chanter un très-grand rondeau. J'avais beaucoup travaillé, le rôle était sérieux, je l'avais bien compris, et pour la première fois depuis que je jouais la comédie, je me sentis à mon aise.

Le public me récompensa de mes efforts, je fus couverte d'applaudissements ; on me fit bisser et je fus rappelée deux fois.

Les bravos sont une bien douce musique.

Mais, hélas ! la gloire est incertaine et les médailles ont des revers. A la troisième représentation, je pris un demi ton au-dessus de l'orchestre et je chantai faux tout le temps, mais cela n'était

qu'un accident, j'avais étonné tout le monde le jour de la première représentation, ma place était faite, j'avais attendu assez longtemps.

C'est à peu près à ce moment que je reçus les premières lettres que Robert m'avait écrites en mer.

Elles me firent à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal.

J'étais heureuse de voir que mon souvenir grandissait dans sa pensée à mesure qu'il s'éloignait de moi, mais ces plaintes si douces qui me venaient de si loin me navraient le cœur.

J'avais éprouvé depuis quelques mois des émotions si poignantes et si diverses, que mes forces physiques, malgré l'énergie de ma constitution, ne purent y résister.

Il s'opéra en moi une réaction terrible. Je tombai malade, si malade que je fus obligée d'interrompre mon service au théâtre.

Je quittai à la dix-huitième représentation.

M. D... vint me voir.

Il savait que je ne voulais plus reprendre mon rôle.

Il espérait me faire revenir sur cette détermination.

Il devint un de mes meilleurs amis et fut très-bon pour moi pendant cette maladie.

L'affection que je lui ai témoignée a prouvé que je ne le confondais pas avec d'autres.

Je me suis toujours très-effrayée des liaisons entre les auteurs et les actrices.

Il y a dans la vie de théâtre beaucoup d'écrivains consciencieux qui ne voient que les grands côtés de l'art, il y en a aussi malheureusement quelques-uns qui abusent de leur intelligence pour satisfaire les plus mauvais penchants.

Combien de jeunes gens, à l'esprit faux, se croient de grands hommes parce qu'ils tiennent une plume, et envient jusqu'à la haine ceux qu'ils ne peuvent atteindre! C'est un mélange de sentiments faux et injustes, révoltants.

Quelques-uns ont des mots particuliers; on dirait qu'ils parlent une langue à part.

Ainsi, pour exprimer qu'ils sont satisfaits d'eux-mêmes, ils disent :

« *Suis-je assez à la prestance! hein? Enfonce-t-on les fils de famille! Les hommes du monde sont des daims! Il n'y a que nous qui soyons sur la ligne.* »

Ils s'acharnent après les actrices, ils ne les quittent pas plus que leur ombre.

Leur grand moyen de séduction consiste à dire aux femmes de théâtre qu'elles seules sont les *véritables grandes dames.*

Ils vous font toutes sortes de misères. On les reçoit souvent parce qu'on ne peut pas faire autrement.

Ils ne veulent pas de femmes dans une position modeste.

C'est indigne d'eux ; il leur faut les plus élégantes, les plus prodigues.

Cela leur coûte si peu, et ils sont si complaisants; mais si l'actrice, presque toujours courtisane, ne jette pas sous leurs pieds son manteau doré de luxe et de honte, si elle ne quitte pas tout pour les accompagner à l'estaminet, les regarder fumer leur pipe, ils méditent une vengeance.

Ils s'emparent d'elle, attendent derrière un rideau que le grand seigneur qu'elle trompe pour eux soit parti.

Ils prennent sa place, boivent dans son verre le vin qu'il a laissé et payé.

Quand ils sont ivres, ils insultent l'amphitryon.

Cette vie dure quelques mois sans qu'il leur en coûte même une bonne parole.

Ce n'est pas tout, il faut tirer parti de ce temps perdu à rire, à boire.

On écrit un pamphlet, une pièce de vers, un feuilleton, un drame où l'on fait du puritanisme.

Pour connaître les femmes, il faut vivre avec elles, diront-ils. Cela est un faux et mauvais prétexte.

Des hommes d'infiniment d'esprit les jugent et les condamnent sans avoir vécu du produit de leur honteuse existence.

Quand le moraliste est un complice qui me frappe, sûr de l'impunité, et qu'il n'a même pas pour excuse le semblant d'une conversion, cela me révolte.

Je connais un de ces hommes qui vivait aux dépens de ces femmes qu'il accable aujourd'hui; c'est le plus implacable.

Je me rends justice.

Je baisse le front jusqu'à terre devant une honnête femme; je ne répondrais pas aux réprimandes d'un homme juste, quelque sévères qu'elles fussent, je lui confesserais ma vie tout entière.

Je lui avouerais que j'ai fait le malheur de ceux qui m'entouraient, que je suis une affreuse créature, que moi et mes pareilles, nous devons être la terreur des honnêtes gens; mais quand un de ceux qui aident si souvent à la première chute m'insultera pour recevoir le soir chez une autre le prix de ce qu'il vient de dire de moi, je le regarderai en face, je lui rirai au nez en lui disant:

— Je vous pardonne parce qu'il faut que vous viviez. Combien vous a-t-on donné? Je comprends tous les marchés infâmes. Voyons : soyez franc et ne me dites pas que vous voulez redresser un monde que vous minez à sa base.

Ces types sont de rares exceptions, mais ils existent.

D... était un honnête homme plein de mépris pour cette littérature, et ce n'est pas lui qui songera jamais à faire du théâtre un tréteau pour une basse vengeance.

## LIII

### PRESSENTIMENTS.

Ma maladie m'avait rendu toutes mes tristesses, tous mes découragements, toutes mes amertumes.

Les jours succédaient aux jours, et je ne recevais plus de nouvelles de Robert.

Je commençais à concevoir de sérieuses inquiétudes, lorsque je reçus à la fois plusieurs lettres qui, tout en me donnant des détails tristes, me rassuraient au moins sur sa vie.

« 18 août 1852.

» Je ne sais, ma chère Céleste, si nous nous reverrons jamais !

»Telle est la vie ; elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues.

» Par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient être durables.

» On découvre le cœur que l'on cherchait la veille du jour où ce cœur va cesser de battre.

»Mille choses, mille accidents séparent les âmes qui s'aiment pendant la vie ; puis vient cette séparation de la mort qui renverse tous nos projets...

» Allons, mon cœur, cesse de te plaindre et ne te laisse pas abattre par les douleurs du souvenir, par les espérances trompées.

» Si tes douleurs sont aussi grandes que ton amour, que ton courage aussi soit à la hauteur de tes douleurs.

» Tu es à l'autre bout du monde, et tes cris

n'arriveront jamais pour déchirer le cœur qui te fait tant souffrir.

» Et quand même ils y arriveraient, que rencontreraient-ils comme écho ?

» Peut-être des cris de joie et de fête.

» Souffre donc sans te plaindre et que tes seules paroles soient des paroles de pardon et de tendresse.

» Cet amour n'est-il pas plus beau, plus pur dans ce pays, loin de ces joies, de ces rires, de ces orgies qui pouvaient le souiller et l'humilier par leur contact, loin de ce Paris, loin de ce monde où le dévouement est une sottise, la tendresse une folie, la fidélité un ridicule. »

---

« 19 août 1852.

» Je suis si souffrant, que le découragement s'empare de mon âme.

» Le bateau qui a dû partir d'Angleterre quinze jours après nous n'arrive pas.

» Je ne puis partir pour les mines dans l'état où

je suis, et d'un autre côté, je voudrais voir arriver ce bâtiment par lequel j'espère recevoir quelques nouvelles de France.

» J'ai écrit à mes parents la position dans laquelle je me trouve, et puis j'attends aussi M. L..., ce jeune homme dont je vous ai parlé dans mes premières lettres.

» Mes nuits sont atroces, toujours des rêves, des cauchemars, où votre image est mêlée.

» On dirait qu'elle s'assied à mon chevet, et qu'elle prend plaisir à me déchirer le cœur.

» Je me lève, et quoique bien faible, je reprends la plume pour vous écrire.

» Les mots me manquent pour rendre ma pensée, et pourtant mon cœur aurait tant de choses à vous dire, je voudrais tant vous voir, causer longtemps avec vous.

» Je sais que mes plaintes vous importunent et qu'elles ne réveilleront pas un amour éteint dans votre cœur; mais j'aime à me nourrir de mes angoisses.

» Je voudrais pouvoir vous en exprimer toute la violence.

» Oh! si j'étais aimé! je trouverais, pour vous parler, un langage digne du ciel.

» Les mots me manquent parce que votre âme ne peut comprendre mon âme.

» Je n'en puis plus.

» La souffrance physique brise mon moral; je suis si seul, je n'ose pas même demander un médecin, je ne pourrais pas le payer.

» Et ce vaisseau qui doit amener L..., et les lettres qui n'arrivent pas!

» Il est si doux, quand on souffre, d'avoir un ami.

» Il m'a témoigné de l'affection, sa présence serait pour moi une grande consolation.

» Pourvu que vous soyez heureuse! »

---

« 26 août 1852.

» Point de nouvelles! point de navire!

» Je croyais vous annoncer par cette lettre mon départ pour les mines, mais je ne puis quitter Sidney sans avoir reçu quelques nouvelles de France.

» Céleste, Céleste, je mérite au moins un souvenir de vous, et si mon nom vient quelquefois

se mêler à vos joies et à vos plaisirs, tâchez au moins de conserver pour lui un respect que vous lui devez.

» J'attendrai encore quelques jours, jusqu'à la fin de la semaine, et si ce navire que j'attends n'arrive pas, je me mettrai en route pour les mines. »

---

« Sidney, lundi, 20 septembre 1852.

» Je monte à cheval dans une heure.

» J'ai employé mes dernières ressources ; après avoir vendu tout ce que j'avais pour acheter un cheval, je pars pour les mines.

» Je vais dans l'intérieur des terres, à deux cents lieues d'ici.

» Il me faut de onze à quinze jours pour arriver.

» J'ai un pressentiment que je n'en reviendrai pas.

» Outre la fatigue du voyage, c'est un métier si

dur, que je ne crois pas pouvoir y résister, et si j'y résistais, il y a trop de chances contre moi pour y réussir.

» Je ne veux pas me mettre en route, Céleste, sans t'adresser mes derniers adieux, toi qui as été le seul amour de ma vie et dont le souvenir et la pensée ne me quitteront qu'avec la vie.

» On dirait que mon amour pour toi s'est augmenté en raison du mal que tu m'as fait.

» Je t'aime aujourd'hui comme je t'ai toujours aimée.

» Plains-moi, car je souffre bien, et respecte un souvenir qui est le seul beau que tu puisses conserver.

» Je devrais te haïr et je t'adore.

» Adieu, idole de ma vie! Je t'envoie ce dernier souvenir comme si je ne devais jamais te revoir. Pourquoi le désirer?

» Qu'aurais-tu à me donner maintenant?

» Quand j'avais tout ce qui aurait pu te rendre fière de mon amour, tu l'as dédaigné.

» Aujourd'hui je suis ruiné, mes cheveux blanchissent, mon cœur est brisé, l'avenir est donc fini.

» Adieu, adieu, je t'aime! adieu, je te pardonne.

» Je jette cette lettre à la poste, en m'en allant à Sidney.

» Adieu, n'oublie pas qu'à l'extrémité du monde, il y a un cœur qui ne bat que pour toi. Adieu!

» ROBERT. »

---

J'écrivais souvent à Robert, mais combien mes lettres étaient loin d'égaler la brûlante éloquence des siennes.

Elles ne ressemblaient en rien à celles que je lui avais adressées autrefois dans le Berry : les premières étaient ardentes, passionnées, les secondes étaient froides et décolorées.

Etait-ce une marque d'indifférence ? tout le monde l'aurait cru, lui-même peut-être m'en accusait; mais le cœur des femmes est une énigme, et tout le monde se serait trompé.

Seulement mon âme était trop troublée, trop profondément malade pour se répandre au dehors.

Robert en face de sa douleur et des magnificences de la nature, les yeux fixés sur l'Océan, m'écrivait des lettres admirables de poésie et de tendresse ! et moi, perdue au milieu de mille tracasseries, livrée à mille impressions qui torturaient ma vie, je me repliais sur moi-même, et je n'avais de force que que pour une muette douleur.

D'ailleurs, je ne savais pas où était Robert.

Je me demandais si mes lettres pourraient jamais lui parvenir.

C'est sans doute une infirmité de ma nature, mais cette incertitude glaçait ma pensée.

Le temps, qui est le maître de tout, avait dissipé mon mal mieux que l'art des médecins.

Comme toujours aussi, ma convalescence physique avait amené une sorte de convalescence morale.

Je reprenais un peu de confiance et de courage.

Les blessures que Robert m'avait faites se cicatrisaient peu à peu.

S'il n'eût pas été si malheureux, cela eût été plus long, peut-être cela aurait-il duré toute ma vie, mais il devait tant souffrir que, lorsqu'une des mauvaises pensées qui m'avaient rendue pendant deux ans complice de sa ruine venait tra-

verser mon esprit, je la chassais, et malgré moi, je sentais revenir pour lui une tendresse que la vengeance avait mal étouffée.

Les femmes qui, comme moi, ont violé les lois de la pudeur, sont forcées de rougir de leurs pensées comme de leurs actions.

L'image de Robert n'était pas la seule qui vînt s'offrir à mon esprit.

J'avais écrit plusieurs lettres à Richard, et ces lettres étaient restées sans réponses.

J'étais bien sûre pourtant qu'il ne m'oubliait pas ; mais il était dans la nature de cette âme douce et tendre de se nourrir de sa mélancolie dans la solitude.

Pendant son voyage en Californie, il était resté deux ans sans m'écrire.

Je n'avais pas le droit d'imposer mon souvenir à cette âme souffrante.

Il vivait dans mon cœur, tombe bien indigne de lui. Pauvre Richard !

Si je ne lui ai pas donné tout l'amour qu'il méritait, s'il doit désormais rester étranger à ma vie, je lui garderai une grande place dans ma reconnaissance.

Je n'ai jamais souffert par lui.

J'ai souvent maudit l'amour que j'avais pour Robert, amour qui nous perdait tous deux, car, à

force de me faire souffrir des inégalités de son caractère, il avait tué, étouffé ma passion, ma confiance, mon cœur s'était flétri, endurci, à force d'humiliations; me croyant sans cesse attaquée, j'étais toujours en révolte.

J'aimais Richard comme un frère, j'aurais voulu pouvoir lui rendre service au prix de mon sang.

Enfin, son souvenir était le parfum de ma vie, comme la nuit passée chez Robert avec une rivale en avait été l'enfer.

Il continuait de s'opérer en moi une grande transformation, mais rien n'était plus variable que mon humeur.

Parfois il me prenait des envies d'aller vivre dans un coin, seule, comme une bête sauvage.

Pauvre folle! n'avais-je pas ma chaîne à porter?

Il me fallait simuler la gaieté quand je mourai d'envie de pleurer, vendre les sourires que je n'avais plus.

Il me fallait répondre à toutes ces femmes qui me demandaient :

— Eh bien! où en sont vos procès?

— Ils vont à merveille, je suis sûre de les gagner tous.

Quand, au fond de l'âme, j'étais dévorée d'inquiétude, obligée de subir des amis importuns qui pouvaient me protéger ou me conseiller, entendre des déclarations absurdes.

Lorsqu'une femme est passable, on s'impose à elle, on ne lui donne rien, on ne lui laisse que la latitude de tomber un peu plus bas.

Il faut alors être rusée et devenir un profond diplomate, pour résister à toutes ces prétentions sans heurter ceux qui les ont.

Le plus acharné de mes ennemis était un amoureux éconduit.

Parfois, je formais le projet d'aller à l'étranger.

Ne pouvant m'échapper à moi-même, je voulais au moins échapper au pays où j'avais gaspillé mon existence.

Je retrouve la trace de ces préoccupations dans une de mes lettres à Robert.

Je trouve aussi la trace des mouvements de colère que le souvenir du passé me donnait quelquefois contre lui.

« Il est neuf heures du soir.

» Je suis près du feu, dans ce cabinet de toilette où cette femme était le jour où j'ai tant

pleuré, sur ce lit qui aujourd'hui me fait l'effet d'une tombe.

» Depuis ce jour-là, je t'ai revu à mes pieds, tu l'as quittée pour moi ; mais, depuis, je n'ai jamais été heureuse, le souvenir de quelques heures a tué toute ma vie avec toi.

» Et quand je pense à ta faiblesse pour cette femme, à la manière dont tu me laissas partir, mon cœur bat, ma tête brûle.

» Je ris et je suis heureuse de ta *misère*.

» Ah ! j'ai tant souffert ! et cette cicatrice qui vous a fait rire tous deux de moi me fait si souvent mal !

» Je n'ai pourtant pas le cœur haineux, mais je déteste cette créature à qui j'ai demandé miséricorde et à qui le bruit de cette scène a fait une auréole.

» Je ne vivrai probablement pas assez pour voir leur misère, à ces belles railleuses ; mais si je survis à toutes mes peines, l'avenir qui les attend me vengera.

» Dès que mes procès seront terminés, je vais faire un grand voyage, je quitterai ce pays, j'irai à l'étranger.

» Je n'ai pas voulu faire d'engagement pour ici, ni pour Londres.

» Londres, c'est trop près.

» Une fois tout terminé, je partirai.

» Aller près de toi, c'est impossible, ce serait rejoindre nos misères.

» Tu ne feras rien dans ce pays que des années d'exil.

» Je ne serai plus là quand tu reviendras; morte ou partie, mon âme sera près de toi pour te dire :

» — Courage ; tu dois espérer, tu es jeune encore, tu as des frères et des sœurs millionnaires; ils ne peuvent t'abandonner, ils ont voulu te faire subir une épreuve ; ils ne la croyaient pas si rude ; ils ont des cœurs pleins de noblesse, ils t'ouvriront les bras.

» Pour toi, il y a encore une étoile à l'horizon, ne la quitte plus des yeux ; ton âme était pleine de piété, fais remonter tes pensées à Dieu.

» Pour moi, tout est nuit ; j'ai le pressentiment que tu ne m'aimes plus, que la misère a arraché de ton cœur un amour qui n'était pas fait pour moi ; une autre m'a peut-être remplacée ; si elle te rend heureux, tant mieux. »

Mes lettres, du reste, n'étaient pas toujours amères.

Il y en avait de bonnes et tendres, je lui disais :

« Si tous ces maudits procès étaient finis, je quitterais un monde qui me dégoûte, que je méprise, parce que c'est le pire de tous les mondes.

» Il s'enorgueillit de ses ridicules, c'est le vice sans besoin, sans passion, sans excuse.

» L'impudence, la dépravation président à tout ce qu'il appelle ses fêtes, ses plaisirs.

» On rougit de soi-même, quand le besoin vous rive à ses côtés.

» Si vous m'en trouviez encore digne, j'irais vous rejoindre aux antipodes.

» Vous serez vieux, dites-vous; eh bien, tant mieux, je ne vous en aimerai pas moins.

» Vous serez tout à moi; nous irons nous enfermer dans un coin du monde.

» Personne ne se souviendra de notre jeunesse, nous l'oublierons nous-mêmes.

» Je viens d'être bien malade, j'ai eu peur de mourir, uniquement à cause de vous; je craignais de ne plus vous revoir.

» A vous ma vie! Puisse-t-elle être assez longue pour racheter le passé. »

En attendant, la route théâtrale que je suivais était si aride, que j'avais souvent envie de m'arrêter.

Je crois que, sans Page, j'aurais abandonné le théâtre.

Malheureusement, elle tomba subitement malade et quitta les Variétés.

Ma seule amie partie, l'ennui me prit plus fort que jamais.

Je cherchais une distraction dans mes ennuis mêmes; à force de répondre aux attaques dirigées contre moi par mes adversaires, de faire des notes sur ma vie, notes indispensables à mes procès, je finis par prendre goût à ce griffonnage.

Je me défendais mieux en écrivant qu'en parlant. J'apportais, en présence des injustices dont j'étais victime, une ardeur fébrile qui gagnait ceux qui s'intéressaient à moi.

Un moment pourtant, je crus encore une fois tout perdu; la ruse, le croirait-on, était du côté des hommes; rien ne les arrêtait, et je cherchais souvent dans ma pensée s'il n'y avait pas une cause mystérieuse à cette guerre acharnée, déloyale.

La haine semblait égarer la raison de ceux qui me poursuivaient.

J'ai dit qu'en mon absence, on était entré chez

moi, qu'on avait ouvert mes meubles, compulsé mes papiers, mes lettres les plus intimes et pris tout ce qui semblait devoir être des armes contre moi.

Je déposai de nouvelles plaintes au parquet, mais la justice a tellement à faire qu'un instant je crus qu'elle s'arrêterait à moi.

J'étais sur le point de renoncer à tout, lorsque des attaques injurieuses dirigées contre Robert me rendirent toute mon énergie.

Il ne s'agissait que de mon argent ; pour lui, il s'agissait de l'honneur.

On l'accusait d'avoir fait des actes frauduleux.

On disait que, prévoyant sa ruine, il m'avait prise pour son prête-nom.

Les procès recommencèrent, pendant trois mois les journaux ne s'occupèrent que de cette affaire et soudèrent ainsi publiquement au mien un nom honorable, et qui ne pouvait être déclassé parce qu'il s'était ruiné, et puis Robert était exilé et si malheureux qu'il avait déjà expié une partie de ses torts.

Je ne pouvais l'entendre insulter et je tâchais de me faire éloquente pour le défendre.

Je dois dire que si un ami, un parent l'avait secouru de quelque mille francs à cette époque, tout cela se serait arrangé sans mon intervention,

et mon nom ne se serait pas trouvé à chaque instant uni au sien pour le flétrir.

Quelques lettres écrites par moi à Robert et saisies chez moi, avec des papiers qu'il m'avait laissés en partant, figurèrent aux procès ; elles furent imprimées dans le *Droit*, et on me les contesta.

Elles étaient trop jolies, disait-on, pour émaner de mon cerveau ; on me les avait dictées, faites, que sais-je ?

J'éprouvai de la peine à me voir discuter jusqu'à mes pensées ; mais au lieu d'affaiblir mon courage, cela me rendit plus ardente, plus réfléchie.

Je commençai à comprendre que la vie laborieuse vous aidait à tout supporter ; les tourments même deviennent un intérêt de tous les instants.

Je ne dormais plus, je mangeais à peine, mais j'avais un but : prouver que ce je possédais était à moi, que Robert avait pu être léger, mais qu'il était incapable d'une fourberie, d'avoir eu même la pensée des odieux calculs dont on l'accusait, et enfin défendre une petite fortune qui devait assurer mon avenir et me donner les moyens d'élever honorablement l'enfant que Dieu semblait m'avoir envoyé.

J'ai dit que, dans toutes les phases heureuses

ou malheureuses de mon existence, j'avais l'habitude d'écrire mes impressions.

Un ami m'avait engagé à reprendre toute ma vie passée, à faire une confession qui pourrait éclairer mes juges.

J'écrivis donc ma vie entière, espérant rendre ma défense plus facile.

Quelques années plus tôt, je n'aurais pas compris ce que l'on me demandait; quelques années plus tard, il n'aurait plus été temps.

Mais au moment de cette fermentation de mon esprit, je mesurai du regard les difficultés sans pâlir.

Etudier le jour, écrire la nuit, rien ne m'arrêtait.

Je me suis mise à ce travail et j'y ai trouvé un intérêt qui m'a surprise et enchantée.

En repassant ma vie, j'étais étonnée de voir les amertumes s'en adoucir.

Je découvrais en moi deux ressources dont je ne m'étais pas doutée, et je compris qu'il pouvait y avoir, en dehors des mouvements d'une existence agitée, de la joie et du bonheur.

J'avais comme un pressentiment que le dénoûment de ma vie se préparait.

Non-seulement mes souvenirs me rappelaient le passé, mais un hasard heureux semblait évo-

quer autour de moi les personnes pour qui j'avais gardé de l'affection.

Un jour, ma femme de chambre m'annonça qu'il y avait dans le salon un militaire qui voulait me parler.

— Je lui ai demandé son nom, me dit-elle.

Mais il m'a répondu :

— Votre maîtresse doit l'avoir oublié.

Piquée par la curiosité, j'allai au-devant du mystérieux visiteur.

Jugez de ma surprise ; c'était Deligny ! Deligny qu'on m'avait dit mort ! Deligny bien portant et en costume d'officier ! Je fis trois fois le tour de sa personne avant de lui dire un mot.

— Ah çà ! dit-il, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? Faut-il que je vous donne ma carte ?

— Si, je vous reconnais bien, mais je ne suis pas fâchée de vous entendre causer un peu. On m'avait dit que vous étiez mort.

— Moi ! dit-il en riant, je vous aurais envoyé un billet de faire part ; mais, Dieu merci, je me porte bien, je suis à Paris depuis deux jours, c'est le temps qu'il m'a fallu pour vous déterrer. Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

— De grand cœur.

— Hein ! me dit-il, en se posant sur la hanche,

je suis changé. Oh! c'est qu'il fait chaud là bas, et j'ai mangé pas mal de vache enragée. C'est égal, c'est fait et je n'en suis pas fâché ! Je suis caserné à l'Ecole militaire. Je suis en petite tenue, aujourd'hui, ajouta-t-il en faisant un tour sur lui-même ; il y a la grande tenue qui est très-belle, je la mettrai la première fois que je viendrai vous voir, si vous le permettez.

— Mais certainement, mon bon Deligny, tant que cela vous fera plaisir ; vous avez l'air si joyeux que je n'ai pas besoin de demander si vous êtes heureux. Êtes-vous toujours querelleur?

— Il n'y a rien de changé, me dit-il, en me prenant les mains, et mon affection pour vous moins que tout le reste.

Comme je riais d'un air incrédule, il reprit :

— Il n'y a pas grand mérite à ne pas changer d'amour dans ce pays-là, où les femmes ressemblent à de la réglisse noire, et quand on leur parle de trop près, on a toutes les chances possibles pour qu'un Bédouin de mari vous envoie une balle dans la tête en guise de réponse ; et puis ce n'est pas là le motif, mais je n'aimerai jamais une autre femme que vous.

Je me mis à rire. Il reprit :

— Je m'entends, il y a amour et amour. Quel-

quefois on se moque de moi au quartier, mais je leur réponds que je ne suis pas le seul. On ne dit plus rien, parce qu'on sait bien que je n'entends pas la plaisanterie sur votre compte. Et vous, êtes-vous heureuse, Céleste?

— Oui, mon ami, très-heureuse de vous voir.

— Vrai, me dit-il, en m'embrassant les mains, eh bien, tant mieux! Je n'osais pas venir, car je sais que vous êtes actrice, que vous avez une cour nombreuse, que vous avez des voitures, des chevaux. A propos, je voudrais bien vous voir jouer. Ah! vous ne savez pas, ce pauvre Médème est mort, il a été tué en duel. Tout le monde a cru que c'était moi.

— C'est pour cela qu'on était venu me le dire. Pauvre garçon, il était si doux.

— Ah! bah! il ne faut pas y penser. Cela peut arriver à tout le monde; il vaut mieux finir comme cela qu'entre les mains des médecins. Mais il se fait tard, et je dîne en ville, il faut que je vous quitte. A revoir, ma bonne Céleste, nous dînerons ensemble un de ces jours; je vous présenterai de mes amis, de bons enfants. Ils vous connaissent, j'ai assez parlé de vous là-bas. Adieu, à bientôt!

Je le regardai partir. Je ne puis vous dire le

plaisir que j'éprouvais à lui voir l'air si heureux.

Je ressentis une véritable joie, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

J'avais aussi l'espérance qu'on avait envoyé quelques secours à mon pauvre Robert ; mes illusions à ce sujet ne devaient pas être de longue durée.

Au moment où Deligny sortait, on me remit un paquet de lettres venant d'Australie.

Je brisai le cachet avec un pressentiment douloureux, j'étais sûre que leur lecture devait m'affliger.

## LIV

### LES MINES D'AUSTRALIE.

—

**Journal d'un mineur.**

Je suis parti de Sydney à huit heures du matin avec un Français, M. Malfil..., qui, comme moi, se rend aux mines.

La route jusqu'a Paramatta est charmante.

Je n'ai de chance en rien. Mon cheval commence à se blesser sur la croupe et aux reins.

Déjeuner à Paramatta dans une auberge remplie d'indigènes ivres.

Nous nous remettons en route et nous arrivons au bac de Peurith, après avoir fait dix milles.

Nous traversons une rivière.

Le paysage change de nature et devient plus abrupte.

La route monte et côtoie des ravins d'une profondeur immense.

Nous entrons dans une forêt d'arbres gigantesques, comme je n'en ai jamais vus en Europe.

Par moment l'œil plonge dans des gorges à perte de vue, et à mesure que nous nous élevons, nous découvrons en nous retournant les plaines et les prairies que nous avons parcourues.

Toutes les fois que mon imagination s'exalte, mon cœur et mes pensées se reportent vers Céleste.

J'ai cueilli une petite branche d'une délicieuse bruyère sur le bord du chemin, me promettant de la lui envoyer dans ma première lettre.

A six heures du soir, nous avons été pris par la pluie et par la nuit.

Plus on s'éloigne de Sydney, plus les chemins sont mauvais; enfin, moitié à pied, moitié à cheval, nous sommes arrivés à sept heures du soir à Blue.

Mon pauvre cheval est complétement abîmé sur le dos.

Cependant, grâce à un bon feu pour moi, une bonne paille pour mon cheval, nous pourrons, j'espère, recommencer demain.

Sur les quatre heures et demie, nous avons rencontré un bréak à quatre chevaux revenant de Bathurst.

La voiture était escortée.

C'est celle qui rapporte l'or.

Nous nous croisons aussi avec quelques diggers (mineurs) qui reviennent à cheval, et nous en trouvons un assez grand nombre campés au milieu des bouches avec des feux immenses autour de leurs voitures et de leurs chevaux.

Ces campements sont très-originaux, et surtout la nuit, ils font l'effet le plus singulier.

On dirait des camps de voleurs au milieu de ces bois immenses.

J'ai assisté à un spectacle si étrange, si nouveau pour moi, que je vais essayer de le décrire.

La nuit était belle.

Dans un ravin solitaire, sur les bords d'un petit creech, cinq mineurs étaient réunis.

La lune se promenait radieuse dans le ciel, et ses brillants rayons, passant à travers les branches de ces gigantesques pins, venaient se mêler à la rouge lueur d'un feu autour duquel ces cinq associés étaient groupés.

Ils venaient de prendre le thé.

Les figures et les accoutrements de ces individus étaient des plus extraordinaires; jamais Schiller n'a rêvé pour ses brigands des visages plus basanés, des barbes et des cheveux plus touffus et plus incultes.

Jamais le crayon du fantaisiste Callot n'a trouvé des haillons plus souillés, des chaussures plus sordides.

Chaque individu était un arsenal complet : pistolets, revolvers, couteaux, poignards, rien ne manquait à leurs ceintures; ainsi affublés, ils auraient été les types les plus grotesques sur un théâtre du boulevard ; dans une forêt d'Australie, ils étaient effrayants.

C'étaient pourtant d'inoffensifs diggers (mineurs) digérant un maigre souper après une journée de travail.

La conversation était bruyante, les gestes vifs et saccadés.

Je crus un moment qu'ils se disputaient plutôt qu'ils ne discutaient.

Un de ces hommes était étendu sur l'herbe, la tête appuyée sur le tronc d'un arbre, il paraissait souffrir beaucoup.

Ses camarades l'appelèrent Meurice en lui offrant à boire.

Meurice était plus distingué que les autres; mais la maladie avait dû faire des ravages considérables sur lui; il était plus pâle que la lune, ses joues étaient creuses, son œil presque éteint.

Il semblait ne prendre aucune part à la conversation de ses camarades.

— Paul, dit-il à l'un d'eux, j'ai soif.

Paul jeta sur lui un regard plein d'intérêt et de pitié; il lui passa une tasse en fer-blanc remplie d'un mélange de thé et d'eau-de-vie bien chaud, qu'il avala d'un trait.

— Veux-tu un grog, Cartahu ? demanda Paul à un gros garçon qui regardait le petit morceau d'or empilé dans sa bourse de cuir.

La journée avait été fructueuse; le contentement était dans les yeux de Cartahu.

La figure de Paul était froide et contrastait avec celles de ses compagnons.

Ses cheveux et sa barbe étaient gris, des rides profondes sillonnaient son front; vieilli avant l'âge, on voyait qu'il cherchait plutôt l'oubli que l'ivresse.

Une bouteille d'eau-de-vie circulait de main en main et de bouche en bouche.

Nos trois autres compagnons allaient remplir la bouteille chaque fois qu'elle était vide à un baril

placé sur une petite hauteur à cinquante pas environ.

L'ivresse commençait chez tous ; Paul lui-même buvait par larges gorgées.

— Allons, disait-il chaque fois en buvant : cherchons, non pas comme eux, l'oubli, mais la goutte de poison qui donne le repos éternel. Allons, camarades, buvons encore un coup, aux amis absents, à nos souvenirs, à notre douleur, à nos espérances.

— Tiens, s'écria Cartahu, une idée ; à nos dernières maîtresses.

Deux ou trois bouteilles d'eau-de-vie furent versées dans un large plat en fer-blanc qui sert à essayer la terre au lavage ; on y mit le feu ; ce punch horrible de force fut englouti comme de l'eau pure, tant ce monde était au même niveau.

Meurice et Paul seuls ne hurlaient pas.

Meurice râlait dans un coin ; Paul était comme abruti, l'œil fixe et un dédaigneux sourire errait sur ses lèvres.

— Je demande la parole pour le Faucheux, reprit Cartahu, en désignant un homme bâti comme une asperge montée. Parle, dit Cartahu, Mobile nous contera quelque chose après.

— J'ai soif, râla Meurice.

— A l'ordre, répondit Cartahu.

—Passez la tisane au sentimental, ajouta Mobile en tendant une tasse pleine de grog, et qu'il étouffe ses soupirs avec sa coqueluche.

— Gentlemen, exclama le Faucheux, voilà plus d'un an que nous piochons ensemble, dormons sous la même tente aussi mal que peu confortablement.

Le magot de la société s'arrondit, l'instant d'une séparation aussi douce que cruelle approche.

Personne n'a jamais parlé de son passé, c'est tout simple, on a ses petits secrets qu'on n'aime pas à divulguer.

En passant la ligne, on prend à la frontière un nouveau passe-port, un nouveau nom et une nouvelle existence.

Mais l'avenir, gentlemen, l'avenir avec sa fortune que nous touchons du doigt, comment chacun entendrait-il cette nouvelle existence ?

Allons, enfants de la patrie, le jour des confidences est arrivé ; que chacun débite son petit chapelet et redemande que l'auteur du plan le plus original soit promené en triomphe autour de ce sacré feu !

— Hourra ! hurlèrent Mobile et Cartahu.

— Pour donner le bon exemple, j'aurai l'hon-

neur, continua le Faucheux, d'exposer à l'honorable assemblée mon plan d'avenir.

Je demande, avant de commencer, afin de clarifier mes idées, je demande un tour de grog.

L'eau-de-vie circula de nouveau.

— Je brûle et j'ai soif, murmura Meurice.

— Voilà du lolo pour l'enfant qui pleure, dit Mobile en passant une tasse à Meurice qui, dévoré par la fièvre, avala d'un trait.

— Messieurs, reprit le Faucheux, dans un mois, le temps de notre association sera fini, nous liquiderons, et pour ma part, je vous tire ma révérence.

Je vais à Paris, centre des grandes opérations, et où l'intelligence est sûre de réussir.

Les meilleurs claims [1], messieurs, se trouvent encore entre la place de la Madeleine et la porte Saint-Denis.

On y spécule sans danger sur la bonne foi et le malheur; la spéculation, quelquefois le tripotage, change votre monaco en cinq bons sous.

Avec l'argent, on aspire aux honneurs; je suis bientôt entouré d'hommages et d'égards; je vois le monde, le monde me voit; des grands seigneurs me serrent la main, se prosternent devant moi ou

1 Trous à exploiter.

plutôt devant ma caisse; des duchesses, des marquises font antichambre chez moi.

Sous le poids de l'or, tout plie; les épines dorsales les plus rétives deviennent les plus flexibles. Quand Scribe composa ce vers:

L'or n'est qu'une chimère.

il était gris ou n'avait pas un radis en poche.

Enfin, un jour, quand la confiance publique, cette grande éhontée, est à son apogée, quand ma caisse est pleine des dépôts de tous ces petits et niais spéculateurs, je prépare le grand escompte des livres où la justice n'a rien à faire, je suis la victime de la fièvre générale des spéculations; enfin je dépose mon bilan, donne 25 pour cent, obtiens mon concordat, et je me retire ruiné, victime de l'impulsion que j'ai voulu donner à l'industrie, avec quelques millions, débris que mes créanciers ont bien voulu m'abandonner, hein!

— Hourrah! crièrent Mobile et Cartahu, un tour de cognac! et la bouteille passa.

— J'ai soif, je souffre! murmura Meurice dans le délire de la fièvre.

Paul était immobile et fixe comme une statue de pierre, les dents serrées et les yeux haineux.

Cartahu, à la mine abrutie, fit signe qu'il vou-

lait parler; il plongea la moitié de sa main dans sa bouche à seule fin de retirer une énorme chique de tabac, envoya cinq ou six jets de noire salive dans le brasier et, d'une voix de tragédien anglais, s'expliqua en ces termes :

— Toutes ces bricoles ne valent pas un vieux biscuit moisi.

Pour moi, voilà mon plan :

J'arme un joli brick de guerre, je racole une vingtaine de chenapans, vrais risque-tout.

Je me risque, m'expédie pour Guam et je vais chercher du dehors des passes de Port-Philippe.

Le premier gros clipper qui passe, je le soulage des cent ou cent cinquante mille onces d'or qu'il a à bord et je vogue après vers des rives enchantées.

Puis, s'adressant à Mobile :

— Dis donc, Parisien, veux-tu être de mon bord?

— Ça me va, répond ce dernier; mais à condition que, le coup fait, nous allons en Turquie, nous nous établissons pachas, *nous achèterons des zouris*, des esclaves, des *obélisques*, et que nous nous roulerons dans des torrents de volupté. Je

veux fumer une bouffarde de quinze pieds de long et ne me nourrir que de *pastilles du sérail*, enfin une vie de pacha Monte-Christo.

— On y est, dit Cartahu; passez-moi l'eau-de-vie.

— Moi, je retournerai à Paris, dit Paul, j'ai des comptes à régler.

— Moi, murmura Meurice, je n'irai nulle part; je vais mourir là, j'étouffe.

L'ivresse était arrivée à son comble; les chants, les cris, les gestes, les hurlements de Cartahu, de Mobile et de le Faucheux continuèrent jusqu'à ce qu'épuisés, ils tombassent à terre.

L'écho répétait encore les éclats de rire des mineurs, quand tout à coup une voix aigre et nasillarde se fit entendre, et un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, grand, maigre et efflanqué, s'avança et se plaça près du feu.

— *Per Bacco!* on s'amouse ici, *buena sera*, *signori*, ne vi dérangez pas.

Une espèce de grognement fut la seule réponse qu'il obtint.

L'arrivant promena autour de lui un regard inquisiteur.

— Hum! dit il, on fait bombance, on a de l'or.

Les traits de cet homme étaient taillés à angles

aigus et ses petits yeux enfoncés sous une voûte d'épais sourcils brillaient d'un éclat sinistre.

Sa maigreur était affreuse, et sous ses sordides habits, flottant autour de ses membres, on aurait dit un fil de fer.

Il se frottait les mains devant le foyer en faisant craquer ses doigts.

Il avait pour tout bagage une couverture de laine, roulée en porte-manteau sur ses épaules, et à la main un sac de serge verte dans lequel on découvrait un violon.

— Tiens, vieux secco, dit Mobile en lui tendant la bouteille, bois-moi ça sans répandre.

— L'inconnu prit la bouteille à moitié pleine et la vida d'un trait.

— Quel avaloir! dit Cartahu, v'là mon maître.

— Dis donc, l'Italien, demanda le Faucheux, qu'est-ce que t'as dans ce vieux sac?

— *Caro mio*, un *violino*.

— Eh bien, vieux, joue-nous quelque chose, que nous riions un peu. Ohé! place au bal, nous allons faire sauter un peu notre or.

Ces trois hommes cherchaient à trouver sur leurs jambes vacillantes un équilibre; impossible.

L'inconnu tira son violon du sac sans se faire prier, un violon noir comme de l'ébène, fendu et

décollé dans plusieurs endroits; les cordes étaient rapiécées et remplies de nœuds.

— Oh! ce sabot! Dis donc, vieux parchemin, s'écria Cartahu, il a eu des malheurs, ton crin-crin?

— Eh! non, vois-tu pas qui s'embête dans sa compagnie, il bâille de tous côtés, répondit le Faucheux.

— *Patienza*! dit l'inconnu en passant de la colophane sur les rares soies de son archet. *Patienza, figli miei*, l'instrument est vieux, mais il est délicioso, vi verrez, *patienza*! et il préluda pour l'accorder.

— Ah! cette crécelle, dit le Faucheux. Dis donc, Paganini, ta bête est enrhumée.

Sans répondre à toutes ces interpellations, l'inconnu commença une espèce de ronde, il était de première force.

Le motif fut d'abord joué dans toute sa simplicité, ensuite le virtuose se mit à broder sur son thème les variations les plus compliquées.

L'œil pouvait à peine suivre le mouvement rapide de son archet; sous ses doigts de fer, l'instrument riait, pleurait, grinçait, sifflait; tantôt ce son était plaintif comme le murmure du vent à travers les feuilles, tantôt criard comme le vagissement d'un enfant, quelquefois sec et aigre

comme le grincement d'une vieille girouette, souvent rauque et agaçant comme le diamant coupant le verre.

Cartahu, Mobile et Fauchieux, surexcités par l'eau-de-vie et par la danse, se livraient aux contorsions les plus excentriques: le bacchanal continuait, l'infatigable violon faisait merveille, le son devenait de plus en plus rapide, des gerbes de notes jaillissaient de son archet.

La persistante ronde s'élançait claire et précise au milieu de toutes ces modulations.

Meurice se leva sur son séant et retomba lourdement en poussant un long soupir et prononçant le nom de Constance.

Paul était raide comme un épileptique, les veines du cou et du front gonflées, les dents serrées et le regard fixe.

Les autres diggers poussaient des cris, hurlaient des chansons obscènes, et le violon forcené redoublait toujours de vitesse.

Tout à coup les cris cessèrent, les jambes plièrent et nos trois compagnons tombèrent comme des masses sans mouvement.

L'inconnu remit tranquillement son violon dans son sac de serge verte, regarda autour de lui, avala une gorgée d'eau-de-vie et resta immobile à contempler les dormeurs.

Nous partîmes, croyant qu'il n'y avait plus rien à voir, mais à peine fûmes-nous éloignés de quelques pas qu'il poussa des branches de sapin pour ranimer le feu.

Cartahu, Mobile et le Faucheux, complétement ivres, étaient tombés entrelacés, se tenant comme en dansant, les bras autour du cou les uns des autres.

Nous entendîmes le musicien dire :

*Patienza, figli miei*, et il se releva après les avoir examinés.

Le lendemain, au moment où nous allions nous mettre en route, on nous apprit que des mineurs avaient été brûlés par imprudence.

Ils s'étaient endormis auprès d'un feu qui avait gagné une barrique contenant de l'eau de-vie.

En se répandant, la liqueur enflammée les avait enveloppés avant qu'ils fussent éveillés.

Je ne sais pourquoi le souvenir des mineurs que j'avais vus la veille revint frapper ma pensée.

La barrique était trop éloignée du feu pour qu'il l'eût atteinte sans qu'on y touchât.

Je voulus voir par moi-même, et j'acquis la conviction qu'on avait commis un crime.

L'Italien avait disparu, l'or des mineurs avait été volé, et les cercles en fer restés à côté des ca-

davres calcinés démontraient clairement que ce tonneau avait été placé au milieu d'eux.

J'ai vu la figure de cet homme. Qui sait? peut-être le retrouverai-je un jour.

## LV

### JOURNAL D'UN MINEUR

(Suite.)

Nous continuons notre route à travers les bois, mais les difficultés croissent à chaque pas.

Nous voici dans des chemins dont rien ne peut donner une idée.

Nous avons bien aperçu sur notre route trois ou quatre maisons ou huttes en écorce; mais, dans l'espérance de trouver au moins une auberge pas-

sable, nous avons continué en pressant le pas de nos chevaux.

Enfin, à la nuit close, nous sommes arrivés devant une rivière assez rapide. Nous avons cru nous être trompés de chemin, et nous avons été sur le point de camper en plein air sur le bord de cette rivière.

M. Malfil... est entré dans l'eau jusqu'aux genoux pour sonder le fond; moi, j'ai cru voir de l'autre côté la route se continuer le long du ravin.

J'ai donc pris mon courage à deux mains, mis les éperons dans le ventre de mon cheval, et suis entré à tout hasard dans la rivière qui n'avait guère effectivement que trois ou quatre pieds de profondeur, et nous avons trouvé la route de l'autre côté.

Tout cela ne nous rassurait que fort peu et ne nous prouvait pas que nous fussions sur la route de Bathurst.

Enfin à neuf heures nous avons aperçu une lumière et sommes arrivés à une auberge.

On ne voulait pas nous y recevoir, tout était occupé; après bien des pourparlers on a daigné nous accorder des places pour nos chevaux et des lits pour nous avec un mauvais souper.

Les lits, je n'en parlerai pas, ils étaient plus que sales.

J'ai étendu mon paletot dessus, mis mon porte-manteau sous ma tête et ai dormi tout habillé.

Nous avions fait quarante milles dans notre journée, nos chevaux étaient éreintés, et, qui plus est, mon cheval se dépouillait sur les reins de plus en plus.

Quels magnifiques types pour Jacques Callot que ces types traversant les *bouches* (forêts) deux ou trois ensemble, ou bien des familles entières campant et passant la nuit en pleine forêt sous une tente ou dans leurs charrettes, les uns dormant, les autres veillant devant un grand feu.

Du reste, il y a de grands espaces de forêt brulée et dévastée.

Quand on veut faire du feu, on allume un arbre, puis on s'en va sans s'inquiéter du reste; l'arbre qui contient de la résine brûle et finit par tomber.

Le feu se communique, l'incendie se propage et s'étend quelquefois à plusieurs milles.

Dans ces immenses clairières, il ne reste que les plus gros arbres que le feu n'a pu dévorer et qui de loin ressemblent à des cadavres calcinés.

Je voudrais voir la figure d'un intrépide gendarme français au milieu des *bouches*; il voudrait, trompé par leur mine, arrêter tous les passants.

Je crois que nos moustaches nous font prendre pour des officiers de la police, car on nous regarde plutôt avec des yeux inquiets que provoquants.

C'est dommage, je comptais sur une petite attaque, j'avais toujours mes pistolets sous la main.

Après avoir passé une nuit aussi mauvaise que possible, nous ne sommes partis qu'à dix heures du matin.

La diligence de Sidney à Bathurst était passée à neuf heures.

Il y a tant de boue sur les routes, qu'avec une voiture légère et quatre chevaux, on a de la peine à faire deux milles à l'heure ; les voitures enfoncent jusqu'à la caisse ; aussi sur les bords des chemins, depuis notre entrée dans les *bouches*, voyons-nous à chaque instant des carcasses de bœufs ou de chevaux qu'on a été obligé d'abattre ou de laisser morts sur la route.

Mon pauvre cheval est dans un état affreux ; depuis deux jours je fais la moitié du chemin à pied pour le soulager.

Pauvre bête ! c'est mon seul ami, et je me prive de manger pour lui.

La pluie et le mauvais temps continuent.

Il y a impossibilité de partir de Bathurst.

Nous sommes arrêtés par un torrent qu'on nomme le Macquarie et qui est devenu infranchissable, même à la nage ; on nous prédit que nous ne pourrons pas le traverser avant huit jours au moins.

Quelle nuit atroce je viens de passer! nuit remplie de souvenirs tristes et de rêves affreux.

Décidément la perspective de passer huit jours ici n'est pas acceptable, et puis je ne pourrais subvenir aux frais.

A midi et demi je prends mon parti ; je traverse le Macquarie dans un petit bateau.

J'attache mon cheval à une longue corde et le tire de l'autre côté.

Il nage difficilement, tant le torrent est fort ; après bien des peines il a traversé.

Nous rencontrons encore l'escorte qui a manqué de tout perdre : chevaux, voitures et hommes, et que l'on n'a retirée d'un crick qu'avec des efforts inimaginables.

On appelle *cricks* des ravins qui deviennent des torrents à chaque orage.

Une fois le Macquarie passé, nous avons regagné le chemin de Sofala à travers les *bouches*.

Sofala est le centre d'exploitation de la rivière le Turon.

C'est un amas de toiles et de baraques en planches.

Il peut y avoir sur ce point seul quinze cents à deux mille mineurs et marchands de toute espèce.

C'est absolument comme un champ de foire.

Le Turon est un torrent fort large et qui fait des détours énormes et continuels.

Chaque pointe est occupée par des diggers qui y ont leur *claims*.

Ces pointes sont plus ou moins rapprochées des autres, mais généralement à un mille au plus.

On voit donc à chacune de ces pointes des amas de tentes comme à Sofala.

Les trous se trouvent depuis le haut de la côte jusque sur le bord de la rivière.

L'opinion générale est que le lit du Turon est très-riche ; il y a des gens qui depuis six mois sont sur ses bords à attendre qu'il soit à sec ou à peu près pour y travailler.

Il est donc très-difficile de trouver des places, ou bien il faut les acheter et même très-cher.

C'est, du reste, fort curieux que de voir tous ces gens lavant leur terre sur le bord du Turon, terre qu'ils vont chercher à de grandes distances, soit dans des brouettes, soit dans des seaux.

Les puits ont jusqu'à cinquante pieds de profondeur.

C'est un métier très-fatigant. Le cœur me

manque quand je vois maintenant de près ce que c'est que cette vie et ce travail.

Pourtant il faut me décider; depuis ce matin je ne fais que marcher soit en remontant soit en descendant le Turon, pour regarder, étudier et tâcher de trouver une place.

Je ne puis rester plus longtemps sans rien faire; toutes mes ressources s'épuisent et mon cheval me coûte 12 francs par jour pour le nourrir et le loger.

Bien heureux si on ne me le vole pas, ce qui arrive à chaque instant; du reste, il me tarde d'être sous ma tente à travailler.

On ne peut se faire une idée du bouge dans lequel nous couchons sur des planches, avec une mauvaise couverture de laine dégoûtante, sans draps.

Ah! Céleste! Céleste! où m'as-tu conduit?

Allons, allons, pas de découragement.

Je me dis, pour me consoler, que tout le luxe dont tu es entourée est le prix de la misère et de la fange dans lesquels je me trouve.

Cette population des mines est ce qu'on peut se figurer de plus étrange.

On y voit le rebut des villes, des gens immondes, échappés des galères, à côté d'hommes

bien élevés, qui ont vécu dans l'élégance et dans le luxe, et qui, comme moi, ont tout dissipé.

On reconnaît le gentleman, même sous sa chemise de laine rouge et son mauvais chapeau de paille.

Généralement, tous tâchent d'oublier le passé dans l'ivresse. C'est un spectacle ignoble.

Du reste, tout est chance dans ce métier, et je n'en ai plus depuis longtemps.

Mon compagnon commence à se plaindre et à trouver cela par trop dur; je crois qu'il m'abandonnera bientôt.

Je n'avais rien trouvé.

Je revenais triste et découragé, quand j'ai rencontré un jeune homme d'une jolie figure.

Il m'a semblé que cette figure ne m'était pas inconnue.

Son costume, comme tous ceux de ce pays-ci, est une chemise de laine rouge et un chapeau de paille, seulement le tout a un air de misère et de souffrance.

Il m'aborde en très-bon français et finit par me dire qu'il a, sur les bords du Turon, trois claims qui lui appartiennent et qu'il désire vendre.

Il veut 25 livres sterling de chacun.

Malgré ma fatigue et une chaleur étouffante, je suis retourné avec lui pour les visiter.

Tous ces droits de propriété sur les claims sont fort arbitraires.

Légalement je pourrais m'établir dans toutes les places abandonnées depuis vingt-quatre heures, en payant une licence, 30 schellings par mois.

Il s'est établi une sorte de commerce toléré; le premier venu marque un terrain en y plantant des pieux.

Pour détruire cet abus, il faudrait reprendre ces places de force et faire le coup de poing et le coup de fusil.

Il y a des gens qui ont sur les bords du Turon dix, quinze et vingt claims, qu'ils font travailler, qu'ils conservent sans payer de licence, et qu'ils vendent à ceux qui en ont envie; c'est un commerce avantageux.

Les trois claims qu'on me propose me plairaient assez, mais je ne puis en donner le prix qu'on m'en demande.

Je sais maintenant quel est ce jeune homme qui veut les vendre.

Il se nomme M. Black.

C'est un ancien capitaine dans l'armée de la reine, qui a perdu toute sa fortune au jeu et est venu s'encanailler ici.

Il est toujours ivre et perd tout l'or qu'il gagne ou qu'il trouve.

Je me décide à traiter avec lui pour les trois claims moyennant vingt-cinq livres payables par cinq livres de mois en mois.

Nous avons acheté de suite le mobilier et l'attirail nécessaire pour notre métier de mineurs.

C'est effroyable ce que cela nous a coûté! à l'exception de la viande, tout ici est hors de prix.

Le pain vaut un schelling la livre ; le beurre et le thé coûtent horriblement cher; le tabac, huit schellings la livre ; sur tout, il faut compter cinquante pour cent de plus qu'à Sydney, et à Sydney cent pour cent de plus qu'à Londres; une grosse paire de souliers à clous vaut une livre à Sofala.

En nous promenant à Sofala pour faire nos acquisitions, nous avons rencontré deux femmes, deux natives de l'intérieur.

Elles sont difformes et hideuses de figure, faites comme des singes, sous le rapport des jambes surtout.

Une d'elles, à qui j'ai adressé la parole, m'a paru fort intelligente.

Elles n'ont pour tout vêtement qu'une couverture de laine dans laquelle elles se drapent.

La manière dont elles portent leurs enfants à la mamelle est très-curieuse.

L'enfant est roulé comme un serpent autour de leurs reins, la tête sous le bras de sa mère.

Du reste, absolument comme les singes portent leurs petits.

Les naturels, dans les provinces connues de l'Australie, sont généralement doux, mais très-paresseux et ne faisant absolument rien.

Ils se nourrissent de tout ce qu'ils trouvent, mangent du chien, des racines et jusqu'à de gros vers blancs qui se trouvent dans l'écorce des arbres.

Ils sont fort insouciants de l'or.

Le fameux morceau de cent six livres a été trouvé près de Bathurst par un naturel qui alla le montrer à son maître, dont il reçut en présent un magnifique troupeau.

Le maître a gagné plus de cent mille francs, et le naturel a mangé et vendu depuis longtemps ses moutons; aujourd'hui il n'est pas plus riche qu'avant, et va de diggers en diggers, en se promenant, pour tâcher d'attraper un morceau de tabac ou de viande.

Ils sont intelligents, et l'on peut leur donner des commissions à faire à des cinq ou six cents

milles à travers les forêt ; on est sûr qu'ils arriveront toujours.

J'espère que demain nous pourrons coucher sous notre tente en pleine forêt.

Elle n'est guère bonne, notre tente; elle est en calicot, et c'est un triste abri, par le temps atroce qu'il continue à faire.

Notre coucher se compose d'un lit de sangle sans matelas et d'une couverture.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, je n'ai fait que grelotter.

Au jour, j'ai abattu un gros arbre, car dans les bois chacun abat ses arbres; c'est le premier de ma vie que j'abats et c'est éreintant.

Le capitaine Black nous a volés d'une manière indigne.

Il nous a vendu ce que nous avions le droit de prendre pour rien.

Mon cheval, que j'avais attaché près de ma tente, vient de casser sa corde à neuf heures du soir et s'est sauvé dans la forêt.

Pourvu qu'on ne me le vole pas.

Un mineur veut-il changer de place et aller à vingt ou trente milles plus loin, il prend le premier cheval qu'il rencontre et le lâche dans la forêt quand il est arrivé.

Il faut être bien désespéré pour entreprendre la vie que je mène.

Ah! Céleste, où m'as-tu conduit? et pourtant je n'ai toujours qu'une pensée, c'est toi!

Je ne supporte cette vie qu'avec l'espoir de te revoir un jour et de conquérir par mon travail de quoi me mettre à même de te faire encore sourire pour un caprice satisfait, pour une joie d'une minute.

Profite de ce temps qui passe si vite.

Si pour quelques joies bien courtes, tu as sacrifié toute ma vie, cette vie aura été employée à acheter pour plus tard les jouissances et le bien-être que je serai si heureux de te donner.

Bonsoir.

J'embrasse ton portrait.

Je viens de terminer ma première journée de travail et je n'en puis plus.

Je vais me coucher et tâcher de dormir; c'est difficile avec le froid qu'il fait pendant les nuits.

Depuis que nous sommes ainsi en plein air, je n'ai que du pain et du thé à manger.

J'ai lavé aujourd'hui une vingtaine de seaux de terre et n'ai pas ramassé pour vingt sous d'or.

L'or n'est pas où nous le cherchons, il est dans

le lit du Turon; mais il sera impossible d'y travailler avant un mois à cause des eaux.

Je vais faire un puits dans la montagne et le continuer jusqu'au roc.

Pourvu que les forces ne me manquent pas, les reins me font déjà bien mal.

Je le répète, c'est payer bien cher une chance fort incertaine que d'entreprendre ce métier dont on n'a aucune espèce d'idée avant de le voir.

Il n'y a que les mineurs habitués depuis l'enfance qui peuvent le supporter.

J'ai retrouvé mon cheval ce matin à deux milles dans la forêt; j'ai pris le parti de le lâcher à la grâce de Dieu.

Quand j'aurai le temps, j'irai voir de quel côté il est et le ramènerai à la tente.

Nous commençons à être dévorés par les mouches.

Dans ce pays-ci, c'est un vrai fléau.

On est obligé d'avoir des voiles ou des lunettes pour travailler, sans cela elles s'attachent aux paupières et pourraient à la longue déterminer la perte de la vue même.

Je ne sais si je pourrai continuer longtemps ce travail; j'ai les bras rompus. Nous n'avons pour ainsi dire rien fait aujourd'hui.

J'ai porté toute la journée des seaux de terre à la rivière et les ai lavés ; il n'y avait presque pas d'or.

M. Malfil... ne fait rien et me laisse tout le dur du travail; j'espère qu'il va se dégoûter de cette vie, car si avec de la patience j'arrive à faire quelque chose, je serai la dupe de mon association.

Nous sommes à nos derniers vingt schellings et pas de lettre de France.

En cela, comme en toutes choses, il faut avoir un peu d'argent afin de pouvoir attendre une veine.

M. Malfil... veut partir; je ne crois pas pouvoir y tenir longtemps.

Il faut percer des trous de vingt-cinq à trente pieds au moins. Je ne le puis tout seul.

Oh! Céleste! Céleste!

Je suis tellement courbaturé que je ne puis fermer les yeux.

Les nuits sont pourtant moins froides.

J'ai essayé un trou dans un crick ; je suis arrivé au rocher sans rien trouver.

Depuis deux jours je n'ai plus de souliers et suis obligé de travailler pieds nus.

Céleste, toujours Céleste!

Ce nom et ce souvenir ne me quittent pas.

A-t-elle eu une seule pensée pour moi depuis mon départ?

Que puis-je attendre d'elle?

A-t-elle eu un seul mouvement pour moi depuis cinq ans?

Je n'étais que sa dupe et sa victime, et aujourd'hui plus que jamais je continue à être sa victime.

Je te pardonne quand même.

Personne ne travaille aujourd'hui; je vais donc passer ma journée à écrire et à laver mes deux chemises.

La fatigue commence à me rendre malade.

Je sens que les forces vont me manquer.

La solitude et l'isolement m'effrayent.

Je suis bien loin et bien abandonné.

Le découragement arrive chaque jour et pourtant je n'ai pas une parole ou une pensée de haine pour toi, Céleste, qui m'a amené de gaieté de cœur où j'en suis aujourd'hui.

Pas une lettre de France! tout le monde m'abandonne.

Nous sommes sans argent, je ne puis travailler à cause de l'eau.

M. Malfil... veut partir à toute force.

Je vends mon cheval à Sofala dix livres sterling et lui en donne sept pour qu'il parte demain.

M. Malfil part à neuf heures du matin par le mail.

Dès qu'il est parti, je vends ma selle et ma bride quatre livres quinze schellings, et je rentre à ma tente tout seul cette fois, sans même avoir un Français à qui causer.

J'arrange tous mes outils et affaires et vais laver dans le milieu de la rivière quelques seaux de terre pris dans le lit même.

Cela rend quelques grains d'or, mais très-peu.

Je me couche très-fatigué, espérant dormir; mais l'orage arrive avec un torrent de pluie qui perce la tente de tous côtés.

Vilaine nuit pour la première que je passe tout seul.

Après une nuit épouvantable, trempé et mouillé jusqu'aux os, je me lève dans la plus sombre disposition d'esprit.

La matinée toujours mauvaise, impossible de travailler.

A midi, le temps s'élève un peu; je m'établis sur un seau et j'écris une longue lettre à Céleste, avec le résumé de ce journal.

Je lui envoie le peu d'or que j'ai ramassé ainsi qu'une bruyère cueillie pour elle dans la forêt pendant le voyage de Sidney à Bathurst.

Son souvenir et sa figure ne me quittent même pas pendant mon sommeil.

Mon Dieu, ayez pitié de moi ! donnez-moi l'oubli ou le courage du suicide. Mais non ! je suis lâche parce que j'espère la revoir.

Ah ! Céleste, que Dieu vous pardonne, mais je vous plains.

ROBERT.

Après la lecture du récit de ses souffrances, je m'enfermai chez moi, ne voulant voir personne.

Ma douleur était si grande, mes larmes si amères, qu'on ne les aurait pas comprises.

Pauvre Robert, lui, habitué à la fortune ; lui, d'un caractère à qui tout devait céder ; impétueux, fier, il était réduit à cette position voisine de la mendicité.

Je le trouvais grand dans sa misère et je l'admirais en rougissant de moi-même.

Une idée traversa ma pensée comme un éclair traverse le ciel ; c'est qu'à mon tour, je pourrais lui rendre un peu du bien qu'il avait voulu me faire lorsqu'il était riche.

Cette grande infortune me faisait tout oublier.

Je me maudissais, j'aurais voulu lui ouvrir mon cœur, je me sentais redevenir bonne en pensant à lui ; j'étais fière de son amour.

J'oubliais tout le mal pour ne me souvenir que du bien qu'il m'avait fait, et après l'avoir exilé de mon cœur et ne lui avoir écrit que pour le consoler, je lui rendis la place qu'il avait perdue.

## LVI

### LES PRESSENTIMENTS.

« Mon pauvre Robert, je reçois de toi une lettre si triste, je me sens en ce moment si désespérée, si coupable, qu'il me paraît impossible de trouver des paroles pour t'exprimer mes regrets, ma souffrance, mon repentir.

» Mes larmes sont bien amères, mais que peuvent des larmes, que peuvent des sanglots pour celui qui est la cause de ses propres douleurs?

» Tu me dis ne pas avoir reçu de lettres de moi,

on les aura prises, interceptées comme étant indignes de toi.

» C'est la sixième lettre bien longue que je t'écris; l'idée que tu me crois oublieuse me désespère, un souvenir t'aurait fait tant de bien!

» L'épreuve est au-dessus de mes forces, vois-tu, et je deviendrai folle si tout m'accable ainsi sans relâche.

» Tu m'accuses sans cesse d'ingratitude, moi qui ne vis que pour toi et par ton souvenir! moi qui n'ai pas une pensée qui ne me ramène à toi!

» Ah! si tu me crois aussi indigne, tu dois être bien malheureux.

» Mais non, ton cœur doit démentir ces parole dictées par une imagination ardente et souvent injuste.

» Puisque tu m'as aimée et dis m'aimer encore, je veux espérer, j'ai besoin de cela pour ranimer mon courage abattu par la maladie, le dégoût, les fatigues et l'ennui.

» Quand je reçois de tes nouvelles, je pleure toujours, mais ces larmes sont douces, car ton souvenir les console.

» Si loin que tu sois, mon âme est à toi; ma pensée, mon amour t'enveloppent.

» Tu dis que j'ai fait ton malheur.

» Eh bien ! je l'aurai fait sans faire mon bonheur.

» J'ai bien souffert, va, mais je ne suis pas à ta hauteur et je ne veux plus chercher de repos ni de consolations ; je vivrai dans mes larmes pour me punir de t'avoir méconnu, et je finirai par la retraite ou le suicide.

» Garde-toi, Robert, soigne-toi, car s'il t'arrivait malheur, je mourrais ; du reste, ma vie est finie, elle me quittera comme tout ce qui m'a entourée.

» Je sens que mon âme sera errante jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé la tienne.

» Ta famille t'abandonne, dis-tu, je ne puis le croire ; mais si cela est, tant mieux, je te défendrai sans elle, et tu seras bien à moi.

» Je te l'ai dit, je crois en toi et j'espère en Dieu ; lui seul a pu te donner la force de supporter cette misère.

» Je vais le prier avec ferveur pour qu'il te conserve.

» Je t'envoie une bruyère de France.

» Je *t'aime* avec le plus pur de mon cœur, garde-toi pour moi encore une larme, un baiser.

» Du courage... espère.

» Céleste. »

Je me laissai aller au chagrin ; ma conscience ne trouvait plus d'excuses.

Deux choses arrivaient à mon cœur : le souvenir de Robert et celui de ma petite fille, sa tendresse, ses jeux, son bavardage, me faisaient oublier ; et je me surprenais jouant avec elle comme si j'avais son âge.

Ma position ne me permettait pas de rester seule avec mes peines ; dans cette vie dont j'espérais la fin, les larmes et les bonnes pensées n'ont pas cours ; on n'achète que baisers ou éclats de rire.

On me donna une pièce à jouer, intitulée : *la Fille de madame Grégoire*.

Cela m'occupa ; les nuits étaient si longues pour moi que je les passais à travailler.

Mon ignorance me pesait plus que jamais, mais mes efforts étaient inutiles.

Les études ne pouvaient s'accorder avec ma vie agitée.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que j'avais reçu la lettre de Robert. Mon inquiétude devenait une fièvre ardente.

Je faisais mille conjectures ; — peut-être m'avait-il oubliée !

Si ce genre de vie l'avait tué !

Cette pensée s'enfonçait dans mon cœur comme une pointe d'acier.

— Mon Dieu! me disais-je, c'est impossible! ce serait trop affreux!... Oh! je suis insensée!.. Une lettre peut se perdre,—ce n'est qu'un retard.

Les pensées, les souvenirs, si pénibles qu'ils soient, aident toujours un peu à la vie réelle.

Chaque jour je faisais de nouvelles connaissances.

Un soir, au foyer des artistes, aux Variétés, je vis un petit monsieur dans un si drôle de paletot-sac, que je ne pus m'empêcher de rire, ce qui était fort inconvenant, car je voyais ce monsieur pour la première fois.

Il était très-petit, assez gros d'embonpoint, et ses jambes me parurent trop petites pour supporter son buste.

Sa tête était forte, son front large, sa physionomie intelligente, son œil vif et spirituel.

Il causait et riait avec toutes les personnes qui l'entouraient et semblait connaître et être connu de tout le monde.

C'était à moi à entrer en scène; je sortis du foyer.

Quand je revins il contait une histoire.

On l'entourait, je fis comme les autres, et je

n'en fus pas fâchée, car c'était un conteur très-amusant.

Je demandai à une de mes camarades comment on l'appelait ; elle me regarda d'un air étonné, et me dit :

— Comment, vous ne le connaissez pas ? c'est Couture, le peintre, celui qui a fait l'*Orgie romaine*.

— Je connais le tableau, je connais le nom de l'auteur, mais il me semble ne l'avoir jamais vu en personne.

— C'est un homme de beaucoup de talent, mais d'un caractère très-original. Tenez, il raconte une autre histoire, écoutez.

Je m'approchai plus près pour entendre.

— Figurez-vous, disait-il, qu'il y a quelque temps, j'étais sur la porte cochère de mon atelier, en train de fumer ma cigarette, dans une tenue assez débraillée, quand une voiture s'arrête à vingt pas. Une très-jolie dame en descend avec des paquets, des cartons, et regardant de mon côté.

— Hé ! l'ami !

Comme je ne bougeais pas, elle recommença son hé, et me fit signe de la main d'avancer.

Si elle eût été laide, je ne me serais pas dé-

rangé; mais elle était très-bien, et je lui demandai ce que je pouvais faire pour lui être agréable.

— Tenez, me dit-elle, en me montrant ses paquets, montez tout cela chez moi au cinquième, à gauche.

Je la regardai, un peu étonné; mais je pris les colis, et je la suivis.

Arrivé en haut, je n'en pouvais plus; elle me fit mettre les paquets chez elle, fouilla dans sa bourse et me donna dix sous.

Je les pris et sortis tenant mon sérieux, bien que j'eusse une envie de rire qui m'étouffait.

Elle m'avait pris pour un commissionnaire.

Ça ne me fâcha point du tout, parce que j'en avais bien l'air.

Le lendemain, je lui envoyai ma carte et ses cinquante centimes, en lui disant que j'avais été trop heureux de lui être utile, et que si elle aimait la peinture, elle pouvait s'acquitter envers moi en venant visiter mon atelier.

Elle adorait les arts, et l'artiste en profita.

Puis, se retournant de mon côté, et m'adressant la parole pour la première fois, il me dit :

— Si vous avez des courses à faire, je suis à votre disposition.

Je me mis à rire et lui répondis :

— Au même prix, n'est-ce pas?

— Oh! comme vous voudrez, je n'ai pas de tarif, moi. Je suis bon garçon, je prends ce qu'on me donne.

— Eh bien! je vous offre une tasse de thé, demain, chez moi, avec quelques amis.

— Il me promit de venir, et me tint parole.

Il est d'une gaieté qui ne tarit jamais.

On le dit très-avare de sa peinture; je trouve qu'il a raison, elle est assez belle pour ça.

Il est très-amusant; quand quelqu'un de laid veut lui faire faire son portrait, il répond :

— Revenez dans un an, je suis trop pressé.

La figure est un livre où il prétend lire, sans jamais se tromper, le caractère des gens.

Il sacrifie les traits à la pensée; ce qu'il refuse aux uns pour de l'argent, il le donne aux autres, pourvu que la physionomie lui convienne.

La mienne lui plut sans doute, car il me proposa de faire un dessin d'après moi, semblable à celui qu'il avait fait de M^me^ Georges Sand et de Béranger.

Vous pensez bien que j'acceptai avec reconnaissance.

Ce dessin est probablement la seule chose qui restera de moi, parce qu'il est signé du nom d'un grand artiste!

Il mit à peine trois heures à le faire.

Peu de jours après, je gagnai un procès qui, sans être d'une grande importance, devait avoir de l'influence sur le gain des autres.

Pour que personne n'ignorât ce triomphe sur mes adversaires, je donnai une soirée, et puis je n'étais pas fâchée de montrer le dessin fait par l'auteur des *Enrôlés volontaires*.

Mon portrait eut un grand succès, et son auteur reçut force compliments.

Parmi les souvenirs que j'ai gardés des quelques personnes réunies chez moi ce soir-là, vient naturellement se placer en première ligne Alexandre Dumas fils.

Ce n'était point encore le Molière de notre époque, mais il était le fils de son père, et son nom faisait retourner toutes les têtes.

Il était d'un caractère froid, son esprit était sceptique, profond, quelquefois méchant ; mais s'il vous disait une chose gracieuse, s'il vous adressait un compliment, on pouvait y croire, car il n'était pas banal et ne jettait pas ses éloges aux vents.

Il avait assisté à la première représentation de la Revue de 1852, et avait dit à plusieurs personnes en parlant de moi :

— Elle a chanté, joué, dit à merveille; si elle veut travailler, elle aura un véritable talent. Peut-être lui ferai-je un rôle.

A cette époque critique de ma vie, cet encouragement était pour moi d'une grande importance.

Je savais qu'il s'adressait de l'auteur à l'artiste, ma qualité de femme n'y entrait pour rien.

Si M. Dumas rendait justice à ma manière d'être, il avait, en mainte occasion, montré de l'éloignement pour ma personne ; mon nom de guerre lui avait déplu lorsque j'étais à l'Hippodrome.

C'était donc un admirateur dont je pouvais m'enorgueillir à juste titre; et puis, je l'ai déjà dit, j'étais fatiguée de toutes ces conquêtes faciles et ennuyeuses qui se groupaient chaque jour autour de moi.

Le talent, l'esprit me paraissaient, pour un homme, la plus enviable de toutes les richesses.

J'aurais voulu vivre au milieu de tous ces esprits supérieurs, mais je n'avais aucun droit à cette insigne faveur; c'est à vol d'oiseau que j'avais eu l'occasion d'apprécier Dumas père, Méry, Augier, Murger, Théophile Gautier, Camille Doucet, M. de Girardin et Nestor Roqueplan.

Il en est des grands hommes comme des femmes vraiment honnêtes; ils sont accessibles aux

petits parce qu'ils sont simples de manière, bons et indulgents.

Un nom devrait figurer en tête de tous ces noms; je ne veux pas le nommer, mais il est inscrit dans mon cœur et ne s'effacera jamais.

Homme au-dessus des autres par la naissance et surtout par le mérite, il a été mon bon génie, mon appui en mainte circonstance, et n'a pas dédaigné de m'aider de ses conseils.

Cœur droit, loyal, indépendant et dégagé de vains préjugés, il m'avait découverte avant que je me connusse moi-même.

On dit que chacun a son étoile au ciel; moi, je puis affirmer que j'avais la mienne sur la terre.

Robert ne m'avait pas écrit depuis quatre mois! il devait lui être arrivé quelque malheur.

Bien que je fusse rentrée dans cette vie agitée, que je fusse occupée à mon théâtre, que l'aisance et le luxe fussent revenus autour de moi peut-être avec plus d'abondance que jamais, le souvenir de Robert ne me quittait pas.

C'était une vraie torture pour mon cœur.

Ma petite Caroline était ma seule consolation réelle.

C'était un ange de douceur et de bonté; sa mère ne l'aurait jamais aimée plus que moi.

J'étais sortie avec elle pour faire des emplettes rue de la Chaussée-d'Antin.

Je fus séduite par de ravissants petits bonnets que je vis en étalage, et j'entrai pour en acheter un à Caroline.

Je venais de la prendre dans mes bras pour qu'on pût les lui essayer.

En voyant en face la marchande, je poussai un ah!... si étonné, que je faillis laisser tomber l'enfant, ce qui serait arrivé si elle n'avait eu ses petits bras passés autour de mon cou.

Je venais de reconnaître, dans la belle personne qui me faisait voir de la lingerie, ma petite mendiante du dépôt, ma compagne de la correction.

Elle n'était pas changée.

C'était bien sa jolie figure, ses cheveux noirs et brillants.

Je l'examinais avec un plaisir inouï.

J'attendais qu'elle me reconnût; mais elle me regarda à peine ; mon examen semblait la gêner.

J'aurais voulu l'embrasser.

Je lui pris la main ; je la serrai ; elle me regarda d'un air stupéfait.

J'allais lui dire :

— Mais tu ne me reconnais donc pas?

Je m'arrêtai court; une voix intérieure me disait :

— Pourquoi rappeler à cette pauvre fille une rencontre aussi triste pour elle que pour toi?

Elle a peut-être le bonheur de l'avoir oubliée. Tant mieux!

Elle ne peut me reconnaître, j'ai eu la petite vérole depuis que nous ne nous sommes vues.

Elle, elle est toujours aussi jolie.

Comme elle paraît heureuse avec sa robe de mérinos!

Pendant que je faisais ces réflexions, Caroline, montée sans façon sur le comptoir, se promenait au milieu des chiffons empilés; elle jouait avec Louise et voulait à toute force lui essayer un bonnet. Louise lui rendait ses caresses.

J'achetai tout ce qu'elle me fit voir; elle eut bien tort de ne pas me proposer tout le contenu de sa boutique, je l'aurais payé sans marchander.

Une fois sortie, j'eus envie de pleurer.

Pauvre petite Louise! je me la rappelais m'offrant la moitié de son pain.

Pour la première fois depuis cette affreuse époque de ma vie, je m'en souvenais avec plaisir.

Son souvenir me faisait l'effet d'un parfum qui se sauve de la fange où l'on va l'engloutir.

Je rentrai chez moi, me promettant bien d'y retourner. Une voiture était à ma porte, Victorine m'attendait depuis une heure.

— Enfin ! me dit-elle, ce n'est pas malheureux ; je croyais que vous ne reviendriez jamais. On ne vous voit plus.

Vous êtes fière avec vos amies depuis votre succès de la Revue.

Je vous fais mon compliment.

Vous savez, je suis franche, je vous avais trouvée mauvaise, je vous l'avais dit.

Vous avez travaillé, je viens vous dire : C'est mieux.

Qu'est-ce que c'est que ça? fit-elle en montrant ma fille adoptive.

Oh ! ma chère, je retire mon compliment.

Comment, vous, une femme d'imagination, vous imitez vos camarades ?

Vous avez tort ; si petit qu'on soit, il faut être soi.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Comment ! vous êtes avec elle au théâtre et vous ne connaissez pas l'histoire du petit? mais on en parle ici, à Madrid, partout où les femmes ont une langue.

Votre camarade ne fait rien pour la gloire, tout pour la réclame : elle lit dans un journal qu'une femme vient de mourir et laisse un petit garçon orphelin.

Elle ne va pas chez le magistrat en personne lui

offrir de servir de mère à l'enfant, elle écrit à un journal qui publie sa lettre; on lui accorde le petit garçon; il faut qu'elle le fasse voir à tout le monde.

Sa mère est morte depuis quinze jours; au lieu de lui acheter un habit de deuil, elle le déguise en Ecossais.

Elle lui apprend une scène de tragédie.

Quand il y a du monde, elle lui dit : Comment a-t-on tué ta mère?

L'enfant fait le simulacre de donner des coups de poignard et dit d'un air sauvage :

— Comme ça, en se frappant la poitrine.

Mais aujourd'hui, la farce est jouée, le petit a fait son effet, on ne le voit plus, il est relégué on sait où.

Pauvre enfant! on aurait mieux fait de le laisser où il était.

— Je ne comprends pas ce que vous me dites ou ce que vous voulez me dire, ma chère Victorine.

Ce que je sais, c'est que votre nature a beaucoup de celle du reptile, toutes vos paroles sentent le venin.

Vos conseils m'ont poussée dans une voie où je ne me serais peut-être pas fourvoyée, si, au lieu

de vous connaître, j'avais connu une femme au cœur moins corrompu, à l'âme moins sèche.

Le scepticisme, la philosophie *seyent* mal aux femmes.

Pendant un temps, elles peuvent se servir de ces armes-là avec succès, mais un jour vient où elles se blessent elles-mêmes.

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de croire à quelque chose.

L'isolement de l'âme est le pire de tous les isolements.

La créature a besoin de croire ou d'aimer.

Quand à moi, je ne me consolerai jamais du départ de mon pauvre Robert.

J'ai besoin d'amies qui adoucissent les violences de mon caractère, qui polissent mon esprit, et et vous n'êtes point faite pour cela, au contraire.

— C'est-à-dire que vous ne voulez plus me voir, dit-elle en se levant.

— Le moins possible ; vous me rappelez des souvenirs pénibles.

— Vous me regretterez, me dit-elle en s'éloignant ; mon caractère, c'est le vôtre. J'ai sur la tête dix années de désillusions que vous n'avez pas encore, patience ! cela viendra et vous vous rappellerez d'aujourd'hui.

Elle partit sans que j'y prisse garde.

J'étais préoccupée, inquiète ; ce silence de Robert me paraissait surnaturel.

La présence de cette femme venait de raviver mes souvenirs, je rêvais tout éveillée.

J'avais de si étranges préoccupations que je me croyais un peu folle.

Tantôt je voyais Robert sur un vaisseau démâté en pleine mer ; son regard était tourné vers moi, il était plein d'amour et de pardon.

Tantôt je le voyais à mes côtés, son regard ardent semblait vouloir m'anéantir.

J'avais peur ; toutes ces hallucinations produites par l'agitation et l'inquiétude de mes pensées ne me quittaient pas depuis quelques jours.

On sonna très-fort à ma porte, et je courus ouvrir, croyant que c'était lui.

Un de mes amis venait m'inviter à dîner avec Maria.

— Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à moi ; mais je ne sais pas ce que j'ai ; je suis dans une disposition d'esprit extraordinaire.

Si j'étais petite maîtresse, je dirais que j'ai des vapeurs, car il me passe devant les yeux comme un nuage derrière lequel je voudrais regarder.

Non, je ne sortirai pas aujourd'hui.

Venez dîner ici, demain, si vous voulez, j'ai quelques personnes.

Il accepta et je restai seule.

Je me couchai de bonne heure ; impossible de dormir.

Je voyais le grand portrait de Robert se balancer, quitter le mur et venir à moi.

Je rallumais ma bougie ; il était à sa place.

Je me rendormais, j'entendais sa voix, je me levais, en lui disant : Que me veux-tu ?

J'écoutais et je n'entendais rien.

Evidemment, j'avais le cauchemar, mais il était obstiné.

A six heures, mes invités arrivèrent ; comme je regardais toujours la porte, on me demanda si j'attendais encore quelqu'un ?

— Non, mais je suis stupide depuis hier. Je suis distraite au point de ne pas savoir ce que je fais.

Mes invités étaient gais, je faisais de mon mieux pour être aimable, mais mon rire était nerveux.

Je ne savais pourquoi j'aurais voulu qu'ils fussent à cent lieues de chez moi.

Il était à peu près neuf heures, quand ma domestique entra.

Elle avait l'air bouleversé.

Mon concierge la suivait et avait l'air encore plus effaré qu'elle.

— Madame !... ah ! si vous saviez...

— Quoi donc? lui dis-je brusquement.

— Ah ! madame, c'est... M. le comte ne vous a pas écrit ?

— Eh bien ? dis-je en me levant malgré moi.

— Eh ! bien, madame, il est à Paris.

— Robert ! criai-je en quittant brusquement ma place, qui vous a dit cela?

— Madame, il a parlé au concierge. Comme il lui a dit que vous aviez du monde, il n'a pas voulu monter ; il est dans le passage du Havre.

Ma langue semblait paralysée.

Il me prit un tremblement nerveux qui faisait claquer mes dents.

Je regardais tout le monde sans rien voir, mon cœur battait à se rompre.

Je voulais courir et je ne pouvais faire un pas ; je fus obligée de m'asseoir quelques secondes pendant lesquelles on me crut folle.

J'aurais voulu cacher, anéantir tous ceux qui m'entouraient.

J'aurais voulu que cette maudite table fût engloutie.

Quoi ! il y avait festin chez moi, le champagne pétillait dans les verres, les lumières se reflétaient

dans les plats d'argent que Robert m'avait donnés, et lui, il était à ma porte comme un pauvre abandonné. Je trouvais ma situation odieuse.

— Faites-le monter, me dit une de mes amies.

Ces paroles me rappelèrent à la raison.

— Non, non, m'écriai-je en me sauvant, je vous en supplie, partez de suite.

Ma femme de chambre me courait après avec un manteau et un chapeau.

Je vis Robert.

C'était bien lui; mais dans quel état, grand Dieu!

Il avait laissé pousser toute sa barbe; sa figure était maigre et brunie, ses yeux étaient ternes, son front pâle; la souffrance était écrite sur tous ses traits.

Ses vêtements se ressentaient du désordre d'un long voyage; il n'avait pourtant rien perdu de sa distinction.

Lorsqu'il m'aperçut, il vacilla comme un homme qui reçoit une blessure, mais il se remit vite et releva la tête pour me regarder en face.

Je voulais l'embrasser, il m'arrêta d'un regard.

Je n'osais ni avancer ni parler.

Ce fut lui qui rompit ce terrible silence :

— Il n'y a que les morts qui ne reviennent ja-

mais ! Vous étiez en fête, n'est-ce pas? je vous ai dérangée.

— Vous ne le croyez pas, Robert, j'avais invité de mes amies à dîner.

— Je n'ai pas le droit de vous demander qui était chez vous.

J'aurais dû attendre à demain, vous écrire.

Mais vous savez combien mon cœur est lâche, j'arrive à l'instant et il m'a amené malgré moi.

Il serait mal à vous de me reprocher ma faiblesse, elles sont toutes dans la nature.

Celui qui ne sait pas dompter la *sienne* lorsqu'elle le torture est plus à plaindre qu'à blâmer.

Je ne crains ni le danger ni la mort.

J'ai de l'énergie, du courage, rien ne m'effraye, excepté l'idée de ne plus vous revoir.

Oh! vous devez me mépriser, vous qui avez une volonté de fer.

Ma faiblesse fait votre force.

Céleste! épargnez-moi.

Voulez-vous venir à mon hôtel? nous avons à causer de vos affaires.

Je le suivis sans oser lui répondre un mot, mais il voyait bien que mon âme était à ses pieds.

Arrivés à son hôtel, il me dit :

— Tenez! voilà ce que je vous ai rapporté.

— Et il découvrit des cages pleines de ravissants petits oiseaux de toutes couleurs.

— Voilà, dit-il, quatre mois que je les soigne afin de vous les offrir. J'avais froid la nuit pour les garantir du vent avec ma couverture.

Je me mis à pleurer, car il ne m'avait pas embrassée.

Il me prit la main et me dit en la serrant doucement : — Mon amour serait indigne s'il était matériel.

Je suis l'amant de ton esprit.

Je vous l'ai déjà dit, Céleste, ce que j'aime en vous, ce n'est pas Mogador; c'est une autre femme qui se débat dans votre enveloppe.

J'ai voulu lutter, me défendre, je suis brisé.

Il faut avoir pitié des vaincus.

Je lui embrassai les mains, elles portaient les traces de larges cicatrices à peine fermées.

Il reprit en m'enveloppant de son regard profond :

— Si tu savais comme je t'aime, Céleste ! Depuis que je me sais abandonné des miens, je ne lutte plus avec le penchant qui m'entraîne.

— Et moi qui étais si inquiète de ne plus recevoir des lettres de toi, je croyais que tu m'avais oubliée.

— T'oublier ! je ne le puis plus.

Il releva sa manche et me montra mon nom et la date de son départ tatoués en encre bleue sur son bras droit.

— Après t'avoir écrit ma dernière lettre, espèce de journal que tu n'auras pas lu, je restai encore trois mois aux mines.

Le courage ne m'a pas fait défaut un seul instant, mais avec le courage, il faut la santé qui donne la force, et je suis tombé dangereusement malade.

On ne peut travailler seul aux mines ; comme les autres, je m'étais associé avec un mineur nommé Faubare.

C'était un Français, un ancien matelot qui, je crois, avait déserté son bord.

Malgré sa rudesse et sa force, il pouvait à peine lutter avec moi, tant je travaillais avec ardeur.

Le pauvre garçon m'avait entendu appeler *monsieur le comte* par ce chevalier d'industrie qui m'avait vendu mon claim, et il me disait :

— Dis donc, Lecomte, passe-moi ma pioche, mon seau. Va couper du bois dans la forêt, fais le thé.

Comme ma plus grande souffrance était de manquer de linge propre, j'allais en laver au bord de la rivière.

Il me demandait si j'avais été blanchisseur à Paris.

Les eaux n'étaient pas encore retirées, les trous étaient submergés, et l'on était souvent obligé de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Cette eau est une espèce de vase acide qui vous brûle la peau ; vois mes mains, j'ai eu des plaies jusqu'aux coudes, mes jambes ont été littéralement dépouillées ; tout cela n'eût rien été si nous avions trouvé de quoi vivre, mais tous nos efforts étaient vains.

Lorsque Faubare me vit ainsi, il refusa de me laisser continuer.

Je n'avais jamais été à même d'apprécier d'aussi près un cœur d'ouvrier, et je dois dire que celui-là était plein de noblesse et de générosité, car il travaillait pour moi, m'apportant chaque jour, sous ma tente, tout ce que j'avais besoin et me rendant le compte fidèle de ce qu'il gagnait pour l'association.

J'avais beau lui dire qu'elle n'existait plus, puisque je ne pouvais rien faire, que je me regardais comme son débiteur, il ne voulait rien entendre.

Il faisait sa cuisine en chantant et me donnait toujours le meilleur morceau.

J'attendais avec une anxiété cruelle des lettres,

des nouvelles de France ; je n'avais rien demandé, mais il me semblait impossible qu'on m'eût ainsi abandonné.

J'écrivis à Sidney, espérant que le consul avait quelque chose pour moi, il m'envoya une lettre de toi.

Je serais mort là sans autre ressource que la charité de ce brave garçon, si le jeune homme que j'avais rencontré à Londres et qui était commis voyageur pour une grande maison de Paris, n'était venu à mon secours.

En voyant l'état où j'étais, il me dit :

— Vous ne pouvez rester ici, il est impossible que vous n'ayez pas quelques ressources en Europe, je vais vous prêter de quoi faire votre voyage, retournez en France, et revenez avec des marchandises.

— Mais, dis-je à Robert, il y a quelques jours on faisait courir le bruit ici qu'un de vos proches parents vous avait envoyé quelque mille francs.

— C'est faux, me dit-il avec un sourire plein d'amertume.

J'ai, en effet, trouvé une lettre à mon adresse en arrivant à Londres, mais on ne m'y donnait qu'un conseil.

Je refusai d'abord de partir, mais on n'eut pas

grand'peine à me convaincre que ce voyage était indispensable à mes intérêts, pour ma vie peut-être.

En partant, je donnai à Faubare tout ce que je possédais; ma tente, mes outils, mon pistolet et la propriété des claims, que j'avais achetés.

Tout cela était une petite fortune pour lui.

Rien ne peut égaler son étonnement lorsque je lui signai l'acte de donation qui devait le mettre en règle en cas de réclamation.

— Comte de...! disait-il en tournant tout autour de moi. Comment, tu es... mais je croyais que tu t'appelais Lecomte.

Ah! si j'avais su, par exemple! Mais moi, j'ai été élevé dans l'un des domaines de votre grand-père, et je vous ai laissé travailler comme le chien de notre berger.

Tenez, je ne suis qu'une brute, et si vous êtes tombé malade, c'est de ma faute.

Quand j'ai vu vos mains saigner sur l'ouvrage, j'aurais dû m'apercevoir qu'elles n'étaient pas faites pour manier la pioche.

J'ai embrassé Faubare en pleurant, puis je suis retourné à Sidney avec cet autre ami qui était venu me chercher, inspiré par son bon cœur.

Quand le bâtiment eut levé l'ancre, je regrettai d'être parti.

La nuit, quand je regardais et que je voyais des étoiles filer, je croyais voir pleurer le ciel sur ma folie !

J'aurais dû rester, mourir là-bas, mais je pensais à vous ; vous vous disiez poursuivie et j'espérais arriver à temps pour vous être utile.

Personne n'a le droit de reprendre ce que je vous ai donné quand j'étais riche.

Je mis Robert à peu près au courant de tout ce qui s'était passé pendant son absence.

La rougeur lui monta au front quand il sut ce dont on l'avait accusé.

J'eus beaucoup de peine à calmer son agitation, il refusa de venir demeurer chez moi, dans cet appartement qui lui avait en partie appartenu.

Je compris le sentiment qui le faisait agir ; il était trop pauvre pour payer son loyer, et moi, j'avais trop de cœur pour l'éclabousser dans les rues avec les voitures qu'il m'avait données.

Sans le prévenir, j'envoyai tout à l'hôtel des ventes.

Une personne qui avait envie de mon appartement fut agréée par le propriétaire, et me dégagea de mon bail.

Je louai, pour mille francs par an, un appartement au rez-de-chaussée, rue de Navarin.

J'avais un petit jardin pour ma filleule, et ce quartier était assez éloigné du centre élégant pour dépayser Robert de certains voisinages qui auraient pu lui donner des regrets ou le faire souffrir de la vie plus que modeste à laquelle il était condamné désormais.

Je vendis la plus grande partie de ce qui me restait en cachemires et bijoux, afin de vivre auprès de lui sans être à sa charge le temps qu'il resterait en France.

Je payai tout ce que je devais ainsi que quelques dettes qu'il avait faites pour moi, mais pour lesquelles cependant lui seul était engagé.

Robert n'avait pas vu assez clair dans ses affaires d'intérêt pour s'apercevoir de tous ces détails pécuniaires.

D'ailleurs, quoi que je fisse, il ne voulut pas demeurer chez moi.

Il loua une petite chambre dans un hôtel, rue Laffitte, mais il passait toutes ses journées auprès de moi.

Le théâtre lui portait ombrage; je l'aimais beaucoup à cette époque, je venais d'obtenir un grand succès; je touchais à un second, mais je l'abandonnai avec bonheur, puisque cela me mettait à

même de sacrifier quelque chose à celui qui m'avait tout sacrifié. Amis, amies, jouissances du luxe, d'amour-propre, j'abandonnai tout, j'aurais voulu lui donner ma vie.

Ma nature, mon caractère se révélaient enfin à mes propres yeux.

J'avais été toute ma vie humiliée de recevoir, je me sentais fière de donner.

J'employais mille finesses pour faire accepter ces riens qui sont tout un poëme.

J'avais racheté tout ce que les créanciers de Robert avaient fait vendre : des tableaux, des effets, des armes.

Chaque chose pour lui était un souvenir, une relique.

Il me témoigna plus de gratitude pour ces riens que si je lui eusse rendu un million.

Tout entière au bonheur de faire ce que je faisais, j'oubliais qu'un grand malheur pesait encore sur ma tête.

Le procès en appel à la cour impériale de Bourges allait être jugé.

Je ne pouvais encore disposer de ma maison du Poinçonnet, joli petit cottage que les habitants du pays ont baptisé du nom pompeux de château, nom sur lequel mes adversaires s'appuyèrent pour faire beaucoup de bruit.

Avec peu, en effet, il eût pu paraître naturel que j'eusse une maison de campagne, mais un château ! cela était révoltant, il fallait me déposséder.

Les hommes d'affaires, les magistrats de Châteauroux surent à quoi s'en tenir relativement à cette gasconnade, et ne se laissèrent pas influencer par des phrases.

Mais à Bourges, comment les choses allaient-elles se passer au dernier moment ?

La crainte me rendait profondément triste.

Le grand jour arriva enfin ; il fallut rassembler tout son courage et partir.

Je fis un résumé de ces Mémoires pour donner à la cour.

Robert en fit une note de son côté, précisant les faits, donnant des chiffres à l'appui et me défendant avec tout ce qu'il avait de cœur, mais il resta à Paris.

Ce que j'ai souffert pendant les trois jours que ces débats ont duré, Dieu seul le sait.

En entrant sous le vestibule de ce grand palais de Jacques Cœur, où siége aujourd'hui le tribunal, le froid des voûtes m'enveloppa comme un linceul, mes dents claquèrent, j'étais pâle à faire peur aux statues de pierre.

Toutes les voix résonnaient à mes oreilles comme des instruments de cuivre.

Mon nom mille fois répété par l'écho me fit peur.

L'impatience, l'inquiétude, une volonté plus forte que la mienne m'avaient amenée au tribunal.

Cachée derrière une colonne, je m'entendais traiter avec tant de mépris que je perdis la tête et me laissai glisser à genoux en pleurant.

Alors, j'oubliai le tribunal, les juges, je me crus dans une église et je priai Dieu avec ferveur.

Je lui demandai pardon du passé, lui promettant de faire mieux dans l'avenir, s'il voulait m'absoudre.

Dieu est bon, sa clémence est infinie.

Je sentis le calme et la résignation rentrer en moi.

Je sortis du palais comme j'y étais entrée, sans être vue, et j'attendis que mon sort se décidât.

J'avais bien fait de m'armer de patience; les débats, comme je l'ai dit, après avoir duré trois jours et avoir fait plus de bruit que s'il s'était agi d'un grand criminel, furent clos et le jugement remis à quinzaine.

Je revins à Paris.

Les émotions, les secousses avaient été si vives,

que mes traits en gardèrent l'empreinte pendant plusieurs mois.

Robert me demanda pardon de m'avoir exposée à toutes ces tribulations, généralement au-dessus des forces de la femme.

Ce jour-là je fus heureuse de toutes mes misères.

J'aurais voulu avoir eu à souffrir davantage.

Cela ne se serait pas fait attendre si, comme je l'ai dit, Dieu, en qui j'avais mis toute ma confiance, ne m'avait donné la résignation.

Huit jours après les débats de Bourges eut lieu mon procès au tribunal de commerce à Paris.

Il s'agissait des quarante mille francs que Robert me devait et pour lesquels il m'avait fait des lettres de change.

Cet argent était en réalité ma fortune, car la maison était hypothéquée et il était dû beaucoup à Châteauroux.

Le tribunal de la place de la Bourse déclara que ces lettres de change étaient des effets de complaisance et ne pouvaient être regardés comme sérieux.

J'éprouvai une contrariété passagère, mais j'avais placé ma confiance au-dessus des hommes, j'espérais encore quand tout semblait désespéré.

L'avocat général de Bourges fit un résumé écrasant pour moi.

Il voulut flétrir, frapper un parti en ma personne, arrêter la contagion du mal fait à la société par mes pareilles, en donnant sur moi l'exemple du châtiment.

La cour était nombreuse; elle remit à huitaine sa délibération et me donna gain de cause.

Ce fut un beau jour pour moi et une grande confusion pour mes adversaires.

En réalité, je n'en avais qu'un, mais il avait cherché quelques petits débiteurs de Robert, en leur promettant de payer les frais qui pourraient être faits, qu'il gagnât ou qu'il perdît.

Plusieurs noms groupés ensemble devaient donner plus de force à ses prétentions.

Quelques-uns se désistèrent pendant le cours de ces procès qui semblaient devoir être interminables ; d'autres avouèrent qu'ils regrettaient d'être entrés dans cette voie où ils s'étaient laissé entraîner par de faux rapports.

Enfin, le plus intéressé à ma perte se croyait déjà possesseur de mon petit château de cartes, et parlait de réformes, de changements, d'améliorations à faire lorsqu'il l'habiterait.

Il avait gagné au tribunal de commerce, il est vrai, mais cela était en première instance.

J'allais interjeter appel de ce jugement, et cela menaçait de durer encore longtemps, quand les choses prirent une direction sur laquelle je ne comptais plus.

Mon domicile fut envahi en mon absence par cinq personnes solidaires les unes pour les autres de cette inqualifiable violation des droits, prenant, je l'ai déjà dit, dans mes papiers et ceux de Robert ce qui leur convenait.

Je déposai des plaintes au parquet; on parut d'abord ne pas donner une grande importance à ces faits; mais un beau matin, lorsque le tour de cette affaire fut venu, elle se classa et parut causer un grand effroi à ceux qui en avaient ri jusqu'alors.

C'est qu'ils savaient mieux que moi que la justice, quand elle est instruite, punit sévèrement l'homme de loi qui fait un mauvais usage des pouvoirs qui lui ont été confiés.

Le tribunal de Châteauroux condamna à un mois de suspension et aux frais l'huissier qui les accompagnait dans cette injuste perquisition.

Il disait pour toute défense ;

— J'ai exécuté les ordres de l'avoué de Paris; j'ai fait ce qu'il faisait lui-même, croyant qu'il agissait en vertu d'un droit ou d'un pouvoir quelconque.

Il y avait bien là de quoi effrayer ces messieurs qui, en fait de pouvoirs, n'avaient que ceux qu'ils s'étaient arrogés.

Poussés par la crainte, ils me firent proposer un arrangement plus avantageux pour moi que celui que j'avais sollicité pendant deux ans.

Je refusais alors de sacrifier la moitié de ce que je possédais, comme j'y aurais consenti à cette époque afin d'en finir.

Ils revinrent humiliés, confus, me prier de retirer mes plaintes, m'envoyèrent de leurs amis qui me supplièrent de me désister, m'offrant de me rembourser immédiatement l'argent de mon hypothèque ; mais je n'avais pas été la seule victime de ces brutalités sans nombre, et Robert m'obligea à refuser pendant plusieurs jours qui durent leur paraître bien longs.

Si cet argent lui avait appartenu, il l'aurait volontiers sacrifié à l'ombre d'une réparation, mais il comprit qu'il ne pouvait me forcer à un si grand sacrifice, et il me donna carte blanche.

Non-seulement je fus dégagée de la responsabilité qu'on voulait faire peser sur moi, mais encore j'exigeai que le bijoutier reprît pour son compte la créance du jeune homme pour lequel Robert avait si légèrement donné sa garantie.

Puis, leur demandant combien il leur devait personnellement, je leur payai le tout en son nom ; la somme s'élevait à 20,000 francs.

Il valait mieux que Robert me les dût qu'à ces vilaines gens qui l'avaient si fort maltraité.

D'ailleurs, Robert m'avait fait part de ses projets.

Il voulait entreprendre quelque chose, faire du commerce.

Ses créanciers l'en auraient peut-être empêché.

Comme cela, il était libre et sans entraves.

Certes, dissiper sa fortune est un grand tort, mais il est excusable quand on a le courage de la refaire.

Robert eut beau me gronder, se fâcher, ce qui était fait était fait.

J'étais bien sûre que pas un de ceux que j'avais payés ne rendrait l'argent en échange d'une promesse.

Robert fit tout ce qu'il put pour se procurer cette somme afin de me la rembourser.

Personne ne l'aida à se dégager de ce qu'il croyait devoir appeler sa reconnaissance envers moi.

Il ne m'en devait pourtant pas ; ce que j'avais fait était tout naturel.

Une partie de ses dettes devaient avoir été faites pour moi, à mon insu, il est vrai, mais n'avais-je pas profité de ses dons et fait-on de la générosité lorsqu'on rend ce qui vous a été donné d'une façon irréfléchie ?

Malgré le proverbe : « Il faut que jeunesse se passe, » l'homme qui s'est ruiné aussi ostensiblement s'est déclassé aux yeux du monde ; il n'inspire aucune confiance aux gens sérieux, et il semble que le présent doive toujours être ce qu'a été le passé.

Avec ce raisonnement souvent injuste, on met d'immenses entraves à des difficultés déjà si difficiles à vaincre pour celui qui commence un apprentissage à trente ans.

Partout Robert se trouvait face à face avec la méfiance et l'incrédulité.

Il sollicita une place, on la lui refusa.

Il chercha des marchandises, on le prit pour un chevalier d'industrie.

Souvent il se rebutait, et il se serait fait sauter la cervelle si je n'avais fait descendre en lui un peu de cette confiance qui m'était rendue, un peu de cette énergique ardeur qui augmentait toujours chez moi en présence des difficultés à combattre.

Enfin, à force de recherches, de persévérance, il trouva un grand négociant qui voulut bien l'aider sans le connaître.

Il l'écouta, le conseilla et lui promit des marchandises pour une somme assez importante.

M. Bertrand (c'est le nom de ce nouvel ami de Robert) était un homme plein de cœur.

Avec son expérience, il devina une grande intelligence, une grande envie de bien faire chez cet homme que l'on croyait incapable.

Lorsque Robert se fut assuré du travail, sa seule ressource pour l'avenir, il me proposa sérieusement de m'emmener.

Avant cette époque, comme il n'avait rien, il ne m'en avait parlé que d'une façon indirecte, et ses demandes avaient toujours été subordonnées à un : *Si je réussis.*

J'avoue que je n'avais jamais envisagé l'idée d'un pareil voyage sans effroi, et puis, j'avais vingt raisons pour refuser.

S'il m'emmenait, cela allait encore jeter de la déconsidération sur lui, ses rapports avec le monde en souffriraient et cela ferait diminuer ses chances de fortune.

Sa famille serait indignée et persisterait à le laisser vivre dans cet abandon qui lui avait été si douloureux.

Mais son idée était bien arrêtée; il combattit mes objections avec toute la chaleur dont son âme était capable.

— Je n'ai que toi au monde, me dit-il; si tu refuses de me suivre, je ne partirai pas.

Mon courage, c'est toi! mon pays sera partout où tu seras.

Que m'importe l'opinion des miens? Se sont-ils souvenus de moi quand mon cœur avait besoin du leur?

Ils ont détourné la tête, dans la crainte que j'aie besoin d'eux.

Aujourd'hui, je suis heureux de cet abandon, parce qu'il me fait libre.

Jamais je n'aurai un regret, jamais je ne te ferai un reproche; mais j'ai besoin de toi pour vivre comme on a besoin d'air pour respirer.

J'avais cru devoir lui dire ce que je lui avais dit, mais je pensai qu'il était inutile de refuser plus longtemps, car par-dessus tout, mon désir le plus ardent, mon vœu le plus cher était de ne plus le quitter.

Je ne lui posai qu'une seule condition : c'est que ma fille adoptive me suivrait partout, je ne voulais la confier à personne.

Sa réponse fut deux gros baisers sur les joues

de l'enfant. J'avais dit à Robert tout ce que j'avais fait pendant son absence. Cependant je n'avais pas osé lui avouer l'existence de ces Mémoires, mais ils ne m'appartenaient plus.

Ne sachant pas si Robert reviendrait, j'en avais disposé avant qu'ils fussent terminés, et voici comment :

Au plus fort de mes procès, un de mes amis, M. A... me demanda de les lui prêter. Il les lut, fut étonné, et les fit circuler sans que je le susse.

Lorsqu'il me rendit mes six volumes, ils avaient été lus par dix personnes.

J'en citerai quelques-unes dont l'opinion, sans qu'elles s'en doutassent, dicta ma conduite dans cette circonstance et peut la faire excuser.

La première fut M. Camille Doucet.

Son esprit doux et délicat s'effraya de ces révélations brutales, mais il ne les condamna pas, sachant que j'y avais été contrainte.

Mme Emile de Girardin, cette grande âme placée par Dieu au-dessus des autres âmes, compatissante pour ceux qui souffrent, indulgente et pleine de pitié pour tout ce qui est déchu, devina avec les délicatesses de son cœur de femme que la mort devait être préférable au suicide moral que j'avais accompli ; quoique souffrante, elle passa la nuit à

lire ces pages tombées de ma main comme des larmes tombent des yeux.

— Peu importe qui pleure, disait l'auteur de *Marguerite ou les Deux Amours*.

Nous devons écouter la plainte de tous ceux qui souffrent.

J'ai trouvé la lecture de ces Mémoires très-attachante, et si jamais ils sont publiés, ils auront du succès parmi ceux qui les comprendront tels qu'ils sont.

M. Dumas les lut aussi ; son imagination ardente, son extrême bienveillance l'emportèrent bien au delà de la réalité, parce qu'il avait mesuré d'un coup d'œil les difficultés que j'avais eues à vaincre pour rallier ces souvenirs épars, les mettre en ordre, et rapporter des choses si difficiles à dire.

L'auteur d'*Antony*, que je connaissais à peine, parla de ces Mémoires à tout le monde.

Il inséra même dans son journal (*le Mousquetaire*) quelques lignes capables d'éveiller la curiosité et l'intérêt de ses nombreux amis.

A cette époque, j'eus l'occasion de me rencontrer avec une femme dont la réputation a fait grand bruit, sans doute parce qu'il y avait en elle deux personnalités et un surnom,

Un jour, c'était une chatte séduisante, souple, gracieuse; le lendemain, un vrai lion rugissant, griffes aigües, œil étincelant, dents blanches qui déchirent, rien n'y manquait; la ressemblance était telle enfin que le nom lui en resta.

Ce nouveau roi du désert régna sur un coin de Paris pendant longtemps, sans qu'on sût quel était son mode de gouvernement.

Le Lion est petite, blonde; ses traits sont insaisissables pour moi comme son caractère, il y a en elle des élans de cœur ou de haine surnaturels.

Elle est puissante par ses amis, entourage haut placé qui lui reste fidèle envers et contre tous.

Elle m'a rendu un service à moi qu'elle connaissait à peine; on dit qu'elle en rend à beaucoup de monde, c'est peut-être pour cela qu'elle a des ennemis, et qui sait si dans les plus acharnés elle ne reconnaîtrait pas ses obligés?

Je l'ai trop peu vue pour me former une opinion sur son véritable caractère.

J'aime mieux voir un peu par moi-même que d'entendre dire beaucoup; ce dont je me suis convaincue, c'est que son esprit est un des plus subtils et des plus amusants que j'aie jamais rencontrés.

C'est un feu roulant, quelquefois chargé à mi-

traille; personne ne lui échappe, personne ne peut lui tenir tête.

Elle connaît tout, voit tout, entend tout et en fait son profit; douée d'une mémoire incroyable, elle sait l'histoire de chacun sur le bout du doigt; les heures passent auprès d'elle comme des minutes.

On ne veut plus la revoir quand elle vous a fait une blessure morale, ce qui arrive souvent; mais alors elle redevient chatte.

Elle vous fait oublier avec une parole, un bout de lettre bien tourné, une grosse égratignure qu'elle vous a faite en riant.

Un homme d'esprit qui est son ami depuis vingt-cinq ans disait, en parlant d'elle :

— C'est une sorcière ou une fée. Il doit y avoir quelque chose comme cela.

Ce même ami, qui nous était commun, me mit en rapport avec un éditeur.

Je fis un traité; je n'avais pu me résigner à brûler ce que j'avais eu tant de mal à construire.

J'avais passé bien des jours et des nuits à faire et refaire sans cesse.

Je devais à ce travail constant un goût très-vif pour la retraite; loin de m'effrayer, la solitude,

l'isolement m'apparaissaient avec des charmes inconnus jusqu'alors.

Lorsque Robert revint, il était trop tard pour m'empêcher d'entrer dans cette voie de publicité, où, du reste, j'étais entrée à cause de lui.

Je commençai mes préparatifs de départ; cela n'est pas une petite affaire quand on entreprend un si long voyage.

Mes meubles, tout ce que je possédais était expédié au Havre, lorsque Robert reçut sa nomination à une place qu'il avait sollicitée et sur laquelle il ne comptait plus depuis quelques mois.

Il voulut refuser à cause de moi; je refusai de partir s'il n'acceptait pas.

Il y avait pour lui une question d'avenir; mon avenir, à moi, je m'en inquiétais peu.

Je trouverai toujours le moyen de vivre d'un travail quelconque, mais lui... J'aurais mieux aimé mourir que le revoir exposé de nouveau à toutes les misères qu'il avait subies.

J'éprouve quelques terreurs à m'en aller si loin de mon pays, de ma beauté, de ma jeunesse. Il ne m'en restera bientôt plus que le souvenir. On ne peut aimer longtemps que la vertu, les mérites; pour aimer la femme qui vieillit, il faut

qu'on l'estime, qu'elle soit la mère de vos enfants.

Si Robert allait redevenir ce qu'il était, violent, emporté! S'il allait se venger de m'avoir aimée! Si cette mer, dont le murmure me fait peur, allait m'engloutir! Si, enfin, je ne pouvais jamais revenir dans ce Paris où je suis née et que j'aime comme j'aimais ma mère, lorsque j'étais enfant!...

Peut être mourrai-je abandonnée là-bas, sous ce soleil brûlant qui dévore les plantes et les hommes.

Le portrait qu'il m'en a fait dans ses lettres n'est-il pas effrayant?

En cela, comme en toutes choses, que la volonté de Dieu soit faite! que ma destinée s'accomplisse!

Peut-être de grands événements m'attendent-ils à l'autre bout de cet horizon que je ne puis traverser de la pensée? Je vous écrirai chaque jour.

Puisse ce second journal, s'il vous parvient jamais, être plus intéressant et mieux écrit que celui-ci.

Si mes mémoires paraissent après mon départ, Robert n'en saura rien, car nous allons rester quatre mois en mer.

Et puis, qui les lira? quelques amis.

Ils passeront inaperçus, comme tout ce qui manque d'intérêt.

Si la critique allait s'en occuper!

Eh bien! qu'elle fasse selon sa conscience.

Je vais tenter, pendant le cours de cette longue traversée, la miséricorde de celui qui nous jugera tous. Dieu seul condamne sur l'Océan!

FIN.

# NOTES

Craignant de n'avoir pas fait assez bien comprendre les raisons qui m'ont poussée à faire ces tristes révélations, je donne la copie des mémoires faits par mes défenseurs pour mes juges pendant le cours de ces procès. Les réponses adressées à mes adversaires diront assez à quel point ils m'accablaient, et si je ne reproduis pas ici les injures dont ils m'ont abreuvée sans relâche et sans pitié pendant trois années qui m'ont paru trois siècles, c'est que je crois qu'ils ont vive-

ment regretté de s'être laissé entraîner dans une voie qui a failli les perdre et qui les a certainement compromis.

---

TRIBUNAL CIVIL DE CHATEAUROUX.

**Note pour mademoiselle Céleste, contre M. D...**

Un jour la société D...-B... a rêvé qu'elle allait devenir propriétaire du petit domaine du Poinsonnet. Elle ne peut renoncer à cette illusion sans se venger. Elle se venge par des injures ou des révélations étrangères à la discussion. On la dénonce. Rien n'est respecté, ni les regrets, ni les droits. Vous lui ferez justice, mais elle aura été obligée de se confesser publiquement, de dire aux hommes ce qu'elle n'aurait avoué à un confesseur qu'en rougissant et parlant bas.

Aux outrages, mademoiselle Céleste opposera des raisons. Sûre de son bon droit, elle se défendra surtout par le souvenir des faits.

*La vivacité des attaques dont elle est l'objet, dans la note publiée sous le nom de M. D...*, lui donne apparemment le droit de regarder en face son adversaire, de lui demander qui il est.

Qu'est-ce que c'est que M. D... dans le monde? Nous le dirons tout à l'heure.

Qu'est-ce que c'est que M. D... dans le procès? Rien du tout.

M. D... n'a droit de faire ce procès qu'autant qu'il est créancier. Or il ne l'est plus, il a été complétement désintéressé.

M. D... est porteur d'une hypothèque de 45,000 fr. qui frappe, de la manière la plus utile, sur les biens de M. de ***.

Après M. D..., il y a encore une marge considérable. Pure allégation! Simple éventualité! s'écrie mon honorable adversaire! Comment? allégation! éventualité! Mais M. D... en est convenu dans l'interrogatoire qu'il a subi à Paris, et dont le texte est sous les yeux du tribunal de Châteauroux. M. D... a été obligé d'avouer qu'il n'a été que le prête-nom de M. B..., qu'il allait être payé, que s'il ne l'était pas encore, c'est que probablement M. B... avait intérêt à ce retard.

Le procès se fait sous son nom, mais il n'y porte aucune préoccupation personnelle, et c'est à peine s'il s'est exactement informé des progrès de la procédure.

Nous avons fait un pas dans la cause. En ôtant le masque dont s'est affublé M. D..., nous trouvons derrière M. B...

M. B..., c'est bien le véritable adversaire de mademoiselle Céleste, c'est celui qu'elle a rencontré partout, dans le prétoire du tribunal comme dans la cour du Poinsonnet.

M. B... est-il créancier?

Il le dit, mais M. de ***, qui depuis douze ans a laissé entre les mains de son bijoutier banquier plus de 130,000 fr. de sa fortune, sous forme de billets et sous forme d'hypothèques, conteste le compte de son créancier, et le tribunal de la Seine est saisi d'une contestation élevée contre la créance de M. B...

Mademoiselle Céleste sait parfaitement qu'une des douleurs de ce procès, c'est de la forcer à révéler les fautes et les entraînements de sa vie. Elle sait qu'elle doit entrer dans le sanctuaire de la justice, comme on entre au tribunal de la pénitence. C'est l'attitude qu'elle n'a cessé de garder... devant ses juges. Mais elle ne se croit pas obligée de courber le front sous les outrages dont cherchent à l'abreuver MM. D... et B... Devant une attaque qui manque de mesure et de générosité, elle se relève sous l'affront, et, se retournant vers ses accusateurs, elle prend la liberté de leur demander qui ils sont pour l'insulter.

Si MM. D... et B.. s'étaient toujours renfermés dans le strict exercice de la profession de joailliers, ils n'auraient pas aujourd'hui l'occasion qu'ils croient avoir trouvée de faire du puritanisme sur les débris des fortunes de fils de familles ruinés. Si MM. D... et B... s'étaient bornés à vendre des bijoux pour les corbeilles de mariage, ils ne seraient pas ou ne prétendraient pas être les créanciers de M. de ***. Leurs noms ne retentiraient pas dans des procès où les noms de fraude sont prononcés, et où des notes d'une exagération ridicule sont réduites, par la justice, à des proportions plus raisonnables. MM. D... et B... se souviennent que la défense de mademoiselle Céleste a plaidé qu'à côté des fils de famille qui se ruinaient, les femmes momentanément associées à leur existence pouvaient échapper à la gêne ou à la misère; mais MM. D.. et B... ont oublié, sans doute, que la défense de mademoiselle Céleste a retracé un tableau complet du monde où M. de *** a rencontré MM. D... et B... Ils ont oublié que la défense s'est attachée à peindre ces spéculateurs de sang-froid, qui, surveillant la ruine progressive des jeunes gens entraînés par leurs passions, finissent par s'enrichir de leurs dépouilles.

Nous ne demandons pas mieux que d'évoquer de nouveau, devant les magistrats qui jugeront le procès, les images de cette existence parisienne, contre laquelle MM. D... et B... tonnent aujourd'hui avec une si vertueuse indignation, Les juges seront inévitablement frappés de ce contraste. D'un côté, des faiblesses, de l'affection, des fautes. De l'autre, du calcul et de l'égoïsme. Au surplus, sans sortir de la cause, mademoiselle Céleste propose à MM. D... et B... d'accepter un juge entre elle et eux. C'est M. de ***. Il est tombé d'assez haut et dans un abîme assez profond, pour voir clair, aujourd'hui, dans le passé de sa vie. Il expie assez courageusement les fautes de sa jeunesse pour jeter sur les entraînements de son existence un regard ferme et assuré. Que pense-t-il de mademoiselle Céleste? Il lui a conservé une affection sincère et sérieuse, il lui écrit les lettres les plus amicales. Que pense-t-il de MM. D... et B...? Il les considère comme les mauvais génies de sa vie.

Tous les titres, on veut bien le reconnaître, sont en faveur de mademoiselle Céleste. Qu'oppose-t-on à nos preuves?

On ne donne, il est vrai, que deux raisons principales. Réfuter ces deux raisons, c'est réfuter tout le mémoire produit au nom de nos adversaires.

On dit : 1° que les ressources personnelles de mademoiselle Céleste ne lui ont jamais permis de songer à acheter un terrain pour y faire construire le Poinsonnet.

2° Qu'à l'époque où l'acquisition a eu lieu, si M. de*** n'était pas complétement ruiné, il était sur le penchant du désastre financier dans lequel son patrimoine a été englouti.

Nous avons démontré au tribunal que mademoiselle Céleste pouvait parfaitement payer la propriété qui lui appartient. Sa famille n'était pas dénuée de ressources ;

son grand-père a tenu pendant cinquante-six ans un hôtel garni rue de Bercy. Nous avons justifié qu'à une époque contemporaine de son acquisition dans le Berry elle a vendu Paris un fonds d'hôtel garni, connu sous le nom d'hôtel Cléry, et qui était sa propriété particulière. Une partie du mobilier de cet hôtel a même servi à compléter celui du Poinsonnet. Nous avons rapporté son engagement et la preuve des appointements qu'elle touche au théâtre des Variétés. Quand on veut l'insulter, d'ailleurs, on lui oppose sa fortune; quand on veut la dépouiller, on lui objecte sa misère. Il faudrait choisir. Elle a montré au tribunal des titres d'acquisitions de rentes, elle a prouvé que des cadeaux considérables lui ont été faits, en dehors de ce que M. de *** a pu dépenser pour elle. Son mobilier de Paris est une petite fortune. La société D...-B... ne peut l'ignorer, puisqu'elle en a également été tentée, et qu'il a fallu un jugement du tribunal pour mettre un terme, à cet égard, à sa convoitise. Ajoutons que toutes les dépenses du Poinsonnet sont loin d'être payées, que mademoiselle Céleste a engagé des valeurs, a contracté des obligations, indépendamment des 6,000 fr. d'hypothèque que le tribunal connaît.

Il n'est pas plus vrai de dire qu'au moment où le Poinsonnet a été construit, M. de *** était sur le point d'être ruiné. N'oublions pas d'abord que l'important, au point de vue de la cause, est précisément de savoir si M. de *** se croyait ou ne se croyait pas ruiné. Le doute à cet égard n'est pas possible. M. de *** espérait, et avec raison, que ses propriétés seraient vendues 800,000 francs. C'est par suite d'une dépréciation, aussi considérable qu'inattendue, qu'en son absence, les immeubles ont été vendus moitié de leur valeur, et que sa déconfiture a été consommée en huit jours. En admettant donc que le Poinsonnet fût une libéralité de M. de ***,

elle serait antérieure de deux ans aux poursuites des créanciers, elle n'aurait jamais pu, par conséquent, être faite en fraude de leurs droits. Sous ce point de vue encore, mademoiselle Céleste ne saurait être dépouillée de ce qui lui appartient.

Battus sur ce terrain, MM. D... et B... invoquent des vraisemblances.

Ils épuisent tous les termes de la vénerie, de l'art héraldique; ils accumulent toutes les hypothèses pour montrer que M. de *** aurait pu avoir l'idée d'acheter le Poinsonnet pour lui-même. Eh! messieurs, ne vous donnez pas tant de mal! Nous vous accordons que M. de *** aurait pu avoir cette idée. L'a-t-il eue? Voilà le point établir.

Il nous est aisé de prouver le contraire, puisque c'est lui précisément qui a donné à mademoiselle Céleste la pensée de replacer son argent de cette façon.

Vous criez à l'invraisemblance! attendez; les faits vont vous convaincre.

Le bulletin de la poste aux chevaux, laissé au dossier, prouve qu'à la date par nous indiquée, le mobilier de mademoiselle Céleste a été conduit dans le Berry. Les frais de transport ont coûté 600 fr.; c'est ce mobilier, dont nous avons donné les factures, Vigand et autres, qui n'a jamais cessé d'être la propriété de mademoiselle Céleste, et qui a été depuis transporté chez elle au Poinsonnet.

Trois ans après, la liaison de mademoiselle Céleste avec M. de *** avait changé de caractère; aux illusions commencèrent à succéder des appréciations plus froides et plus raisonnables. La famille de M. de *** voulait le marier. Mademoiselle Céleste n'apportait à ces projets, dont elle comprenait la nécessité, aucun obstacle. Sa correspondance l'atteste. Mais ce lien ne pouvait se

rompre en un jour. M. de *** comprenait que la vie commune devenait impossible. Mais il ne pouvait consentir à laisser s'éloigner de lui la femme qui avait été pendant trois ans la compagne de sa vie. C'est alors qu'il eut l'idée de l'engager à acheter un petit domaine, dans le but de se créer ou une retraite pour l'avenir, ou un revenu avantageux. Se séparant de M. de ***, elle devait reprendre son mobilier, qui allait tout naturellement trouver sa place au Poinsonnet. On chercha d'abord un emplacement convenable. Mademoiselle Céleste ne nie pas que M. de *** l'ait dirigée dans cette recherche; mais elle l'accompagnait toujours, et rien n'a été fait sans son assentiment. La position du Poinsonnet, à quelques mètres de la forêt, a paru avantageuse. « Si vous n'habitez pas un jour ou l'autre par vous-même, lui disait M. de ***, vous trouverez facilement à louer votre propriété comme rendez-vous de chasse. » Qu'on ne s'étonne donc pas si le Poinsonnet a reçu une approbation qui rappelle tous les attributs de la chasse; à l'origine, mademoiselle Céleste ne comptait occuper que la maison du garde. Elle a cédé à un entraînement naturel aux personnes qui viennent d'acheter et aux conseils de M. de ***. Elle a fait venir Lamarche le maçon, et Duly le charpentier. Elle leur a tracé à la plume, sur un morceau de papier, le plan du pavillon qu'elle voulait.

Pour mieux marquer l'intention de la rupture projetée entre elle et M. de ***, elle est revenue à Paris et s'est engagée au théâtre des Variétés.

M. de *** n'était point brouillé avec mademoiselle Céleste. Il séparait sa vie de la sienne, mais sans pensée de rupture définitive. Qu'y avait il d'extraordinaire à ce qu'il s'occupât de la réalisation d'un projet qu'il avait inspiré, et dans lequel se trouvait la trace de son souvenir?

Y a-t-il lieu de s'étonner davantage si M. de *** a fait à ses frais, avec sa voiture et ses chevaux, le transport du mobilier de mademoiselle Céleste, comme nous le reprochent si haut MM. D... et B... ?

Des mois s'étaient écoulés, le mariage de M. de *** avait manqué. Alors seulement M. de *** commença à s'apercevoir des embarras d'argent qui allaient le presser de toutes parts. Il mit sa terre en vente, et s'ennuyant tout seul dans le Berry, il prolongea ses séjours au Poinsonnet.

Le tribunal a su, du reste, que si ces messieurs avaient des yeux de lynx pour apercevoir les traces du passage de M. de*** au Poinsonnet, ils étaient complétement frappés de cécité devant les robes, les amazones, les métiers à tapisserie, les ouvrages à la main de mademoiselle Céleste.

Le reste des propriétés de M. de *** avait été vendu en son absence, avec des pouvoirs émanés de lui, mais qu'il n'avait pas donnés pour vendre à si bas prix, ce qui a donné lieu à des réclamations par lui adressées à M. M..., procureur de la République.

Alors seulement M. e *** a connu, pour la première fois, toute l'étendue de sa ruine.

Il est retourné au Poinsonnet, a vendu ses chiens à M. M..., ainsi qu'à deux ou trois autres personnes dont le nom nous échappe, a envoyé une partie de sa sellerie en payement à Johns, son sellier, a vendu une voiture et un cheval à M. S..., a donné à son piqueur, qu'il avait depuis six ans, les chiens trop jeunes pour être vendus, et le petit sanglier, dont il a été tant question dans ce procès. Il n'a laissé que ses effets exclusivement personnels, a mis en ordre tous les papiers et tous les reçus des travaux dont il avait surveillé l'exécution au Poinsonnet.

Les adversaires triomphent de ce qu'une grande partie de ces reçus est au nom de M. de ***. Qu'y a-t-il de surprenant ? M. de *** était sur les lieux, mademoiselle Céleste était momentanément absente, les ouvriers et les entrepreneurs lui apportaient des factures ainsi conçues, il ne prenait pas la peine de les faire rectifier; mais les entrepreneurs qui avaient été appelés à l'origine des travaux savaient très-bien qu'ils travaillaient pour le compte de mademoiselle Céleste.

Mademoiselle Céleste, d'ailleurs, ne fait pas difficulté d'en convenir. La fausseté de sa position, dans le Berry, par suite de ses relations avec M. de ***, était pour tous les fournisseurs une cause d'embarras. Elle avait toujours eu la discrétion de ne pas se faire appeler madame de ***, et craignant de la désobliger en l'appelant *mademoiselle,* les fournisseurs lui adressaient jusqu'à ses gants au nom de M. de ***. S'il y avait eu la moindre pensée de fraude, soit de la part de M. de ***, soit de la part de mademoiselle Céleste, on se serait bien gardé de prendre les reçus au nom de M. de ***, et l'absence même de toutes précautions à cet égard est la preuve de la sincérité des actes faits deux ans auparavant.

Une autre preuve non moins forte de la sincérité de ces actes se trouve dans la correspondance de M. de ***. Nous avons produit dix lettres de M. de *** qui ne sont pas évidemment écrites pour les besoins de la cause, et où il reconnaît à chaque ligne ce droit de propriété de mademoiselle Céleste.

Le tribunal n'oubliera pas d'ailleurs la visite que mademoiselle Céleste a fait au Poinsonnet, et qui lui a été si amèrement reprochée. Elle a vu et rangé tous les papiers, tous les reçus dont on se fait une arme contre elle. — Rien ne lui était plus facile que de les emporter ou de les détruire. Elle les a scrupuleusement laissés à leur place, de sorte qu'aujourd'hui nous sommes fondés à

dire à nos adversaires : Toutes ces pièces dont vous faites un si grand étalage sont sans intérêt, puisque mademoiselle Céleste les a laissées à votre disposition, ou si elles sont susceptibles de discussion, vous êtes obligés de vous incliner devant la parole d'un adversaire, qui vous a donné un tel exemple de loyauté!

Nous devons, au surplus, le rappeler, MM. D... et B... n'ont pas éprouvé la moindre émulation de générosité.

En dehors même du procès, ils n'ont rien épargné à mademoiselle Céleste : injures, mauvais procédés, ils ont tout accumulé. Ils ont fouillé ses papiers, scruté ses correspondances, envahi son domicile en son absence.

Contre tant d'attaques aussi violentes qu'injustes, mademoiselle Céleste n'a qu'une force, son bon droit, elle n'a qu'une espérance et qu'un appui, c'est la protection qu'elle attend avec confiance de la justice.

---

## Chronique de l'Indre.

23 août 1852.

Une foule immense se pressait mardi dernier, dans la salle d'audience du tribunal civil de Châteauroux. Deux avocats célèbres, appartenant l'un et l'autre au barreau de Paris, avaient été annoncés.

Il s'agissait d'un procès suivi par un créancier de M. le comte de ***, contre mademoiselle C...

On ne saurait exprimer la verve, l'entraînement avec

lesquels l'illustre avocat de mademoiselle C... a abordé successivement les aspects divers de la cause.

Tout l'auditoire était sous le coup d'une vive émotion.

Me M..., avec cette parole toujours grave d'un maître du barreau, s'est constamment attaché à resserrer son procès sur le terrain du droit, pour mieux le dégager de l'impression produite par la brillante plaidoirie que l'on venait d'entendre.

Le barreau de Châteauroux a pris sa belle part dans cette lutte oratoire ; Me Moreau, son bâtonnier, plaidant pour un intérêt analogue à celui de mademoiselle C..., a résolûment abordé les principes et les a exposés avec la science et la force de logique qui le distinguent.

C'était une fortune que la rencontre de ces trois hommes de talent, et la population en conservera longtemps le souvenir.

Si notre réserve nous interdit de rien préjuger d'une cause mise en délibéré, nous devons constater que le public nombreux qui assistait aux débats confirmait, en sortant du palais, ce fait avancé par Me D..., qu'au lieu d'exciter les prodigalités de M. le comte de ***, sa cliente s'est toujours efforcée de les combattre.

---

### COUR IMPÉRIALE DE BOURGES.

—

**Note pour mademoiselle C..., contre M. D... saisissant ; B..., intervenant.**

§ Ier.

*Question à juger.*

MM. D... et B... reconnaissent que mademoiselle Céleste a en sa faveur le titre et la possession.

Mais ils prétendent que ce titre et cette possession ne sont qu'une apparence mensongère.

MM. D... et B... sont demandeurs, ils doivent détruire l'efficacité du titre et de la possession de mademoiselle Céleste, et puisqu'ils allèguent la fraude, c'est à eux de la prouver.

Remplissent-ils cette double condition?

Mademoiselle Céleste, dont les papiers ont été fouillés par ses adversaires, avant comme après, et malgré les arrêts de la justice, n'est-elle pas en droit d'exiger au moins que cette preuve, pour être admise, ne laisse rien à désirer?

## § II.

### *Les fins de non-recevoir.*

Avant d'aborder la discussion, MM. D... et B... (page 2 de leur second mémoire) insinuent que M. Pierre, intervenant, aurait renoncé à la fin de non-recevoir tirée des articles 2209 et 2210 du code Napoléon.

M. Pierre a si peu renoncé à ce moyen, que Me Guillot, plaidant pour lui, a formellement rappelé le principe plus sévère encore, que l'action révocatoire n'était ouverte qu'au créancier qui ne trouvait pas dans les autres biens de son débiteur un gage suffisant pour sa créance. Donc nécessité de discussion préalable des biens que le débiteur a hypothéqués spécialement ou dont la propriété dans ses mains n'est contestée par personne.

Ce moyen eût-il été abandonné par M. Pierre, mademoiselle Céleste aurait le droit de le reprendre et de le soutenir devant la cour, puisqu'elle a déclaré en première instance qu'elle se rendait commune la défense de M. Pierre à cet égard.

Dans ce système, n'a-t-elle pas plaidé à Bourges que M. D... était payé totalement par sa collation dans l'ordre de la Châtre?

Quant à M. B..., le chiffre de sa créance est encore douteux, puisqu'il y a appel du jugement rendu par le tribunal de la Seine.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reçoit 10,000 francs dans les ordres, et qu'au moyen de l'opposition qu'il vient de pratiquer entre les mains de M. de la Châ..., débiteur de M. de ***, par suite du transport que M. B... lui a fait de sa créance, M. B... se trouve avoir deux garanties pour une.

N'oublions pas d'ailleurs quel est le caractère du procès. C'est une action en fraude qui est dirigée contre nous.

Cette action n'appartient ni à M. D..., ni à B...

En effet, deux choses constituent la fraude, *l'intention et le préjudice.*

D..., payé sur les immeubles dont le prix est distribué à la Châtre, ne subit aucun *préjudice* par suite des actes qu'il attaque.

B..., créancier postérieur au 13 août 1850, ne peut imputer à M. de *** *l'intention* de nuire à ses droits.

B..., embarrassé par la date de son titre, qui est de juillet 1851, prétend en vain que les causes de cette seconde obligation sont antérieures, au moins pour partie, à l'acquisition du Poinsonnet. Cela ne pourrait être vrai que pour une portion extrêmement minime, par deux raisons: la première, c'est que cette obligation comprend le prix du transport de 39,000 fr. sur M. de la Châ..., transport qui n'a eu lieu qu'en juin 1851. La seconde, c'est que la première obligation D... et B... étant du 10 mai 1850, les fournitures faites dans l'intervalle sont nécessairement très-importantes.

Ajoutons que dans tous les cas cette portion est déja couverte par les 10,000 francs que M. B... touche dans les ordres.

Pour échapper à des moyens aussi décisifs, l'adversaire a été obligé de se retrancher derrière la théorie de la simulation absolue, qui a le double inconvénient de venir tard dans la cause et d'être en désaccord avec tous les faits, tous les actes et toutes les circonstances du procès.

Au point de vue moral, il serait par trop fort que M. B... pût attaquer des droits acquis et des actes authentiques, pour la sauvegarde de créances dont l'origine est si peu digne d'intérêt et qui seraient encore moins excusables si M. de *** était à cette époque ruiné, comme le prétendent MM. D... et B...

## § III.

### *Objet du procès.*

Le procès a un double objet : le mobilier du Poinsonnet, le pavillon du Poinsonnet.

## § IV.

### *Mobilier.*

Mademoiselle Céleste adresse aux adversaires les questions suivantes :

Est-il constaté qu'elle ait fait transporter en Berry son mobilier de la place de la Madeleine?

Est-il constaté qu'elle ait déboursé les frais de ce transport?

Oui, car elle rapporte au dossier la quittance de la

poste aux chevaux : le fait n'a même pas été contesté.

Ne produit-elle pas des factures s'appliquant à ce mobilier ?— Oui, incontestablement. Il y en a même qu'elle a fait enregistrer dès le lendemain de la saisie, aux droits de 200 francs environ, pour mettre sa demande à l'abri de toutes fins de non-recevoir, en énonçant régulièrement, au moins pour partie, les preuves de sa propriété. On comprend du reste, par l'énormité de cette dépense, qu'elle n'ait pas pu faire enregistrer toutes les factures.

Il est facile de reconnaître l'application de ces factures, qui remontent aux années 1844, 1845, 1846, 1847, toutes années antérieures aux relations de M. de *** avec mademoiselle Céleste ; elle ne doit donc pas ce mobilier aux libéralités de M. de ***.

B... a pris communication de ces factures. Il est allé chez les marchands, comme le prouvent plusieurs lettres que nous avons représentées, et il n'a rien articulé à l'encontre des pièces produites.

Cependant il veut faire vendre le tout!

Bien différente a été la conduite de mademoiselle Céleste. N'est-il pas constaté que, par ses conclusions signifiées en première instance, elle a reconnu et distingué, parmi les objets mobiliers qui lui appartiennent, ceux qui avaient été déposés chez elle par M. de ***, et qu'elle a demandé acte de sa reconnaissance à cet égard.

Oui, tel était le but du voyage, voyage nécessaire, qu'elle a fait au Poinsonnet, parce qu'en tout elle voulait agir avec loyauté. C'est par ce motif qu'elle a marqué de numéros les objets qui ne lui appartenaient pas.

En résumé, M. B..., qui devait prouver contre mademoiselle Céleste, ne rapporte aucune justification.

Mademoiselle Céleste, qui n'avait aucunes preuves à faire, les rapporte toutes.

## § V.

*Acquisition et construction du Poinsonnet.*

Mademoiselle Céleste procédera de même que pour le mobilier.

N'est-il pas constant que le prix de l'hôtel Cléry est en rapport avec le prix de l'acquisition de la location du Poinsonnet ?

N'est-il pas constant que mademoiselle Céleste a envoyé de Paris divers objets qui sont entrés dans la construction du Poinsonnet, tels que les cheminées de marbre, poêle, treillis en fer qui sont dans le parterre, corbeille en fil de fer, volière, etc.?

Toutes les factures à son nom sont au dossier.

La correspondance ne justifie-t-elle pas qu'à diverses reprises et pendant la durée des travaux, mademoiselle Céleste a envoyé de l'argent à Châteauroux ?

Ne représentons-nous pas les quittances des ouvriers, payés par suite de l'emprunt Pierre, pour lequel mademoiselle Céleste a donné une procuration datée de Paris, où elle était retenue par son service au théâtre, cette procuration enregistrée, légalisée avant toutes poursuites ?

Tous les ouvriers qui restent à payer ne comptent-ils pas sur mademoiselle Céleste pour leur payement? Ce n'est pas là une feinte, un moyen d'intéresser la justice; mademoiselle Céleste a énoncé formellement cet engagement dans la lettre publiée par ses adversaires; elle l'a pris en effet, elle l'exécutera, la justice reconnaissant son droit. C'était son obligation, puisque les ouvriers travaillaient en réalité pour elle.

Mademoiselle Céleste ne conteste pas que beaucoup des mémoires des travaux du Poinsonnet sont au nom de M. de ***, cela a été expliqué par nous dans la note de première instance, nous n'avons pas besoin d'y revenir.

Elle ne disconvient pas non plus que M. de *** ait voulu lui faire quelques cadeaux pour aider à la construction du pavillon.

M. de *** n'était pas ruiné alors, M. de *** se croyait, et avec raison, au-dessus de ses affaires : il avait bien le droit de faire des libéralités de bien peu d'importance quand on les compare à sa situation. Le ministère public a semblé reconnaître qu'à ce moment M. de *** aurait pu, d'un trait de plume, faire à mademoiselle Céleste cadeau du pavillon tout construit ; ce qu'il pouvait faire pour le tout, comment n'aurait-il pas pu le réaliser pour des payements sans importance ?

Ces libéralités, d'ailleurs, n'ont jamais existé qu'en projet. Mademoiselle Céleste a été obligée de payer avec ses ressources personnelles, et ce qui n'est pas payé, c'est elle qui le doit.

Le compte du Poinsonnet n'est pas difficile à faire :

| | |
|---|---|
| Mademoiselle Céleste a commencé par payer au vendeur. . . . . | 6,600 fr. |
| Elle a emprunté de M. Pierre. . . . . | 6,600 |
| Ses lettres prouvent qu'elle a envoyé de Paris. . . . . | 5,000 |
| Ses lettres, confirmées par les factures à l'appui, prouvent encore qu'elle a envoyé : cheminées, treillages et poële, etc., le tout pour une somme de. . . | 3,500 |
| Il est dû à Châteauroux pour le Poinsonnet une somme d'environ. . . . . | 12,000 |
| Cela donne en total. . . . . | 32,500 |

C'est, à quelques centaines de francs près, le prix de revient du Poinsonnet.

Les adversaires se sont bien gardés d'annoncer des chiffres précis à la cour, ils ne parlent que par 30 ou 60,000 fr., mais si on leur demande des détails ils n'en fournissent aucun.

Ils ont pris nos pièces, ils les ont même envoyées à Paris, sans qu'elles fussent revêtues d'aucun visa. Mademoiselle Céleste avait protesté par acte signifié contre de tels abus, et avait même demandé que les pièces fussent retirées du procès. C'est le motif pour lequel elle n'avait pas exploré plus tôt ce qu'elles contenaient.

Si la construction du Poinsonnet avait été la propriété de M. de ***, comment n'aurait-il pas pris les bois nécessaires à cette construction sur les dépendances de la terre de ***.

Lors même que les allégations des adversaires seraient aussi vraies qu'elles ont été prouvées fausses quant aux coupes des bois, il est bien évident que M. de ***, qui ne craint pas, dans le système des adversaires, de déshonorer sa propriété, eût bien trouvé, en abattant quelques arbres de bordures, le bois nécessaire à la construction d'un pavillon de 15 mètres de long sur 11 mètres de large.

Les factures de Lemerle sont produites par les adversaires au milieu des pièces qui ont été remises par le séquestre.

Donc pour le terrain nous pouvons, comme pour le mobilier, dire que MM. D... et B... n'ont rien prouvé, et que mademoiselle Céleste, qui n'a rien à prouver, a rapporté toutes les pièces désirables.

## § VI.

*Présomptions de simulation invoquées par les adversaires.*

PREMIÈRE PRÉSOMPTION.

*Situation de fortune de M. de ***.*

Où donc eût été l'intérêt de faire des actes simulés au préjudice de ses créanciers pour un homme qui avait la conviction que sa fortune dépassait deux fois son passif, et qui, au moment de la vente de ses biens, croyait encore que, tous ses créanciers étant payés, il lui restait 150 ou 200,000 francs.

Vous méconnaissez aussi les enseignements de cette correspondance que vous avez arrachée au secret qui lui était destiné. Relisez, et vous verrez que, quand M. de *** s'aperçoit enfin de sa ruine, son désespoir éclate, et qu'au lieu de se ménager une retraite pour y vieillir, il ne pense qu'à se faire soldat en Afrique ou mineur en Australie,

C'est alors que, par un sentiment de délicatesse qui a touché le cœur de la cour, mademoiselle Céleste lui offre, dans les termes les plus affectueux, les ressources dont sa famille et elle peuvent disposer.

C'est alors qu'elle lui dit dans une lettre : « *Garde mes 40,000 fr., tu peux t'en servir pour tenter la fortune, je n'en ai pas besoin maintenant; si tu me les rendais, il me faudrait bien les replacer.* »

Si ce ne sont pas les termes mêmes de la lettre que nous n'avons pas sous les yeux, c'en est certainement le sens.

Cette idée de prête-nom est vraiment incroyable, et elle ne pouvait germer que dans l'esprit de M. B...

DEUXIÈME PRÉSOMPTION.

M. B... met sous ce paragraphe l'analyse des nombreux procès qu'il crée de tous côtés.

Il s'étourdit du bruit qu'il fait lui-même.

Pourquoi tant de tapage ?

Apprécions à notre tour le caractère et les motifs de cette guerre si acharnée qu'il a déclarée à mademoiselle Céleste.

Est-il inscrit sur le Poisonnet ? Non, sa créance résulte d'une obligation avec affectation spéciale sur les terres de M. de...

Rêve-t-il donc quelque marc le franc avec les créanciers chirographaires dont il a fixé le chiffre à 300,000 fr. ?

Nous lui faisons la même question quant au mobilier.

Ce serait bien désintéressé de sa part, et nous avons quelque peine à croire au désintéressement de M. B...

La violation du domicile de mademoiselle Céleste, l'exploration illégale de ses papiers et de ceux de M. de ***, exécutée par M. B... en personne, n'avaient-elles pas un but caché ? Voulait-on priver M. de *** des papiers qui lui étaient nécessaires pour discuter le chiffre des créances D... dans le procès de Paris.

Espérait-on se procurer des armes pour attaquer la créance Céleste ?

La cour ne perdra pas de vue quelles inimitiés pouvait nourrir contre mademoiselle Céleste un homme à l'égard duquel elle s'était crue autorisée à se servir, dans sa correspondance, d'expressions que nous n'avons pas cru devoir répéter en plaidant, d'un homme à l'influence duquel elle cherchait à soustraire M. de ***.

Dans son ardeur à tout incriminer, M. B... a prétendu

que mademoiselle Céleste avait produit à l'ordre pour une créance de 20,000 fr.

Rien de plus inexact.

Mademoiselle Céleste ne figure pas à l'acte ; le notaire a fait accepter l'obligation par son clerc. Elle n'a pas produit à l'ordre. En énonçant ce fait devant la cour, mademoiselle Céleste a dit la vérité.

L'insistance que vous mettez ne peut servir qu'à une chose, c'est à donner une nouvelle preuve qu'à cette époque M. de *** ne se croyait pas ruiné. Nous aimons à en trouver l'aveu dans votre bouche.

TROISIÈME PRÉSOMPTION.

On crie à l'invraisemblance parce que mademoiselle Céleste aurait songé à se créer pour elle-même, au Poinsonnet, une petite propriété avec l'idée de louer la locature et le chenil, comme rendez-vous de chasse.

Qu'y a-t-il d'inadmissible dans cette idée qui lui avait été donnée par M. de ***, par M. le comte de T... et M. le comte de B..

La demande de location qui lui est faite par diverses personnes, demande dont elle justifie par des lettres envoyées à la cour, prouve assez que cette idée n'était pas aussi extraordinaire, aussi dénuée de sens que M. B.. se plaît à le dire.

Au nombre des personnes qui ont écrit, nous pouvons citer M. H., notaire à Châteauroux.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PRÉSOMPTIONS.

Il aurait été de bon goût de la part de M. B... de ne pas insister sur les ressources que mademoiselle Céleste a pu posséder en dehors de son théâtre et des économies de sa famille.

Ainsi que nous le disions dans notre première note, quand on veut insulter mademoiselle Céleste, on lui oppose sa fortune; quand on veut la dépouiller on lui objecte sa misère.

Nous avons charitablement averti M. B... de la contradiction dans laquelle il était tombé. Son habile avocat est venu à son secours. Il a imaginé une théorie intermédiaire qui consiste à plaisanter mademoiselle Céleste sur l'administration de sa fortune.

Trêve de généralités.

Que veulent les adversaires? Forcer une dernière fois mademoiselle Céleste à une discussion pénible. Elle en aura le courage pour éclairer la justice, elle a justifié d'un titre de rente tout à fait étranger à M. de ***.

On a répondu que si elle l'avait eu, elle l'aurait encore. Nous ne comprenons pas cette persistance des adversaires, nous avons positivement offert de prouver que la rente avait été vendue par elle le jour de l'achat de l'hôtel Cléry, et nous avons nommé l'agent de change qui a fait la négociation.

Devant l'audace d'un nouveau démenti, nous produisons les deux bordereaux.

Il serait aisé à mademoiselle Céleste de faire d'autres justifications et de souffler sur le fragile château de cartes dont se composent les hypothèses échafaudées par M. B..., si elle n'était pas arrêtée par des scrupules que la Cour comprendra, et si elle ne reculait pas à l'idée de prononcer des noms qui ne doivent pas figurer au procès.

Si une chose nous a surpris dans le mémoire de M. B..., c'est de le voir invoquer la correspondance entre mademoiselle Céleste et M. de ***, comme contenant la preuve de la fraude qu'il allègue.

Le laconisme avec lequel il en parle prouve du reste qu'il ne se croit pas bien assuré sur ce terrain.

Jamais, peut-être, on n'a vu un pareil abus du droit dans les fastes judiciaires et à la suite une pareille déconvenue.

Voici un plaideur qui arrive, par tous les moyens imaginables, à se procurer les papiers les plus secrets, les correspondances les plus intimes de ses adversaires.

La défense qui lui est opposée n'a plus rien de libre ni de spontané; elle n'a plus le choix de ses armes. Tout est mis à jour, tout est révélé.

Il n'y a rien dans la correspondance au point de vue de la fraude, il y a tout au point de vue de la sincérité des actes et de la loyauté que mademoiselle Céleste n'a cessé d'apporter dans les déclarations qu'elle a faites devant la justice.

Nous en avons la ferme conviction, cette correspondance sera le salut de sa cause.

La Cour a les lettres sous les yeux, elle en a bien pénétré le sens. Elle rapprochera les sentiments exprimés des faits et des actes, elle acquerra la preuve irréfragable que le récit que nous avons présenté est vrai et sincère.

Au lieu de s'attacher aux minutes comme le fait M. B..., elle appréciera avec élévation.

Nous en dirons autant de la lettre à laquelle se rattache le nom de M. T. de ***.

Nous avons beau lire et relire cette lettre, nous n'y voyons rien dont on puisse tirer argument contre mademoiselle Céleste.

Le but de la lettre est de prier M. T. de*** de racheter les objets personnels à son frère. La seule allusion faite au procès n'exprime que l'inquiétude bien naturelle chez une femme engagée pour la première fois dans un procès d'où dépend toute sa fortune.

Cette lettre, au surplus, a reçu de M. T. de*** lui-même, sur le sens dans lequel on voulait l'interpréter,

un démenti dont les adversaires ont dû comprendre la portée.

Vous prétendez, messieurs, avoir été autorisés à la produire : mais il est constant aujourd'hui que vous ne la possédez que par l'effet d'une surprise, et que, loin de vous avoir encouragés, M. T. de *** repousse non-seulement le sens que vous lui donnez, mais l'usage que vous en faites.

Nous croyons avoir répondu à toutes les objections des adversaires, et il nous paraît inutile d'insister davantage. Pourquoi aurions-nous dans les arguments de M. B... plus de confiance qu'il ne paraît en avoir lui-même ?

En relisant les dernières lignes du Mémoire, nous trouvons les prémisses bien pompeuses et la conclusion bien modeste.

Après avoir crié bien haut que la preuve de la fraude est faite, on se résume à demander une enquête pour tâcher de courir après quelques indices.

C'est toujours le même système.

On a commencé par dire : Si nous pouvions avoir les papiers explorés au Poinsonnet, on y trouverait le démenti des actes. On a eu ces papiers en première instance, et on n'y a rien trouvé.

On s'est rejeté alors sur la correspondance. On a dit et répété : Si nous pouvions avoir la correspondance, elle nous donnerait gain de cause. Cette correspondance pour vous ôter tout prétexte, nous vous l'avons livrée ; vous n'y avez trouvé que la preuve des bons sentiments de mademoiselle Céleste.

Maintenant on a l'air de soupirer après une enquête ; si elle avait lieu, elle tournerait certainement à la confusion des adversaires.

La Cour a donc encore plus de raisons pour confirmer le jugement du tribunal de Châteauroux que le tribunal de Châteauroux n'en avait pour le rendre.

Mademoiselle Céleste a fait sa confession dans ce procès.

M. B..., lui, n'a rien confessé. Si quelques actes de sa vie ont été révélés à la justice, ils n'ont été connus que bien malgré lui et par la lecture de pièces et documents judiciaires.

S'il n'a pas fait sa confession, en revanche il a fait beaucoup de morale.

Mais un tel langage n'a aucune valeur de sa part ; M. B... est évidemment trop intéressé.

Où aboutirait d'ailleurs cette morale dans le procès ? Elle arriverait, sous le prétexte que M. de*** peut avoir déboursé quelque argent sur les travaux du Poinsonnet, à dépouiller mademoiselle Céleste de tout ce qui lui appartient, de tout ce qui appartient a sa famille.

Enoncer un pareil résultat, c'est le rendre moralement impossible.

---

TRIBUNAL DE COMMERCE.

—

**Note pour mademoiselle Céleste, contre M. B... et MM. Crémieux, Guillemot, Legris.**

Mademoiselle Céleste demande la permission au tribunal de mettre sous ses yeux un résumé très-succinct des moyens qu'elle oppose a la demande de M. B..., et à celle des créanciers qui ont cru devoir intervenir dans le proces, à la suite de M. B...

Cette discussion très-rapide comporte tout naturellement l'examen des deux moyens de forme et de la question du fond.

§ 1er.

*Fin de non-recevoir.*

*Non-recevabilité de la tierce opposition.*

1o M. B...

M. B... est non recevable à former tierce opposition au jugement obtenu par mademoiselle Céleste contre M. de ***

En effet, au moment où l'obligation de mademoiselle Céleste a pris naissance, M. B.. n'avait *aucun droit*. Le titre qui a donné lieu au jugement de mademoiselle Céleste contre M. de *** est du 15 avril 1851.

Or, quel est le titre présenté par M. B...

C'est une obligation de 46,000 francs en date du 19 juillet 1851.

M. B.. a essayé d'établir une confusion : il a prétendu que les fournitures, causes de cette obligation, remontaient à une époque antérieure à 1850.

Cette affirmation est démentie par tous les faits de la cause.

D'abord, l'obligation du 19 juillet 1851 a été précédée d'une autre obligation de 45,000 francs, en date du 18 mai 1580, souscrite par M. de ***, au bénéfice de M. D..., prédécesseur, associé, et plus tard prête-nom de M. B... Cette première obligation porte, au bas de l'obligation même : *pour solde de tout compte*.

Cette obligation venait elle-même postérieurement à un jugement du tribunal de commerce de la Seine,

pour un somme de 15,879 francs 30 cent., auquel jugement M. de *** a acquiescé le 26 janvier 1849.

Il est donc certain, par cette première raison, que les causes de l'obligation du 19 juillet 1851 sont postérieures à 1850.

Nous apportons une nouvelle preuve, c'est une facture signée de M. B..., en date du 13 mars 1851, et portant : *pour solde de tout compte*, facture remise au Tribunal.

Nous apportons enfin une troisième raison : c'est que l'obligation de 1851 se compose en grande partie, jusqu'à concurrence de trente et quelque mille francs, d'un transport de créance La Châ... et Liév..., que M. de *** avait garanti. Les reçus de M. B... portant la date de 1851 sont au dossier.

Est-il besoin de rappeler que M. B... est en ce moment en instance devant la cour impériale de Paris sur la validité de son titre, dont la base se trouve encore dans des fournitures, et dans une garantie obtenue de la bonne foi de M. de ***?

Voici un extrait de l'obligation B..., en date du 19 juillet 1851.

A été extrait littéralement ce qui suit :

M. de *** déclare, sous les peines de droit, qu'il est célibataire, et qu'il n'a jamais été tuteur, curateur ou comptable de deniers publics;

Que les immeubles ci-dessus hypothéqués ne sont grevés d'aucun privilége, mais qu'ils sont grevés par hypothèque conventionnelle :

1. De la somme de 150,000 francs, due, etc.
2.
3.
4.
5.
6.

Et par hypothèque judiciaire :

1. de la somme de 40,000 fr. due à mademoiselle Céleste, en vertu d'un jugement rendu par le tribunal de commerce de la Seine, dans le courant du mois d'avril dernier ;

2. Et de 2,000 fr. dus, etc.

Dans une pareille situation, M. B... n'a pu prendre lui-même au sérieux le procès qu'il nous faisait. Il marchait de déception en déception : après avoir plaidé longtemps sous le nom de D..., payé dans l'ordre sous le nom de D..., dont les aveux trop naïfs avaient compromis le succès de tant de poursuites, M. B... s'était décidé à agir par lui-même. Mais voilà que son titre même constitue une fin de non-recevoir contre l'action qu'il a intentée.

Comment faire ?

M. B... s'est mis en quête pour trouver des alliés. Il a cherché parmi les créanciers de M. de *** les éléments d'une coalition contre mademoiselle Céleste.

La plupart de ces créanciers ont refusé de s'associer à cette guerre, que rien ne justifie. Nous le prouvons par leurs lettres. Trois seulement y ont consenti. Ce sont MM. Legris, Guillemot, Crémieux.

Voyons si M B... doit se féliciter de cette diversion judiciaire.

### 2° M. LEGRIS.

Nous n'avons plus besoin d'en parler. M. Legris s'est désisté de sa demande, quand il a su ce qu'on voulait faire de son nom.

### 3° M. GUILLEMOT.

M. Guillemot n'est que le cessionnaire de M. Thomas B..., à qui M. de *** avait, en 1851, racheté une voiture

d'occasion pour une somme de cinq mille francs. Il a reçu déjà une somme de deux mille francs, à valoir sur sa créance, dans le courant de 1853. M. Guillemot, si nous sommes bien informés, n'a poursuivi que parce que M. B... lui a garanti les frais, et c'est ce que M. d'Orléans, son huissier, serait disposé à attester, s'il en était besoin. Car M. Guillemot n'a dans le procès aucun intérêt personnel. Que la créance de mademoiselle Céleste soit ou ne soit pas payée, il ne viendra pas dans l'ordre en rang utile. Il ne toucherait rien que ce que M. B... voudrait bien lui donner. Le défaut d'intérêt est une véritable fin de non-recevoir contre M. Guillemot, aux termes d'une jurisprudence constante, qui décide que la tierce opposition, formée par un créancier au jugement rendu en faveur d'un autre créancier, est non recevable, lorsque la décision attaquée ne change en rien la position du demandeur vis-à-vis du débiteur commun. (Arrêt de cassation du 9 juin 1847.)

Voilà donc une intervention qui ne peut servir en rien la cause de M. B..., puisque M. Guillemot est non recevable, comme M. B... lui-même.

### 4° M. CRÉMIEUX.

Il n'est pas possible de voir une intervention plus malencontreuse.

Contre M. Crémieux nous n'avons que le choix des fins de non-recevoir.

1° Il est payé dans l'ordre. Dans le cas où, comme il le prétend, il lui manquerait quelque chose, il ne pourrait l'attribuer qu'à sa complaisance pour M. B..., qui a surchargé ces procédures de frais énormes, et discrédité les derniers immeubles vendus.

2° M. Crémieux a connu le jugement de mademoi-

selle Céleste, ainsi que l'inscription hypothécaire prise en exécution de ce jugement, puisqu'il a commencé par accepter une hypothèque, après celle de mademoiselle Céleste. Il a fait plus, il trouvait sa position tellement bonne et assurée, que connaissance prise de l'état hypothécaire, il a, par complaisance et sans y être forcé, fait la gracieuseté de son rang à M. Blanchard, banquier, à Tours, qui n'a consenti à prêter 16.000 fr. à M. de *** qu'à cette condition.

3° M. Crémieux enfin, dans l'obligation même qui lui sert de titre, a, comme M. B..., laissé énoncer la déclaration faite par M. de ***, de toutes les hypothèques qui le précèdent, et notamment de l'hypothèque prise au nom de mademoiselle Céleste, pour sûreté d'une créance de 40,000 fr.

— M. de *** déclare sous les peines de droit :

Que ses immeubles sont grevés par hypothèque conventionnelle,

1°.

2°, etc.,

et par hypothèque judiciaire, de la somme de 40,000 fr. due à mademoiselle Céleste, en vertu d'un jugement rendu par le tribunal de commerce de la Seine, dans le courant du mois dernier.

Par tous ces motifs, M. Crémieux est non recevable, comme M. B... Nous pouvons leur opposer à tous deux une jurisprudence non méconnue des adversaires, aux termes de laquelle l'acquiescement au jugement ou arrêt susceptible de tierce opposition constitue une fin de non-recevoir. *Ainsi doit être rejetée la tierce opposition incidemment formée à un jugement qu'on a connu et qu'on a laissé exécuter.* (Arrêt de Paris du 18 avril 1833.)

Nous avons donc établi, par ce qui précède, que ni M. B..., ni aucun des créanciers intervenants n'ont le

droit de former tierce opposition au jugement obtenu par mademoiselle Céleste.

Ce jugement subsiste donc avec toute sa force.

## § 2.

*Régularité des lettres de change. — Compétence du tribunal de commerce.*

Les adversaires ont essayé de démontrer que les lettres de change étaient irrégulières, et que mademoiselle Céleste était à Paris le 5 avril 1850, jour de la souscription des lettres de change à Châteauroux ; qu'elle y était également le jour de l'endossement.

Pour se procurer des pièces, ils ont employé des moyens aussi scabreux que la razzia du Poinsonnet.

Qu'ont-ils trouvé?

1° Un drame-vaudeville, intitulé *les Deux Anges*, qui a été joué pour la première fois le 9 avril 1850.

2° Une affiche en date du 12 avril portant le nom de mademoiselle Céleste.

3° Une facture de pianos en date du 10 avril 1850, et deux billets de la même date.

Il n'est pas possible de se mystifier soi-même plus complétement.

Le rôle de madame Bompart, dans la pièce des *Deux Anges*, n'a pas été créé par mademoiselle Céleste. Il l'a été par mademoiselle Lydie.

Nous rapportons pour attester ce fait un certificat du régisseur des Folies, signé également par le directeur, et une attestation de M. de Saint-Hilaire, auteur des *Deux Anges*.

Nous rapportons mieux encore : nous rapportons les affiches du 9, du 10 et du 11 avril, où le nom de made-

moiselle Céleste ne figure pas, et où figure celui de mademoiselle Lydie.

Comment se fait-il que les adversaires, qui ont rapporté les affiches du 12, aient négligé de se procurer les affiches précédentes ?

Que devons-nous accuser ? Est-ce leur défaut d'attention ? Le tribunal en jugera.

Il n'est pas jusqu'aux notes de l'hôtel de Châteauroux que mademoiselle Céleste n'ait retrouvées.

Il n'est pas besoin de faire remarquer au tribunal que la facture de piano et les billets ne signifient exactement rien dans la cause. La date d'une facture et de billets qui ne sont pas passés dans le commerce n'a rien d'authentique.

En voici la preuve. Mademoiselle Céleste rapporte un certificat de M. Moulé, qui atteste que le piano qu'il a livré le 10 lui avait été commandé quelque temps avant la livraison.

Le prix et le mode de payement étaient donc convenus d'avance.

Où d'ailleurs les adversaires veulent-ils en venir? Le trajet de Châteauroux à Paris est de sept heures. Est-ce qu'on ne peut pas être le matin à Châteauroux et l'après-midi à Paris.

Ainsi tombent une à une toutes les objections péniblement échafaudées contre la régularité des lettres de change.

C'est donc avec raison que le tribunal de commerce, dans son jugement du 15 avril 1851, a reconnu sa compétence et sanctionné les titres de mademoiselle Céleste.

Ce jugement, est-il besoin de le faire remarquer, n'a pas été rendu avec précipitation.

L'assignation a été donnée le 7 avril 1851 puis, sui-

vant la pratique sage et habituelle du tribunal de commerce, la cause a été continuée du 9 au 15 avril, jour auquel a été rendu le jugement.

Tombe-t-il sous le sens que si mademoiselle Céleste avait voulu organiser une fraude, elle eût emprunté le nom de sa mère?

Si M. de *** avait voulu faire tort à ses créanciers, n'aurait-il pas choisi toute autre personne que mademoiselle Céleste pour prête-nom, et n'aurait-il pas été plus simple à lui de garder son conseil judiciaire qui, grâce aux complaisances de M. B... et de ses autres fournisseurs, parfaitement confiants dans sa loyauté, ne gênait en rien M. de *** pour ses dépenses?

## § 3.

### *Le fond du procès.*

On n'a cessé, au cours de ces procès, d'accuser mademoiselle Céleste d'avoir été une des principales causes de la ruine de M. de ***.

C'est une des choses qui lui ont été le plus pénibles, et elle demande la permission de se servir de la position que les adversaires lui ont faite, en s'emparant de sa correspondance, pour repousser cette accusation, dont les échos ont remonté jusqu'à la cour de Bourges.

Nous choisissons au hasard dans les extraits de cette correspondance.

Voici une lettre de 1850, époque à laquelle mademoiselle Céleste était aux Folies.

« Je viens des Folies, il est dix heures, je trouve une lettre pour toi, je m'empresse de l'envoyer, car il y a dessus *pressé*. Je vais la faire mettre à la poste de suite.

Du courage, il faut sortir de là, il y avait trop de choses entre nous pour que nous pussions être heureux. Il faut que tu penses à ta fortune, à ton avenir. Je souffre déjà, je t'ai déjà bien regretté depuis ce matin. Je t'écrirai tant que tu voudras, mais je le sais, tu touches chaque jour à ta ruine du bout du doigt, il ne faut pas faire ce plaisir à tous ces gens qui sont jaloux de toi, il faut démentir ceux qui disent que tu tires à ta fin. Mais tu me verras toujours. Quand même tu serais marié, je serai ton amie, qui fais des vœux pour ton bonheur.

» Je t'embrasse,

» CÉLESTE.

» Jeudi, dix heures du soir : j'ai fait des démarches aujourd'hui, je vais entrer au Palais-Royal. »

Dans une autre lettre, elle écrivait à M. de *** :

« Mieux vaut une petite réalité que de grandes illusions...

» Je serais heureuse, si tu voulais prendre un bon parti, plutôt que de te laisser aller à la douleur, si, après m'avoir revue, tu voulais faire un petit voyage, te marier... »

Mademoiselle Céleste n'a jamais cherché à abuser de l'influence qu'elle avait sur M. de ***. Qu'on en juge.

« Je te l'ai dit, mon bon Robert, je ne suis pas de force à supporter tes plaintes et tes reproches : l'on ne fait pas son caractere, je ne puis souffrir l'isolement, ce n'est pas ma faute ; j'en ai peur et tu ne fais rien pour m'y faire prendre goût. Je débutais hier jeudi, j'avais be-

soin d'être calme, j'ai reçu ta lettre le matin et me voilà en pleurs, tu m'accables de reproches.

» Pourquoi veux-tu que je n'aie pas pour la solitude la peur que tu as eue du mariage toute ta vie? bien souvent, pourtant, tu as fait des projets. La destinée est écrite, on ne la conduit pas, on la suit. Je crois que tu aurais pu faire autre chose de moi; nous avons pris à rebours. Je t'ai toujours dit : Marie-toi, je n'aime pas cette vie calme; mais je finis par trouver tes accusations tellement exagérées, que je fouille ma vie passée avec toi et que je m'excuse un peu, en pensant que je ne t'ai jamais menti sur le genre de vie que je préférais. On ne peut pas toujours ce qu'on veut. Tu as voulu me régénérer, cela était impossible : c'est aujourd'hui que je serais infâme, si j'acceptais ce que tu m'as offert, puisque je sens que je ne pourrais pas remplir des devoirs sacrés.

» J'ai, etc.

» Céleste. »

Mademoiselle Céleste conseillait à M. de *** de diminuer son luxe et elle savait elle-même réduire ses dépenses et s'imposer des privations.

« Il faut que tes intérêts soient les miens, c'est-à-dire que tu me permettes de te gronder quelquefois et de te donner des conseils. Si tu m'avais écoutée, les deux années de privations seraient finies et nous serions à notre aise. Enfin c'est à faire au lieu d'être fait; donne des ordres en partant, que l'on fasse vendre tes chevaux à tout prix, cela coûte à nourrir. Je ne suis pas moins raisonnable que toi, je vendrai le mien à la première occasion. »

Dans cet ordre d'idées, nous ne pouvons résister au

désir d'imprimer une dernière lettre, qui dénote combien mademoiselle Céleste avait à cœur de faire prendre une bonne résolution à M. de ***, et comment elle repoussait les reproches que celui-ci, souvent, dans son humeur injuste, lui adressait.

Pour faire éclater la vérité aux yeux du tribunal, mademoiselle Céleste n'a pas reculé devant ce que ces souvenirs ont de cruel et ces révélations intimes d'affligeant pour une femme.

Abordons maintenant une autre série de preuves. Les passages des lettres que nous allons citer désormais convaincront le tribunal de la réalité des prêts que mademoiselle Céleste a faits à M. de ***, pour l'empêcher d'emprunter à des taux usuraires, et de la délicatesse qu'elle mettait pour les lui faire accepter, sachant bien que M. de ***, quoique souvent très-pressé d'argent, n'aurait rien voulu recevoir, s'il avait pu deviner les sources d'une partie des fonds dont mademoiselle Céleste disposait.

Les extraits que nous allons donner étant nombreux, et se rapportant à la même démonstration, nous les classerons par numéros qui représentent chacun un fragment de lettre.

1.

Tout s'arrangera avec du temps, ne t'inquiète pas des 2,000 fr. de la fin du mois. Tu les auras, mon grand-père me les prêterait, s'il y avait besoin. J'emporterai les 15,000 fr. de samedi avec moi, pour que tu puisses donner de petits-à-comptes.

2.

Enfin, l'on m'avait prêté de l'argent, madame de Seine: mon grand-père a payé et les a donnés à maman, c'est elle que je dois, c'est-à-dire que je suis quitte.

3.

Quand j'aurai mes 40,000 fr., il faudra bien les repla cer. Si tu trouves quelque entreprise, tu sais que tu peux disposer de mon argent.

4.

Je pourrai encore faire 3,000 fr. au Mont-de-Piété ; écris-moi de suite si cela pourra te tirer d'embarras pour quelques jours, je te les enverrai de suite en mettan mes boucles d'émeraude en gage.

5.

J'ai reçu en réponse à ma lettre de sottises la lettre que je vous envoie, et le même soir j'ai reçu 4,000 fr.

6.

Ecris-moi pour quel chiffre Thomas te poursuit, je tâcherai d'arranger cela, puisque c'est le plus pressé.

M. B... est venu voir où tout cela en était. Je ne l'a pas reçu, je lui ai fait dire que je ne savais rien.

7.

Ne t'inquiète pas de moi : je n'ai besoin de rien ; j'ai un billet des gens qui m'ont acheté mon hôtel. Je l'es-compterai, cela me fera aller quelque temps.

8.

Si tu vends, *nous aurons mes* 40,000 *fr.* Si nous ne les avons pas, eh bien, je chercherai quelques ressources dans mes effets. J'aurai toujours assez avec ce que me doit Charles C... ; ainsi, cet argent, s'il rentre, est à toi, du moins la moitié : je n'en veux pas, disposes-en comme tu le voudras. Informe-toi si quelqu'un veut prendre

20,000 fr. d'hypothèque à ma place. Cela t'aidera un peu, ne me refuse pas.

9.

Morel n'offre que 1,000 fr. du dockart ; si tu veux le garder, je lui vendrai ma petite voiture 1,400 fr. ; garde ta voiture si tu y tiens le moins du monde, ne te gêne pas.

10.

Quant à cet entremetteur de mariages, de qui même tu m'envoies les injures, je ne le connais pas. Que veut-il ? Que lui ai-je fait ? N'es-tu pas allé à Lyon ? N'est-ce pas pour cela que je suis entrée au théâtre.

— Sitôt que tu voulais te marier, je rentrais au théâtre.

Je vais tout vendre sans regret : je suis contente même de me défaire de toutes ces choses qui m'ont coûté tant de larmes. Je prendrai un petit appartement rue Vivienne et une bonne ; nous dépenserons peu. *Tu tâcheras de faire valoir ton argent et le mien ;* cela t'occupera et dans quelque temps nous partirons pour toujours.

*J'aurais été si heureuse que tu prisses une femme qui te donnât la fortune et le bonheur.*

*Tu sais bien que je ne t'ai jamais rien demandé. T'ai-je jamais mis à contribution ?*

*Je vais envoyer mes émeraudes en gage ; je les retirerai quand j'aurai mon argent.*

11.

Je crois que c'est un grand malheur que tu n'aies pas vendu hier, car nous voilà dans une crise qui menace d'être assez longue. Ne crois pas, mon bon Lionel, qu

si je m'inquiète de cette vente, ce soit à cause de moi. Non, je te l'ai dit, cet argent est à toi. Je veux que tu t'en serves, s'il rentre, pour tenter quelque chose. Je te l'ai dit aussi, tu ne peux pas partir, tu mourrais là-bas. Je ne veux pas que tu partes dans cet affreux pays.

12.

*Ma mère va me faire prêter quelque cents francs.*

Je suis allé voir M. Thiébaut, c'est un brave homme que j'ai toujours trouvé quand j'ai eu besoin de lui.

13.

Comment vas-tu faire pour Thomas B...? Tu sais ce que je t'ai dit, si cela peut suffire. *Je puis encore faire* 3,000 *fr.*, ne te gêne pas. Cela me fera plaisir de te rendre un peu du bien que tu m'as fait.

14.

Quel parti vas-tu prendre? C'est bien effrayant une vente judiciaire. *Je puis t'envoyer deux ou trois mille francs* [1].

Interrogeons aux mêmes époques la correspondance de M. de ***, et nous y trouverons la preuve des mêmes faits.

1.

Espères-tu réussir pour ton bureau? Réfléchis bien, tu es peut-être encore bien jeune, et, *en plaçant bien ton argent* et attendant un peu plus tard, peut-être retrou-

[1] Voir dans le dossier d'autres preuves, notamment un cadeau de 20,000 fr. et la vente de la rente d'Espagne.

veras-tu une aussi belle occasion. Je ne t'envoie pas encore aujourd'hui tes 1,200 francs.

Je t'envoie 200 fr., dont 100 fr. que je te dois et 100 fr. que je t'ai promis. Je t'enverrai les 1,000 fr. d'ici à deux ou trois jours.

2

Je vous envoie 1,000 fr. à valoir sur les 3,000 fr. que je vous dois. C'est le seul argent que j'ai pu ramasser : d'ici la fin du mois, j'espère m'acquitter des 2,000 fr. restant.

3

Rien ne m'est rentré encore. J'attends de l'argent ces jours-ci, et mes bois doivent se vendre vers le 2 décembre. Je suis pour le moment sans le sou. Je serai à Paris vers le 5 ou le 6 du mois prochain, et alors je régulariserai toutes tes affaires *et nous aviserons ensemble à faire un bon placement de ton argent* (commencement de 1850).

Nous terminerons cette note en donnant une dernière lettre de mademoiselle Céleste, qui contient l'histoire et comme le résumé de sa liaison avec M. de ***. Au milieu de l'exaltation des sentiments, le tribunal y verra la preuve la plus positive, la plus évidente de la créance de mademoiselle Céleste contre M. de ***. Autant elle met d'insistance pour rentrer aujourd'hui dans ce qui lui appartient, autant elle a opposé de résistance aux cadeaux que M. de *** voulait lui faire et qui pouvaient lui porter préjudice. Ainsi, elle lui a renvoyé plusieurs fois une reconnaissance de 20,000 fr., et quand pour la lui faire accepter il lui a fait cadeau d'une hypothèque de 20,000 fr., elle a formellement refusé de signer, et avant même de savoir si cette dernière hypothèque

viendrait en ordre utile, elle ne s'est pas présentée aux ordres, se bornant à maintenir énergiquement son droit pour l'hypothèque de 40,000 fr.

« Tu m'avais promis 20,000 fr., c'est vrai ; mais je voyais ta ruine : le premier jour j'étais effrayée, j'aurais voulu que tu te mariasses pour nous deux, mais l'idée ne m'était pas venue que tu pourrais prendre une autre maîtresse : tu pourrais tout sauver en te mariant.

» J'ai pris ailleurs ce que je ne pouvais te demander, ce que je ne voulais te demander ni prendre, car je te l'ai renvoyé bien des fois ce billet que tu m'avais donné. Je n'ai pas supporté la douleur de te savoir avec une autre, j'ai payé bien cher ton retour à moi. Le peu que j'avais je l'ai mis à ta disposition, j'aurais voulu te donner ma vie, tes affaires allaient mal, tu avais pris cet appartement qui était une charge énorme, la peur me reprit et je te demandai de me reconnaître mon argent, c'était mal, mais j'avais peur. Cette peur m'a donné un ennui continuel. J'avais tout en espérance, rien en réalité, la nuit je me tourmentais, le jour je cachais mon inquiétude sous le luxe. Cette femme m'a fait bien du mal : j'ai lutté d'amour-propre : alors, voiture, chevaux, bijoux, toilette, j'ai tout désiré ; pardon, ce n'est pas un combat contre toi, non, je t'aimais, mais quelquefois avec rage ; je voudrais aujourd'hui donner ma vie pour réparer le passé. L'ennui, cette ombre de soi-même que l'on traîne partout, s'est accroché à moi pour toujours ; je n'ai plus de santé, plus de jeunesse ; j'ai perdu ma gaieté, je suis rentrée dans un théâtre, parce que je veux quitter Paris dans un an ; j'irai en Russie, au bout du monde, je veux faire des envieuses, je ne veux pas que l'on se réjouisse de notre séparation. Si j'avais ma petite fortune, je vendrais tous ces oripeaux qui cachent tant de larmes, et je m'habituerais à la vie modeste avec

laquelle je dois finir : mais voilà toujours où a été mon désespoir, je te disais : J'aimerais mieux avoir 100 fr. par mois sûrs, que d'être comme nous sommes. Cela n'a jamais pu se réaliser, Dieu ne l'a pas voulu, puisqu'il n'a pas mis en moi l'énergie nécessaire. Oui, je t'ai aimé, je t'aime encore, tu as été, tu es, tu seras toujours mon dernier amour. L'isolement et l'oisiveté me font mourir, c'est au-dessus de ma volonté, mais tu ne m'as jamais connue autrement. Ce n'est pas à cause du malheur qui te frappe aujourd'hui. Tu me parles de mon peu de dévouement. Dis-moi, quand j'aurais vécu près de toi malgré mon goût et lorsque tu me voyais l'air ennuyé, si tu ne me renvoyais pas. Je t'aime, je suis une misérable créature que ton mépris désespère, pourtant je ne t'ai jamais menti ; le premier jour je t'ai dit que j'étais incapable d'une heure de dévouement quand il s'agissait de vivre à la campagne. Pardonne-moi, je t'en prie à mains jointes, j'ai été peut-être plus coupable que je ne le sais, mais je ne l'ai pas médité. Ecris-moi, mais pas de ces mots que contient ta lettre, ou ne m'écris plus jamais. Je pense à toi comme on pense à Dieu. Je te respecte comme l'ange qui m'a tendu la main. Crois-moi, si mon corps a été avili, il y a une place bien pure dans mon cœur et mon âme que tu as habitée et qui est toujours à toi. »

Le tribunal nous pardonnera ces détails et ces productions de lettres. Mais, en présence de la guerre qui est faite à mademoiselle Céleste par M. B..., elle avait besoin de montrer que les prétentions de ses adversaires étaient aussi mal fondées en équité, qu'inacceptables en droit.

## MÉMOIRE

### A MESSIEURS DE LA COUR IMPÉRIALE DE BOURGES,

PAR M. DE ***.

La position que les sieurs D... et B... veulent me donner dans un procès où mon nom se trouve malheureusement mêlé, me force, au retour d'un long voyage, à sortir du silence et de l'inaction que je m'étais imposés. Victime, je me taisais et j'acceptais sans murmure les conséquences de mes faiblesses, dont D... et B... étaient les escompteurs depuis longues années ; ils veulent changer les rôles ! Je ne le souffrirai pas. Mes faiblesses n'ont fait tort qu'à moi : MM. D... et B... ne sont pas mes juges, et je leur défends de donner à ma conduite une interprétation mauvaise. Vous oubliez, messieurs, qui vous êtes, et en essayant de rejeter sur moi des soupçons qui ne peuvent m'atteindre, souvenez-vous que vous vous servez de lettres qui m'ont été soustraites illégalement.

Ma plainte à ce sujet est déposée au parquet de Châteauroux, de Bourges, et elle le sera également au parquet de Paris. Il s'est trouvé des officiers publics assez complaisants pour servir mes adversaires au mépris de la loi. Je ne redoute pas la publicité donnée à ces lettres intimes, mais il faudra que je retrouve les papiers qui ont rapport à la créance D... et B..., papiers qui en prouveront l'origine.

Je viens de lire le mémoire publié dans l'intérêt de MM. D... et B... Tous les documents qui servent de base à

ce mémoire sont sans fondement. Je laisse de côté les injures que je méprise, et c'est par des faits vrais que je veux répondre à ce que mes adversaires avancent. Page 4 du mémoire, ils disent : « Si l'obligation hypothécaire est postérieure à l'acte simulé, il est certain » que les causes de cette obligation, au moins pour » partie, remontent à une époque antérieure à cet acte, » et cela suffit. »

Je répondrai que lorsque B... est venu à l'hôtel Chatam me faire souscrire une seconde obligation de 46,000 fr., 1° l'inscription de mademoiselle Céleste existait depuis longtemps, à la connaissance de B... ; 2° je ne devais alors à B..., d'après ses comptes, que 10 à 12,000 fr., dettes dont on retrouvera l'origine dans les bijoux qui sont encore dans son magasin ; 3° je cédai aux sollicitations de B..., et je consentis à souscrire l'obligation de 46,000 fr., ignorant combien était illusoire la créance de M. de la C... que m'offrait B..., qui, pour me décider, me donna 3,000 fr. — Ainsi, B... connaissait ma position hypothécaire et la trouvait bonne, puisqu'il employait tous les moyens pour y prendre la place qu'il y a.

J'ai pris le château de... et ses dépendances moyennant une somme de 804,000 fr. sans fonds de cheptels dans les domaines. Les cheptels qui garnissaient les domaines appartenaient aux fermiers belges qui les occupaient. Pendant les deux premières années de mon administration, ne recevant aucun fermage, je fus obligé de résilier leurs baux et de prendre en payement des sommes qu'ils me devaient les bestiaux qui garnissaient ces domaines et qui n'étaient plus suffisants pour les exploiter. Je fus obligé, pour trouver de nouveaux fermiers, de porter à 4,000 fr. par domaine les fonds de cheptels. Quant à la question des bois, mon père, deux ans avant sa mort, avait vendu à M. le marquis de B..., propriétaire des

forges du Centre, pour 101,000 fr. de bois. Les bois restants furent la seule ressource que je tirai de la propriété, ressource qui fut largement absorbée par les achats de bestiaux, les constructions et les améliorations qui décidèrent de nouveaux fermiers à affermer les domaines avec une diminution de 25 pour cent sur les anciens baux. — Ainsi, je n'ai pas distrait pour 45,000 fr. de fonds de cheptels, comme le dit ce mémoire, puisque je n'en ai pas reçu et que j'en ai laissé de considérables.

Avant le partage, pendant que les biens étaient indivis, le bois de la Touche a été vendu pour 10,000 fr. par administrateur judiciaire de la fortune. Qu'ai-je donc endu ? 43,500 fr. de bois, répartis ainsi : 17,000 fr. aux forges de Vierzon, 12,000 fr. à Gibaut, marchand de bois à Châteauroux, et 12,000 fr. à Baronnet et Barbier, à Ardentes. Plus, 2,500 fr. de traverses pour le chemin de fer de Bordeaux. — M. B. ., sur ses ventes, a su avoir sa part, touchant des billets de marchands de bois.

Voilà comment j'ai déshonoré ma terre de..., j'en ai recueilli 43,500 fr., et j'y ai dépensé plus de 100,000 fr. Vous dites que le château m'avait été compté pour 100,000 fr. dans les partages ; le château et ses dépendances n'est compté que pour 30,000 fr. et le mobilier pour 7,000 fr.

Si, d'après le cahier des charges, je n ai pas trouvé d'acquéreur pour la vente tentée le 20 mai 1850, on ne peut pas l'attribuer à la mauvaise administration de la terre, mais aux circonstances malheureuses de cette époque. Quant aux biens que j'avais à cette date vendus en Berry, ils étaient éloignés du château d'une ou plusieurs lieues, et leur vente ne détruisait en rien l'ensemble de la terre.

Au moment où une seconde vente, faite par un abus de pouvoir à M. S..., est venu me ruiner, B... et D... prétendent que j'avais une dette chiro.

graphaire considérable. Ceci est encore faux. Ils doivent connaître ma position, puisqu'ils ont su trouver dans tous mes papiers les noms des divers fournisseurs auxquels je devais. — A quoi cela se monte-t-il? Un tailleur 4,000 fr.; un bottier, 5 ou 600 fr.; un chapelier, 1,000 fr; un chemisier, 3,000 fr.; enfin bref, 7 à 8,000 fr. Ajoutez à cela 7 à 8,000 fr. à un ami, M. de Saint-G..., restant d'une dette plus considérable, datant de longtemps.

Voilà donc 15 à 16,000 fr. de dettes chirographaires, qui devraient monter à 20,000 fr. en 1850.

Je le répète, M. B... doit savoir que ces chiffres sont exacts, puisqu'il est allé chez tous ces créanciers pour les engager à se joindre à lui dans les poursuites qu'il voulait faire.

Y a-t-il réussi? Non, parce que tous ont confiance en ma loyauté.

Tous les chiffres de M. B... sont donc erronés comme ses prétendues créances de 91,000 fr.

L'appartement de la rue de Joubert a été payé par moi 14,000 fr. à Monbro, tapissier, qui l'avait acheté 12,000 fr. à M. de Mackau; en le quittant, j'ai enlevé ce mobilier, dans lequel il y avait beaucoup d'objets auxquels je tenais par caprice ou par souvenir. Je ne l'ai quitté que parce que j'avais des idées de mariage en vue.

Je devais bien réellement 40,000 fr. à mademoiselle Céleste ou à sa famille. Quant à la dernière inscription de 20,000 fr. à mademoiselle Céleste, c'est un cadeau que j'ai voulu lui faire sans son aveu au moment de quitter le Berry et la France quelques jours plus tard. Quand mademoiselle Céleste bâtissait le Poinsonnet, quand, d'après ses instructions, je suivais ces travaux, — j'étais fermier de la chasse de la forêt de Châteauroux depuis mon arrivée en Berry, — et non du jour où elle acquérait ce terrain, non pas de plusieurs hectares, mais à peine

d'un arpent. Ces messieurs ont déjà beaucoup rabattu de leurs appréciations.

Le château imaginaire que mes adversaires ont construit au Poinsonnet ne se trouve être, de leur propre aveu, qu'un simple pavillon de chasse, et le parc splendide de ce château un arpent de parterre.

Je le répète, si j'ai rompu le silence dans cette affaire, c'est que B... et D... m'y ont forcé. Dépouillé par eux depuis de longues années de sommes considérables, il est temps que je me révolte et que je repousse, par des faits et des chiffres, des allégations fausses.

Je compte sur l'appui du ministère public, désormais complétement éclairé, pour me protéger contre des faits aussi incroyables.

Quant à la lettre de mon frère, produite au procès, elle ne se trouve entre les mains de MM. D... et B... que par une surprise, et à ce premier tort ils en ont ajouté un deuxième, celui de dénaturer complétement le sens de cette lettre, comme la cour peut en juger par la lettre que mon frère m'a remise comme protestation contre un acte que je pourrais, à bon droit, tenir autrement pour un procédé indigne de son caractère.

COMTE DE ***.

---

« Je soussigné, certifie que la lettre qui été produite » au tribunal de Bourges, par M. B..., m'a été écrite par » mademoiselle Céleste, pour m'engager à racheter di- » vers objets de famille qui étaient restés *chez elle* au Poin- » sonnet, et que cette lettre que M. B... m'avait prise

» pour prendre des renseignements sur la vente du Poin-
» sonnet qu'il me disait, à tort, devoir avoir lieu prochai-
» nement, devait m'être rendue le lendemain.

» J'apprends, avec étonnement et indignation, qu'elle a
» servi comme pièce au procès, et je désavoue toute par-
» ticipation à un acte semblable, et *surtout* la significa-
» tion toute fausse qu'on a voulu lui donner.

» COMTE DE ***. »

FIN.

# TABLE


Pages.

XLVI. Départ (suite) . . . . . 1

XLVII. Correspondance. . . . . 9

XLVIII. Mon cours de droit. . . . . 80

XLIX. Le théâtre des Variétés. . . . . 97

L. Une étoile . . . . . 111

LI. Une vieille connaissance . . . . . 124

LII. Denise. . . . . 145

LIII. Pressentiments. . . . . 160

LIV. Les mines d'Australie (Journal d'un mineur) . 183

LV. Journal d'un mineur (suite) . . . . . 199

LVI. Les pressentiments . . . . . 218

NOTES . . . . . 266

PQ
2638
M44M3
1858
t.3-4

Chabrillan, Céleste (Vénard)
comtesse de
Mémoires de Céleste Mogador

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY